SÉRIE NOIRE

PHILIP JOSÉ FARMER

Rien ne brûle en enfer

Traduit de l'américain par Laetitia Devaux

GALLIMARD

PHILIP JOSÉ FARMER

Rien ne brûle en Enfer

Traduit de l'américain
par LAETITIA DEVAUX

GALLIMARD

Titre original :
Nothing Burns in Hell

© 1998 by Philip José Farmer
© Éditions Gallimard, 2001, pour la traduction française

Mes remerciements sincères pour les informations que m’ont procurées les personnes suivantes :

Rick Baker, Mary Kay Berjohn, Terry Bibo, Lynn et Julia Carl, Richard Corley, M.D., Bette André Farmer, Bob Hinman, Bill Knight, Gloria LaHood, George T. McWhorter, Don Oberle, Patrick Rhode, M.D., Charles et Janet Roth, Ralp Sawyer, Lil Schindler, Dede Weil et Gary Wolfe. Tous m’ont été très utiles et m’ont épargné du temps et du labeur.

« Rien ne brûle en enfer,
si ce n’est la volonté
inébranlable. »
Moine médiéval
anonyme allemand

« Les Américains : un peuple moral, sauf quand on en vient aux meurtres et tout ce qui s’ensuit. »
MARGE CHANDECUL

« Jésus a fait un bide à Peoria. Dès qu’il est descendu du bus de Chicago, on lui a donné les clés de la ville. Il les a foutues au cul du maire. Puis ça s’est gâté. Qu’est-ce que c’est que ces conneries socialistes à propos des riches, du feu de l’enfer, du chameau et du chas de l’aiguille ? »
Mémoires
*d’*ORSON QUEUTARD

1

Ces derniers temps, mes plus atroces cauchemars sont à propos de l’argent.

J’étais dans le bureau du directeur de la Banque Nationale Pourrie. Je suppliais : « Monsieur, si vous repoussez la date de remboursement de mon prêt, je vous cire les pompes et j’embrasse votre gros cul lisse et brillant. S’il vous plaît ! »

Le directeur avait l’air assez vieux pour être à l’origine du Big Bang. Ses yeux, même s’il lui en manquait un, je le savais, étaient cachés par des lunettes de soleil bleu ciel. La plus grande partie de son costume, lui aussi bleu ciel, disparaissait sous une énorme barbe blanche. Sur le bureau géant en cendre de bois derrière lequel il était assis, se trouvait une statuette de sainte Fric, Notre-Dame-des-Recettes. Tout près, trônait un téléphone en forme de Bugs Bunny. Il n’arrêtait pas de sonner, mais le vieil homme n’y prêtait aucune attention.

— L’argent facile existe, monsieur Corbo, expliquait-il. Mais pas pour l’être humain. Ne croyez pas vous en tirer par une pirouette ! Ici, tout le monde doit rendre des comptes. Le fric !

— Pourquoi ne répondez-vous pas à votre téléphone ? ai-je questionné. C’est peut-être un sursis du gouverneur.

Le vieil homme a décroché, écouté, puis m’a tendu le combiné.

— Pour vous. Ce n’est pas le gouverneur.

Je me suis réveillé en sueur et groggy. Le vrai téléphone, mon téléphone, sonnait. Le voyant clignotait.

Je me suis assis sur le lit. Mon cœur battait à tout rompre. Ça ne pouvait être que des mauvaises nouvelles.

Mon père serait-il mort à l'improviste ? Quand j'ai reconnu le numéro inscrit sur l'écran lumineux, les battements de mon cœur se sont ralentis. Mimi Bonfond, ma patronne, ne m'aurait pas appelé au sujet de mon père. Mais pourquoi me réveillait-elle donc à 5 h 08 ?

J'ai attrapé le combiné et j'ai chuchoté :

— Une minute, Mimi. Je traverse le couloir pour ne pas déranger Glinna.

J'ai rabattu le drap, humide de sueur malgré l'air conditionné. Glinna, qui tournait son dos nu vers moi, n'a pas bougé. J'ai tendu la main pour emporter une cigarette puis je me suis souvenu que j'avais arrêté de fumer trois ans plus tôt.

Les vieilles habitudes ont la vie dure. Elles se déplacent dans le système nerveux, rien de plus.

Un instant plus tard, j'allumais la lumière du bureau.

Je me suis assis à ma table et j'ai décroché.

— Qu'est-ce qui se passe ?

La voix de Mimi était la plus sexy que j'aie jamais entendue. Mais la seule chose qui la faisait vibrer, autant que je sache, c'était l'agence, la Andrew Bell Investigations and Security Systems. Quand Mimi en avait hérité de son oncle, la société était dans une très mauvaise passe financière. Depuis lors, elle cherchait à la remonter.

— Une femme, sans doute jeune, m'a téléphoné il y a cinq minutes. Ça serait quand même dommage de laisser les gens dormir ! Du genre, si je ne dors pas, il n'y a aucune raison que vous dormiez. Bref, j'ai peut-être une affaire pour toi. Je refuse de m'en occuper, et tu feras sans doute comme moi. Mais ça peut te rapporter dans les mille dollars plus les frais, sans facture, pour une journée de travail. Ta cliente potentielle est visiblement aux abois et pressée.

— Mille dollars ? Pourquoi je refuserais le boulot ?

— On ne sait jamais. Toi aussi, tu es parfois capable de bon sens. Elle n’a pas donné son nom. Le numéro qui s’est affiché sur mon écran est celui d’une cabine de Peoria Est. Elle doit remettre de l’argent à quelqu’un, n’a pas dit qui ni pourquoi, et elle a besoin de tes services pour la couvrir.

Elle s’est tue. J’ai préféré de ne pas parler tant qu’elle ne m’en donnerait pas la permission.

— J’ai répondu que mon agence refusait les affaires suspectes. Mais je lui ai dit que je connaissais quelqu’un qui pouvait se charger de cette mission en free-lance. En revanche, je ne lui ai pas raconté que tu étais dans une situation financière cataclysmique et que tu avais vraiment besoin de cet argent, ni que tu obéis parfois à ce que tu appelles « la Loi Suprême ». Tu sais, Tom, tu es un être paradoxal. D’ordinaire, tu es très soigné, ordonné, presque bégueule. Pourtant, tu es très souple dans ta manière d’agir. Tu es en contradiction avec toi-même…

J’ai osé l’interrompre :

— Je suis complexe. Je porte en moi les gènes de ma mère et de mon père… Peu importe. Tu étais en train de me parler de la Mystérieuse Étrangère, tu te rappelles ?

— Je ne lui ai donné ni ton nom ni ton numéro de téléphone. Elle va me rappeler vers 9 heures. Pourquoi attendre tout ce temps alors qu’elle a l’air si pressée, je l’ignore. Quand j’aurai de ses nouvelles, si jamais j’en ai, je te fais signe. Où seras-tu vers 9 heures ?

— Chez mon père, pour ma visite hebdomadaire. Si elle appelle, raccroche après me l’avoir passée. Inutile que tu saches de quoi il retourne.

— Je n’aurais pas songé à écouter.

— C’est ça, ma belle, ai-je dit trop bas pour qu’elle m’entende distinctement.

— Au fait, a-t-elle ajouté. Je pourrais avoir besoin de toi d’ici quelques jours pour une affaire importante. Tout ce que je peux te dire aujourd’hui, c’est qu’elle concerne la famille

la plus puissante et la plus riche de Peoria. Si jamais je te la confie, je m’attends à ce que tu marches sur du velours, que tu restes humble, que tu ôtes ton chapeau, que tu dises « Monsieur » et « Mon cher ». Je ne te demande pas de baiser le cul de ton client, juste d’être poli et discret.

Elle a raccroché.

Je suis resté un moment sans bouger. La famille la plus puissante et la plus riche de la ville ? Ça ne pouvait être que le clan Alliger, dont le patriarche était Simon Grettirson Alliger, le Taureau des Bois, le vieux Pérarchichic.

Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population de Peoria ignorait tout de cette famille, ses membres détestant faire parler d’eux. Ils n’apparaissaient jamais dans les journaux, sauf à la rubrique nécrologique, où ne figurait pas le nombre de tartes au fric dont ils se délectaient. Ils dînaient rarement dehors. Sortaient la plupart du temps dans les manoirs appartenant à leur milieu très sélect. Mimi ne plaisantait pas quand elle disait que je devrais me conduire avec eux comme l’exigent les très riches.

Sur le chemin de la cuisine, j’ai analysé mon rêve en à peu près six secondes. Il n’y avait rien de freudien là-dedans, aucun symbolisme sexuel. Mon cauchemar était tout droit issu de mon angoisse au sujet de mes soucis financiers. Pendant la journée, ma conscience papillonne trop pour s’y attarder véritablement. Mais quand je m’endors, je ne peux plus colmater les brèches. Le vieil homme et les objets sur son bureau venaient directement, une fois passés par la fonction essorage des rêves, de mes lectures d’enfance sur le vieux norrois, les Indiens d’Amérique et les mythes judéo-chrétiens.

J’ai mis la cafetière électrique en route. Le météorologue a déclaré à la radio qu’il allait faire beau, mais que des nuages s’annonçaient. La nature s’apprêtait à répandre une nouvelle boule de feu brûlante à la surface de la terre. Les températures atteindraient au moins les trente-cinq degrés, mais un important front dépressionnaire approchait.

J’ai éteint la radio et humé l’odeur de café colombien à la vanille. C’était l’un des rares plaisirs infaillibles de la vie. Un autre était le silence. Qui, cependant, volerait en éclat quand les individus occupant l’appartement voisin s’éveilleraient. Sheridan Bathard et Cindi Wickling avaient emménagé deux semaines plus tôt. Je ne les connaissais pas, même si j’avais déjà croisé Bathard à plusieurs reprises dans une taverne.

La Dernière Bataille. Depuis le premier soir, ils faisaient ça chaque jour.

Par ça, j’entends mettre de la musique country à tue-tête jusqu’à 2 heures du matin. Le tout ponctué de rires aigus et hauts en décibels, accompagné des bruits que sont censés faire tous les couples qui copulent. Bathard et Wickling, deux crâneurs, voulaient que le monde entier sache ce qu’était le supersexe.

Ma femme Glinna Heithbarn et moi nous étions munis de bouchons d’oreille pour dormir. Ce qui nous donnait l’impression d’habiter au fond de l’eau. Cependant, les bouchons et le ronronnement de la climatisation suffisaient à venir à bout du tumulte. Sauf la nuit précédente.

Je réfléchissais à une vile et violente vengeance.

Pourtant, j’essayais d’atteindre un niveau élevé de développement spirituel. Même si je ne suis pas catholique, mon héros et modèle est saint François d’Assise. Cela dit, j’avais malgré tout l’impression d’être une citrouille qui veut se transformer en carrosse en un lieu où minuit ne sonne jamais. De quel degré de libre arbitre une citrouille dispose-t-elle ?

Pendant quelques jours, je me suis comporté comme un saint avec Bathard. J’espérais me lier d’amitié avec lui avant de protester à propos de ce boucan du diable.

Sans succès. Puis, un soir, sur le parking de l’immeuble, je lui avais poliment demandé de maintenir le bruit à un niveau civilisé.

Il avait beuglé :

— J’ai le droit de vivre, bordel ! On est dans un pays libre, s’pas ? Si t’es pas content, l’enfant de chœur, déménage !

— Je m’appelle Corbo, ai-je répondu. Ce n’est pas la musique en elle-même qui me dérange. J’irais même jusqu’à dire que j’apprécie la country. À petite dose. C’est le niveau sonore que je ne supporte pas. T’entends, Ouaf-Ouaf ?

Son visage est devenu tout rouge et il a serré les poings. Puis il a lancé :

— Appelle-moi encore une fois comme ça et je te casse les dents. Pigé ?

Âgé d’une trentaine d’années, il était ouvrier dans le bâtiment, faisait presque deux mètres de haut et pesait cent vingt kilos. Dont vingt-cinq directement issus de la bière. Ses cheveux blond sale ébouriffés et sa barbe semblable à une balle de coton faisaient penser à un nid de vautour construit au sommet d’un chêne mort.

J’avais trente-neuf ans, je mesurais un mètre quatre-vingt-quinze et pesais quatre-vingt-huit kilos. Et j’avais encore l’allure athlétique du lanceur de base-ball de l’équipe phare de l’État que j’étais au lycée. Pourtant, face à Bathard, je me transformais en un adolescent fragile qui se met en garde devant un lutteur professionnel du niveau de Hulk Hogan. Je ne voulais pas me colleter avec lui. L’un de nous pouvait en ressortir gravement blessé, voire pire. Et ce serait sans doute moi. Je m’étais donc contenté de rire et de faire demi-tour.

À part moi, plusieurs locataires s’étaient plaints du tapage nocturne auprès de Selinda Sinoque, la concierge de notre immeuble, que j’ai surnommé Le Repaire des Ringards. Ses cheveux orange très frisés, son regard perdu et son nez camus faisaient penser à *Annie la petite orpheline*, celle de la bande dessinée.

À cette différence près que le nez d’Annie n’était pas rouge, et qu’elle ne sentait pas jour et nuit le vin Ripple à quatre dollars la bonbonne de quatre litres.

Et qu’Annie avait du cran. Selinda était bien trop impressionnée par Bathard pour faire preuve d’autorité.

Je lui avais demandé le numéro de téléphone du propriétaire, qui habitait en Floride, loin des tourments et des soucis de ses locataires de Peoria.

Elle m’avait répondu :

— M. Lemigrateur est sur liste rouge. Je ne suis pas arthurisée à vous communiquer son numéro.

— Arthurisée ?

— C’est bien ce que j’ai dit. De toute façon, je ne sais pas où il se trouve en ce moment. Je ne parviens même pas à le joindre pour le prévenir que l’œsophage a besoin d’être réparé.

Elle voulait parler du soffite.

Étant curieux de nature, j’avais découvert que la clé de mon appartement ouvrait toutes les portes de l’immeuble, à l’exception du débarras. Mon radin de propriétaire avait posé des serrures identiques achetées par lot. Bien entendu, ni la concierge ni lui n’avaient signalé aux différents locataires que toutes les clés ouvraient toutes les portes. Et Selinda n’était jamais assez sobre pour avoir l’idée d’installer une nouvelle serrure à sa loge.

Je n’avais pas tardé à poser un nouveau verrou chez moi.

Selinda quittait en général l’immeuble le mercredi à dix heures et demie pour aller au ravitaillement de nourriture et d’alcool. Elle faisait ensuite halte dans un bar jusqu’à midi ou plus. J’ai attendu que la dame en manque s’éloigne et se transforme en menace imminente pour les menaces imminentes qui envahissent nos routes. J’ai ouvert sa porte avec ma clé et je me suis introduit dans sa grotte de troll puante. Au bout d’un étroit couloir, une des chambres avait été aménagée en bureau. Le meuble de rangement gris acier à trois tiroirs se trouvait près de sa table. Une clé était accrochée au moraillon du tiroir du haut. En moins d’une minute, j’avais découvert l’adresse de Lemigrateur à Miami ainsi que son numéro de téléphone sur liste rouge.

Pendant la semaine qui suivit, j’ai tenté d’appeler mon propriétaire à cinq reprises. Je n’ai obtenu que son répondeur, où une désagréable voix criarde me demandait de laisser mon nom et mon numéro ainsi que la raison de mon appel. À chaque fois, j’ai laissé mon nom, mon numéro, puis exposé mon problème.

Il a dû se demander comment j’avais obtenu ses coordonnées, mais n’a jamais rappelé.

De retour dans l’appartement de Sinoque, cette fois équipé de gants en latex, j’ai tapé sur sa vieille machine à écrire une lettre de plainte officielle au propriétaire. J’y ai expliqué que nous autres, ses locataires, allions sous peu faire poser des serrures individuelles dont nous lui enverrions la facture. Et que s’il ne nous remboursait pas immédiatement, nous prendrions un avocat. J’ai signé au bas de la page « LE COMITÉ ». Il n’y en avait pas, mais il aurait pu y en avoir un. Puis j’ai fait des photocopies sur la machine de Selinda et j’en ai glissé une sous chaque porte, à l’exception de celle de Bathard et Wickling. Je ne voulais pas qu’ils sachent pour le moment à quel point il était simple de s’introduire chez eux.

La lettre a provoqué un tollé parmi les locataires, ainsi que leur colère. Accompagnés, bien entendu, d’interrogations sur l’identité de son auteur. J’ai fait l’innocent. Au moins la moitié des locataires a envoyé une copie de la lettre à l’adresse de Lemigrateur, que j’avais pris soin d’inscrire sur l’original avec son numéro de téléphone. D’après ce que je savais, Bathard et Wickling n’avaient toujours pas eu vent de l’histoire.

Étapes suivantes.

Ramasser chez un ami, en son absence, des merdes de chien sur la pelouse.

Les placer dans un colis avec une serrure et une clé semblables à celles dont Lemigrateur avait équipé ses locataires.

Refermer le colis. Y coller une étiquette comportant l’adresse du propriétaire en Floride. Comme coordonnées d’expéditeur : ORLANDO FURIOSO, 123 COUR SUPRÊME DE JUSTICE, OPAQUE, ILLINOIS 66669.

Faire un saut en voiture jusqu’à Pékin, ville située à quinze kilomètres au sud de Peoria, sur la rive est de l’Illinois River. Expédier le colis au propriétaire via le réseau de distribution privé. (Ne jamais utiliser le réseau fédéral pour faire transiter ce genre de choses.)

Dans le colis, se trouvait également une enveloppe en plastique contenant une citation en lettres manuscrites de la Bible, tirée du livre de Job, je crois :

« Oh Seigneur ! Mes intestins sont en révolution ! »

Mais j’attendais toujours la réaction de mon propriétaire.

2

Je me suis recouché, histoire de dormir une demi-heure de plus. À mon réveil, Glinna était en train de faire son jogging quelque part dans le quartier.

J'avais du temps devant moi pour réfléchir aux détails de la fête d'anniversaire surprise que je lui réservais pour le soir. (Elle était du 2 juillet, c'est-à-dire du signe du Cancer. Étant né un 1er avril, j'étais Bélier. Les astrologues déconseillent les unions entre Cancers et Béliers. Cependant, les statistiques montrent que ces mariages durent aussi longtemps que les autres.) Je lui avais acheté un bronze de trente centimètres d'une déesse-serpent Crétoise. Encore caché dans mon placard. Nous ne pouvions absolument pas nous permettre ce genre de dépense pour le moment mais c'était, de manière bien complexe, mon offrande de paix suite à la panade financière dans laquelle je nous avais mis.

Bientôt, Glinna, en sueur, haletante, soutenant que ça la faisait tripper d'avoir huit kilomètres dans les pattes, apparaîtrait au sommet de la route. Je reléguais quant à moi au rang de fou n'importe quel individu capable de courir dans la chaleur humide qui régnait sur l'Illinois. Glinna avait beaucoup de qualités, mais elle appartenait à la catégorie des Super Dingo, espèce très répandue de nos jours. Ce qui ne m'empêchait pas de l'aimer profondément.

Pour ceux qui ignorent tout de ces choses, notre salon était « New Age ». Mais les boules de cristal et les statuettes de l'Homme aux Bois et de Mère Terre existaient bien avant

la naissance déterminante dans la crèche de Bethléem. Glinna prétend que sa religion est la plus vieille du monde, qu'elle a au moins soixante mille ans, voire cent mille, qu'elle remonte carrément au très retiré âge de pierre.

Malgré les livres et les objets artisanaux qui encombraient le salon, je m'efforçais d'y faire régner la propreté et l'ordre. Ce n'était pas chose facile, dans la mesure où Glinna ne raffolait pas du ménage. Je venais de remarquer à l'instant une serviette en papier chiffonnée et plusieurs grosses miettes de gâteau sur le tapis. Je les ai mises dans la corbeille, puis j'ai refermé l'exemplaire de *L'essentiel de la magie noire* de Glinna, resté ouvert et retourné sur une petite table.

J'aurais aimé ignorer le désordre. Mais je ressemblais beaucoup trop à ma mère sur ce point. Dès que je voyais quelque chose ayant besoin d'être nettoyé ou rangé, je devais m'en occuper sur-le-champ.

Les étagères et les bibliothèques du salon regorgeaient de livres sur les prévisions astrales, la réincarnation et autres sujets occultes. Ainsi que de nombreux ouvrages d'astrologie. « Les astres gouvernent votre vie. Demain, vous rencontrerez l'homme de vos rêves et gagnerez au loto. Mais ne vous penchez surtout pas si un Sagittaire ascendant Martien se trouve juste derrière vous. »

Un émetteur de tachyons, cylindre en métal de trente centimètres de haut, était perché sur un piédestal en chêne près de l'entrée. Ses radiations étaient censées renvoyer sur vous les bonnes vibrations cosmiques. En réalité, les tachyons sont des particules purement théoriques – les physiciens les ont inventées comme pur jeu de l'esprit – qui voyagent à la vitesse de la lumière. Mais ça n'empêche pas les escrocs de vendre des émetteurs aux gens crédules.

Près de l'émetteur, à l'intérieur d'une niche creusée dans le mur, se trouvaient deux trophées remportés aux championnats d'État par l'équipe de base-ball de mon lycée. Dont j'étais à l'époque le lanceur vedette.

Ma bibliothèque personnelle contenait de nombreux ouvrages, dont trois très rares et très chers. C'était à cause d'eux que j'avais tant de dettes, à cause d'eux que je faisais ces rêves troublants, à cause d'eux que j'étudierais la proposition de la Mystérieuse Étrangère.

Le Tropique du Capricorne de Henry Miller, illustré par Grand-Mère Moses. (Elle devait être sous LSD en réalisant les dessins de ce livre. Le trait avait beau être primitif, les images effrayantes – toujours – et phalliques – souvent – semblaient sortir tout droit des marais visqueux du cervelet collectif humain.)

Homo Erectus Press, 1969. Édition limitée à cent exemplaires, en coffret, signée par l'auteur. Planches disparues dans un incendie. Dix mille dollars.

Le mystérieux étranger de Marc Twain, édition originale, 1916, état neuf. Avait autrefois appartenu au président Franklin Delano Roosevelt. Ce mince volume contenait assez de misère et de désespoir pour remplir cinquante épais romans. Je le lis quand je suis trop agité, ce qui n'était assurément pas le cas à cet instant. Trois mille dollars.

Irene Iddlesleigh, d'Amanda Ros, le plus mauvais auteur au monde. Édition originale, 1897, signée par Ros. État neuf. Mille dollars.

Ce n'était pas cher payé, sans compter que ces ouvrages représentaient un solide investissement. Ils auraient dû se trouver dans un coffre à la banque, mais je ne supportais pas l'idée de les cantonner à un endroit sombre. Bien évidemment, la prime d'assurance était en conséquence. J'avais aussi été obligé d'emprunter quatorze mille dollars et de régler cash pour griller un autre acheteur potentiel. Ce prêt signifiait également que Glinna et moi devions remettre à plus tard l'idée de réunir un pécule pour acheter une maison un jour. Elle n'avait pas vraiment apprécié, d'autant que je ne lui avais tout avoué qu'une fois les livres achetés.

J'ai atteint la cuisine et j'ai rempli de café ma tasse Trois Laquais, puis je l'ai emportée dans le bureau.

Sur une table près de l’ordinateur se trouvait une sortie papier de mon thème astral préparé par Glinna avant son jogging matinal. J’ai sauté les paragraphes sur le zodiaque, les maisons, les aspects, etc. Tout s’accordait à dire que le 2 juillet resterait un jour à jamais gravé dans ma mémoire. J’allais rencontrer des inconnus qui deviendraient des amis de toujours. Le cadeau que j’allais faire à une femme qui m’était très proche la comblerait. Cette allusion signifiait que son cadeau d’anniversaire avait intérêt à être très cher et très original. La déesse-serpent Crétoise était déjà cachée dans mon placard. Et son prix aggravait notre débâcle financière.

Au moment où je reposais le thème sur la table, un bruit similaire à celui d’un volcan qui entre en éruption a fait trembler le mur du côté sud. Nos babouins de voisins s’étaient levés et écoutaient une chanson d’amour de Cayuse Cooney : *Chérie, ce que ton chien a fait à ma jambe, je brûle de te le faire*.

La porte de chez moi a claqué. Glinna, vêtue d’un T-shirt blanc et d’un short assombris de sueur, a fait irruption comme une tornade en tempêtant contre nos bruyants voisins. Je ne l’avais jamais vue dans un tel état, sauf le jour où elle s’était mise en colère à cause du prêt que j’avais contracté pour acheter mes livres.

Je l’ai rejointe dans le couloir.

— Voilà comment commence cette merveilleuse journée, ai-je soupiré.

— Je n’aime pas ça, mais je vais finir par jeter un sort à ces connards. Sans me soucier du retour des mauvaises vibrations. Si c’est pour une bonne cause, ça ne peut pas être très méchant.

Tout en parlant, elle avait éjecté ses chaussures, ses chaussettes, son T-shirt et ses sous-vêtements. Qui, bien sûr, gisaient maintenant par terre près du canapé.

— Tu pourrais tuer Bathard et Wickling d’un coup de fusil, ai-je rétorqué. Mais ce serait un crime, c’est bien le

problème. Pendant que tu leur concoctes un sort, je résoudrai le problème à ma manière.

— Que je ne veux pas connaître.

— Au fait, ai-je ajouté. Bon anniversaire !

J'étais heureux, vraiment *heureux* de m'en être souvenu au bon moment. Sinon, ça l'aurait rendue encore plus furieuse.

— J'ai pris ma douche, ai-je annoncé en commençant à retirer mon pyjama. Tes hormones tourbillonnent. Pareil pour les miennes. Elles ont besoin de répit. Nous disposons d'un petit moment. En plus, ça fait longtemps.

— Quatre jours, a-t-elle rétorqué. C'est si long que ça ? Je suis désolée, mais les signes n'indiquent pas que notre accouplement sera propice ni bénéfique.

J'étais frustré et furieux, mais je n'ai rien osé répondre, de peur qu'elle reparle du prêt et Dieu sait quoi encore. « Que les astres aillent se faire foutre », ai-je pensé. C'était mieux que rien. Notre vie sexuelle n'était pas telle que je l'aurais souhaité, en grande partie à cause des idées excentriques de Glinna. Par exemple, elle disposait des boules de cristal et des pyramides en hexagramme sous le lit pour qu'elles attirent sur nous la plus intense des énergies sexuelles. Pendant la bonne période astrologique, bien entendu.

Résultat, je me mettais à bander dès que je passais devant une boutique de cristal.

Glinna m'a rassuré :

— C'est pour bientôt, j'en suis sûre. Après tout, j'en ai autant envie que toi.

Puis elle a souri, m'a fait un baiser sur la bouche avec ses lèvres peut-être un poil trop charnues et s'est dirigée vers la douche, tandis que sa longue queue de cheval auburn se balançait et que ses étroites hanches roulaient, roulaient, roulaient. À trente-cinq ans, c'était encore une beauté parfaite, sans un défaut, à part peut-être ses lèvres et son nez un poil trop long.

Elle mesurait un mètre quatre-vingt-deux, elle était mince et elle avait une taille fine. Ses jambes paraissaient aussi longues que la tige de haricot de Jack, mais avec plus de formes, et elle avait une démarche de strip-teaseuse. Elle avait financé ses études à UCLA en travaillant trois fois par semaine pendant quelques minutes. Elle ne m'avait jamais avoué comment elle avait eu le tuyau, et je ne tenais pas à le savoir. Elle m'avait juste expliqué que de riches compulsifs la payaient pour pisser dans des tasses à thé (en porcelaine, cela va de soi) un nectar dont ils se délectaient ensuite. Glinna avait la plus grosse paie de Californie pour le boulot le plus simple au monde.

Sa production était soi-disant la meilleure de la côte Ouest. Les connaisseurs déclaraient qu'elle mariait une pureté d'ange avec une certaine effronterie, et que son bouquet évoquait le carillon de lointaines cloches en argent.

Glinna avait donc inventé le système P.

Elle n'avait aucun scrupule à gagner autant d'argent avec une telle facilité. Elle avait été élevée par des parents sorciers, ou mages comme ils préféraient qu'on les appelle, mais avait perdu la grâce à l'âge de douze ans. Elle avait alors quitté la religion de Mère Terre pour devenir un membre dévoué du Second Libre Arbitre Révisé des Baptistes Apostoliques.

Juste après avoir obtenu son diplôme d'UCLA, elle avait de nouveau embrassé sa religion d'origine.

Devenant, pour le coup, une mage convaincue. Et avait été saisie d'une grande honte et d'intenses remords pour avoir vendu son urine.

Je le déplorais vraiment, car elle n'aurait pas mis longtemps à rembourser notre prêt sans que cela exige le moindre effort d'elle. Cependant, je n'avais pas le cœur de lui demander de reprendre une activité qu'elle haïssait et que certains risquaient de considérer comme immorale.

Bien entendu, son CV de professeur de lycée omettait les faits susmentionnés, et elle restait très discrète à propos de

sa religion. Le centre de l'Illinois est peuplé de gens qui ont l'air d'en savoir davantage sur l'enfer que sur le paradis et qui, par erreur et ignorance, mettent sur le même plan les sorcières et les satanistes. Glinna, comme la plupart des mages, ne croit pas à l'existence de Satan.

Le téléphone a sonné au moment où je finissais mon petit déjeuner. J'ai attrapé le combiné et enfoncé un doigt dans mon oreille gauche pour atténuer le vacarme en provenance du mur.

— Ici la plate-forme d'observation des chutes du Niagara.

— Hein ?

— Tom Corbo, Mimi.

— Pour l'amour du ciel, arrête ce boucan !

— Si seulement je pouvais… Ça vient de chez les voisins.

— Je ne supporterais pas ça une minute ! Pourquoi tu n'appelles pas les flics ?

— Parce que je ne veux pas attirer le plus minuscule soupçon sur moi quand je fais mes petites affaires dans mon coin.

— Je ne veux pas savoir de quoi il s'agit. Voilà les dernières nouvelles. Madame Sans Nom, ta Mystérieuse Étrangère, a téléphoné il y a trois minutes. Le numéro qui s'est affiché sur l'écran de mon mouchard est celui d'une cabine téléphonique de Peoria Est, toutefois différent de celui de ce matin. Elle a changé d'avis, elle ne t'appellera pas. À la place, elle te donne rendez-vous dans un lieu où elle est sûre de ne rencontrer personne de sa connaissance. Elle ne l'a pas dit comme ça, mais ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Tu dois te rendre à la Midway Duck Inn de Pète à 11 h 40. Elle portera des boucles d'oreilles en forme de croix celtique. Je lui ai dit de guetter un homme grand avec des yeux bleus et des cheveux roux mi-longs et bouclés. Ainsi qu'un nez cassé et un adorable sourire. Je ne lui ai pas parlé du charme que tu peux feindre quand tu veux percer les secrets de tes clientes…

— Un charme feint ? Je suis profondément blessé.

— Ni de ta bouche de prétentieux ou de tes éclats de rire à propos des choses les plus étranges. Elle s'en apercevra toute seule. Mais Tom, écoute mon conseil. Peu importe à quel point tu as besoin d'argent, fuis cette histoire.

— Je n'oublierai pas ces recommandations. Mais Mimi, tu sais trop bien que dans cette ville de taille moyenne, comme à Chicago d'ailleurs, un détective privé n'effectue le plus souvent qu'un ingrat travail de recherche, d'enquête et de filature pour le compte d'avocats ou de compagnies d'assurances. Cette affaire, tout au contraire, sent l'énigme et l'idylle, une demoiselle en détresse, des dragons qui menacent son adorable petit cul. Je serai prudent, mais je n'ai pas grand-chose à perdre à l'écouter. Appelle-moi Chevalier Galaad.

— Chevalier Crétin, oui !

Elle a raccroché.

Glinna devait se rendre de bonne heure au lycée pour donner son cours de rattrapage estival. L'après-midi, elle travaillait à temps partiel comme professeur d'informatique à l'Illinois Central Collège. Tandis que *Garde ta femme au corral* tonitruait de l'autre côté du mur, elle m'a embrassé et dit au revoir, puis elle est partie pour ce que j'appelle le lycée Blaireau. Peu après, la chaîne stéréo s'est éteinte et nos deux infernaux voisins ont claqué la porte derrière eux. Je les ai suivis des yeux par la porte-fenêtre jusqu'à ce qu'ils montent dans leurs voitures respectives garées sur le parking. Puis, muni de gants en latex et d'un sac en papier contenant les outils nécessaires à la réalisation de mon projet, je suis sorti de chez moi. J'ai ouvert leur porte avec mon ancienne clé et je me suis introduit chez eux. J'ai laissé le battant entrouvert pour guetter les bruits dans le couloir.

Le gigantesque temple du divertissement trônait contre le mur commun à l'appartement de Bathard et Wickling et au mien. Après l'avoir tiré par un bout, ce qui n'était pas chose facile, j'ai débranché la prise en plastique à trois broches, étalé un journal dessous et sectionné les broches

avec une scie à métaux. La poussière de métal et les trois tiges ont atterri sur le journal. J’ai passé du papier de verre contre la prise, puis nettoyé la surface avec une brosse. Après y avoir appliqué de la colle industrielle, j’ai plaqué dessus un minuscule disque en bois que j’avais découpé quelques jours plus tôt.

Une fois que le disque en bois a été fixé, j’ai étalé de la colle sur la prise murale et appliqué celle de la chaîne dessus. Quand la colle a été bien sèche, j’ai remis dans mon sac le journal roulé en boule, le papier de verre, la bouteille de colle, la brosse et la scie à métaux. Après quoi j’ai replacé le meuble contre le mur.

Quand ils tenteraient d’allumer la chaîne, elle produirait uniquement ce à quoi Glinna, moi et certainement d’autres aspirions : du silence. Bathard tenterait de localiser la panne tout seul. Quand il examinerait la prise, il serait rassuré sur le fait qu’il n’y avait pas de faux contact. Mais dans ce cas, pourquoi le courant ne passait-il pas ? Un certain temps s’écoulerait avant que Bathard, ce macho fier et indépendant, appelle à contrecœur un dépanneur. Lequel dépanneur cafouillerait un moment avant de trouver la raison du dysfonctionnement.

Bien entendu, quand Bathard apprendrait d’où venait le problème, il me soupçonnerait. J’étais le seul à m’être plaint.

3

Avant de quitter la maison, j’ai enfilé un Blue Jean, une chemise blanche à manches courtes, des chaussettes bleu marine, des richelieux noirs et une veste légère bleu marine. En général, quand je vais voir un nouveau client, je mets une chemise blanche à manches longues, une cravate sobre et un costume. Mais je n’étais même pas sûr que la Mystérieuse Étrangère daigne se montrer.

Le soleil brillait comme s’il voulait se transformer en supernova et détruire tout l’univers. La température de l’air montait régulièrement. Quelques nuages çà et là cherchaient à quel endroit l’orage qu’ils contenaient pourrait faire le plus de dégâts.

J’ai pris East High Point Road. Cette route passe près des falaises hautes de cinquante mètres qui, à cet endroit, dominent les terres plates et l’Illinois River.

Au bout de la route, les manoirs des millionnaires ont vue sur toute la vallée. La maison de mon père, cependant, se trouvait dans un quartier de cadres sup essentiellement peuplé de républicains agrémentés de quelques démocrates de Fort Apache.

Juste après le premier virage, se trouvait un petit terre-plein recouvert de gazon où se dressait une grosse pierre ornée d’une plaque en bronze. On y apprenait que Charles Lindbergh atterrissait là, sur l’ancien aéroport de Peoria, avec son biplan De Havilland, à l’époque où il convoyait le courrier entre St-Louis et Chicago (1926-1927). Glinna prétend que seul un nombre réduit de ses élèves et des

jeunes professeurs savent que Lindbergh a survolé l'Atlantique en solitaire en 1927.

J'ai pris l'allée de mon père et j'ai coupé le contact. Ici vivait Michael H. Corbo, professeur retraité d'économie mathématique de l'université de Bradley.

Mon père est célèbre dans son domaine pour ses ouvrages intitulés *Wall Street, le théâtre de l'absurde et Équilibres financiers dans le marché des réducteurs de tête Jivaro, 1890-1940*. Mais le livre qu'il a écrit sous le nom de *plume** [1] de Zob Salamandre, *Les plus grands salopards de l'histoire de l'Amérique,* est bien plus connu du grand public. La moitié des individus qui y figurent sont des amiraux et des généraux, un quart des évangélistes, et le reste des politiciens.

La maison à deux étages en brique rouge n'avait pas été dessinée par Frank Lloyd Wright, mais elle aurait pu. De l'arrière, on avait vue sur les bois de Forest Park, l'Upper Peoria Lake, les basses terres et les falaises qui dominaient la rive opposée du fleuve.

Des cerfs, des coyotes, des renards et autres bête sauvages, y compris des promeneurs, coureurs et exhibitionnistes pullulaient dans le Forest Park et la forêt de chênes qui l'entourait. C'était dans ces bois et au bord de cette rivière que j'avais vécu les jours les plus heureux d'une enfance relativement heureuse.

Là que j'avais trouvé des pointes de flèches indiennes et autres objets artisanaux dont certains dataient d'au moins dix mille ans, là que j'avais joué avec les gosses du voisinage. Parfois, j'y entendais le Rigouillard, un oiseau qui passe sa vie à pleurer, un peu comme le corbeau de Poe. C'est mon père qui m'avait expliqué ça, et ce n'est qu'à l'âge de dix ans que j'ai découvert que le mélancolique mais mélodieux chant qui s'élevait dans la soirée des bois du Rigouillard était en fait celui de la colombe triste.

Il m'avait aussi raconté les aventures de Pocatas, diminutif de Pocacahontas, l'illusionniste qui apparaissait

sous différentes formes, le Grand Lièvre Blanc des mythes indiens de Peoria. D’aspect et de caractère, il ressemblait à Bugs Bunny. Mon père prétend que Pocatas vit toujours dans les bois et qu’il joue encore des tours aux animaux comme aux humains.

— Morale de l’histoire, mon fils, ne te fie pas à l’apparence des choses ou des gens.

Mon père avait beau avoir soixante-seize ans, il continuait à aller se promener dans les bois. Un bosquet de chênes géants était son temple, disait-il. Il expliquait qu’au milieu d’eux, il se sentait en paix avec le monde et profondément religieux, au moins autant que dans une droguerie. Il y retrouvait Fred, le grand Rigouillard. J’avais douze ans quand j’ai entendu parler de Fred pour la première fois, un jour où je traversais le bosquet de chênes en compagnie de mon père.

— Contrairement à ce que croit ta mère, qui m’accuse d’être athée ou agnostique, je suis persuadé qu’une création implique – voire prouve – l’existence d’un Créateur. Mais je rejette toutes les religions antérieures et les noms qu’elles donnent à Dieu. Je veux également un dieu avec qui je me sente à l’aise, même si je ne souhaite pas non plus une trop grande intimité avec lui. Alors je l’ai appelé Fred, le grand Rigouillard. Je suis le seul adorateur de Fred et ça me plaît. Il n’y aura ni hérésie ni guerre au nom de Fred.

Mon père ne blasphémait ni ne plaisantait quand il appelait le Créateur Fred. Il m’expliquait que les noms de l’être suprême : Dieu, Yahvé, Jéhovah, Allah, quels qu’ils soient, n’avaient d’importance que pour le groupe qui le lui attribuait, et ce sans qu’il ait rien demandé.

En ce qui me concernait, j’avais été littéraliste biblique jusqu’à l’âge de raison. J’étais ensuite devenu athée, agnostique, puis évangéliste, membre de l’Église des Minimalistes de Jésus-Christ. Mais j’avais perdu la foi. Pour le moment, j’étais dans les déités. Ma seule conviction était que le soleil se levait à l’est.

Personne ne répondant à mon coup de sonnette, j’ai contourné la maison et jeté un coup d’œil par une fenêtre du garage. La Mercedes rouge vif de 1991 de Mike Corbo s’y trouvait. Quant à Sylvia, elle avait vendu sa Harley Davidson un mois plus tôt.

Mon père, ce vieux schnock contrariant, refusait de me donner une clé de chez lui, sans me dire pourquoi. J’ai longé la façade sud de la maison jusqu’à la terrasse en angle, monté les marches en bois, et fait halte pour me délecter de la superbe vue sur la forêt verte et la rivière bleue en écoutant le bourdonnement tout proche des abeilles, couplé au chant délicieux des roitelets, mésanges à tête noire, cardinaux et geais bleus. Un colibri à gorge rouge, sans aucun doute la plus exquise et magnifique créature de Dieu, plongeait son long bec dans une mangeoire couleur lie-de-vin en fouettant à toute vitesse l’air avec ses ailes.

Comme je m’y attendais, les moustiquaires coulissantes et les baies vitrées étaient fermées à clé. J’ai jeté un coup d’œil à l’intérieur du salon. Pas de papa.

Ni de Sylvia.

Si ma défunte mère avait vu le bazar qui régnait là, elle serait morte une deuxième fois. Les vêtements qui traînaient, le courrier qui s’accumulait, les journaux, les tasses à café, la bouteille de bourbon à moitié vide, les assiettes et les bols du petit déjeuner sur la table basse, le sachet de chips à moitié plein, le saladier de sauce verdâtre et autres détails faisaient songer à une chambre d’adolescent. Ou alors, malgré les meubles élégants et les peintures d’impressionnistes, à une maison de camés au crack.

Même un gorille, animal qui souille son propre habitat, aurait été dégoûté.

Si ma mère avait été vivante, cette pièce aurait été propre et rangée. À un point tel qu’on se serait cru dans une salle d’opération stérile. Mais l’horreur névrotique de la

saleté et du désordre qu'éprouvait ma mère était préférable à cet antre de butor.

Maman avait jailli du ventre de sa propre mère avec une brosse à gratter entre les gencives, ses petites mains potelées cherchant désespérément un balai, une pelle à poussière, un seau et une serpillière, armes nécessaires au combat de toute une vie contre un univers désordonné et sale.

Je l'avais vue, prête à se rendre à une soirée officielle, se diriger vers la porte, puis s'arrêter parce qu'elle avait aperçu sur la table de l'entrée ce que personne d'autre ne pouvait voir : une poussière qui brillait comme un étron de cristal. Malgré les récriminations de mon père qui rouspétait car ils étaient en retard et qui lui ordonnait de se magner le cul, elle était retournée chercher un chiffon à la cuisine et s'était agenouillée pour balayer d'un geste le microscopique offenseur.

Comme disait mon père : « La bataille cosmique n'a pas lieu entre Dieu et le diable, mais entre la poussière et les chiffons. »

Ma mère ! Mon père ! Pas étonnant que j'aie tant d'éléments contradictoires dans mon caractère. Elle, si calme, si ordonnée, si pieuse, si tempérée, si encourageante, si inculte. Lui, si bavard, si négligé, si païen, si sauvage, si cynique, si avide (devrais-je dire fou ?) de savoir.

Comment s'étaient-ils rencontrés et pourquoi s'étaient-ils mariés ?

Ils s'étaient rentrés dedans, littéralement. Il fonçait sur une petite route longeant la rive est du fleuve à l'approche de Morton, la capitale mondiale de la citrouille, quand il avait atteint le village portant le nom d'Holy Flats[2]. C'est là que la voiture de ma mère avait embouti la sienne.

Le nom du village natal de ma mère n'est pas une blague. À l'origine, il s'appelait Hurley-Flots, le patronyme des deux individus ayant investi la région dans les années

1800 pour y troquer du whisky contre des fourrures avec les Indiens. Il était devenu Holy Flats quand les Allemands de Pennsylvanie de l'Église de Gadrine s'y étaient installés en 1847. (A.C. Gadrine, prêcheur suisse, avait fondé cette secte, branche de l'Église du Christ Teutonique, en 1690 en Allemagne du Sud.) D'après mon père, ils s'étaient alors montrés – et continuaient à l'être – roublards, radins, bigots, prudes, hypocrites, pharisaïques et patriarcaux.

Ma mère, âgée de dix-huit ans et élevée dans la religion de Gadrine, prenait pour la première fois seule la Ford 1935 de son père en cette journée de juin quand elle avait percuté de biais la Chevrolet 1955 flambant neuve de Mike Corbo. Ils étaient tous deux en faute, état de fait qui avait perduré tout du long de leur mariage.

Je suis persuadé que nul romantisme ne serait né de cette rencontre si ma mère n'avait été belle comme une princesse de conte de fées. À sa vue, Mike Corbo, alors âgé de trente-cinq ans, son doctorat en poche, avait oublié en une nanoseconde la colère qu'il éprouvait à cause de sa voiture accidentée. Une chose menant à une autre (n'est-ce pas toujours le cas ?), il lui avait fait la cour jusqu'à ce qu'elle accepte de devenir sa femme. Les parents de ma mère refusaient catégoriquement qu'elle se marie hors de la paroisse, de surcroît avec un agnostique non républicain flirtant avec le radicalisme, et à la moralité sans nul doute entachée. Comble de l'horreur, il allait au cinéma, à des soirées dansantes et écoutait la radio.

Mais pour une fois, la soumise Rose Sharon avait résisté à son père. Elle était vraiment amoureuse de Mike Corbo, qui la fascinait. Ce sont souvent les hormones qui triomphent. Tout du moins temporairement. L'une de ses raisons principales était qu'elle ne supportait pas les horribles et tristes vêtements que son église imposait aux femmes. Cette règle avait pour dessein de les empêcher d'êtres sexuellement désirables, sauf aux yeux des hommes de la

paroisse (qui avaient des critères particulièrement peu élevés.)

Ma mère était une exception : poule de basse-cour aspirant à devenir oiseau de paradis.

Son père céda, et la famille assista au mariage à Peoria, bien qu'entrer dans une église méthodiste ait dû leur coûter. Cela dit, comme le reconnaissait mon père, les parents de Rose étaient des gens bien si l'on passait sous silence leur pingrerie, leur étroitesse d'esprit et leur ignorance absolue de tout ce qui n'était pas agriculture ou écritures, ainsi que leur esprit incarné.

Toutes choses qu'il n'avait bien entendu jamais passées sous silence.

Moi, leur fils unique, naquis le 1er avril 1957 au Peoria Methodist Hospital.

Maman voulait me donner comme second prénom le surnom de sa famille.

— Pour l'amour du ciel ! s'était exclamé Mike. Pourquoi ai-je donc pris comme épouse une femme tout droit issue des bas-fonds des benêts béats de la Bible ? Schnarsch ! Schnarsch ! C'est un surnom ou le bruit d'un cochon qui pète juste avant d'avoir la diarrhée ? On dirait un chien édenté en train de mâcher sa pâtée ! Schnarsch ! Schnarsch ! Schnarsch ! Tu veux qu'il soit la risée de ses amis et de ses camarades de classe ? Qu'ils aboient « Schnarsch ! Schnarsch ! Schnarsch ! » en sa présence et fassent de sa vie un enfer ? Tu veux qu'il inscrive ce nom sur son dossier de candidature à l'université, qu'il mette ça sur son CV ? Achurément pas, ma chère !

» Non, il s'appellera Thomas Gresham. D'après Thomas Gresham, mort en 1579, conseiller financier de la reine Elizabeth première du nom. Qui a établi et démontré de manière irréfutable le phénomène des truismes dans le domaine économique. L'argent sale engendre l'argent propre. Grave ça dans le granit.

L'argent sale engendre l'argent propre.

— Ça ne me plaît pas, c’est de mauvais augure, avait répondu ma mère. Comme si notre enfant était de l’argent.

— De mauvais augure ! Stupides superstitions ! Et que diable signifie Schnarsch en allemand ? Nigaud ?

Je remercie Dieu que mon père ait obtenu gain de cause.

En 1986, diplômé d’UCLA en criminologie, j’étais détective privé à Los Angeles. J’avais passé cinq ans dans la police de la ville, puis trois comme privé. Mon père m’a alors rappelé à la maison pour l’aider à s’occuper de ma mère. Elle souffrait, m’a-t-il annoncé, d’un cancer du foie, mais ils avaient décidé de me le cacher jusqu’à ce qu’ils soient sûrs que la chimiothérapie et les rayons ne pourraient endiguer le mal qui la rongeait. Elle avait insisté pour mourir chez elle au lieu d’aller à l’hôpital. Pour une fois, il avait cédé.

Il ne pouvait cependant pas s’occuper d’elle tout seul, et il était temps qu’ils cessent de vouloir préserver ma tranquillité d’esprit.

J’avais envie de lui dire que j’aurais aimé le savoir plus tôt, qu’il aurait mieux fait de ravaler ses inquiétudes à mon sujet. Mais je me suis tu. Ce n’est qu’en atteignant Peoria que j’ai cessé de lui en vouloir. Ce furent des moments déchirants, même si Maman était la plupart du temps assommée par la morphine et qu’elle ne se plaignait pas : ça allait à l’encontre de sa nature et de sa religion.

Un jour, mon père s’est rendu à l’épicerie. J’étais assis sur une chaise dans la chambre de ma mère, et je lui tenais la main. Elle a ouvert les yeux et murmuré qu’elle avait quelque chose à me dire. Je me suis approché de sa bouche. Son haleine sentait les médicaments et la mort.

— Qu’y a-t-il, Maman ? ai-je demandé.

Elle parlait d’une voix tellement faible que j’ai eu du mal à comprendre ce qu’elle disait :

— Et s’ils se trompent ?

Puis elle est morte, yeux et bouche ouverts. Fin des soupirs. Fin des paroles. Fin du ménage et du récurage.

Bien plus tard, mon père m’a demandé :

— Tom, que voulait-elle dire par : « Et s’ils se trompent ? » Pensait-elle à une recette de brocolis frits ou à une méthode de cuisson ?

— Je n’en suis pas sûr. Selon moi, elle voulait dire que les prêtres ignorent qu’ils prêchent des choses dépourvues de sens. Que finalement, elle n’allait peut-être pas au Paradis. Que peut-être, en mourant, elle allait simplement sombrer dans le néant. Ça l’angoissait et la tourmentait beaucoup, tu sais.

— Non, je ne savais pas. Pourquoi c’est à toi qu’elle l’a dit, et pas à moi ?

— Tu ne l’écoutais jamais. Tu te moquais toujours d’elle. Moi, je l’écoutais. Souvent, en tout cas.

Ça lui a fait mal. Mais c’était trop tard pour les regrets.

Après l’enterrement de ma mère, j’ai décidé de quitter l’agence de Los Angeles pour devenir détective privé à Peoria. J’ai rencontré Glinna peu après.

Ainsi, je me tenais sous le porche de la maison de mon père à me demander où il était passé. Je me suis douté qu’il était dans la forêt de la vallée en train de communier avec Fred. Mais où était donc Sylvia Jolibrin, son ex-hippie, ex-anarchiste de concubine ? Sans doute à l’intérieur, puisque parmi bien d’autres choses, elle détestait marcher.

Je suis passé de l’autre côté de la maison. Les persiennes de la chambre du rez-de-chaussée étaient fermées. En m’approchant d’une fenêtre, j’ai entendu Sylvia jurer d’un ton aigu. Puis elle s’est mise à frapper à la porte de la chambre en demandant à mon père de lui ouvrir.

Mon père et elle s’étaient à nouveau disputés, Dieu seul savait pourquoi. Parfois, elle le coinçait dans une pièce et l’y enfermait, parfois, c’était l’inverse. J’ignorais pourquoi ils ne mettaient pas les clés à l’intérieur des portes. Ça aurait été plus simple. Mais ça devait être interdit par le règlement du petit jeu malsain auquel ils s’adonnaient.

Il la libérerait à son retour. Et ils recommenceraient à se hurler dessus, ou bien se réconcilieraient au lit.

Lui un cadavre ambulant de soixante-seize ans et elle une femme décharnée et déglinguée de soixante. Le bruit de leurs os qui s’entrechoquaient devait ressembler à un carillon de verre dans une tempête de vent.

Au moment où je m’éloignais de la maison au volant de ma voiture, mon portable a sonné.

— Tom Corbo, j’écoute.

La voix de la Mystérieuse Étrangère m’a fait songer à un rossignol et à des pommes mûres. Ce qui n’est pas le genre de réflexions qu’un détective privé doit s’autoriser à propos d’une affaire.

— J’avais décidé de ne pas vous rappeler, mais j’ai changé d’avis. Je veux être absolument certaine que vous serez au rendez-vous à l’heure dite.

— Sauf si les Nornes en décident autrement.

— Les Nonnes ?

— Non, les Nornes, les trois divinités vikings du temps. À l’origine, il n’y en avait qu’un…

— Divinité ou pas, soyez là !

Elle a raccroché.

4

La route de Spring Bay était une deux-voies pavée qui longeait d’assez près le rivage est de l’Upper Peoria Lake, de Pimiteoui et de Fat Lake. Les fermes des terres basses y produisaient les meilleurs melons, maïs et tomates que j’avais jamais mangés. Je pensais souvent à eux quand je vivais à Los Angeles.

J’ai quitté la route pour m’engager sur le parking en gravier de la Duck Inn. Des nuages noirs en provenance de l’ouest avaient capturé le soleil. Leurs ombres s’étaient lancées à ma poursuite au moment où je franchissais le Mc Clugage Bridge afin de gagner la rive est de la rivière.

Un mauvais présage ? Non, car je ne suis pas superstitieux pour un sou. J’ai une tournure d’esprit poétique, voilà tout.

La Duck Inn était un bâtiment sans prétention, blanc, en bois et de plain-pied. Même si cette auberge se trouvait au beau milieu de la campagne sur une route peu fréquentée, elle était réputée et prospère. Il y a de ça bien longtemps, Al Capone s’y était arrêté pour boire et manger après avoir abattu – histoire de changer un peu – des canards. Mais le client le plus intéressant du début des années 30 était Frankie Mc Erlane, le gangster qui avait inventé le concept de l’« aller simple ». Considéré comme le tueur le plus impitoyable de Chicago, il avait assassiné sa femme, ses deux chiens, ainsi qu’au minimum huit truands célèbres, et Dieu seul sait combien de truands de moindre importance. Un jour, il avait échangé des coups de feu avec des

individus armés depuis le lit d’hôpital où il était cloué à cause d’une jambe cassée.

Vers la fin de sa carrière, il était devenu fou et tirait sur des ennemis imaginaires dans les rues désertes.

Sur une route non goudronnée de l’autre côté de la Duck Inn, se trouvait une plaque en bronze scellée sur un tas de pierres cimentées. Elle commémorait le massacre, non loin de là, de trente femmes, enfants et vieillards sans défense de la tribu de Potawatomi en 1812. Les guerriers de cette tribu avaient participé à la tuerie du Fort Dearborn (qui devint plus tard Chicago). Ils avaient tué, scalpé, mutilé et torturé des hommes, femmes et enfants blancs. Les deux parties en présence prétendaient être dans leur bon droit.

Très peu de Péoriens, je suis désolé de le dire, exprimèrent de sincères regrets à propos de l’incident de Spring Bay. Ils considéraient qu’après tout, l’homme rouge non seulement était un perdant né, mais qu’en plus il n’avait pas réussi à faire prospérer sa terre. Par conséquent, tout ce qui arrivait à l’Indien était sa faute. Ce qui n’empêchait pas, chaque année au mois d’octobre, la tenue d’un festival annuel du repentir pour le massacre de Potawatomi, où tout le monde s’amusait beaucoup.

La plupart des clients de l’auberge étaient de chauds lapins de la région, des bons et gentils fermiers. Les autres étaient, pendant la saison, des chasseurs de canards ou des citadins souhaitant se gaver de nourriture frite, de sauces lourdes, de bière et de la compagnie de bons vivants. En ce jour de semaine, il n’y avait que deux voitures et deux pick-up sur le parking devant l’auberge.

J’ai noté leurs numéros de plaque d’immatriculation, année de fabrication, marque et couleur.

J’entendais désormais le tonnerre et je voyais les éclairs qui transperçaient les nuages au-dessus des collines sur l’autre rive. Mère Nature avait l’air de préparer une drôle de soupe dans son immense cocotte-minute. Des bouts de papier, des brindilles et des feuilles voletaient, des mégots

de cigarette roulaient par terre. J’ai dû enfoncer mon chapeau pour l’empêcher de s’envoler. L’air s’était quelque peu rafraîchi.

Je suis retourné à ma voiture chercher l’imperméable que j’avais oublié dans le coffre. Je l’ai posé sur mon bras gauche et je suis allé voir derrière le bâtiment. Je voulais m’assurer qu’aucune voiture n’y était cachée. Ma cliente potentielle savait sans doute que je pouvais la retrouver par le biais du service des immatriculations. Mais il n’y avait que la voiture du propriétaire de l’auberge, que j’ai évidemment reconnue.

Une minute plus tard, je marchais sous une pluie si dense que j’avais l’impression que c’était le déluge de l’Arche de Noé. Le tonnerre et les éclairs tout proches m’ont obligé à courir jusqu’à l’avant du bâtiment. Une rampe en bois menait à la porte d’entrée, qui se trouvait sous un porche très bas. Je me suis avancé entre deux fines barres métalliques fixées, de chaque côté de la rampe, à des montants près du sol.

Fermiers et chasseurs de canards étaient censés les utiliser pour décrotter leurs bottes avant d’entrer.

Près de la porte, une pancarte annonçait : « Armes et chiens interdits ».

Trempé, me trouvant vraiment stupide de ne pas avoir enfilé mon imperméable plus tôt, je suis entré dans le bâtiment. J’aurais dû me réjouir qu’il soit équipé de la climatisation, sauf que je tremblais de froid.

Devant moi, se trouvait une grande salle avec un bar sur la droite et sinon, des box et des tables éparpillés. Elle ne contenait pas plus d’une douzaine de clients. Le décor était celui d’une salle de bal campagnarde de la première heure. Il y régnait une odeur lourde mais délicieuse de Bouffe Paysanne sauce Cholestérol. Trois hommes assis sur des tabourets, une bouteille de bière à la main, avaient les yeux braqués sur la télévision suspendue au mur. Cette semaine-là, une chaîne locale diffusait le festival Tab Hunter[3]. L’un

des types assis sur un tabouret s’est retourné – une publicité venait d’apparaître sur l’écran – et a souri.

Il a beuglé, pour que sa voix couvre le tonnerre :

— Alors, Corbo, quoi de neuf ?

Tout le monde l’ayant entendu, la dame assise dans un box tout au fond de la salle n’a eu aucun problème à me reconnaître. Pas plus que je n’en ai eu à deviner qu’elle était la Mystérieuse Étrangère. Les grosses croix celtiques accrochées à ses oreilles étaient, de ce point de vue, parfaitement inutiles. Elle avait la tête d’une femme qui ne boit pas de vin à moins de trois cent cinquante dollars la bouteille et accompagne ça d’une petite salade avec très peu de sauce. Mais cela n’augurait en rien de son caractère ni de ses intentions.

Je me suis dirigé vers elle. Elle n’avait pas de sac à main, mais un attaché-case en cuir véritable était posé sur la banquette entre le mur et elle. Elle m’a dévisagé à travers ses immenses lunettes de soleil. Peut-être espérait-elle, grâce à son chapeau de paille à large bord, se confondre avec la clientèle rurale.

— C’est vous ? ai-je demandé en pointant un doigt sur elle.

— C’est moi. Asseyez-vous, je vous en prie.

La voix était bien celle que j’avais entendue au téléphone.

Je me suis glissé sur le siège face à elle. Nous nous sommes jaugés réciproquement en silence pendant un moment.

Elle n’était pas maquillée. Ni du genre à vénérer le soleil. Sa peau, crémeuse et douce, n’était ni tannée ni ridée. Elle n’aurait pas à craindre les mélanomes malins dans sa vieillesse.

Ce que j’apercevais de ses longs cheveux noués en queue de cheval était d’un bleu nuit magnifique, mais j’ignorais s’il s’agissait de sa couleur naturelle ou d’une perruque. Pourtant, vu la couleur, la texture, ainsi que sa

peau faiblement pigmentée, tout portait à croire que ces cheveux avaient un jour appartenu à une femme asiatique, ou qu'ils étaient teints.

Son front était caché par le bord tombant du chapeau. Les lunettes noires masquaient ses yeux et ses sourcils.

Âge : entre vingt-cinq et quarante ans. De nos jours, avec la chirurgie esthétique, qui sait quel âge a vraiment une femme ?

Sur le siège près d'elle se trouvait un imperméable bleu marine de bonne qualité, peut-être un Burberry.

Sa silhouette et ses jambes disparaissaient sous un Jean très ample et une grande chemise d'homme en coton bleu au col ouvert, mais pas assez pour voir la naissance des seins. Elle portait aux pieds des Reebok rouges. J'avais l'impression qu'elle n'avait pas l'habitude de s'habiller comme ça. D'autant que c'était plutôt la saison des shorts et des T-shirts.

Elle a soulevé la grosse tasse de café noir de la main gauche. Ses ongles manucurés étaient recouverts d'un vernis clair. Pas de bagues. Ni de bandes blanches sur ses doigts signifiant qu'elle les avait retirées récemment. Elle n'avait pas non plus de montre-bracelet ou de bande de peau claire au poignet témoignant de l'absence d'un tel objet.

Après avoir avalé deux gorgées de café, elle m'a proposé :

— Voulez-vous boire quelque chose ? Ou bien manger ?

— Non, merci. Inutile de tourner deux heures autour du pot. Je sais que vous n'allez pas vous présenter. Mimi Bonfond vous a expliqué que je prendrais ma décision concernant notre affaire après avoir eu connaissance des faits, ou de ce que vous appelez les faits.

— Comme tout cela est brutal, mon Dieu ! a-t-elle dit, une note moqueuse dans la voix.

Je lui ai décoché mon regard sérieux et profondément compréhensif. Des fois, ça marche. Des fois non.

— Je pourrais être moins brutal si nous avions le temps. Est-ce le cas ?

— Non.

Pour la première fois, un soupçon de crainte a percé dans sa voix. Mais peut-être était-ce uniquement pour m'induire en erreur. À cet instant, elle a regardé son poignet gauche, s'est ressaisie et a posé sa tasse. J'ai compris qu'elle avait dissimulé sa montre sous sa manche, l'objet pouvant me donner des indications sur elle. Une Rolex, par exemple, signifiait qu'elle n'avait pas de problèmes d'argent. Sauf si elle l'avait volée. Que d'incertitudes…

— Un homme, a-t-elle prononcé lentement, m'en veut et me fait chanter. Il essaie, tout du moins. Je n'ai pas commis de crime, mais il sait quelque chose que je ne veux pas révéler à certaines personnes. J'ai beaucoup à perdre, trop à perdre si je ne le paie pas.

— Combien demande-t-il ?

— Pas grand-chose. Dix mille dollars. Mais dès que cet argent sera dépensé, il reviendra. À ce moment-là, je me chargerai de lui.

Dix mille dollars, ce n'était pas grand-chose ?

— Vous voulez que je le tue ? ai-je demandé.

Elle a ouvert la bouche, puis s'est penchée et a posé une main délicate et fraîche sur ma patte d'ours toute chaude avant de demander :

— Vous feriez cela ?

— Vous voulez que je le fasse ? Pour de l'argent ?

Elle a retiré sa main et s'est redressée.

— Non. Mais il fallait que je sache à quel genre d'homme j'avais affaire.

J'ai haussé les épaules. Je ne lui avais pas dit que je ne tuerais jamais personne, sauf pour me défendre ou défendre quelqu'un d'autre. J'avais tout intérêt à ce qu'elle ne sache pas à quoi s'attendre avec moi.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Cet homme est un psychotique. Il me hait tellement qu'il serait capable de me tuer, même si cela signifiait renoncer à de futures rançons. Je veux que vous vous teniez assez près pour intervenir s'il m'attaque pendant que je lui donne l'argent. Mais il faudra rester caché pendant la transaction.

— J'ai besoin du plan de votre lieu de rendez-vous.

— Je ne sais pas encore où il aura lieu. À 13 heures, quelque chose comme ça, je recevrai des instructions dans une cabine téléphonique. Il faut que j'y aille, maintenant. Je vous appellerai quand le moment sera venu.

Encore un truc bizarre. Elle allait bientôt me demander de voler au secours du Prisonnier de Zenda ou de l'Homme au masque de fer. Cela dit, ce genre de choses arrive parfois aussi dans la vraie vie.

— Donnez-moi votre parole, a-t-elle repris, que vous n'allez pas me suivre jusqu'au lieu du rendez-vous.

— Pas de problème, ai-je répondu. Si j'accepte le boulot.

Au vu des minces renseignements qu'elle m'avait fournis – en admettant même que ça en soit – aucun détective digne de ce nom et avec une certaine déontologie n'accepterait une telle affaire. Était-elle en train de me tendre un piège, ou sincèrement effrayée par ce maître chanteur ? Si tant est qu'il existe vraiment.

À cet instant, le tonnerre et les éclairs ont fait trembler les murs, tandis que la pluie cinglait contre les fenêtres.

— Vous êtes armée ? ai-je demandé.

Elle s'est crispée, puis a répliqué :

— Lui tirer dessus signifierait me faire de la publicité, ce qui est la dernière chose dont j'ai besoin !

Je n'en doutais pas, sauf qu'elle n'avait pas répondu à ma question.

— Eh bien, je ne sais pas, ai-je lentement déclaré. D'abord, laissez-moi vous dire ce que ça va vous coûter. Je prends en général entre soixante et soixante-dix dollars de l'heure, plus les frais. Dans la situation actuelle…

— Ça me va, a-t-elle aussitôt répondu. Vos frais plus une prime. Mille dollars. Payables tout de suite.

Au lieu de me motiver, cette offre n’a fait qu’accroître ma méfiance. Cela dit, mille dollars, c’était une somme !

— Si j’accepte, ce sera la moitié d’avance.

— Je vous paie en totalité maintenant. J’ai ici même tout ce dont j’ai besoin. Dont *vous* avez besoin.

Elle a tapoté un endroit entre ses deux seins.

Cela devenait de plus en plus curieux. Une histoire à la *Faucon maltais*, une femme qui transporte une liasse entre ses seins…

Si j’acceptais ce boulot, je me tourmenterais longtemps quant à savoir s’il fallait déclarer ou non ce revenu. Le plus souvent, je m’efforce d’être honnête mais parfois, je ne peux résister à la tentation. Mille dollars ! Une bagatelle pour cette dame, sans doute, mais une grosse somme pour moi. Qui me permettrait de réduire un peu ma dette de quatorze mille dollars.

Quant à payer des impôts sur ce revenu, je laisserais ma conscience me montrer le droit chemin quand l’heure serait venue de rendre à César ce qui appartenait à César.

— Si un crime est commis au cours de cette affaire, je serai obligé d’avertir la police.

— Je sais. Écoutez. J’ai besoin de connaître votre réponse tout de suite. M’acceptez-vous comme cliente ? Je n’ai pas envie d’y aller sans renfort. Mais si nécessaire, je le ferai.

Bon Dieu ! J’étais trop curieux pour refuser, tout bêtement. Et j’avais trop envie, même si c’était une envie dangereuse, d’échapper à la routine des affaires courantes. Il ne fallait pas que j’accepte. Mais… mille dollars !

— D’abord, ai-je dit, je veux jeter un coup d’œil au contenu de cet attaché-case. Appelez-moi M. Paranoïaque si ça vous chante, mais je n’ai que votre parole en ce qui concerne cette affaire. Pour ce que j’en sais, cette mallette peut très bien être remplie de journaux.

Elle a ri, puis déclaré :

— À votre place, je ferais pareil.

Elle a posé l’attaché-case sur la table et l’a déverrouillé à l’aide d’une petite clé avant de le pousser vers moi. Je l’ai ouvert. Bien, bien… Une fois l’objet refermé et rendu à sa propriétaire, j’ai déclaré :

— Tout a l’air OK. Même si les billets sont neufs. Il ne vous a pas demandé des coupures de divers montants, aucun billet craquant, et des numéros de série qui ne se suivent pas ?

— Il s’en fiche. Il sait que je ne lâcherai pas les chiens sur lui.

— Très bien. J’accepte.

Elle a plongé la main dans sa chemise et en a sorti une banale enveloppe blanche assez grosse, qu’elle m’a tendue. Elle aurait très bien pu la mettre dans sa poche. Pourquoi dramatiser, genre « je garde ça près de mon sein » ? Essayait-elle de me séduire pour que j’accepte l’affaire ? Mais j’avais déjà dit oui. Peut-être que c’était sa manière à elle de nous lier. Non. Comme d’habitude, j’analysais et psychologisais tout. Cependant…

— Vous pouvez recompter si vous le souhaitez, a-t-elle dit.

— Pas ici. Dehors. (J’ai attrapé mon portefeuille et j’en ai sorti deux dollars, que j’ai placés sur la table.) Pour le café et le pourboire, ai-je expliqué. Je vous invite.

— Quelle générosité ! a-t-elle murmuré.

— Je vous fournirai la liste de mes frais quand vous me payerez au tarif horaire.

— Ne vous en faites pas. Il y a deux cents dollars supplémentaires dans l’enveloppe. Cela devrait couvrir vos frais pour l’instant, vous ne croyez pas ? Mais si vous en voulez d’autres, j’ai ce qu’il faut.

Elle a posé un doigt entre ses seins.

— C’est plus qu’assez, ai-je dit.

J’aurais mieux fait de récupérer tout ce que je pouvais sur-le-champ. J’avais le sentiment qu’une fois cette histoire

terminée, je n’entendrais plus jamais parler d’elle, et que je ne la reverrais jamais.

Elle s’est glissée au bout de la banquette, l’attaché-case dans la main gauche, l’imperméable posé sur son avant-bras, puis s’est levée. Je l’ai imitée. J’ai estimé sa taille à environ un mètre soixante-quinze.

— Je pars du principe que vous serez armé, a-t-elle ajouté.

— Exact.

— Bien ! a-t-elle lancé en souriant. Ça promet.

Puis elle a repris son sérieux.

— Ne me suivez pas. Allez vous garer devant l’Holiday Inn de Peoria Est et attendez que je vous appelle. Vous pouvez entrer dans l’hôtel si vous le désirez. Mais soyez prêt à partir à n’importe quel moment.

Elle ne m’a même pas dit au revoir ni souhaité bonne chance en me raccompagnant à la porte. Elle l’a refermée derrière moi et elle est restée à l’intérieur.

Après avoir compté les mille deux cents dollars à l’abri du porche, le tout en billets de cent dollars, j’ai couru à ma voiture sous la pluie. C’était trop tard pour faire machine arrière. Serais-je donc une mauviette ? Non. Mais je me demandais combien de chevaliers errants avaient douté avant se lancer à la quête du Saint Graal. Et combien d’entre eux avaient-ils commencé leur périple dans une tempête de vents rugissants, sous une pluie battante, le tonnerre et la foudre ?

Un chevalier errant ? Moi ? Je n’étais ni Lancelot ni Galaad. Je me sentais beaucoup plus proche du Chevalier à la triste figure, Don Quichotte le timbré.

Dans la voiture, malgré les essuie-glaces qui balayaient le pare-brise à toute allure et les phares allumés, on ne voyait pas à plus de quelques mètres. La buée a rapidement envahi les vitres. J’ai allumé le chauffage. Une fois la buée dissipée, je me suis mis en route. Il n’y avait pas de phares en vue, mais cela ne signifiait rien, l’obscurité et la pluie

réduisant drastiquement la visibilité. On pouvait cependant espérer que les gens roulent à faible vitesse.

Juste avant que ma voiture atteigne la route, j'ai calé. J'ai noyé le moteur et dû attendre avant de redémarrer. Une désagréable odeur d'essence m'a obligé à baisser la vitre, malgré le déluge. La pluie s'est mise à tomber sur mon bras gauche et à dégouliner le long de la portière. J'ai remonté la vitre et je suis reparti.

Tout à coup, mes phares ont éclairé une camionnette qui fonçait sur la voie que je m'apprêtais à traverser. J'ai poussé un cri de terreur et écrasé la pédale de frein. La camionnette est passée en flèche, mais j'ai eu le temps d'apercevoir un homme avec une barbe blanche couché sur le volant. L'expression de son visage était tout simplement inspirée par la terreur. Je l'ai pris pour un démon, avec son regard fixe, sa bouche féroce, ses dents blanches éclatantes.

On aurait dit une âme torturée sortie droit de l'enfer pour nous tuer tous les deux.

L'imbécile ! Rouler sans phares, dans cette obscurité, sous cette pluie aveuglante ! Il filait à cent kilomètres heure en direction du nord. Si ma voiture avait atteint la route une seconde plus tard, il l'aurait percutée sur le flanc. J'aurais certainement été tué ou, pire, estropié et laissé pour légume.

Comme un chevalier qui fait une chute de cheval et se brise le cou au moment où il sort du château pour tuer le dragon. Quelle farce tragique ! Un truc à faire rire le monde entier. Insensé.

À ce détail près que, selon moi, le monde n'a rien d'insensé. Je ne peux pas le prouver. Mais j'ai remarqué que les gens qui prétendent que l'univers n'a pas de sens agissent au contraire comme s'il était bourré de significations. C'est notre comportement qui révèle ce que l'on est vraiment. On juge un arbre à ses fruits.

5

Dix minutes plus tard, le déluge s’est réduit à une petite bruine. Le ciel bouché s’est illuminé juste au-dessus de moi, comme si le soleil allait y creuser une brèche. Cependant, au sud et à l’ouest, les éclairs donnaient l’impression de planter des piquets d’arpentage dans le sol. On aurait dit que les nuages noirs avaient l’intention de s’octroyer à jamais le centre de l’Illinois.

Trois kilomètres avant le Mc Clugage Bridge, j’ai croisé un taxi vide. J’ai alors compris comment ma cliente avait fait pour ne pas me révéler sa plaque d’immatriculation. Elle avait pris un taxi de Peoria Est à la Duck Inn, et en reprendrait un en sens inverse.

J’ai résisté à la tentation de me garer au bord de la route et d’attendre le retour du taxi pour le suivre.

À la radio, le présentateur météo a annoncé qu’en une heure, la température était passée de trente à vingt degrés. C’était sûr comme cochon qui pue qu’il y aurait d’autres orages dans la journée. On signalait de nombreux accidents. Trois personnes étaient mortes à moins d’un kilomètre d’où je me trouvais. J’ai tremblé en pensant que j’aurais pu faire partie des victimes.

Mon téléphone a sonné. Je n’étais pas encore arrivé à Peoria Est, et ne m’attendais donc pas à entendre la voix de ma cliente. Elle m’a annoncé :

— Il vient d’appeler. Il m’a dit qu’il allait me faire poireauter un bon moment à Peoria Est. Je ne sais pas si cela signifie une heure ou six. Je vous suggère de vous

arrêter là où vous vous trouvez afin d'échapper à l'orage et d'attendre mon prochain coup de fil.

J'ai laissé un message sur le répondeur à l'attention de Glinna pour la prévenir que je risquais d'être en retard au dîner, prévu à 19 h 30, qu'elle ne devait pas s'inquiéter. Puis je me suis garé sur le parking de l'Holiday Inn et j'ai attendu une heure dans ma voiture. J'ai ensuite lu plusieurs de mes passages préférés de *L'Odyssée* d'Homère, le plus grand roman d'aventures de tous les temps. Puis j'ai marché jusqu'au bar de l'hôtel où j'ai bu un café. J'ai parcouru *L'Almanach du fermier* jusqu'à en être las, et fait une promenade pendant une accalmie, qui a duré une demi-heure.

À 16 h 20, j'ai laissé un nouveau message à Glinna pour la prévenir que je serais sans doute encore plus en retard que prévu, mais que dès que j'aurais une idée de mon heure de retour, je l'appellerais. J'étais sur le point de contacter les personnes invitées à l'anniversaire surprise quand j'ai reçu un coup de fil de ma cliente :

— Vous savez où se trouve le cimetière du lac à Pékin Nord ?

— J'y suis déjà allé.

— L'homme à qui je dois donner l'argent m'a dit de le retrouver là-bas dans le quart d'heure. Je dois l'attendre dans ma voiture près du caveau de la famille Coriell. Il m'a expliqué comment s'y rendre. Vous savez où se trouve ce caveau ?

— Oui. Mon père et moi avons assisté aux funérailles de Vernell Coriell. Ils faisaient partie de la même unité de parachutistes pendant la Seconde Guerre mondiale.

Elle a déclaré :

— L'homme ne se montrera sans doute pas. Dans ce cas, je devrais me rendre dans une autre cabine téléphonique et attendre son appel.

— Vous n'avez pas de portable ?

— Vraiment, Corbo ! Vous m’avez trouvée dans le fichier des opérateurs de mobiles, peut-être ?

— Cet homme est-il correct ?

— Pas vraiment. Il sera sans doute ivre, qui plus est. Il n’a aucun self-control et, comme je vous ai dit, le whisky n’arrange rien.

— Je serai dans les parages.

— J’espère que vous vous tiendrez suffisamment près. Il ne se montrera pas tant qu’il ne sera pas persuadé que je suis venue seule. Je risque d’attendre un long moment.

— Il y a des chances. Mais la pluie et la pénombre lui faciliteront la tâche pour se cacher. D’un autre côté, pour moi aussi, ce sera plus facile.

J’ai jeté un coup d’œil à la fausse Rolex à mon poignet.

— À moins que vous ayez autre chose à me communiquer, je pars sur-le-champ, ai-je annoncé. Un quart d’heure, ce n’est pas long pour atteindre le cimetière, d’autant que la tempête a repris de plus belle.

Pékin (trente-deux mille habitants) était située sur la rive est de l’Illinois River, à une quinzaine de kilomètres de Peoria. C’était l’épouse d’un fondateur du village qui, à l’époque de sa construction en 1829, lui avait attribué ce nom à cause de Pékin en Chine. Elle croyait que si on creusait un tunnel à partir du village en direction du centre de la terre, on finirait par aboutir à la ville chinoise.

La bruine s’est transformée en déluge au moment où j’atteignais le pont Shade-Lohman. Les rafales de vent faisaient tanguer ma voiture. La lumière était aussi faible qu’à l’ultime fin du crépuscule, et le tonnerre rugissait au-dessus de moi. La foudre tombait si près que j’en sursautais. J’ai ralenti à vingt-cinq kilomètres heure. Les feux au bout du pont ressemblaient à des fantômes rouge, jaune et bleu. J’ai pris la direction du sud sur la voie de droite. Le paysage familier et les bâtiments étaient noirs et déformés par les trombes de pluie. J’avais l’impression d’évoluer dans un autre univers.

Une voiture de sport, une camionnette et un pickup ont éclaboussé ma voiture en me croisant tous phares éteints. Leurs conducteurs étaient fous. Mais qui ne l'est pas, d'une manière ou d'une autre ? Après avoir laissé plusieurs kilomètres derrière moi, j'ai atteint Pékin Nord. J'ai aperçu sur ma droite la masse voilée et les petites lumières de l'entreprise des caveaux et monuments funéraires Abel. L'une des entrées au cimetière du lac se trouvait juste derrière.

J'ai franchi la grille en voiture puis je me suis engagé sur le chemin non goudronné à une seule voie. J'ai longé des arbres, des pierres tombales et des grands caveaux à cinq kilomètres heure.

Une minute plus tard, je coupais mes phares et mon moteur. Les pneus droits de ma voiture étaient sur l'herbe. J'ai évalué ma position à une vingtaine de mètres du lieu de rendez-vous. Je ne voyais pas à plus d'un mètre devant moi, sauf pendant les éclairs.

Ils illuminaient ma cliente et sa voiture à une trentaine de mètres de moi. J'ai coupé la lumière de l'habitacle, je suis sorti sous le déluge et j'ai refermé ma portière aussi doucement que possible. Puis j'ai ouvert mon coffre pour prendre ma carabine BAR .30-06 dans son étui. Je ne pouvais pas utiliser ma lunette de vision nocturne, car la foudre m'aurait aveuglé. J'ai donc fixé une lunette de visée classique. Mon revolver Dan Wesson .44 Magnum avec un canon de quinze centimètres se trouvait dans la poche de mon imperméable.

La carabine à la main, me guidant surtout à la lueur des éclairs, je me suis avancé sur l'herbe glissante.

J'ai un moment trouvé refuge derrière un bosquet d'arbres. Ma cliente et son véhicule étaient désormais à une quinzaine de mètres de moi. Je les voyais avec davantage de clarté. Je me suis à moitié blotti derrière l'arbre le plus proche d'elle. Elle avait remplacé son chapeau par un foulard et retiré ses lunettes de soleil, bien entendu. Sa

voiture, dont les roues de droite mordaient sur l’herbe, avait les phares allumés.

Malgré tout, même pendant les éclairs, la lumière était trop diffuse pour que je puisse identifier le modèle et l’année. Elle était noire ou bleue, en tout cas de couleur sombre. Pas de plaque d’immatriculation.

Elle se tenait près de la première tombe de la rangée des Coriell. Les ténèbres débutaient à trois mètres derrière elle. Elle attendait, tandis que le vent soulevait les bords de son imperméable et faisait gonfler son foulard. Dos tourné à moi, elle était aussi immobile qu’un ange en marbre sur un tombeau.

Au bout de dix ennuyeuses mais intenses minutes pendant lesquelles je ne cessai de me retourner pour ne pas être surpris par-derrière, j’ai aperçu un rougeoiement en provenance du sud. La lueur a clignoté trois fois, puis s’est éteinte. Ma cliente a sorti une lampe torche de la poche de son imperméable et pointé le faisceau en direction de l’origine du signal.

On distinguait sa silhouette, que la pluie rendait floue, à la lueur de ses propres signaux.

Une silhouette a bientôt surgi de la pénombre et de la pluie. La foudre l’éclairait, mais de manière trop brève et trop aveuglante pour que je la voie correctement. Ma cliente a braqué sa lampe dessus, et la personne s’est matérialisée sous la forme d’un homme de petite taille vêtu d’une casquette à longue visière et d’un imperméable. Ses jambes semblaient recouvertes d’un Jean enfoncé dans des bottes qui lui arrivaient aux mollets. Il tenait une lampe électrique éteinte dans la main gauche.

Et un revolver dans la main droite.

Il s’est approché en clignant des yeux à cause de la lampe braquée sur son visage. Des choses pendaient de sa bouche. On aurait dit des longues vrilles, comme des excroissances de chair. Un coin de sa bouche était tordu, résultat d’une blessure au couteau, aurais-je parié. Il a dit

quelque chose à ma cliente, et cette dernière a légèrement déplacé la lampe sur sa gauche.

Il avait désormais le visage dans la pénombre, sauf quand la foudre tombait relativement près. Il sursautait à chaque fois. Moi aussi. Ma cliente, elle, avait des nerfs solides comme des câbles électriques. Elle ne tressaillait même pas.

Ils ont discuté quelques instants avec force gesticulations. Mais le tonnerre m'empêchait d'entendre le moindre mot.

Elle s'est retournée et dirigée vers le coffre de sa voiture, qu'elle a ouvert grâce à une télécommande, puis en a sorti un attaché-case. Entre-temps, j'avais pointé ma carabine sur lui, l'œil contre la lunette, ce qui limitait mon champ de vision. J'ai abaissé la carabine de deux centimètres. Pour ce que j'en savais, son complice – s'il en avait un – était derrière moi.

Mais je n'osais pas quitter des yeux les deux énergumènes devant moi.

Ma cliente a claqué le coffre de sa voiture et tendu l'attaché-case au type. Il a dû lui dire quelque chose, car elle s'est retournée pour ouvrir le coffre. Après avoir mis le revolver dans la poche droite de son imperméable, il s'est penché très en avant à l'intérieur du coffre. Puis il a ouvert la valise et entrepris de compter l'argent à la lueur de la veilleuse.

À sa place, je n'aurais jamais tourné le dos à ma victime. Mais peut-être sa prudence s'est-elle évaporée par les oreilles à la vue de tout cet argent. Ma cliente se contentait de l'observer, immobile. Il a compté l'argent deux fois puis a refermé la valise d'un coup sec et s'est éloigné du coffre, qu'il a également refermé. Elle a marché près de lui et longé la voiture en direction du siège du conducteur. Dès qu'elle a eu le dos tourné, il a sorti un long couteau de chasse de sa ceinture, contourné le coffre et dressé la lame.

J’ai crié pour prévenir ma cliente, puis pointé ma carabine sur les côtes du type. Mais mon cri l’a alerté, lui aussi. Juste avant que j’appuie sur la détente, il s’est jeté au sol. La balle a dû s’encastrer dans l’aile de la voiture. Ma cliente a pivoté et voulu sortir quelque chose de la poche de son imperméable, sans doute une arme. Mais il était déjà sur elle et la frappait avec le couteau qu’il tenait dans la main droite.

À ce moment, un bruit semblable à celui d’un coup de feu a retenti dans la pénombre. La dame est lourdement retombée en arrière, l’homme au-dessus d’elle. J’ignorais si elle était blessée ou non. Elle agrippait maintenant avec sa main gauche le poignet droit de son adversaire. Puis elle a redressé la tête et a eu l’air de plaquer sa bouche contre le visage de son agresseur. Il a hurlé de douleur en essayant de libérer la main qui tenait le couteau.

Le complice a tiré de nouveau. La balle a sifflé près de mon oreille droite. Le feu de bouche venait du sud-est. J’ai bondi sur la gauche, quittant ainsi la protection des arbres, je me suis agenouillé et j’ai tiré en direction du feu de bouche. L’assaillant de ma cliente s’est dégagé de son étreinte. Il l’a apparemment frappée sur le côté de la figure avec son couteau. Elle a poussé un cri, puis n’a plus bougé. Le type s’est remis debout en se tenant le visage d’une main.

Le couteau est resté là où il était.

Il hurlait :

— J’ai mal ! Bordel de Dieu, que j’ai mal !

J’ai tiré au-dessus de sa tête pour détourner son attention, histoire que ma cliente en profite pour s’enfuir si elle était capable de bouger. En entendant le coup de carabine, il s’est penché, a attrapé l’attaché-case sur le gravier et gagné en courant l’avant de la voiture. Je regrettais de ne pas l’avoir abattu. L’homme dans l’obscurité – si c’était bien un homme – a tiré de nouveau. Cette fois, le flash venait du sud-ouest.

Le type caché par la voiture a poussé un nouveau cri.

Dans un moment de calme relatif entre deux coups de foudre, il a gueulé :

— Espèce de crétin ! C’est sur moi que tu as tiré ! Je suis blessé et en plus, tu me tires dessus !

L’autre a crié assez fort pour que je l’entende distinctement :

— Deak ! Deak ! C’était un accident, je le jure…

Le tonnerre a noyé le reste.

Entre-temps, la femme avait roulé par terre à l’écart de la route jusqu’à la pelouse sur sa gauche.

Elle aurait mieux fait de se réfugier derrière la voiture ou en dessous, mais elle était sans doute trop sonnée, incapable de réfléchir de manière lucide.

Entre deux éclairs, Deak a hurlé :

— Almond, espèce d’enculeur de chèvres ! Pauvre con ! Prononce pas nos noms !

Malgré la pluie et la pénombre, j’apercevais la silhouette de ma cliente, maintenant accroupie au pied d’un grand caveau. Elle était remarquablement calme et maîtresse d’elle-même pour un civil.

Histoire de continuer à faire peur à Deak, j’ai tiré par terre sous le pneu arrière droit de la voiture. Puis, plié en deux, j’ai couru jusqu’à une pierre tombale suffisamment grande pour m’abriter. Almond a tiré.

Une balle a filé près de mes oreilles. J’ai vu le feu de bouche. Je me suis arrêté et j’ai tiré dans cette direction avant de reprendre ma course.

Un autre éclair a illuminé la tombe, qui portait cette inscription :

DICK NIKEUR
1863-1944
SEPT ÉPOUSES
IL SE RÉJOUIT QUE LE MARIAGE

NE SOIT PLUS LE JOUR
OÙ LES MORTS RESSUSCITERONT
SAINT MARC 12,25

L’éclair a aussi révélé ma position à Almond, même si je devais être une silhouette bien floue et vacillante.

J’ai senti un coup à l’épaule droite sous mon imperméable. Ainsi qu’une douleur brûlante. J’ai contourné la tombe à quatre pattes et remplacé mon chargeur à quatre cartouches vides par un neuf qui se trouvait dans la poche de mon imperméable.

Dans un bref silence tout relatif, Deak a crié :

— Monte dans le camion, Almond ! Attends-moi, j’arrive !

Trop aimable de me prévenir. Malgré les coups qu’ils tiraient dans ma direction, j’ai fait feu deux fois sur eux. Les éclairs m’ont permis d’apercevoir Deak qui courait sur la pelouse en direction d’Almond. Je distinguais à peine l’attaché-case qui se balançait dans sa main gauche. Tout en détalant, il a plaqué son revolver de biais contre sa poitrine et tiré vers moi.

C’était incroyable qu’il ne se soit pas blessé à l’épaule gauche. Car vu la vitesse à laquelle il courait, il ne devait pas avoir très mal.

J’ai passé la main gauche sous la manche de ma chemise pour tâter ma blessure. La balle n’avait fait qu’effleurer la peau. Je ne saignais pas beaucoup.

Puis la Mystérieuse Étrangère lui a tiré dessus à deux reprises. Il a braillé entre deux éclairs. Des phares se sont allumés à une vingtaine de mètres au sud de la tombe derrière laquelle ma cliente s’était réfugiée. Ils se sont rapidement rapprochés de Deak. J’ai tiré une fois. La femme, deux. Les éclairs ont illuminé un pick-up dont le pare-brise avait volé en éclats à cause d’une balle.

Tout ça a déconcerté Almond, qui a complètement oublié sa mission. Il a quitté le chemin avec son camion et s’est mis à rouler sur la pelouse.

À la lueur des nouveaux coups de foudre, on a vu que ses pneus patinaient sur l’herbe humide et qu’il avait pivoté de trois quarts de tour. Mais il a reculé à toute vitesse, malgré ses roues qui tournaient dans le vide, et a filé sur la route.

Deak a crié :

— Attends-moi, espèce de dégonflé, ou…

Un coup de foudre a englouti le reste de sa phrase.

Mais on devinait aisément la suite. Il a tiré une fois en direction du camion. Almond a dû entendre la balle siffler ou voir dans son rétroviseur que le coup provenait de Deak. Il s’est arrêté dans un dérapage.

Entre-temps, j’avais décidé de ne pas me contenter de les mettre en fuite. Je me suis relevé et j’ai tiré dans leurs pneus arrière, bien qu’il s’agisse d’une cible mouvante. Ma cliente a elle aussi sorti son arme et tiré trois coups. Deak s’est tourné et a riposté une seule fois. La dame est tombée. Il ne méritait pas sa chance.

Il a dû grimper dans le camion, qui a démarré en patinant et en faisant voler le gravier. Ses phares se sont allumés en direction de l’est, puis ont pivoté vers le nord, c’est-à-dire vers la sortie. J’ai levé ma carabine pour tirer ma dernière cartouche en visant un point juste en dessous de la nuque d’Almond, dont je distinguais la silhouette dans la lueur de l’habitacle.

Mais j’ai rabaissé mon arme. Au loin, devant le pickup, même si elle était invisible dans l’obscurité et la pluie, se trouvait la route 29. Je ne pouvais prendre le risque que mon projectile touche un innocent qui passait par là.

J’ai couru jusqu’à la dame. Elle était assise, sa lampe torche posée sur la tombe, le faisceau pointé sur son mollet gauche. Le couteau suisse dont elle s’était servie pour découper la jambe de son pantalon depuis le genou gisait sur la pelouse. Elle serrait un garrot fabriqué avec un mouchoir juste au-dessus de sa blessure. Laquelle ne saignait pas beaucoup.

Les quelques gouttes de sang étaient aussitôt lavées par la pluie qui tombait à verse. Elle avait eu beaucoup de chance. La balle avait traversé le mollet sans toucher d'artère ni de veine, ce qui ne l'empêcherait cependant pas de souffrir de son muscle blessé. Elle était tombée au premier coup de feu d'Almond, mais n'avait pas dû être touchée à ce moment-là. Elle s'était juste plaquée au sol pour ne plus constituer une cible aussi facile. En revanche, le second coup de feu l'avait blessée, toutefois sans gravité.

Le fait qu'elle soit armée signifiait qu'elle n'était pas la victime classique des maîtres chanteurs. Ou peut-être espérait-elle qu'à deux, on pourrait tuer ce Deak et son compagnon. Puis qu'elle me tuerait. Pas sûr.

— Ça n'a pas l'air trop grave, ai-je dit en m'agenouillant auprès d'elle.

— La balle est entrée et ressortie sans toucher l'os. Allez-y, je me débrouille.

— Il faut que je vous emmène à l'hôpital.

— Pas question ! s'est-elle exclamée. Nous… je dois absolument éviter toute publicité !

Elle a levé la tête vers moi. Elle avait la joue gauche en sang à cause des coups de couteau. Mais ce n'est pas ce qui m'a choqué. Elle n'avait plus d'œil. L'arcade sourcilière, la paupière et la chair tout autour étaient dans un sale état. Le globe oculaire avait été arraché ou transpercé par le couteau de Deak. Elle devait souffrir le martyre. Pourtant, à part son premier cri, elle ne se plaignait pas. Quelle femme !

Elle m'a ordonné :

— Rattrapez-les ! Je vais m'en sortir toute seule ! Si vous les retrouvez, l'argent est à vous ! Je me moque de ce que vous leur ferez ! Si vous êtes obligé de les tuer, n'hésitez pas ! Tout l'argent est pour vous, ce que je vous ai déjà donné plus les dix mille dollars en liquide !

Elle a essayé de se relever. En l'aidant, j'ai demandé :

— Même si je les rattrapais, qu'est-ce que je ferais ? Vous voulez une seconde fusillade dans les rues ? Les flics seront

là dans la minute.

— Pour l’amour du ciel, cessez de bavarder ! Rattrapez-les !

— D’accord, mais à condition que vous me disiez où les retrouver. Et leurs noms. Sinon…

L’attaché-case est apparu dans mon esprit comme le mirage d’un oasis pour un type en train de mourir de soif dans le désert. Avec les dix mille dollars en plus des mille qu’elle m’avait déjà donnés, je ne devrais plus que trois mille dollars à la banque. Je n’avais pas l’intention de tuer pour récupérer cet argent. Mais il existait d’autres moyens.

J’ai déclaré :

— Si je leur prends cet argent, cela ne résoudra en rien votre problème. Ils reviendront vous en réclamer d’autre.

— Ça m’étonnerait. (Elle titubait, maintenant.) J’ai prévenu Deak Mobard que c’était le dernier paiement. Que s’il réapparaissait, je le tuerais, ou je m’assurerais qu’Almond, son frère, et lui soient tués. Je pense que c’est pour ça qu’il m’a attaquée, même si c’était de toute façon son intention.

— C’est peu probable qu’il vous tue. Ça reviendrait à détruire une carte de crédit sur laquelle on n’est jamais débité !

— Pour l’amour du ciel ! s’est-elle écriée. Ils s’éloignent davantage à chaque seconde ! Cessez d’argumenter, espèce de crétin !

— Où vont-ils ?

— À La Crête des Barges. Vous connaissez ?

— Je chassais par là autrefois.

— J’ignore à quel endroit ils vivent dans La Crête des Barges. Il va falloir que vous… (Elle a posé une main sur sa joue, qui saignait toujours abondamment.) J’y vais. Je vous appellerai demain pour savoir ce qui s’est passé.

Elle s’est rapidement dirigée vers sa voiture en boitant, a allumé le moteur et les phares, puis elle est partie. C’était une dure, à tel point que je me demandais pourquoi elle

n’avait pas tendu seule un piège aux deux hommes pour les tuer. Peut-être qu’Almond et Deak n’étaient pas les seuls maîtres chanteurs. S’il s’agissait bien de chantage.

J’avais beau être pressé, j’ai pris le temps de sortir ma lampe torche de la poche de mon imperméable.

Je l’ai allumée et je me suis approché de l’endroit du chemin où le type et ma cliente s’étaient battus. Le faisceau de ma lampe a éclairé trois choses. L’une ressemblait à un ver de terre étêté. C’était en fait une excroissance de chair de douze centimètres. Ma cliente l’avait arrachée au visage de Deak avec ses dents, puis recrachée sur le gravier. Non loin, se trouvaient les morceaux d’un faux œil : une sphère en plastique ainsi qu’une coque où était dessinée une pupille et un iris. Cette dernière s’insérait sous la paupière, par-dessus la sphère en plastique. J’ai mis le faux œil dans un morceau de pâte à modeler que je conserve dans la poche de ma veste. Je ne voyais aucune raison de récupérer l’excroissance. Je supposais que la douleur et les blessures avaient empêché ma cliente de rechercher les morceaux de plastique.

Une fois de plus, je me suis dit : « Quelle femme ! »

Et lui ai souhaité bonne chance pour atteindre l’endroit où elle se ferait soigner. Qui ne serait pas un hôpital, où le personnel voudrait à coup sûr prévenir la police pour qu’elle l’interroge sur ses blessures au couteau et par balle. Or, il était évident qu’elle ne souhaitait pas mêler les flics à cette affaire.

6

La pluie s’est calmée. Le tonnerre et les éclairs ont eu l’air de s’éloigner. Cependant, le vent soufflait encore assez fort pour faire tanguer la voiture. J’avais une visibilité de trente mètres au moins. J’étais passé de la route 29 à la 16, dépourvue de toute signalisation, quand j’ai aperçu ce qui m’a semblé être le pickup des Mobard. Je l’ai suivi un petit moment pour m’assurer que le véhicule n’avait pas de pare-brise et que son passager était bien Deak. Puis je me suis laissé distancer sur un kilomètre.

J’ignorais ce qui allait se passer quand je rattraperais Deak et Almond, ni combien de temps cette histoire allait durer. Je me suis dit qu’il valait mieux laisser un autre message à Glinna, puis tenter de décommander les invités prévus à la fête du soir.

Même si je n’y pouvais rien, Glinna n’allait pas apprécier que je sois en retard à son anniversaire. L’orage que j’aurais à affronter de retour à la maison reléguerait celui-ci au rang d’un doux zéphyr.

Puis j’ai entendu mon portable émettre un bip-bip.

Je n’avais pas besoin de l’examiner pour savoir ce que cela signifiait. La batterie était presque à plat, et j’avais oublié d’en mettre une neuve dans la boîte à gants. Plus question de téléphoner à la maison. Plus question de téléphoner tout court pendant un petit moment.

Après avoir mis trente kilomètres entre Pékin et lui, le pick-up a de nouveau ralenti. Nous avions quitté le comté de Tazewell pour celui de Mason et passions près de Manito,

mille cent habitants, un village qui servait surtout à ravitailler les fermiers locaux en produits d'épicerie et matériel agricole. Dans le dialecte indien algonquin, Manito signifie « Esprit Suprême ».

Mais il s'agit là de l'interprétation des hommes blancs.

En réalité, les Indiens d'Amérique croient à une tripotée d'esprits : ceux des rivières, des rochers, des arbres… L'idée d'un esprit qui régit tout à l'image de notre Dieu judéo-chrétien-musulman n'a pas de sens dans leurs religions.

Manito était au centre d'une sorte de schizophrénie géologique. Des marais de tourbe au nord. D'anciens marécages transformés en plaines à l'est. Des étendues de sable apporté par le vent à l'ouest. La géologie du coin affectait-elle la mentalité des habitants ? Je l'ignorais. Pourtant, mon père soutient que la position géographique et la géologie de ma ville natale tendent à réorganiser ses habitants.

Quelques instants plus tard, je prenais vers l'ouest derrière le pick-up sur la route 15, elle aussi dépourvue de panneaux de signalisation. Il y avait en tout et pour tout un unique ruban routier, des collines vallonnées, des champs, des grosses machines à irrigation qui ressemblaient à des araignées venues de la planète Mars, et une maison de temps à autre.

Au bout de quelques kilomètres, j'ai atteint la forêt d'État de Sand Ridge, un endroit qui me rappelait la rive du lac Michigan. Beaucoup de sable, de pins et de sapins. Pendant les années trente, on y planta ces arbres, qui poussent normalement plus au nord que le centre de l'Illinois, ce qui rendit la région d'autant plus schizophrène. Le sol sablonneux de la forêt et les dunes provenaient d'un glacier ayant fondu il y a quinze mille ans. Des plantes à ce point inillinesques comme de la bourre de sable, des cosses de vessies argentées et des figuiers de Barbarie poussaient ici. Leurs cousins les plus proches peuplaient les déserts du sud-ouest des États-Unis. Vivait également à cet endroit un

reptile unique en Illinois, un lézard à six raies jaunes. Comme les plantes désertiques de cette région, il aurait été plus à son aise en Arizona.

Au bout de quelques kilomètres, la pluie, le tonnerre et la foudre ont resurgi de leur cachette. On aurait dit que la lumière du jour venait d'être engloutie dans un trou. Le pick-up a plus ou moins roulé en direction du sud pendant quelques kilomètres, puis ralenti pour prendre à droite une route pavée à deux voies. Sur la gauche se trouvait un motel de plain-pied dont la clientèle était essentiellement composée de chasseurs.

Malgré la pluie et la pénombre, j'ai reconnu la pancarte : MALARD CLUB DANS UN KILOMÈTRE.

Une flèche désignait la route. Aucun panneau n'indiquait qu'il s'agissait de la plus grande section du hameau non cadastré portant le nom de La Crête des Barges.

Moins d'une minute plus tard, ma voiture roulait sur un chemin de terre dans une région pré-Seconde Guerre mondiale, avec des caravanes neuves posées sur des blocs de ciment, des cottages préfabriqués, des bauges à cochons et des cabanes, certaines penchées, prêtes à s'écrouler, dans un état de délabrement tel que même les fantômes étaient partis hanter ailleurs. Des appentis et des toilettes en bois se dressaient au milieu des habitations. Les mauvaises herbes envahissaient les minuscules jardins. Des arbres entouraient des maisons de bric et de broc, construites sans plan ni permis. Des bouquets de boîtes aux lettres métalliques et des réceptacles pour le Pékin Times avaient poussé le long de la route. Contrairement à ce que s'imaginent la plupart des résidents du centre de l'Illinois, certains habitants de La Crête des Barges savent lire.

J'ai atteint une grande clairière bordée sur un côté par le Malard Club. Six véhicules étaient garés devant le bâtiment de plain-pied, rectangulaire et sans fenêtres. Le pick-up ne s'y trouvait pas. À trente mètres à l'ouest, les eaux du lac

Chautauqua, alimenté par une source – et qui devait son nom au lac New York –, léchaient la rive près de la crête.

J’avais beau savoir que c’était inutile, j’ai arrêté ma voiture à l’embranchement des deux chemins de terre qui partaient de la clairière, je suis descendu et j’ai observé les profondes ornières pleines d’eau à la lueur de mes phares. Je n’avais aucun moyen de savoir quel chemin le pick-up avait pris.

Je suis repassé devant la taverne et j’ai franchi le trou d’un grillage en direction d’un champ surélevé.

Sur le grillage, une pancarte indiquait que l’endroit appartenait aux services fédéraux américains de la pêche et de la vie sauvage. Après avoir garé ma voiture près du grillage, j’ai coupé les phares et les essuie-glaces. J’ai baissé la vitre pour avoir une vue correcte sur la clairière et la taverne, et j’ai éteint le moteur. La pluie venant de l’ouest, elle n’entrait pas par la vitre.

Les arbres près du lac formaient un écran sombre dans lequel se fondait ma voiture, elle aussi de couleur sombre. Je n’avais plus qu’à espérer que l’un des Mobard avait fait halte à la taverne. Deak ne voudrait sans doute pas attirer l’attention sur ses blessures. Il y avait donc des chances pour qu’Almond soit allé acheter de l’alcool tout seul afin de célébrer leur victoire. J’acceptais de passer une heure à guetter dans ma voiture. Ensuite, c’était la grande inconnue.

Si je me trompais, ce qui était possible, je n’avais aucun moyen de retrouver la caravane, l’abri, la grotte ou le trou à rat où se terraient les deux compères.

Il n’y avait pas trace d’être vivant à proximité de la taverne éclairée. Certaines fenêtres des caravanes et cabanes alentours étaient illuminées, mais je ne voyais personne à l’intérieur. Le silence était si intense qu’on avait l’impression que tout le monde était mort.

Je passais souvent par là autrefois quand je me rendais à l’un des clubs de chasseurs de canards du coin.

Malgré leur mauvaise réputation, les citoyens de La Crête des Barges ne m’avaient jamais importuné. À condition de ne pas les insulter, on ne risquait rien.

Mais on ne pouvait être considéré comme l’un des leurs, sauf à travailler dur et longtemps pour adopter leur comportement et leur langage. Et encore, ce n’était pas gagné.

Leur méfiance vis-à-vis de la police était aussi épaisse et lourde que les nuages dans le ciel, nuages noirs comme des grains de beauté sur le cul du diable.

Quand il vient ici, le médecin légiste du comté de Mason prend une arme. Les chauffeurs d’ambulance ne s’y aventurent qu’escortés d’une voiture de police.

D’après le shérif du comté, la population de cette sordide terre d’Oz, forte de quatre cents individus, est responsable de quatre-vingt-dix pour cent des crimes commis dans la région. Mais seulement dix ou quinze pour cent de ses habitants sont des violeurs, des voleurs, des molesteurs de femmes et d’enfants, des psychopathes, des automutilateurs, des assassins et autres pourfendeurs de la loi. En revanche, d’après un flic de ma connaissance, presque tous sont étranges. Même les chiens.

Ce n’est que justice de souligner qu’un bon nombre d’entre eux ont un emploi à temps complet ou partiel, dont certains à Peoria même.

La Crête des Barges a beau ne se trouver qu’à soixante kilomètres au sud-est de Peoria, c’est une sorte de ville frontière, une pierre tombale illinesque, un passage de l’autre côté du miroir. De nombreux crimes, notamment des violences entre citoyens, n’y sont pas signalés. Ce n’est que lorsque la police du comté traverse le hameau, ce qui est rare, qu’elle découvre lesdits crimes.

Un flic a ainsi un jour eu l’idée de regarder par la fenêtre d’une maison devant laquelle il passait en voiture, et a vu un cadavre – noirci et bouffi à cause de la décomposition – par terre dans le salon. Il a aussi détecté une atroce odeur

qui s’échappait par la porte et les fenêtres. L’enquête a montré que le type avait eu la tête fracassée avec un poêlon en fonte, puis qu’il s’était pris une balle en pleine poitrine. Le corps avait beau être là depuis vingt-huit jours et visible par n’importe qui passant en voiture ou à pied, personne n’avait signalé sa présence. La loi non écrite veut qu’on ne dise jamais rien aux flics.

Tout en suivant Deak et Almond, je me demandais s’ils avaient l’intention d’y trouver asile. Maintenant, je savais qu’ils étaient arrivés, comme disent certaines personnes assez méchantes, dans cette baraque de branques, ce monastère de monstres, ce dinghy de dingos. Inutile d’aller frapper aux portes en demandant des renseignements sur les Mobard. C’était carrément risquer de me prendre un coup de fusil.

La porte de la taverne s’est ouverte. Une lumière vive, des nuages de tabac et des cris se sont échappés par l’embrasure. Un type qui serrait dans ses bras un grand et gros sac en papier est sorti en titubant. Les lumières extérieures de la taverne ont éclairé ce petit homme vêtu d’un long imperméable marron et d’une casquette de base-ball de couleur sombre apparemment tachée de peinture blanche. Sa silhouette avait beau être rendue floue par la pluie, sa longue queue de cheval grise et les rouflaquettes, elles aussi grises, qui lui arrivaient presque à la mâchoire étaient bien visibles. Un second individu est apparu sur le pas de porte. Il a crié :

— Merci pour le verre, Almond !

Almond s’est retourné :

— De rien, Drolard !

Les Parques chérissent les hommes au cœur pur et à l’âme noble. Et parfois, elles me regardent avec bonté. Je n’avais plus qu’à suivre Almond. J’ai attendu qu’il s’éloigne en titubant le long de la clairière sur le chemin de terre qui se divisait en deux quelques mètres plus loin. Je suis sorti de ma voiture, j’ai verrouillé ma portière et mis les clés dans

ma poche de chemise. Quel que soit le chemin qu'Almond prendrait, deux véhicules ne pouvaient s'y croiser à cause des arbres en bordure. Si une voiture arrivait en sens inverse, l'un de nous devrait reculer jusqu'à un embranchement.

J'avançais aussi vite que possible, mais la boue était glissante. Je voyais la vague silhouette d'Almond progresser péniblement dans un tunnel formé par les branches au-dessus de sa tête. J'ai escaladé le bas-côté de la route. Les herbes m'ont permis d'adopter un pas plus régulier, sans compter que je pouvais plonger derrière un arbre si jamais Almond se retournait. Le chemin de terre aboutissait tout simplement à un sentier où les ornières creusées par les pneus étaient séparées par une bande d'herbe. Deux cents mètres plus loin, Almond passerait près de l'Orion Gun Club, en général désert pendant l'été.

Peu avant la barrière qui entourait le club, Almond a tourné à gauche et entrepris d'escalader le monticule d'un mètre cinquante qui bordait le chemin et servait à retenir l'eau en cas de crue. Il a glissé, ce qui l'a fait jurer. Les bouteilles ont tinté dans son sac. Je me suis arrêté. Je voyais maintenant sa silhouette au sommet du monticule. Ainsi que le toit d'une cabane qui dépassait.

Je me doutais que le pick-up était garé à quelques mètres au nord, dans une clairière qui servait de parking aux membres de l'Orion Gun Club.

Almond a disparu de l'autre côté du monticule.

J'ai attendu trois minutes environ avant de m'approcher. Autrefois, il y avait une espèce d'escalier formé de pierres plates, mais elles avaient presque toutes glissé et étaient maintenant à moitié enterrées dans la boue. Je me suis hissé en m'agrippant à des poignées d'herbe, ce qui ne m'a pas empêché de glisser à plusieurs reprises. Je me suis accroupi et j'ai étudié la topographie des lieux.

Juste à mes pieds, un peu sur ma gauche, se trouvait un abri en bois de cinq mètres sur trois. L'arrière, dépourvu de

fenêtre, était presque adossé au monticule. Un tuyau de poêle surgissait du toit plat en plaques de métal rouillé sur lequel tambourinait la pluie.

Une lumière s'échappait par une fenêtre latérale placée de mon côté. D'après la lueur, elle provenait sans doute d'une lampe à pétrole.

Un chêne, un pin et un saule entouraient l'abri, sauf du côté du monticule. Derrière, non loin du lac, au milieu des chênes des marais, on apercevait les contours d'une deuxième cabane plus petite. Qui était plongée dans le noir.

J'ai entendu deux voix fortes, l'une masculine, l'autre féminine, ainsi que des rires stridents. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient et je ne voyais pas les occupants passer devant la fenêtre. Après avoir vérifié qu'il n'y avait personne à l'extérieur, je suis descendu par les pierres encastrées dans le monticule.

Je progressais à pas lents et prudents : elles n'étaient pas bien fixées.

Une fois en bas, caché derrière le gros tronc d'un noyer blanc, j'ai jeté un nouveau coup d'œil. Des charnières rouillées ont grincé.

Je ne savais pas si le bruit provenait de la porte de la cabane ou d'une autre dans les bois. En tout cas, il s'agissait d'une porte donnant dehors.

Je me suis avancé en position accroupie jusqu'à l'arbre le plus près du lac. Chemin faisant, j'ai traversé un sentier. De là, j'avais vue sur le devant de la cabane.

Au moment où j'atteignais l'arbre et où je me redressais, j'ai entendu ce qui ressemblait au cliquetis d'une chaîne. Un instant plus tard, un grondement sourd m'a glacé le sang. Mais le chien n'a pas aboyé.

Plié en deux, je me suis doucement éloigné du sentier en direction du lac. Je ne voyais toujours pas l'abri en entier. Quand j'ai atteint un buisson d'où j'ai pu jeter un coup d'œil, ce que j'ai vu m'a de nouveau glacé le sang.

Deux chiens noir et marron à poil ras, des bêtes trapues, étaient enchaînés à des souches à trois mètres de la porte. L’un sur la gauche. L’autre sur la droite.

Toute personne s’engageant entre eux ne disposait que d’un étroit couloir hors de leur portée. Sur le devant de la cabane, se trouvait un tout petit porche et une fenêtre près de l’angle le plus éloigné.

Au moment où je sortais le revolver de la poche de mon imperméable, j’ai entendu un petit bruit derrière moi.

Puis une voix masculine a dit, tout près :

— Bouge pas, trouduc ! Sinon, je t’explose ta putain de tête !

7

Il a ajouté :

— J’me suis dégoté un calibre 10 à canon double, tête de zob. Alors… fais pas de gestes brusques, vire ton pistolet, mets les mains au ciel et marche tranquille vers la maison. À ç’te distance, j’peux pas te rater.

Sa voix était profonde et grinçante, avec un accent traînant. Il puait autant que s’il n’avait pas pris de bain ni lavé ses vêtements depuis le dernier Noël, et encore.

Les bras bien en l’air, je me suis dirigé vers la cabane. Puis il a lancé :

— Stop !

J’ai supposé qu’il ramassait mon revolver.

— OK. En avant toutes. Pas de conneries. (Puis il a crié :) Hé, frérot et Milly Jane ! Venez ! Regardez c’que j’ai trouvé en revenant des chiottes ! Une merde qui traînait !

Il a ri, a failli s’étrangler à cause des mucosités dans sa gorge et s’est mis à tousser violemment.

Les chiens étaient tapis au sol, les chaînes accrochées à leur collier tendues au maximum. Leurs gueules grandes ouvertes laissaient voir des crocs de loups. Je m’attendais à ce qu’ils aboient, mais ils se sont contentés de grogner. Ils avaient du sang rottweiler dans les veines, ça ne faisait pas l’ombre d’un doute. Leurs crânes étaient assez solides pour émousser un marteau-piqueur. Leurs mâchoires, capables d’exercer une pression de deux cent cinquante kilos voire plus, pouvaient vous arracher un bras et vous broyer les os en même temps.

La porte de la cabane s’est ouverte. La lumière s’est répandue dehors. Un homme et une femme sont apparus.

Je me suis assuré que je ne quittais pas l’étroit couloir hors de portée des chiens. Leurs truffes noires humides étaient à quinze centimètres de moi. Tout à coup, le déluge s’est transformé en pluie fine. Les seuls sons étaient celui des gouttes qui tombaient sur les feuilles et le toit de l’abri, puis rebondissaient par terre, ainsi que le tonnerre lointain, le grognement des chiens et le bruit de ventouse des chaussures et des bottes dans la boue. À trois mètres à peine, debout sous le minuscule porche, se tenaient Deak et Milly Jane.

— J’nous ai dégoté un flic, a déclaré Almond.

Il me prenait pour l’un de leurs ennemis jurés, les gars du shérif de Mason.

Deak culminait à un mètre cinquante environ, pesait soixante-cinq kilos, et paraissait avoir une bonne soixantaine d’années. Ses sourcils broussailleux, sa longue queue de cheval et ses longues rouflaquettes étaient blanches. Son visage de renard, étroit, pas rasé, était profondément buriné et tanné par le soleil ainsi que le vent. La grande cicatrice au coin gauche de sa bouche, ajoutée aux excroissances de chair qui mesuraient entre dix et douze centimètres, le faisaient ressembler à un martien très laid. Il y avait une marque rouge au milieu, à l’endroit où se trouvait l’excroissance que ma mégère de cliente lui avait arrachée. Il avait des yeux très rapprochés, trait fréquent parmi les habitants de La Crête des Barges, où régnait un fort taux de consanguinité.

Il portait une casquette bleue de chasseur de canards, sur le front de laquelle était écrit : ANARDS ILLIMITÉS. Le c avait disparu. Une petite plume noire de malard était plantée sur le côté, ce qui indiquait qu’il était un authentique habitant de La Crête des Barges, un initié. Il portait également un collier de bagues de canards protégés,

symbole de prestige local, l’équivalent de la médaille d’Honneur pour les braconniers.

Une chemise marron à manches longues, une ceinture avec une énorme boucle en argent, un vieux Jean et des bottes de cow-boy en cuir brut complétaient son accoutrement.

Il serrait une Winchester .375 modèle 94 dans ses bras maigres. C’était une arme onéreuse, pour lui en tout cas, par conséquent sans doute volée.

Il y avait un trou presque tout en haut de son bras de chemise. Les bords tachés de brun trahissaient l’endroit par où était passée la balle d’Almond, qui l’avait légèrement blessé.

Deak avait la même voix que son frère, y compris son accent traînant.

— Tu sais c’qu’on fait aux flics, le flic ? On leur tire dans l’zob et après, on les envoie au bouillon !

Le « bouillon » signifiant l’Illinois River toute proche.

Je n’ai pas répondu.

Milly Jane a ri comme une oie qui cacarde, puis s’est écriée :

— Mais d’abord, on s’marre un peu avec eux ! S’pas, Deak ?

Le coup qu’elle lui a donné dans le dos l’a propulsé en avant. Il a râlé :

— Espèce de grosse poufiasse ! J’suis pas un punching ball !

Je donnais entre cinquante et soixante ans à Milly Jane. Elle mesurait plus d’un mètre quatre-vingts et pesait au moins cent soixante kilos. Il aurait suffi de la changer de sexe pour la confondre avec un lutteur de sumo. Peut-être même que l’opération chirurgicale n’était pas nécessaire. Sous son immense robe de chambre jaune canari, elle avait des seins gigantesques et un ventre aussi proéminent qu’une bosse de chameau. Elle était pieds nus. Ses longs cheveux emmêlés étaient d’un brun tabac parsemé de

mèches grises ; ses yeux aussi grands et ronds que des soucoupes volantes, et aussi effrayants. Il y avait en eux quelque chose de violent et de sauvage.

Dans sa paluche, couverte de taches de cimetière et aussi grosse qu'un rosbif, elle tenait le manche d'une machette.

Deak a demandé :

— Almond, enlève-lui son manteau et fouille-le.

— Mets tes bras dans ton dos, a ordonné Almond.

J'ai obéi. Il m'a arraché mon imperméable et l'a jeté dans la boue. Les chiens ont grogné. Suivant ses ordres, j'ai remis les bras en l'air. Il m'a palpé sur tout le corps avec une main, qu'il a ensuite passée entre mes jambes par-derrière pour me broyer les testicules. J'ai poussé un cri de douleur et je me suis effondré à moitié sous le porche, à moitié dehors. Ils ont ri tous les trois.

Quand j'ai eu suffisamment récupéré pour me relever, j'ai reçu l'ordre d'entrer dans la cabane. Almond m'a donné un coup violent au bas du dos avec son arme. C'est dans les reins que les coups font le plus mal. Deak et Milly sont rentrés dans l'abri et se sont mis de chaque côté de moi, la carabine pointée et la machette de la dame dressée.

Une odeur de pétrole, de bois qui brûle, de sueur rance, d'alcool, de tabac, et d'anus sales m'a pris à la gorge.

L'endroit était un monstrueux bordel. Des objets de toutes sortes traînaient sur les planches boueuses en bois brut : deux culottes rouge vif aussi grandes que des nappes, un trognon de pomme marron, une bouteille de whisky cassée, plusieurs paquets de cigarettes écrasés et la statuette en céramique d'une chouette au bec brisé.

La pièce contenait un canapé sale au dossier cassé, plusieurs lampes à pétrole allumées, une vieille télévision à pile posée sur un guéridon en bois, deux tables, six chaises pliantes en métal, un seau rempli d'eau et un godet en fer-blanc sur une petite sellette, une autre sellette où reposaient une cruche en céramique ébréchée et un porte-

savon sans savon, un porte-serviettes cloué au mur, deux sacs de couchage dans un coin et divers autres objets. Sur une table trônait une bouteille de soixante-quinze centilitres de whisky Tue-la-mort et le sac que portait Almond. Accrochée à un mur en bois nu, était encadrée cette phrase :

« QUE DIEU BÉNISSE CETTE MAISON DU BONHEUR ».

Sur deux murs différents, des vêtements pendaient à des clous, dont l'imperméable de Deak. Il y avait un trou (causé par une balle ?) au niveau de l'épaule droite.

Contre le mur ouest se trouvait un vieux poêle à bois en fonte surmonté d'un Butagaz de camping portatif. À côté, pendus à des clous, on apercevait des poêlons et des spatules. Dans le coin sud-est se trouvait un objet incongru, une très grande armoire en acajou sculpté. Volée, bien entendu. Étonnamment propre et ciré, ce meuble dominait la pièce. La propriété et la fierté de Milly Jane, sans aucun doute.

Sur l'une des tables se trouvait un billot où reposaient un lapin en morceaux ainsi qu'un couperet taché de sang. Quelques mouches se promenaient dessus. Milly Jane n'avait pas encore mis les abats et les morceaux dans le seau près de la table.

Accroché au mur nord se trouvait un râtelier contenant plusieurs fusils et carabines.

L'attaché-case de ma cliente était invisible.

Deak a tiré une chaise en métal au centre de la pièce et l'a dépliée. Puis il m'a ordonné :

— Assieds-toi.

Je me suis exécuté, dos vers la porte.

Almond puait autant que son frère et lui ressemblait beaucoup, y compris en ce qui concernait les vêtements et la plume de malard. La sienne, cependant, était parsemée de gouttelettes de peinture blanche et sèche. Mais son

visage était dépourvu d’excroissances de chair, et il portait maintenant des lunettes sans cerclage. Il est sorti et a rapporté mon imperméable, déchiré et troué en de nombreux endroits.

— Cette saloperie de chien a réussi à le choper, bordel de Dieu ! J’aurais pu l’r’vendre !

— Almond, espèce de sale mécréant ! a rugi Milly Jane. Je t’ai dit et redit de ne pas jurer au nom du Seigneur dans cette maison ! La prochaine fois, j’t’en fous une !

— Foutre de merde de Dieu ! s’est exclamé Almond. (Il souriait.) Oh, désolé.

Je m’étais pas plutôt assis que Deak m’ordonnait de me relever. Apparemment, il avait oublié ce qu’il voulait faire. Pas étonnant. Son haleine empestait l’alcool bon marché.

— Enlève toutes tes fringues, m’a-t-il ordonné. Garde juste les ch’settes. Ça compte pas.

— Tout ?

— Tout. J’veux te voir nu comme un ver.

J’ai tout enlevé, sauf les chaussettes. Il avait beau faire vingt degrés dans la cabane, je tremblais. Un Esquimau n’aurait pas trouvé qu’il faisait froid. Mais quand on est sûr de mourir bientôt, on est aussi gelé que si on était enfermé dans une chambre froide.

Milly Jane a pouffé de rire, puis elle a dit :

— Quel joli petit gars ! Sa queue a beau être toute ratatinée à cause du froid, y vous fait quand même honte à tous les deux !

— Ferme ta sale gueule ! a lancé Deak. Tu vas voir la tête du joli petit gars quand on lui aura réglé son sort ! Et puis, pourquoi tu nous as épousés, si on n’est pas bien montés ?

— C’qu’il en faut deux comme vous pour faire un homme !

Maussade, Deak m’a dit de me rasseoir. Almond a ouvert l’armoire et en a sorti un gros rouleau de scotch ainsi que des cordes de différentes longueurs.

Il a sorti un couteau de poche de son pantalon pour couper le scotch. Puis il m’a ligoté les poignets dans le dos, les chevilles, et attaché au dossier de la chaise en me passant une corde autour du ventre.

Entre-temps, la bonne femme avait fouillé dans mes vêtements. Mon portefeuille, mes clés de voiture, ma monnaie, et le revolver maintenant déchargé se trouvaient sur la table. Mais elle était tellement fascinée par les mille dollars qu’elle a découverts dans l’enveloppe qu’elle n’a pas examiné les poches extérieures de ma veste. Elle a donc raté l’œil en plastique et la lentille. Puis elle a décrété :

— Dieu nous veut du bien ! C’est notre jour de chance, Deak ! (Mais quand elle a lu mon permis de conduire et ma licence de détective privé, elle a gueulé :) Viens voir ! C’est pas un cochon au shérif de Mason !

Deak a lu les papiers en remuant les lèvres. Puis il s’est exclamé :

— C’est un détective de Peoria ! S’appelle Thomas G. Corbo ! C’est quoi, ce bordel ?

Ils m’ont dévisagé tous les trois. Puis Almond a ramassé mon imperméable en loques et a pointé un doigt sur le trou de balle dans l’épaule droite.

— Hé ! Qu’est-ce que…

Ce n’était pas difficile de voir ce qui se passait dans leurs cerveaux puissance un watt. D’un côté, il y avait le tas formé par mon imperméable, mon permis de conduire et mon revolver. De l’autre, se rapprochant doucement mais sûrement, le souvenir de ce qui s’était passé au cimetière. Les deux bouts finiraient bien par se rejoindre afin de s’unir tels un clou et un aimant.

Almond a gueulé :

— Arly a encore menti ! Elle avait dit qu’elle…

— Pas de noms, a lancé Milly Jane. Pas de noms !

— Mais puisqu’y va y passer…

— Tais-toi, j’ai dit !

Deak s’est mordu la lèvre. Les excroissances de chair autour de sa bouche ont ondoyé comme des algues dans un fort courant. Le front de Milly Jane s’est plissé au moment où elle essayait de capturer une pensée à l’aide de son cerveau. Almond s’agitait et se grattait l’entrejambe comme s’il avait des morpions. Peut-être que c’était le cas.

Milly Jane a souri et dit :

— C’est mieux comme ça. Si c’était un poulet de Mason, y aurait ses potes tout autour. Mais faut quand même qu’on se méfie. Où c’est qu’est sa voiture ? Y a un téléphone dedans ? Elle a dû lui demander d’la couvrir. J’parie qu’y sait rien sur elle, qu’y sait même pas son nom et ce qu’on foutait là. Almond, va chercher sa voiture et ramène les clés. Commence par où t’as garé le camion. Sa voiture y est sans doute pas, on l’a pas entendue passer près de la cabane. Jette aussi un œil au club. Quand tu l’auras trouvée, mets ton petit cul derrière le volant et ramène-toi. Si y a une alarme, tu sais quoi faire.

Almond lui a lancé un regard signifiant son peu d’envie de s’exécuter, mais il a obéi.

Deak s’est écrié :

— Putain de bordel de merde ! Y a toujours un problème ! Comme on pouvait savoir qu’Arly…

— J’t’ai dit de fermer ta grande gueule ! l’a rudoyé Milly Jane. Je sais que ce pédé ira rien dire à personne, mais si jamais y s’échappe ? On sait pas ce qui peut se passer. Dieu seul le sait. Alors, t’en dis le moins possible. Pigé ?

— Ouais. Le Seigneur donne et reprend, comme disent les pasteurs. Mais Il nous a filé onze mille dollars, alors putain, je suis maudit si y les reprend ! Même le diable ferait pas ça, si j’ai le droit de dire quekque chose !

— Tu ouvres une gueule bien grande pour un gars aussi p’tit ! Faut pas provoquer Dieu. Il a pas été bon avec nous aujourd’hui, p’t’être ?

— C’est pas trop tôt, après la merde où Il m’a foutu toute ma vie, a déclaré Deak en se dirigeant vers l’armoire.

Laisse-moi voir le fric, je veux être sûr que j’ai pas rêvé.

Il a ouvert les portes de l’armoire, tiré le tiroir du bas et attrapé l’attaché-case. La serrure était cassée.

Puis il s’est assis sur une chaise, a vidé le contenu sur la table et regardé le tas d’un air respectueux avant de retirer la bande plastique de l’une des liasses. Il remuait les lèvres tout en comptant.

— C’est pas la peine de recommencer, a jeté Milly Jane.

— Tu sais bien que j’suis pas bon en calcul. J’voulais juste vérifier. Mon cerveau tourbillonne, avec ce…

— Ton cerveau, t’es assis dessus. Arrête de compter ce fric.

Milly Jane a rempli de whisky deux verres en plastique et en a tendu un à Deak.

— On devrait pas r’prendre un godet. Mais merde, on l’mérite.

Une fois les verres vidés, ils ont roulé les billets en boule jusqu’à en avoir marre. Des billets de cent dollars jonchaient le sol, y compris sous les meubles.

J’ai entendu le moteur d’une voiture qui passait devant l’abri de l’autre côté du monticule de terre.

Milly Jane a jeté :

— C’est Almond. On peut pas dire que ton crétin de frère se soit magné le cul !

— C’est pas un crétin ! Il est aussi intelligent que moi !

— À ta place, je discuterais pas ce genre de truc.

Quelques minutes plus tard, les chiens ont gémi très fort. Almond a appelé :

— Ouvrez-moi ! J’ai les bras chargés !

Deak a chancelé jusqu’à la porte. Son frère est entré. Il avait les bottes dégoulinantes de boue et portait sur le dos un gros sac en toile de jute. Deak a refermé la porte. Almond a renversé le sac ouvert.

Le matériel qu’il avait récolté dans ma voiture s’est déversé par terre.

Sur les planches en bois gisaient désormais des morceaux de ma carabine, un détecteur de son parabolique, des jumelles, un magnétophone, une boîte de cassettes, un appareil photo Nikon, mon téléphone portable et ma lunette de vision nocturne.

— On vend tout ce bordel et la voiture, comme ça, on sera encore plus riches ! s'est-il exclamé. Quelle bonne journée, putain !

« Pour toi peut-être. Pas pour moi, ai-je pensé. »

Mon père prétend que je suis un imbécile d'optimiste. C'est possible, mais lui est un imbécile de pessimiste. Il oublie qu'il m'a déjà expliqué qu'il n'y a aucune raison d'être optimiste ou pessimiste. Que l'univers n'est pas en train de combler les gens de cadeaux ou de leur couper l'herbe sous le pied. Qu'il se contente d'avancer, et que ce qui nous arrive n'y change rien. Il n'empêche que je suis incapable de rester longtemps déprimé. Mon moral remonte aussi vite qu'un bouchon de liège dans la mer. Tant que je suis en vie, il me reste l'espoir de m'évader. J'ai toujours cru à ça.

Peut-être suis-je trop confiant. Dans la Bible, au chapitre de la Genèse, le patriarche Jacob rencontre un ange près du gué d'une rivière. Ils luttent. Jacob perd. Eh bien moi, si je m'étais battu contre l'ange, je lui aurais cloué les ailes au tapis, sans me soucier de ce que les anges de l'Ancien Testament n'ont pas d'ailes.

8

Milly Jane a désigné mon barda du doigt.

— Emm’nez ça à la remise, et ram’nez des patates et des oignons. Du café aussi. Faut qu’on dessaoule.

— J’suis pas un ch’val de trait, a murmuré Almond.

Sans cesser de râler dans sa barbe, il a remis le matériel dans le sac et titubé jusqu’à la porte, le sac sur l’épaule. La porte a claqué dans son dos.

— Quand et comment on va s’débarrasser du privé ? a demandé Deak, dont la prononciation avait encore ralenti.

Il tenait à la main une tasse à café qu’il venait de remplir de Tue-la-mort.

Milly Jane avait allumé le Butagaz portatif sur le poêle et roulait les morceaux de lapin dans la farine.

La graisse fumait dans le grand poêlon.

— Sors les assiettes et l’reste, a-t-elle ordonné. Et arrête de picoler. Sinon, tu s’ras encore plus inutile que d’habitude.

— Une minute. J’veux d’abord que t’me dises quand et comment.

Elle a jeté :

— Ça t’est pas venu à l’idée qu’on sait même pas comment Arl… comment elle l’a conduit jusqu’à nous ? On sait pas non plus ce qu’y sait sur elle ou sur nous. Va falloir qu’y parle. Faut aussi qu’on s’débarrasse de sa caisse.

— Pas d’problème, a dit Deak. Wes Boissansoif à Bloomington nous f’ra ça.

Milly Jane a planté le couperet dans le billot d’un coup sec, ce qui nous a fait sursauter, Deak et moi.

— Espèce de crétin ! Y nous filera que dalle ! L’est tellement près de ses sous qu’y donnerait pas un gland à une truie aveugle ! En plus, y paraît qu’l’est devenu maboule, taré comme un rat de chiottes ! La voiture, ça attendra ! Mais faut qu’on découvre ce que ce privé foutait là !

J’ai parlé pour la première fois. J’ai dit :

— J’ai envie de pisser.

Le froid, la peur, et le coup qu’Almond m’avait donné dans les reins avec sa carabine avaient déréglé mon horloge biologique.

— Ouais, pas de problème. Deak, trouve-lui un pot ou un truc comme ça. On va quand même pas le détacher et pis qu’y s’échappe.

En maugréant, Deak a farfouillé dans la cabane et fini par dénicher un pot de mayonnaise vide. Malheureusement, il n’a pas posé le pot assez loin, et mon urine a coulé à côté. Le fluide m’a réchauffé l’entre-jambe et les fesses. Mais quelques minutes plus tard, j’étais de nouveau glacé.

Après avoir vidé le pot dehors, il s’est posté près de ma chaise.

— Que pensez-vous d’une couverture ? ai-je proposé. J’ai froid.

— T’inquiète, tu s’ras bientôt complètement refroidi !

— Je vois que de nobles sentiments humanitaires vous animent.

Il m’a décoché un regard plein de haine.

— De quoi qui quoi ?

— Regardez dans le dictionnaire.

— Dans quoi ?

J’ai ri. C’était une erreur. Son poing s’est abattu sur ma mâchoire. Ma tête est partie en arrière et j’ai basculé avec ma chaise sur le sol, que mon crâne a heurté violemment. J’ai presque perdu connaissance pendant quelques secondes. Des voix s’élevaient dans la pénombre. Des voix

ancestrales venues me prédire l’avenir ? Non. Milly Jane qui lui criait de me relever.

— Refais pas ça, sauf si j’te le dis !

Deak sautillait sur place en tenant la main avec laquelle il m’avait frappé.

— Putain de merde, ça fait mal ! J’aurais vraiment dû lui casser la gueule !

Almond est revenu avec un petit sac en plastique. J’ai entendu les chiens grogner par la porte ouverte.

— Y te fait des ennuis, Deak ?

— C’est bon. Approche. Aide-moi à l’remonter.

Ils ont remis la chaise debout en grognant. Je présentais maintenant mon flanc droit à la porte. Et j’avais mal à la tête et à la mâchoire, ainsi qu’aux bras et aux mains. Lesquels étaient attachés dans mon dos par-dessus le dossier de la chaise, et avaient donc heurté le sol en premier. Ça avait permis d’atténuer le choc à la tête, mais ils resteraient engourdis un bon moment.

Milly Jane avait pelé et coupé les pommes de terre ainsi que les oignons. Les épluchures se trouvaient désormais dans le seau par terre. Qui contenait également la peau, la tête et les abats du lapin. Elle a demandé à Almond d’aller nourrir les chiens avec le contenu du seau. Il a grommelé qu’il n’était pas une bonniche, mais s’est exécuté.

Bientôt, la fumée qui s’échappait du poêlon plein de graisse a empli la pièce malgré les fenêtres ouvertes. Mes yeux me piquaient. Je me suis mis à tousser.

— Bordel de merde, Milly Jane ! s’est écrié Deak. Va faire à bouffer dehors !

— Y pleut trop, a-t-elle rétorqué.

Mais peu après, non sans émettre quelques jurons, elle s’est emparée du Butagaz sur lequel était toujours posé le poêlon et s’est dirigée vers la porte. Au moment où elle l’atteignait, elle a trébuché sur le pot de mayonnaise, a failli tomber, et s’est jetée en avant pour essayer de retrouver son équilibre. Elle a poussé un grand cri quand le Butagaz et

le poêlon rempli de graisse et de nourriture lui ont échappé des mains.

(Une femme décidément très douée, cette Milly Jane.)

Ils sont passés par la porte ouverte et ont atterri sous le porche. La poêle s’est renversée avec la graisse qu’elle contenait. Milly Jane est sortie comme une furie. Ses pieds nus ont glissé sur la graisse. Tout en moulinant des bras, elle a atterri tête la première dans la boue.

Les chiens ne pouvaient passer à côté d’une aubaine pareille. Au diable la discipline. Ils ont aboyé en tirant de toutes leurs forces sur leurs chaînes. Deak et Almond, pliés en deux de rire, se tenaient les côtes en toussant. Milly Jane a relevé la tête en hurlant :

— Je me suis brûlée ! J’ai mal aux pieds ! Putain de bordel de merde, Deak, va me chercher de la vaseline !

Elle a roulé sur le dos.

Deak s’est avancé en titubant. Il tenait à la main un pot qu’il avait pris dans l’armoire. Sans cesser de rire, il s’est penché et l’a tendu à Milly Jane. Elle l’a attrapé par le poignet, l’a attiré à terre et giflé. Il a arrêté de rire et entrepris de gratter avec un couteau la terre qu’elle avait sur la plante des pieds, puis lui a passé de la pommade. Il s’est ensuite efforcé de la relever, mais elle est retombée. Il a roulé sur elle. Elle l’a bourré de coups de poing dans les côtes.

— T’es aussi utile que des couilles de bébé ! Pourquoi je me prends pas un vrai homme plutôt qu’un crétin de rat de rivière ?

À eux deux, Almond et Deak ont réussi à la redresser à moitié, mais elle est à nouveau retombée. Son visage, ainsi que le devant et le derrière de sa robe de chambre jaune étaient maculés de boue. Pour finir, en haletant et en jurant, ils ont réussi à la soulever et l’ont aidée à rentrer dans la cabane. Elle boitait. Elle s’est couchée sur le canapé en laissant ses pieds dépasser. Sous le poids d’un tel fardeau,

le canapé protestait autant qu’elle. Deak lui a remis de la vaseline sur les pieds.

— Ça va, a déclaré Milly Jane. C’est bon. Maintenant, va chercher mes pantoufles et mets de la vaseline dedans. Ça m’permettra peut-être de marcher sans souffrir. Apporte-moi un whisky, aussi. Faut que je tue la douleur dans l’œuf.

— Nous aussi, a décrété Deak. Almond, prépare-nous deux verres.

— C’est pas Lincoln qu’a libéré les esclaves ? a lancé Almond.

Il leur a néanmoins préparé un whisky chacun, puis s’est servi à son tour. Après avoir vidé la moitié de son verre, il est sorti sous le porche pour uriner.

Deak a fini son whisky, s’est assis à la table et a de nouveau rempli son verre. Milly Jane a dit d’un ton suppliant :

— T’es plus du tout gentil avec moi, Deak. Dans le temps, tu m’aurais tenu la main pour me faire oublier ma douleur.

— Ça, c’était cent kilos plus tôt !

— Salopard ! Espèce de sans-cœur ! Qu’est-ce que tu dirais si je m’asseyais sur ta sale gueule ?

— Calme-toi, Milly Jane. Les choses ont changé. On va pouvoir être heureux, maintenant. On a plein de fric, et ça sera pas dur d’en récupérer d’autre quand y en aura plus.

— Ouais, comme les emmerdes.

— Rien de grave.

— T’as dit ça toute ta vie. Mary m’a raconté que t’es un fouteur de merde depuis le jour où t’es né.

— Ah ouais ? Je veux pas tirer sur l’ambulance, mais c’est Mary qu’a merdé, pas moi.

— Et maintenant, c’est moi, hein ?

— J’ai pas dit ça, s’est-il empressé de répondre. Ce que j’veux dire, c’est que j’m’en suis bien tiré. C’est les autres qui…

— Oh, ta gueule ! a crié Milly Jane.

Au terme de plusieurs minutes d’un silence uniquement interrompu par le bruit de leurs gorgées de whisky, elle a demandé :

— Pourquoi t’es venu me faire du flanc ?

L’air indigné, Deak s’est redressé sur sa chaise.

— Bordel ! T’as dit à l’instant que…

Elle a soupiré, puis déclaré :

— Tu comprendras jamais rien aux femmes. C’est pas grave. Va faire du café. J’ai dit qu’y fallait qu’on dessaoule.

Deak s’est dirigé vers la porte avec une immense cafetière en émail gris pour aller la remplir au tonneau d’eau de pluie. Il s’est arrêté net en entendant un cri. Nous aussi avons entendu le cri de détresse de son frère. Puis Almond est rentré comme une furie dans la cabane en criant :

— J’y crois pas ! Elsie est morte !

Milly Jane s’est redressée.

— Morte ! Qu’est-ce que tu racontes ?

— Cette salope avait tout mangé, sauf la tête du lapin. J’ai remarqué qu’elle était trop loin pour l’atteindre, alors j’la lui ai lancée. Et la tête s’est bloquée dans sa gorge ! Elsie est morte étouffée !

Milly Jane s’est rallongée et a dit d’une voix chevrotante :

— J’peux pas le croire ! Almond, espèce de crétin ! Tu sais quand même qu’y faut jamais donner des têtes de lapin aux chiens !

— Non, a protesté Deak, tandis qu’une larme coulait sur sa joue mal rasée. C’est pas vrai. C’est pas sa faute. Y z’ont déjà mangé plein de fois des têtes de lapin. (Il m’a désigné du doigt.) C’est lui. Y nous porte malheur. Tu t’es brûlé les pieds, et maintenant, c’est Elsie qui y passe. Qu’est-ce qui va arriver, la prochaine fois ?

Il s’est avancé lourdement vers moi, le visage crispé.

Les longues excroissances ballottaient autour de sa bouche. Il m’a attrapé les testicules puis a serré très fort. J’ai hurlé de douleur, et ma chaise a encore basculé. Ma

nuque a de nouveau heurté le sol, ce qui m’a mis KO. Le seul point positif, c’est que ça m’a fait oublier la douleur aux testicules et à la tête. Douleur qui a réapparu dès que j’ai réussi à rassembler mes esprits.

Pendant les quelques instants où j’errais dans l’autre monde, le royaume de l’inconscient, j’ai fait un rêve. J’y ai vu le visage d’Odin, le dieu suprême du vieux norrois, le père tout-puissant des Vikings, le président de la banque dans mon cauchemar du matin.

Maintenant, je me rendais compte qu’il avait la tête de mon père. Puis j’ai vu ma mère se glisser près de moi comme un fantôme dans un halo de lumière cerné de brume grise. Elle était comme dans sa jeunesse : un mètre quatre-vingts avec de grands yeux bleu nuit, des cheveux auburn, un visage vraiment beau – malgré un nez peut-être un poil trop long et trop rond –, des jambes longues et fines, des seins ronds et des hanches étroites.

Sa voix était faible et lointaine, véritablement fantomatique :

— Mon fils, j’ai la réponse à la question que je me posais sur mon lit de mort. Je me trompais, et eux aussi.

— Mère ! me suis-je exclamé. Je croyais ne jamais te revoir ! Quelle est la réponse ?

Elle a souri comme si tout à coup, elle se mettait à incarner la joie, puis elle a disparu. Je me suis réveillé en souffrant le martyre.

9

Almond a jeté :

— Putain, j’en ai ma claque d’les r’mettre debout, Milly Jane et lui.

— Écoutez, l’ai-je interrompu. J’ai les bras et les jambes engourdis, et je ne vais pas pouvoir marcher pendant un bon moment. Si vous m’attachiez avec des cordes, sans trop serrer, de façon qu’elles ne me bloquent pas la circulation du sang ? Mettez-moi les mains dans le dos et laissez-moi les chevilles libres. Vous savez bien que je ne risque pas d’aller très loin. Et aussi, donnez-moi une couverture ou bien fermez la porte.

Il y a eu un silence pendant que Milly Jane réfléchissait à ma proposition. Entre-temps, Almond s’est allongé sur un sac de couchage et s’est mis à ronfler très fort. Au bout d’environ trois minutes, Milly a dit :

— OK, Deak, fais c’qu’y demande. J’suis pas un monstre. J’aime pas voir souffrir les gens.

— D’puis quand ? a demandé Deak en grognant.

Malgré tout, tandis qu’elle pointait une carabine sur moi depuis le canapé où elle était assise, Deak a défait mes liens. Je me suis tordu de douleur quand le sang s’est remis à circuler dans mes bras et mes jambes. Au bout d’un petit moment qui m’a paru bien long, j’ai eu moins mal. Puis Deak m’a attaché les mains dans le dos, toutefois sans serrer trop fort.

J’ai alors annoncé qu’il fallait à nouveau que je vide ma vessie. Milly lui a ordonné de m’emmener sous le porche

pour que je pisse un coup et que je me dégourdisse les jambes une minute, histoire que mon sang circule à nouveau normalement.

Quand je suis arrivé sous le porche, j'ai vu la chienne Elsie, sur le flanc, le regard fixe, les oreilles du lapin coincées dans sa gueule ouverte. Le mâle me regardait d'un air furieux, comme s'il me reprochait la mort de sa compagne. Il a cessé quand Deak a crié :

— Couché, Bout'chou !

J'ignorais pourquoi ce dangereux monstre de cinquante kilos s'appelait Bout'chou. J'en ai conclu qu'il avait un jour été un adorable petit chiot. Je me demandais si je saurais un jour à nouveau ce qu'avoir chaud voulait dire. La petite pluie balayée par le vent fouettait mon corps nu, et l'air glacé me donnait l'impression de sculpter un glaçon en forme de cœur dans ma poitrine. Je tremblais de manière incontrôlable.

Après m'être soulagé et avoir fait trois ou quatre allers et retours sous le porche, j'ai demandé un verre d'eau. Deak m'a apporté un godet en provenance du tonneau de pluie au coin de la cabane, mais me l'a jeté à la figure avant de s'en aller en gloussant remplir à nouveau le récipient. Alors que je m'attendais à ce qu'il réitère sa cruelle farce, il m'a laissé boire le godet tout entier. Trempé et tremblant, je suis rentré dans la maison. J'y ai reçu l'ordre de m'asseoir, et Deak m'a attaché la jambe à un pied de chaise. Selon les ordres de Milly, il a posé une couverture en laine de l'armée sur mes épaules et une autre sur mes genoux. J'ai ainsi pu me réchauffer un peu, même si mes pieds, prisonniers de mes chaussettes mouillées, restaient glacés.

J'ignore combien d'heures ont passé. J'avais légèrement plus chaud. Même si je m'efforçais de rester éveillé, ma tête dodelinait de temps à autre. À plusieurs reprises, l'un de mes ravisseurs a fait un somme pendant que l'autre montait plus ou moins la garde.

Quand ils ne dormaient pas, ils buvaient. À un moment, Almond s’est réveillé, a descendu un autre verre de whisky et est retourné dormir. Un peu plus tard, j’ai été tiré de mon demi-sommeil par les paroles échangées entre Milly Jane et Deak à propos d’un certain Harold :

— ’Lors, il a mordu ses gosses aux bras et leur a arraché des bouts d’chair. Y l’ont emm’né, mais y a eu l’temps d’couper la tête à Emmy et d’la planter sur un piquet de la rivière.

Après avoir entendu ça, j’ai un peu dormi, mais très mal.

Tout à coup, j’étais parfaitement réveillé, conscient que quelque chose avait changé. La pluie tombait dru sur le toit, la foudre et le tonnerre n’étaient pas loin.

La lumière grisâtre du jour avait été remplacée par une nuit de velours. Ce soir-là, le soleil se couchait à 19 h 34, il était donc environ huit heures moins le quart.

La lampe à pétrole était trop faible pour exorciser les ombres dans les coins, ombres qui avaient pris la forme d’un lion, d’un loup et d’un renard. Puis mon cerveau a déplacé son centre de gravité mental, et les ombres sont devenues des ombres, rien que des ombres.

Debout à quelques mètres de moi, éclairés par derrière, chancelants, leurs yeux clignotant comme des sémaphores embrumés, se tenaient Deak et Milly Jane.

Almond ronflait toujours sur son sac de couchage. On avait l’impression que l’air se condensait en whisky.

— Cha fa êt’e l’moment d’nous exp’iquer quekes trucs, l’privé, a décrété la femme.

Tout du moins, c’est ce que je pensais avoir entendu, car sa prononciation était vraiment déplorable.

J’ai annoncé :

— J’ai encore envie de pisser.

— D’bord, guis-nous chout, a déclaré Deak, qui avait encore plus de problèmes d’élocution que Milly Jane. Et r’conte pas d’conneries, trou duc. On a trop d’taf pour perd’e du temps.

— Je ne voudrais surtout pas vous donner du souci, ai-je coassé. (J’avais l’impression que mes lèvres, ma bouche et ma gorge avaient été saupoudrés de cendres.) Mais j’aimerais boire un peu d’eau.

— Non. Cha chuffit maint’nant, a jeté Milly Jane.

— C’est insupportable, ai-je insisté. Sans compter que ma vessie va éclater.

— Si tu t’magnes d’répondre aux quechtions, a rétorqué Milly Jane, t’auras l’droit d’sortir. D’façon, si tu piches par terre, j’m’en cogne.

Deak a titubé jusqu’au canapé. On aurait dit un trou noir qui s’absorbait dans son propre néant. Il a bafouillé :

— Chaut qu’on le quechtionne.

Et il a sombré dans l’inconscience.

— Même une quiche aux brocolis, cha ch’rait plus utile qu’lui, a marmonné Milly Jane.

Malgré une trajectoire alambiquée, elle a réussi à traverser la pièce en tirant une chaise derrière elle, sans lâcher le revolver. Quand elle s’est assise à quelques mètres de moi, ses fesses dépassaient de chaque côté du siège. On aurait dit deux lunes jumelles par-dessus l’horizon de la grande Jupiter. Le six-coups qu’elle pointait sur moi se balançait de droite à gauche et de haut en bas, comme affecté d’une tremblote métallique. Mais dans la mesure où elle n’avait pas armé le chien, je ne craignais pas qu’elle actionne la détente par mégarde.

— On chait qui t’es, a-t-elle commencé. Où t’habites, ch’qu’tu fais. Che qu’on veut chavoir… ch’est comment t’as atterri ichi.

— Ichi ?

— C’est qu’estche que ch’ai dit… Oh merde, ch’arribe même blus à barler. Fais chier, putain… Faut que che fâche du caché. Du caché !

Les bras, les jambes et les fesses de plus en plus engourdis, je l’ai regardée préparer du café dans une grande cafetière qu’elle a fait chauffer sur le Butagaz dehors.

J’ignorais pourquoi elle ne le ramenait pas à l’intérieur. Peut-être n’y pensait-elle pas. Elle a rempli deux tasses et a versé la moitié d’une entre mes lèvres. Le breuvage m’a brûlé la bouche et la gorge, mais m’a réchauffé. Puis elle a fait tomber Deak du canapé, s’est assise à sa place et a bu trois tasses de café. Après quoi, elle s’est mise debout avec un équilibre incertain, a pris un seau d’eau posé non loin, et l’a vidé sur la tête de Deak.

Deak a repris connaissance en toussant. Mais il a attendu de recevoir un coup de seau sur la tempe pour se relever.

— Ch’est trop tard pour interrocher che connard, a-t-elle déclaré. Mais on ch’en fout, non ? Arly a chuste echayé de nous rouler dans la charine. Allé fa payer, et bachta. Mais…

Deak avait réussi à se verser une tasse de café sans la renverser par terre. Il a bu quelques gorgées en restant debout près de la table, puis a repris :

— Mais…

— Chaut qu’on che débarrache de che type. Tout de chuite. Pache que après, on va touch ch’endormir, et q’y va ch’échapper.

Deak a fini son café, puis a lancé :

— Ch’est moi qui m’en charche, chi che comprends bien. Almond… il a hoqueté. Chaut que tu m’aides…

— Un agruti, c’est bon… Deux, ch’est tou meuch… Deak, aide-moi à le détasser.

Ni l’un ni l’autre ne me tenait en joue. Pourtant, Milly Jane avait dit à Deak que je serais incapable de bouger pendant un moment une fois les cordes détachées. Ce qui signifiait que, malgré son cerveau noyé dans les brumes de l’alcool, elle était encore capable de réfléchir plus ou moins clairement. Car elle avait raison. J’ai à nouveau souffert le martyre quand le sang s’est remis à circuler. Ma vessie torturée a lâché.

La douleur a fini par se dissiper, et j’ai pu me relever. Milly Jane pointait sa lampe torche et son revolver sur moi.

Deak avait une carabine, une Garand M1. Milly Jane m’a ordonné :

— Va-chy. Pache devant.

Sa prononciation était aussi incompréhensible qu’avant le café. Mais dans la mesure où elle était au moins deux fois plus costaude que les deux types réunis, elle pouvait boire deux fois plus d’alcool qu’eux sans sombrer dans le coma.

Je suis sorti sans couverture sous une pluie et un vent glacés, le tonnerre tonitruant et la foudre qui s’écrasait tout près. Le chien, trempé, l’air pitoyable, s’est levé mais n’a pas grogné.

Aucun de mes ravisseurs n’avait mis de chapeau ni de manteau. Soit ils étaient trop bourrés pour y penser, soit ils s’en foutaient. Peut-être espéraient-ils que la pluie froide les aiderait à dessaouler. Ou peut-être étaient-ils pressés d’accomplir leur mission avant que leur conscience les en empêche.

Cependant, je doutais de cette dernière hypothèse.

La lampe torche éclairait à la fois ma silhouette et le chemin. D’après les ordres de Milly Jane, je les précédais, selon une trajectoire plus ou moins rectiligne. Mes pieds s’enfonçaient dans la boue à chaque pas. Nous avons longé des chênes, des peupliers et des buissons. Puis à une vingtaine de mètres de la rive du lac, une seconde cabane a surgi devant nous. Un peu plus petite que l’autre, et pas très droite.

Milly Jane m’a ordonné de m’arrêter. Deak est passé devant moi et a ouvert la porte de la cabane. Il est entré. Elle m’a lancé :

— Avanche.

Sa lampe de poche a éclairé le sol poussiéreux de l’unique pièce. D’un côté, on distinguait des étagères soutenues par des poutres en bois. Deak a allumé une lampe à pétrole pour y voir plus clair. Je n’ai pas vraiment eu le temps d’inventorier le matériel sur les étagères, mais j’ai

tout de même aperçu une douzaine au moins de cartons de chez Daiyanki Electronics.

Certains contenaient des télévisions, d’autres des magnétoscopes.

Il y avait assez de nasses en métal de différentes tailles accrochées aux murs ainsi que de moulinets, crochets, plombs, filets et leurres sur les étagères pour ouvrir un magasin de braconnage. Au mur, au-dessus d’une pile de six couvercles de poêles à bois couverts de rouille, étaient suspendus des rouleaux de corde.

Il y avait aussi dans un coin un distributeur de préservatifs que ces idiots avaient piqué dans des toilettes, allez savoir pourquoi. Ainsi que trois marteaux de forgeron, un vieux panneau publicitaire pour l’après-rasage Burma Shave et la roue de soixante centimètres tout abîmée d’un bateau à aube. Plus des bleus de travail avec des traces de peinture blanche suspendues à un clou.

Milly Jane a lancé :

— Tu chais che qu’y chaut chaire, Deak.

Il a pointé un pouce en direction de la pile de couvercles et m’a dit :

— Prends-chen trois.

— Pour lester mon corps, ai-je dit en claquant des dents.

J’espérais que ma voix ne tremblerait pas. Ça a marché, mais ça ne m’a pas rendu fier pour autant.

Il a ri et dit :

— T’as tout piché.

En temps normal, j’aurais été capable de marcher droit en portant trois couvercles de poêle. Mais là, j’étais faible. Je les ai lâchés à deux reprises et j’ai fait un bond en arrière pour éviter qu’ils me tombent sur les pieds. J’ai déclaré :

— Je ne peux pas en porter plus de deux.

— Nan, trois, a répondu Deak.

— Dans ce cas, abattez-moi tout de suite.

— Deux cha chuchira, a dit Milly Jane.

Deak a sorti un long couteau de chasse d'un étui accroché à sa ceinture et a sectionné trois cordes. Il a également glissé un rouleau de chatterton dans sa poche arrière et pris un sac en toile vide au sommet d'une pile qui en contenait au moins une quarantaine.

Le sac, destiné à contenir les couvercles, serait bientôt attaché à mon corps. Je suis sorti de l'abri en titubant, les couvercles dans les bras. Leurs bords m'écorchaient la chair. Heureusement, il n'y avait que dix mètres à parcourir jusqu'à la rive. Une yole de chasseur de canards flottait sur les vagues soulevées par le vent.

— Mets-les gans le gâteau, m'a ordonné Deak.

L'eau, qui était chaude en comparaison de l'air balayé par la pluie et le vent, ne m'arrivait qu'aux mollets. Je me suis avancé vers le bateau et j'ai lourdement laissé tomber les couvercles dans la yole.

J'espérais un peu creuser un trou tout au fond de la coque. Mais dans ce cas, ils m'auraient buté sur-le-champ. Or, tant que j'avais le plus petit espoir d'échapper à mon triste sort, je refusais de faire le moindre geste vraiment téméraire. Pour l'instant, j'avais plus de chance que je pouvais l'espérer. Mes trois ravisseurs étaient ivres, l'un carrément inconscient, les deux autres incapables de réfléchir ou de réagir avec promptitude.

Dans d'autres circonstances, ils m'auraient tué sur la rive, puis fait couler au milieu du lac. Les tortues hargneuses et les poissons auraient eu vite fait de nettoyer mon squelette. Mais Deak était trop paresseux et trop saoul pour ramer. Il préférait que je m'en charge.

Il a pris la lampe des mains de sa compagne et a marché dans l'eau jusqu'à la yole, qui ballottait sur l'eau.

— Monte doucement. Pas d'gestes suspects.

Il avait tout à coup l'air nettement moins ivre et parlait plus distinctement. Mais une chose était sûre : lui aussi tremblait. Il était dans un sale état. Peut-être qu'il commençait à se rendre compte qu'il courait autant de

dangers que moi. Même si le vent n’était plus assez fort pour coucher les arbres comme dans l’après-midi, il provoquait encore des vagues de taille non négligeable. La yole, conçue pour naviguer dans des eaux calmes, se soulevait et plongeait. Si la pluie se remettait à tomber plus fort, il devrait écoper avant de regagner la rive. Mais il avait oublié d’emporter un récipient assez grand pour ça. De plus, les éclairs s’écrasaient un peu trop près, à son goût. Au mien aussi.

Je suis monté dans le bateau et assis sur la planche, dos à la proue. J’ai voulu attraper les rames, qui étaient déjà glissées dans les anneaux.

Deak a dit sèchement :

— Les touche pas avant qu’je te le dise !

Je n’ai fait aucune objection. Il tenait la carabine dans une main et la lampe dans l’autre, il pouvait donc me tuer avant que je le frappe avec une rame.

De plus, Milly Jane était toujours à quelques mètres, revolver à la main. J’ai patienté, les pieds posés sur les couvercles de poêle, les bras croisés, tandis que Deak faisait dangereusement pencher le bateau en montant. Il a lancé les rouleaux de corde sur mes pieds, a coincé la lampe sur le siège près de lui pour qu’elle soit braquée dans ma direction, et a sorti son couteau, dont il a planté la pointe dans le siège en bois près de la lampe.

Courbé en avant, dégoulinant de pluie, il a dit :

— Vas-y, rame. Jusqu’au milieu du lac.

Je tournais le dos au lac, mais je savais que Deak corrigerait ma trajectoire si jamais je déviais. Il se repérait à la digue éclairée par la foudre à un kilomètre plein ouest. Sans oublier que ce vieux rat de rivière connaissait si bien le coin qu’il aurait pu s’y déplacer les yeux bandés.

J’ai pris les poignées des rames et calé mon dos contre le siège. Derrière moi sur ma gauche, à vingt ou trente mètres du bord, se trouvait un îlot, sorte de monticule de boue humide de trois mètres où poussaient quelques saules. Les

éclairs l'illuminaient par intermittence. L'érosion avait dénudé les racines de l'un des arbres, qui ne tarderait pas à tomber dans le lac. Je connaissais cette île depuis l'époque où j'étais membre du club de chasseurs de canards voisin. Si je réussissais à me glisser derrière d'une manière ou d'une autre… inutile d'y penser. Inutile de rêver.

Deak, penché en avant, le visage au-dessus de la lueur de la lampe, ne me quittait pas des yeux. Quand il parlait, les excroissances autour de sa bouche s'agitaient comme les tentacules d'une pieuvre qui explore une grotte sous-marine. J'ai ralenti mes mouvements, qui n'étaient déjà pas très énergiques. Il n'a pas eu l'air de s'en apercevoir.

— On va jusqu'au milieu du lac, a-t-il expliqué. Là, j'te mets une balle entre les deux yeux. Personne m'entendra avec c't'orage.

Il s'est tu. Je suppose qu'il voulait mesurer l'effet de ses paroles. Même si je n'en avais guère envie, j'ai souri.

— Ensuite, j'attache le sac avec les couvercles à ton corps, j'te ligote avec le chatterton, et tu disparais dans l'eau. Tu vas descendre tout au fond, là où les carpes et les vivaneaux s'occup'ront de toi. Ça te fout la trouille ?

— Pas tellement. Peut-être que je vais mourir ce soir, mais vous aussi, c'est pour bientôt. Ces excroissances autour de votre bouche sont cancéreuses. Dans six mois, c'en est fini de vous.

Je ne pensais pas que cela se produirait si vite, mais s'il réussissait à me faire peur, la réciproque était également vraie.

— Par conséquent, ai-je poursuivi, il vous incombe de vous repentir de vos péchés et de vous mettre en paix avec Dieu avant de sombrer dans les flammes éternelles de l'enfer. Car il est évident que c'est ce qui vous attend.

Je ne croyais pas à l'existence d'un enfer de soufre et de feu, mais cette éventualité pouvait le troubler.

— Toi, au moins, dans le genre pasteur, tu tournes pas autour du pot ! Il a ricané.

J’avais presque cessé de ramer. Le bateau se soulevait et retombait dans les grosses vagues, et la poussée du vent annulait l’effet de mes faibles efforts.

C’était le moment d’agir. À l’attaque !

— Tu crois vraiment que je vais aller en enfer ? a questionné Deak. Parce que laisse-moi t’dire une chose, l’privé, toi et moi, l’enfer, on y est déjà !

À cet instant, un éclair s’est écrasé dans le lac à moins de dix mètres de nous. On a tous les deux sursauté. Mon pied, placé sous le rouleau de corde, est parti en avant. La corde a volé vers lui. Il a tressailli puis essayé de se redresser.

Je me suis jeté d’un côté de la yole. J’ai réussi à la faire ballotter, mais pas chavirer. Un coup de carabine est parti. La balle, qui ne m’a pas touché, a dû se perdre dans le ciel.

Juste avant que l’eau noire se referme sur moi, j’ai respiré des odeurs mêlées de poisson pourri, de végétation en décomposition et de boue antédiluvienne.

L’instant d’après, j’avançais dans le lac peu profond en direction de l’îlot. Du moins, l’espérais-je.

10

Les yeux fermés, palpant de temps à autre la vase du bout des doigts, je me suis mis à nager. Avant que j'aie pu aller très loin, ma main droite a heurté quelque chose de dur. Je suis passé par-dessus, puis je me suis retourné pour l'attraper. La chose pouvait être une pierre. Ou bien ce à quoi faisait penser sa surface bosselée.

J'avais besoin d'air. Tout de suite. Mais si cette chose était bien ce que je croyais, elle pouvait m'être utile. Et si je la laissais remonter à la surface, je risquais de ne plus la retrouver. Vu ma situation, je ne pouvais passer à côté d'une arme potentielle. Or, utilisée à bon escient, cette chose pouvait justement constituer l'allié dont j'avais besoin.

J'ai promené mes mains sur le dôme rigide. Quand j'appuyais dessus, il avait la même texture que du cuir. La tortue – j'étais maintenant certain que c'en était une – s'est éloignée à la nage. Je l'ai attrapée par le côté de sa carapace de la main gauche, et de la droite, avec précaution, j'ai tâté en dessous, à l'endroit qui porte le nom de plastron. La forme de l'animal, sa longue queue surmontée d'une crête et sa carapace de vingt-cinq centimètres ont fini de me convaincre qu'il s'agissait d'une tortue hargneuse. J'étais soulagé que le bec de ce très ancien reptile soit loin de mes mains.

Je me suis représenté son hideuse tête nue et son profil de vieux sénateur sournois qui cherche à faire annuler la législation réglementant le travail des enfants.

Je ne pouvais retenir mon souffle plus longtemps. Je n’étais plus le jeune garçon qui nageait sous l’eau pendant près de quatre minutes, sans compter que j’étais affaibli par la fatigue, le manque de nourriture et d’eau, ainsi que par la peur de mourir. Mais si je lâchais la tortue, elle s’enfuirait et je ne la retrouverais jamais.

Les mains posées sur sa carapace, je me suis mis en position verticale et j’ai voulu plaquer mes genoux contre ma poitrine. Mes pieds ont été engloutis par la boue, qui m’offrait sa bouche édentée et avide.

Quand je me suis propulsé vers le haut en tendant les jambes, elles se sont enfoncées dans la vase jusqu’aux mollets. J’ai cependant réussi à les libérer, et ma tête a jailli à la surface. J’ai pris deux bouffées d’air. Mais un peu d’eau nauséabonde s’étant introduite dans ma gorge, j’ai eu beaucoup de mal à m’empêcher de tousser. Je me suis ensuite baissé jusqu’à ce que ma bouche affleure à la surface et j’ai fait du surplace.

Je voyais Deak debout dans le bateau, occupé à sonder l’obscurité avec le faisceau de sa lampe. Une seconde plus tard, un éclair est tombé moins de vingt mètres derrière la yole. Deak a repéré ma tête dans la lumière aveuglante.

Il a poussé un cri, lâché sa lampe et plaqué la crosse de sa carabine contre son épaule. S’il a tiré, je n’ai rien entendu. J’ai fléchi les genoux et plongé sous la surface. La tortue agitait ses nageoires pour se libérer de mon emprise. J’estimais sa longueur à une trentaine de centimètres et son poids à une quinzaine de kilos.

Malgré mes pieds qui s’enfonçaient lentement dans la boue, je suis remonté à la surface. À la lueur d’un nouvel éclair, j’ai aperçu Deak qui, assis dans le bateau, ramait dans ma direction. Il avait pu me voir en regardant par-dessus son épaule. J’ai pris une profonde inspiration et j’ai décidé de marcher sous l’eau en direction du bateau. J’avançais penché en avant.

Mes pieds s’enlisaient dans la boue.

Je ne pouvais évaluer que très grossièrement la distance qui me séparait du bateau. Or, si je me trompais, je risquais de remonter juste à sa hauteur et de me cogner la tête contre la coque.

J’ai compté mille un, mille deux, mille trois, mille quatre. À mille cinq, j’ai plié les jambes et je me suis propulsé vers le haut. En un instant, l’eau m’arrivait au niveau du ventre. La tortue s’est alourdie. Un autre éclair a frappé, derrière moi cette fois. Il a dû momentanément aveugler Deak.

Qui était à vingt centimètres, tête penchée sur l’eau, sa carabine dirigée vers un point situé à quelques dizaines de centimètres de moi.

Il a crié. Un coup de carabine est parti. J’ai vu le feu de bouche du coin de l’œil gauche. J’ai alors brusquement projeté le reptile dans sa direction avec une force que seule l’adrénaline pouvait me procurer.

Le mouvement m’a fait basculer en arrière, et mes pieds ont à nouveau été profondément aspirés par la boue. Mais j’ai réussi à les libérer en inclinant le haut de mon corps.

Au moment où ma tête surgissait à la surface, un autre éclair, plus lointain que le précédent, m’a permis de voir que Deak avait perdu l’équilibre. Je l’ai entendu hurler. La chance était avec moi. J’avais atteint ma cible en plein dans le mille. L’horrible et puissant bec de la tortue était accroché à son entre-jambe. Deak était sur le point de passer par-dessus bord. La yole a tangué dangereusement, toutefois sans se retourner. Derrière moi, un nouvel éclair, plus près celui-là, a éclairé un bateau vide. La carabine, qu’il avait lâchée, était en position verticale, la crosse au fond du bateau, son canon dépassant de la coque.

De l’autre côté du bateau s’élevaient les cris de Deak et le bruit de ses mouvements frénétiques.

Je n’avais nul besoin de remonter dans la yole et de prendre ainsi le risque qu’elle chavire. J’étais suffisamment près de la rive pour l’y pousser sans difficulté. En d’autres

circonstances, les cris et les appels au secours de Deak m’auraient profondément ému.

Par exemple, s’il avait été l’un de mes congénères ayant besoin de l’aide d’un bon Samaritain.

J’ai de nouveau regardé dans sa direction après avoir mis la yole en mouvement. À la lueur d’un éclair, j’ai vu qu’il avait de l’eau jusqu’à la taille. Son visage était crispé de douleur. Les excroissances qui s’agitaient autour de sa bouche le faisaient ressembler à un mauvais esprit du lac engagé dans un combat mortel avec un monstre encore plus fort que lui.

— À l’aide ! hurlait-il. Au secours, mon Dieu !

Ignorant ses suppliques, j’ai cherché Milly Jane des yeux avant de m’approcher de la rive. Nouvel éclair.

Elle n’était pas là. Je n’étais guère surpris qu’elle n’aie pas attendu le retour de Deak dans la pluie et le vent.

Quand la yole a été complètement sortie de l’eau, je me suis emparé de la carabine, du couteau et de la lampe de poche. J’ai examiné la M1 Garand dans le faisceau de la torche. Il restait quatre coups dans un chargeur qui pouvait en contenir huit. Les chargeurs de rechange devaient se trouver dans la poche de Deak.

N’ayant ni ceinture ni étui, j’ai pris la lame du couteau entre mes dents. Puis j’ai éteint la lampe de poche, que j’ai coincée sous mon bras gauche. Je me suis mis en route en serrant la carabine à deux mains.

Quand j’ai atteint la cabane, j’ai regardé avec précaution derrière la porte ouverte. La lampe à pétrole était toujours allumée, mais il n’y avait personne. Je ne suis pas entré. Je voulais juste savoir si, de là, on entendait les cris de Deak. Oui, mais très faiblement, et uniquement pendant les brefs intervalles entre les coups de foudre et le tonnerre.

Puis j’ai vu Deak dans un éclair. Il avait réussi à regagner la rive malgré le gros reptile accroché à son entrejambe comme une escarcelle d’Écossais. Il était maintenant couché face contre terre, les pieds dans l’eau.

Je ne pouvais le laisser comme ça derrière moi, même s'il était hautement improbable qu'il représente un danger. Je me suis dirigé vers lui. Sa bouche s'agitait, ses cris s'étaient mus en grognements, ses yeux étaient fermés. Je lui ai donné un coup à la tempe avec la crosse de la carabine. En tant qu'ex-membre de la police de Los Angeles, je connais la différence entre assommer quelqu'un et lui fracasser le crâne.

Il a cessé de grogner. La tortue s'agrippait toujours à lui. On dit qu'il est impossible de faire lâcher prise à ce genre de reptile. C'est inexact. Mais ce qui est vrai, c'est qu'il faut un chirurgien pour ça.

Je suis retourné à la remise chercher le gros sac en toile contenant le matériel qu'Almond avait récupéré dans le coffre de ma voiture. J'ai posé la lampe, le couteau et la carabine au-dessus du sac. Puis je suis de nouveau entré et j'ai lancé la lampe à pétrole contre le mur. Elle s'est brisée. Le liquide enflammé s'est répandu sur le mur et sur le sol. Après avoir mis le couteau et la lampe de poche dans le sac, que j'ai chargé sur mon épaule, je me suis éclipsé rapidement.

Quand Milly Jane verrait le brasier, elle se pointerait, et ça ne faisait pas l'ombre d'un doute qu'elle serait armée.

En approchant de la cabane, j'ai entendu le chien aboyer. Grâce aux lampes qui brillaient par la fenêtre, j'ai vu que la porte, dépourvue de vitre, était fermée. Je me suis abrité derrière un arbre. Puis la porte s'est ouverte aussi brusquement que si elle avait été soufflée par une explosion. Milly Jane, armée d'un fusil de chasse à double canon, a franchi le seuil au pas de charge. Je lui ai logé une balle dans la cuisse gauche. Elle s'est lourdement affalée. Son fusil a retenti. En découvrant le chien déchiqueté par les plombs, j'ai compris que le coup était parti par accident.

J'ai quitté mon arbre et visé Milly Jane à la tête, mais la balle l'a atteinte à l'épaule. Elle a grogné puis roulé sur elle-même. Quelques instants plus tard, elle se remettait à crier.

Je me suis rapidement approché d’elle et je l’ai désarmée d’un coup de pied. Je l’ai fait taire d’un coup de canon de carabine à la tête. J’ai attrapé son fusil en passant un doigt dans la queue de détente, et je l’ai jeté aussi loin que possible. Après quoi je me suis avancé le long de la maison et j’ai regardé par la fenêtre. Almond était toujours par terre, la bouche ouverte, les yeux fermés.

Je ne pensais pas qu’il fasse le mort, mais il aurait suffi qu’il remue dans son sommeil au moment où j’entrais pour que je tire. Soulagé qu’il ne joue pas la comédie, je lui ai donné un coup qui l’a envoyé encore plus profondément dans l’inconscience, puis je l’ai traîné dehors auprès de Milly Jane.

Il m’a fallu plusieurs minutes pour les bâillonner, les retourner afin de leur attacher les mains dans le dos, puis leur ligoter les chevilles. Et plus longtemps encore pour passer mes vêtements et mon imperméable sur mon corps mouillé, récupérer mes clés, mon portefeuille, et autres objets personnels sur la table, les enfouir dans ma poche, puis réunir l’argent dans l’attaché-case.

J’ai posé la valise et le fusil dehors avant de revenir lancer les deux lampes à pétrole contre le mur. Je suis parti avant que le feu atteigne les jerricanes de quinze litres que j’avais ouverts. Juste à cet instant, celui de la remise a explosé, et les flammes se sont élevées bien au-dessus des arbres.

J’ai ramassé le sac, l’attaché-case et le fusil et je me suis dirigé vers l’extrémité du monticule. Au moment où je l’atteignais, j’ai entendu une seconde explosion : celle de la cabane de Deak. La nuit s’est faite jour.

Cependant, la pluie drue ne tarderait pas à éteindre l’incendie.

Ma voiture était garée dans un renfoncement de la route, près du pick-up. J’ai fait marche arrière dans la boue recouverte d’herbes en friche puis j’ai descendu le chemin de terre. J’espérais avoir quitté La Crête des Barges avant

que quelqu’un aperçoive les flammes. Je ne voulais pas que l’étroit passage soit bloqué par des gens à pied ou en voiture.

J’ai atteint le Malard Club sans voir personne, je me suis engagé sur la route pavée, puis j’ai tourné à droite. Au lieu de rentrer à Peoria par le même chemin qu’à l’aller, j’ai pris vers le sud par les petites routes de campagne – où il y avait très peu de circulation – jusqu’à Havana. Puis je traverserais le pont et remonterais vers le nord sur la rive ouest de la rivière. Environ deux minutes plus tard, j’ai quitté la route et coupé le moteur. Je tremblais comme un chien qui se vermifuge. Au bout d’un moment, j’ai surmonté le choc et repris ma route vers la maison.

Peu après, je suis passé non loin d’un endroit où s’était autrefois produit un accident tragique mais néanmoins comique. C’était en 1866, dans les dernières heures d’une belle journée de printemps. Le soleil resplendissait au-dessus des coteaux de l’ouest tandis que le Minnimoussa, un bateau à aube et à vapeur, remontait tranquillement la rivière vers le nord et franchissait un goulot juste assez large pour contenir trois bateaux de front. Son drapeau qui flottait au vent, la fumée qui s’échappait de sa grande cheminée noire, le sifflement de sa vapeur et le tintement de sa cloche auraient réchauffé le cœur de n’importe quel être digne d’être considéré comme humain.

Son propriétaire et commandant était le capitaine Augustus Minnie, un alcoolique notoire qui convoyait une cargaison de boules et de queues de billard entre Saint-Louis et Peoria. Tout semblait aller bien quand brusquement, la chaudière a explosé. Le bruit s’est répercuté sur les collines et le long de la rivière. Le bateau a été réduit en miettes. Il n’y a eu aucun survivant.

Deux chasseurs de canards qui se trouvaient dans une yole près de la rive côté est ont vu le capitaine Minnie jaillir de la timonerie et s’élever haut dans le ciel au-dessus des flammes et de la fumée. Sa silhouette verticale, avec son

chapeau en tuyau de poêle et sa bouteille de whisky pendue à ses lèvres, s’est découpée sur le soleil qui plongeait vers l’horizon.

Avant que les chasseurs de canards prennent conscience d’un danger autrement plus grave que celui des fragments enflammés en provenance du bateau, l’orage était au-dessus d’eux. Le premier fut transpercé par une queue de billard et disparut à jamais dans la rivière. L’autre, l’oreille arrachée par une queue de billard et l’épaule brisée par une boule, survécut pour raconter cette histoire.

Depuis lors, les gens découvrent parfois sur les rives voisines des boules de billard dans le sable mêlé de boue. Bien entendu, il y a longtemps que les queues de billard se sont désagrégées.

Mon moral en hausse a sombré quand je me suis tout à coup souvenu de Glinna et de sa fête d’anniversaire, à laquelle j’étais très en retard. En arrivant à Havana, j’ai appelé chez moi depuis une cabine téléphonique. C’est le répondeur qui a décroché. J’ai entendu ma propre voix, celle de la créature maudite, Thomas G. Merde Corbo, me demander de laisser mon nom, mon numéro de téléphone et l’heure de mon appel, puis m’annoncer que je rappellerais dès que possible. J’ai poussé un grognement. Je me doutais que j’étais dans le pétrin. Mais ce n’était rien comparé au moment où je suis rentré.

Cela dit, je ne m’attendais tout de même pas à être foutu à la porte. Ce qui s’est pourtant produit.

11

Trois jours ont passé avant que ma bien-aimée me téléphone au Motel de l’Arbre Tépé, chambres à l’heure, serviettes propres.

— Glinna ! me suis-je exclamé. Suis-je pardonné ? Non qu’il y ait quoi que ce soit à pardonner. Veux-tu que je vienne chercher mes affaires tout de suite ? Tu comprendras que je n’ai évidemment pas encore trouvé de point de chute.

— Espèce de… de… de… connard !

Sa voix était hésitante. Par : flegme ? Peur ? Haine ? Amour ? Chagrin ?

— Connard est le dernier mot que tu as prononcé avant de me mettre à la porte.

— C’était peut-être une erreur. Pas de t’insulter. De te demander de partir.

— Nous faisons tous des erreurs. Ou était-ce une faute, dans ce cas ? Je confonds toujours ces deux mots. Serais-tu en train de t’excuser et de me demander de rentrer à la maison ?

— Je me morfonds, je dois bien l’admettre. Mais pourquoi as-tu été prendre une chambre dans cet hôtel de rendez-vous miteux ? Tout le monde sait qu’il s’agit d’un hôtel de passe !

— Parfois, « tout le monde » a raison, ai-je dit. Mais le plus souvent, « tout le monde » a tort. Dans le cas présent, cependant, il est exact qu’un troupeau de courtisanes broute dans les parages.

— Tu éludes ma question.

— Cet endroit a beau être rempli de femmes sympathiques, ai-je dit avec entrain, je te suis resté fidèle, et il en sera ainsi tant que nous serons mariés. Je suis très vieux jeu en ce qui concerne la fidélité, la loyauté, la chasteté, ce genre de choses. De plus, tu sais que même aux abois, je ne coucherais pas avec une pute. Ce genre d'acte est régi par le mercenariat et la froideur, sans oublier les maladies qui rôdent dans chaque recoin humide de ces corps à vendre. Bref, je t'ai accordé une semaine pour apaiser ta colère. Pourtant, d'après ce que je constate, au bout de trois jours seulement, tu cherches déjà la réconciliation.

— D'accord ! a-t-elle rétorqué d'une voix forte. J'admets que j'ai été trop vite en besogne ! Mais c'était mon anniversaire, mon *anniversaire* ! Tous mes amis qui attendent pendant des heures que tu daignes apparaître, qui me regardent d'un air apitoyé ! J'ai d'abord été furieuse, puis très inquiète. Puis de nouveau furieuse quand, fatigués de t'attendre, nous sommes allés dîner. J'étais tellement en colère que je pouvais à peine manger. Je finis par rentrer, à nouveau très inquiète, bouleversée, et je te trouve au lit en train de ronfler, empestant le whisky, le visage couvert de bleus et de plaies, la cuisine en désordre. Et tu refuses de me dire un mot sur ce qui t'est arrivé !

— Nous avons déjà eu cette discussion. J'étais sur une affaire strictement confidentielle. Je n'ai même pas raconté à Mimi Bonfond ce qui s'est passé, bien que ce soit elle qui m'ait eu ce boulot. De plus, je n'ai bu que dix centilitres de Duggan Dew of Kirkintilloch, histoire de calmer mes nerfs à vif. Puis j'ai mangé. Désolé pour les assiettes et la poêle sales. Tu sais que je range toujours après moi. Mais là, j'étais vraiment épuisé.

Je n'avais, bien entendu, pas parlé à Glinna des onze mille deux cents dollars que j'avais rapportés à la maison. Si elle l'apprenait, elle serait persuadée que j'avais fait

quelque chose d’illégal. Ce qui, quand on y réfléchissait bien, était le cas.

— Écoute, ai-je repris. Cela fait deux fois que, dans ton emportement, tu me voues à une damnation infinie avec pertes et fracas. Cessons ces scènes. Tu dois me faire confiance. Si je rentre tard, c’est parce que je suis sur une affaire, pas sur une femme. Il faut que tu l’acceptes. Sinon, même si je répugne à le dire, c’est fini entre nous. Nous serons séparés et déchirés, à nous observer l’un l’autre depuis les deux versants d’un abysse.

Elle est restée silencieuse pendant un moment. Puis elle a annoncé d’une voix beaucoup plus soumise :

— D’accord.

— Je serai à la maison dans vingt minutes.

— Je t’attendrai avec mes clochettes. (Elle a marqué une pause.) Rien d’autre.

— Rien, c’est beaucoup mieux que quelque chose. Je t’aime.

— Moi aussi, je t’aime, même si parfois, je préférerais m’abstenir.

Il fallait toujours qu’elle ait le dernier mot, qu’elle lance la dernière pique. Je la laissais faire. C’était une bien maigre concession.

Avec la virulence d’un rot dans un bébé, j’ai fait mes bagages à toute vitesse. Je rentrais à la maison, youpi !

En quittant la chambre, j’ai glissé le *Peoria Journal Star* sous mon bras. On y apprenait l’arrestation de Deak, Almond et Milly Jane (née Foushee) Mobard après qu’ils avaient été attaqués (prétendaient-ils) par des inconnus. Dans un premier temps, ils avaient tous trois été conduits à l’hôpital du comté de Mason.

La femme était en soins intensifs, dans un état critique aggravé par une pneumonie. Deak était hospitalisé lui aussi et suivi de près à cause de ses blessures.

Son frère était en prison.

Presque tout l’article était consacré au combat douloureux mais cependant comique de Deak contre la tortue hargneuse. L’animal n’avait desserré son « étreinte mortelle » que lorsque les chirurgiens lui avaient coupé le bec. L’article ne précisait pas la gravité de la blessure de Deak, mais le journaliste signalait qu’un certain pan de la vie de Deak était à jamais modifié.

Entre-temps, la SPA avait demandé au procureur adjoint du comté de Mason de l’inculper pour mauvais traitements envers la tortue et pour l’avoir soustraite à son milieu naturel.

D’après le journaliste, deux policiers du comté effectuaient l’une de leurs rares mais nerveuses patrouilles à La Crête des Barges. Ils empruntaient la route qui mène à l’Orion Gun Club quand ils avaient aperçu les flammes, peu avant que la pluie les éteigne.

Ils avaient mené une petite enquête, découvert les Mobard, puis appelé une ambulance. Un inspecteur avait identifié Deak et Almond à l’hôpital et s’était souvenu des mandats lancés contre eux pour différents cambriolages.

Les coupables avaient été interrogés séparément.

Deak Mobard décrivait leur agresseur comme étant un jeune Noir de deux mètres quinze au visage couvert de cicatrices, vêtu d’un bonnet de laine, d’un pull, d’un pantalon et de chaussures de basket-ball, le tout noir. Deak s’était courageusement défendu avec une machette, mais avait dû se réfugier dans le lac, où il avait été mordu par la tortue.

Almond disait ne se souvenir de rien à cause d’un coup sur la tête.

Milly Jane avait quant à elle expliqué que son assaillant était un Chinetoque ou un Jap (sic) tout en muscles, mesurant un mètre cinquante et pesant au moins cent dix kilos. Il avait la tête rasée et une moustache à la Fu Manchu. On aurait dit un lutteur. Après l’avoir violée à plusieurs reprises par-devant et par-derrière, il avait eu le culot de lui

demander de le suivre en Californie. Elle avait refusé, sur quoi il lui avait brûlé la plante des pieds avant de réitérer sa proposition. Elle avait de nouveau rejeté son offre.

L'Asiatique lui avait alors tiré dessus avec la carabine de Deak, la laissant pour morte.

La veille, j'avais téléphoné au département du shérif du comté de Mason depuis une cabine publique de Peoria. Prenant une voix de fausset, je m'étais présenté sous le nom de Nellie Bly, nouvelle journaliste au *Journal Star* chargée d'écrire un article de suite sur les Mobard. Je m'intéressais surtout à l'histoire de leur famille. Il m'a répondu qu'il ne pouvait rien me dire à ce sujet. Quoique…

— De vous à moi, hein ? Ils seraient capables de regarder dans un télescope pour trouver le ventre d'un serpent. L'Ordre Suprême des Imbéciles leur a octroyé la médaille de la bêtise.

— Ce n'est pas une déclaration politiquement correcte, ai-je dit.

— Je suis pourtant très indulgent. Eh, oh ! oh ! Attendez une seconde ! C'est quoi cette histoire ? Vous vous foutez de ma gueule, ma parole ! Nellie Bly, mon cul, oui !

— Tsi, tsi ! Quelles paroles choquantes envers un membre de la presse. À une femme qui a ses règles, en plus ! Puis-je citer tout ce que vous venez de dire ?

— Si vous êtes journaliste, alors moi je suis Lois Lane ! a-t-il grondé. Je viens de me souvenir de Nellie Bly ! Vous nous prenez tous pour des péquenauds dans le coin, ou quoi ? La loi punit les auteurs de blagues téléphoniques envers les forces de l'ordre ! Qui êtes-vous, espèce de clown ?

D'une voix très grave, j'ai annoncé :

— Je suis Clark Kent, et j'ai pour mission de vaincre tous les méchants. Merci de l'information, monsieur.

Et j'ai raccroché.

Je me demandais vraiment comment il avait entendu parler de Nellie Bly. De nos jours, peu de gens connaissent celle dont le nom était autrefois synonyme de « journaliste

possédée ». Cette femme était devenue célèbre en 1889, alors qu'elle travaillait pour le *New York Herald*, quand elle avait parcouru le globe terrestre à toute allure pour battre le record imaginaire du héros de Jules Verne, Phileas Fogg, dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Ce qu'elle avait réussi. Ses dépêches au Herald avaient été lues par des millions de personnes. Moins connus étaient ses comptes rendus sur les fosses aux serpents que constituaient les asiles de fous, les conditions d'internement, l'exploitation des femmes, la corruption dans l'État de New York et au sein du conseil municipal.

J'ai été rendre les clés de ma chambre de motel à ce qui s'appelait de manière pittoresque une réception. Bella Fenocu, la gérante et propriétaire, une grande femme décharnée d'une cinquantaine d'années, était assise sur un tabouret de bar derrière le comptoir. Son empilement de cheveux orange vif était en fait une perruque qui dissimulait un crâne chauve comme un genou. Le maquillage qui masquait la couperose sur son visage était aussi épais et coloré qu'un tas de feuilles mortes au début de l'automne.

Dans la plus pure tradition américaine, celle d'une héroïne à la Horatio Alger[4], elle avait réussi, à force de travail, de discipline stricte et de volonté infaillible, à mettre assez d'argent (le prix du silence, souvent) de côté pour acheter ce motel. Elle avait désormais cessé l'abattage. Son métier d'ouvrière à la chaîne était derrière elle. Elle s'était hissée à la tête des opérations.

Malheureusement, l'arthrite provoquée par de longues heures sur le dos à faire tourner son pelvis à une vitesse de centrifugeuse ou bien à genoux comme une pleureuse l'avait rendue invalide. Elle se déplaçait désormais dans une chaise roulante électrique, même à l'église. Elle était cependant sur liste d'attente pour subir une opération destinée à remplacer ses genoux et ses hanches malades.

J'avais beau déplorer sa moralité, j'admirais son courage inébranlable. Elle avait souvent pris des coups. On lui avait

enfoncé dans le vagin des bananes, des bouteilles de coca, des paquets de six piles 1,5 V, des manches de balais et de tapettes à mouches.

Des cônes de glace remplis de beurre de cacahuète avaient été plantés dans son anus juste avant qu'un client y glisse sa « diseuse de bonne aventure » (j'adore cette expression vieillotte). C'était toujours du beurre de cacahuète crémeux, sauf avec le type qui avait exigé celui qui contenait des gros morceaux. Elle avait fait à plusieurs reprises du triolisme avec un micheton et un mouton. Un jour, Bella était montée sur le dos d'une autruche tandis que son client… Je préfère ne pas y penser.

Elle avait traversé tout ça en tentant de guérir de la syphilis, de la chaude-pisse, du pian, de l'herpès, des chlamydiae et de diverses maladies vénériennes venues d'ailleurs, n'ayant échappé qu'au sida et au gonflement des couilles. Le tout sans jamais se déparer de son optimisme sans faille. Elle n'était ni renfrognée ni amère. Ne se plaignait jamais.

Si survivre avec un cœur joyeux et confiant était honorable, alors elle méritait une médaille. Je l'admirais sincèrement, sa profession mise à part. Laquelle était sinistre, sale, dangereuse et aussi prestigieuse qu'un tas de vieilles merdes de chien. Les putes ayant commencé en même temps qu'elle, ainsi que presque toutes celles des deux générations suivantes, avaient fait une overdose, étaient mortes à petit feu et dans d'atroces douleurs du pourrissement de leur chair, avaient été assassinées, étaient devenues folles ou vivaient à la rue en fouillant dans les poubelles.

Mais Bella pouvait déclamer, comme Ismaël une fois que la grande baleine blanche eut fait couler le Péquod : « Et moi seul j'échappai, pour venir te le dire. »

Depuis le jour où je l'avais tirée d'une sale histoire impliquant un fonctionnaire haut placé de la ville de Peoria, une fille qui jouait les maîtres chanteurs et son chien, je

logeais gratuitement au motel. Mais je ne voulais rien lui devoir, et j’ai insisté pour payer.

— Reviens quand tu veux ! m’a lancé Bella tandis que je me dirigeais vers la porte. Mais la prochaine fois que tu refuses les avances de Sherry, fais-le plus poliment. Tu l’as blessée, tu sais.

— Je suis désolé. Mais je n’ai pas supporté qu’elle me traite de pédé. J’ai connu des moments difficiles, ces derniers jours. Je lui téléphonerai pour m’excuser en personne.

— Oh, elle sait bien que tu n’es pas une pédale. Elle vieillit, alors elle a plus de mal à accepter les refus. Ils en font avec des piles, maintenant. Ça a précipité la faillite de sa spécialité.

Bella était une excellente source d’information sur les vils écarts des citoyens les plus importants de l’Illinois central. Ainsi, quelques années plus tôt, j’avais été embauché par l’épouse d’Orson Queutard, un très puissant entrepreneur et promoteur de Peoria, pour enquêter sur son mari. Elle le soupçonnait d’avoir une maîtresse. J’avais découvert qu’il entretenait trois femmes en plus de son épouse. Il s’offrait aussi des visites hebdomadaires chez Sherry, dont le cul, peint comme une cible de tir à l’arc avec l’anus pour centre, l’intriguait. Même s’il n’apparaissait au motel qu’affublé d’une fausse barbe et de lunettes noires, pas une fille ne s’y trompait. Bella m’avait raconté en gloussant que l’entrepreneur était tellement habitué à donner des dessous de table à des politiciens, des syndicalistes et des contrôleurs d’urbanisme qu’il insistait pour payer Sherry de la même manière.

Tout en prenant vers le sud en direction de Peoria, j’ai songé aux Mobard. Ils étaient hors d’état de nuire pour un bon moment. Je n’avais donc pas à m’inquiéter des représailles pour l’instant. Cela dit, ils connaissaient mon nom et mon adresse – à condition que leurs cerveaux noyés dans l’alcool s’en souviennent – et pouvaient me rendre

visite à leur libération, même si ça risquait de ne pas être tout de suite.

Je doutais avoir un jour des nouvelles de la Mystérieuse Étrangère. Elle ou la personne qui l'avait embauchée avait certainement eu vent par les journaux des incidents de La Crête des Barges. Elle ou son client savait que j'avais mis le trio hors d'état de nuire. Sans doute était-elle déçue que je ne les aie pas tués, mais elle pouvait malgré tout espérer qu'ils ne l'importuneraient plus. Dans tous les cas, elle ne me demanderait pas de lui rendre l'argent du chantage, à savoir dix mille dollars.

À 16 h 06, j'ai coupé le moteur de ma voiture dans le parking du Repaire des Ringards. Juste après avoir claqué la portière, j'ai aperçu Glinna qui me faisait signe depuis les portes-fenêtres du balcon. Même à cette distance, je voyais qu'elle avait mis son collier composé de minuscules clochettes. Rien d'autre. J'ai monté les escaliers qui menaient à l'appartement bien plus vite que d'habitude. J'ai été accueilli par Glinna qui, outre le collier, portait des escarpins rouges à talons hauts. J'ai également été accueilli par son parfum aux effluves de tourte à la citrouille et de lavande.

D'après une étude scientifique, ce mélange est celui qui excite le plus les hommes. En deuxième position, vient une mixture de beignets et de réglisse. Moi, Glinna me suffisait.

Nous n'avions nul besoin de trois pyramides en cuivre et de six en cristal taillé sous le lit pour attirer sur nous l'énergie cosmique sexuelle. Ni du lustre en cristal canalisateur au-dessus de nos têtes censé faire exploser des bulles d'orgone invisibles mais néanmoins bleues, source d'énergie cosmique sexuelle, afin qu'elles descendent sur nous.

On s'est littéralement jetés sur le lit, et ça a été un bon moment. Je voulais recommencer. Mais Glinna a décrété :

— Non. Une fois, c'est de l'amour. Deux fois, de la luxure.

J’avais déjà souvent eu droit à ce genre de remarques. J’ai quand même protesté :

— Regarde-moi ça ! Regarde-moi ça ! C’est un dirigeable qui va sombrer comme le Hindenburg ! Les anges de l’inspiration soufflent dans leurs trompettes, les chérubins chantent, et les baleines sont folles de jalousie !

— Quand on ira se coucher ce soir, peut-être. Là, j’ai faim.

On s’est douchés, rhabillés et dirigés vers le O’Leary’s Restaurant au bout de la rue. J’ai englouti une Denver omelette et Glinna (au diable le régime) s’est jetée sur des chimichangas.

J’ai questionné :

— Tout a l’air très calme chez les voisins. Qu’est-il arrivé à Bathard et Wickling ?

Elle s’est couvert les lèvres avec sa serviette avant de répondre, manière subtile de me rappeler que j’avais parlé la bouche pleine.

— Mon sort a dû marcher, tu sais ! Depuis que je l’ai jeté sur leur chaîne, je n’entends plus rien. À part des jurons.

— Vraiment ? Si tu es capable de faire ça, pourquoi ne lances-tu pas un avis d’expulsion sur eux ?

— Tu oublies que je ne jette jamais de sort aux personnes. Seuls les mauvais mages font ça.

Je me suis demandé combien de temps allait s’écouler avant qu’un technicien ou Bathard découvre que la prise n’avait plus de fiches. Je l’ai su en rentrant.

Ton cœur de serpent à sonnettes faisait trembler les murs.

— Je ne comprends pas, a déclaré Glinna. C’était un sort à long terme.

— Peut-être ont-ils loué les services d’un méchant sorcier. Tu devrais mettre ton assemblée de mages sur le coup.

Elle a essayé de voir si je me moquais d’elle, mais j’ai attendu d’être dans la salle de bains pour sourire.

Un sourire qui n’a pas duré longtemps. Je refusais de supporter la sauvagerie de mes voisins une seconde de plus que nécessaire. Demain à la première heure, j’agirais. Entre-temps, ce serait bouchons d’oreilles, grincements de dents et élaboration d’un plan destiné à se débarrasser de ces nuisibles. La mort aux rats était exclue. De même que la pyromanie.

À 9 heures, au terme d’une nuit agitée, j’ai été réveillé par le téléphone.

Inhabituellement joyeuse, Mimi Bonfond a déclaré :

— Debout et au boulot, paresseux ! Bouge ton cul en argent massif ! J’ai un job pour toi ! Débrouille-toi pour avoir l’air aussi équilibré que respectable, même si je conçois que ce soit difficile. Mets un costume, une cravate et une chemise blanche.

12

Mimi Bonfond a poursuivi :

— Il ne se passe rien d’important dans cette ville sans que Simon Alliger donne son feu vert. Pourtant, les Alliger craignent tellement la publicité que très peu de Péoriens ont un jour entendu parler de cet homme ou de sa famille. (Elle s’est interrompue, puis a repris :) Petite leçon d’histoire. Le premier Alliger, Johannes Frederick, alors âgé de vingt ans, est arrivé à Peoria en 1844. Il venait d’Oberammergau, en Allemagne. La plupart des habitations étaient encore des cabanes en rondins, et les rues envahies par la boue. Mais la rivière constituait un excellent moyen de transport, et il y avait de très riches ressources naturelles en céréales, charbon, etc.

» Fritz Alliger est descendu du bateau à aube avec deux dollars en poche et un larcin en tête. Il a gagné beaucoup d’argent, comme la plupart des Alliger qui ont suivi. Certains honnêtement. La plupart malhonnêtement.

» Or, à partir des années 1840 et ce pendant cent quarante ans, Peoria a été la première ville mondiale en matière de production de whisky, si l’on excepte la période de la prohibition. Pendant la guerre de Sécession, la région de Peoria a financé à elle seule, grâce aux impôts récoltés, la moitié de l’effort de guerre du gouvernement fédéral.

» Les Alliger fréquentaient assidûment l’église et faisaient partie des ligues antialcooliques. Mais en secret, ils investissaient dans les brasseries et les distilleries de la région. Puis, en 1875, le gouvernement fédéral a mis un

terme au trust du whisky. Il s’agissait d’un groupement des plus importantes distilleries qui s’étaient organisées de façon à avoir le monopole du commerce du whisky et à soustraire à l’État une partie des taxes légales. Les Alliger ont échappé de justesse à l’inculpation et à la révélation publique de leur hypocrisie, laquelle est toujours de mise. Mais ils ont conservé les grosses sommes d’argent qu’ils avaient amassées.

Mimi avait quarante ans, dont vingt passés dans une chaise roulante. Son corps atrophié faisait paraître sa tête encore plus grosse. Elle me rappelait une scène du *Magicien d’Oz* où l’énorme tête désincarnée terrorise Dorothy et ses copains. Elle avait pourtant un beau visage, et elle était admirée et respectée de tous. Elle connaissait les secrets des plus importantes familles de la région, y compris les Alliger.

Nous étions assis dans son bureau à l’agence ABISS : Andrew Bell Investigations and Security Services. La porte voisine était celle de ses avocats, les redoutés Sprenger, Krammer, Hammer et Burnam.

J’avais souvent travaillé pour eux.

— Simon Alliger te recevra à son domicile, m’a-t-elle annoncé. Son bureau du centre-ville est en travaux de décoration pour la première fois depuis cinquante ans. Il est radin, mais pas aussi cul serré que sa femme. Qui, elle, est paranoïaque et tellement méchante qu’elle réussirait à casser des tiges en acier avec son anus.

» Elle met des bouteilles derrière les rideaux et les tentures pour voir si les domestiques ont bien nettoyé partout. Elle fait l’inventaire de la nourriture dans les réfrigérateurs et les congélateurs, ainsi que celui des bouteilles d’alcool à l’office et à la cave pour s’assurer que les domestiques ne volent rien. Elle fouille leurs chambres en leur absence. Un jour, elle a viré une bonne parce qu’elle avait trouvé un vibromasseur dans l’armoire des femmes. Je

te raconterai d’autres choses sur Alexandra Alliger, mais plus tard.

» Mon oncle Andrew avait beaucoup de mal à se faire payer par Alliger, et il en est de même pour moi. Tu sais comment sont la plupart des riches. Cette fois, j’ai demandé à Simon d’honorer la totalité de la facture dans la semaine. Qu’il ait accepté sans rechigner signifie que son problème est urgent. Il a été très discret quant à sa nature, il a juste dit qu’il s’agissait d’une enquête sur sa belle-fille. Il ne veut pas donner d’autres détails tant qu’il n’aura pas embauché un détective. Il m’a déclaré que c’était prématuré, va savoir ce que ça signifie.

» Je lui ai répondu que j’avais quelqu’un de bien à lui proposer. En l’occurrence, toi. J’espère juste que ton visage couvert d’hématomes et d’écorchures ne va pas le rebuter !

» Je vais te raconter une histoire que, bien entendu, tu garderas pour toi, même si elle est connue de presque tout le gratin de Peoria. La première épouse de Roger Alliger, le fils unique de Simon – appelons-la Antigone – soupçonnait son mari d’avoir une maîtresse. Elle embauche donc un détective du coin, Autolycos, pour enquêter. Deux jours plus tard, il est sur la piste de la maîtresse. Appelons-la Médée. Au bout de peu de temps, il se rend compte que Médée suit une autre femme, Electre.

Mimi a ri, puis continué :

— Quelle bonne blague ! Le privé suit la maîtresse numéro un qui, on l’apprend bientôt, suit la maîtresse numéro deux ! Mais ça devient bientôt encore plus cocasse.

» Electre entraîne ses deux suiveurs jusqu’au Pimiteoui Yacht and Sculling Club, où se trouve le deux-mâts de Roger. Autolycos, le privé, gare sa voiture dans le parking. Il attend que Médée se dirige vers le port et qu’Electre se cache derrière sa propre voiture, puis surveille cette dernière.

» Pour abréger, a poursuivi Mimi, Médée monte à bord du bateau de Roger. Un moment plus tard, Electre la suit. En

s’approchant du bateau, le détective entend des vociférations et des cris terribles.

» Médée avait surpris Roger au lit en compagnie d’une autre femme, Jocaste. Tous deux nus. Il s’agissait de l’épouse d’un homme riche, qui n’était autre que le cousin de Roger. Très belle, on ne peut pas le nier, et très convenable. Médée se jette sur elle. Puis Electre surgit et s’attaque aux deux femmes. Il y a eu quelques cheveux tirés, gifles et vêtements arrachés.

» Mais ce qui a corsé l’affaire et vraiment surpris le privé, c’est que l’épouse de Roger, Antigone, s’est tout à coup jointe à l’échauffourée. Elle le suivait ! Il était tellement absorbé par les autres femmes qu’il n’avait pas remarqué sa présence.

Mimi a ri.

— Ça a fait un sacré grabuge. Le pauvre Roger, ce fils de pute poursuivi par la malchance, a attrapé son pantalon et s’est enfui. Mais sa femme a eu le temps de lui écorcher les testicules avec ses ongles. Il en porte sans doute encore les cicatrices.

» Le privé a quitté les lieux avant l’arrivée des badauds. L’épouse ne lui a même pas demandé de rapport. Elle l’a payé et a pris le jour même un avion pour Reno. Il n’y a pas eu un mot dans le journal à propos du divorce. La cocotte-minute Alliger s’était hermétiquement refermée.

— Quatre femmes ! ai-je lancé. Je suis jaloux. Quel homme, ce Roger !

— Un imbécile et un égoïste, a répondu Mimi. Il a aussi la réputation d’être malhonnête. Quoi d’autre ? Ah oui ! Il sniffe de la cocaïne. Et son père a viré son homme d’affaires quand il a découvert qu’il arnaquait son fils sans que ce dernier s’en rende compte.

Mimi m’a décrit en quelques mots chaque membre de la famille Alliger ainsi que les domestiques. Puis elle m’a transmis plusieurs pages afin de venir au secours de ma mémoire.

— Fais tout ce que tu peux pour Simon. Garde tes remarques prétentieuses pour toi. Pas de conflit avec lui.

— Je ne suis pas bête à ce point, ai-je protesté.

— Ce n’est pas ton cerveau qui m’inquiète. C’est ton comportement. Vas-y.

Douze minutes plus tard, ma voiture quittait Grand View Drive pour l’allée en briques rouges menant à la demeure Alliger. Elle s’incurvait sur une cinquantaine de mètres au milieu d’une forêt dense composée de chênes, de pins, de sycomores et de noyers blancs.

J’ai arrêté ma voiture. Devant moi, se dressait une immense maison de trois étages. Mimi l’avait décrite comme une demeure de style renouveau colonial à laquelle on avait ajouté un perron et douze colonnes corinthiennes. Je trouvais quant à moi que cela ressemblait à une immense boîte blanche, néanmoins pas assez grande pour contenir les soucis et les malheurs de ses propriétaires.

Le grand-père de Simon l’avait fait construire en 1910. Cette année-là, le Président Théodore Roosevelt avait arpenté l’allée tout juste tracée et déclaré qu’on y avait la plus belle vue au monde. Il ne mentait peut-être pas.

La double porte d’entrée était surmontée d’une caméra de vidéo-surveillance. Elle faisait partie du système de sécurité que la société de Mimi avait installé trois ans plus tôt.

Les douze colonnes en bois du grand perron étaient aussi hautes que la façade. Comme la maison, elles reflétaient une lumière blanche sous le soleil de 11 heures du matin. On avait l’impression que le coup de peinture remontait à quelques semaines à peine.

Perpendiculaire à l’aile gauche du manoir, distant de quinze mètres, se trouvait un bâtiment blanc cassé, lui aussi fraîchement repeint. Son rez-de-chaussée abritait huit garages. Le premier étage était le quartier des domestiques. Deux caméras de vidéosurveillance accrochées à de grands poteaux en acier blanc étaient pointées sur le garage.

J’ai emprunté l’allée en demi-lune qui passait devant le manoir et je me suis garé sur un emplacement vide du garage. Je me doutais que mon client ne voulait pas d’une voiture bas de gamme devant chez lui.

Seules les Lamborghini, Porsche, Ferrari et autres Rolls-Royce étaient admises. Et ce même si, à cause des arbres, on n’apercevait pas la partie basse du manoir depuis la route.

Un homme à la peau sombre, petit et râblé, vêtu de sandales marron, d’un Jean vert, d’un T-shirt blanc et d’un vieux Stetson gris travaillait dans les parterres de fleurs plantées le long de la façade. Je savais par Mimi qu’il s’agissait de Juan Cabracan, un réfugié politique guatémaltèque. Il a tourné la tête une seconde et m’a ainsi présenté son profil. On aurait dit un demi-cercle presque parfait composé d’un front incliné vers l’arrière, d’un gros nez incurvé et d’un menton légèrement saillant. Exactement comme ces profils gravés dans les murs de pierre ou ceux des anciennes statues maya.

Il avait été torturé par la police secrète du Guatemala, qui le soupçonnait d’être un insurgé. Sa pommette droite était en mille morceaux sous sa peau.

Trois profondes cicatrices parallèles allaient de sa joue gauche au coin de ses lèvres.

Il était jardinier, mais travaillait aussi à temps partiel comme domestique et chauffeur.

— Ça ne fait aucun doute, avait ajouté Mimi, qu’il se tue à la tâche pour un salaire de misère. Simon Alliger règne sur l’empire financier, mais c’est sa femme qui règne sur la maison. Une grande partie de la maison, tout du moins. Or, Alexandra, comme je te l’ai expliqué, n’est pas réputée pour sa générosité. Cela dit, il y a une étrange répartition du pouvoir dans cette demeure. En réalité, elle appartient toujours à la grand-mère, Faith Alliger, qui y habite. Mais qui laisse son fils Simon et sa femme Alexandra – Sandy pour les intimes – la diriger, sans se mêler de leurs affaires.

Pourtant, Faith a un faible pour Diane, la femme de Roger, ce qui déplaît à Simon et à son épouse.

J’ai attendu que Cabracan s’approche de moi. Les seuls bruits audibles étaient ceux – très assourdis – de ses pas ainsi que le chant du défi territorial que lançait un cardinal mâle depuis l’autre côté de la maison. J’ai aperçu ses plumes rouge vif au moment où il passait comme une étoile filante au-dessus du toit et plongeait en direction des bois.

Cabracan a demandé d’une voix grave, dans un très mauvais anglais :

— Missieur Corbo ?

— Lui-même.

— Vinez, s’il vous plé.

Tout du moins, c’est ce que je pense avoir compris.

Il m’a fait longer l’aile gauche. Je me suis retourné en entendant un coup de frein et un crissement de pneus. Une Ferrari rouge décapotable tremblait encore de cet arrêt brutal. La portière du conducteur était ouverte. Une jeune femme aux cheveux couleur bronze coupés au carré faisait le tour du véhicule à grandes enjambées.

Elle aurait fait bander un eunuque.

Elle avait une trentaine d’années, mesurait un mètre soixante-quinze sans ses talons hauts, et pesait sans doute cinquante-cinq kilos une fois débarrassée de ses immenses boucles d’oreilles bleu ciel. Son débardeur moulant rouge, qu’elle portait sans soutien-gorge, ainsi que son Jean jaune citron serré mettaient en valeur un corps splendide et de longues et fines jambes. Son visage aurait été beau s’il n’avait été déformé par la rage. Car cette femme était en proie à une colère digne de l’enfer, même si je ne pouvais concevoir qu’un homme repousse ses avances, en dépit de son accoutrement déplacé pour une dame de la haute.

À Peoria, tout du moins.

Elle est entrée dans la maison comme une furie, sans sonner ni prendre la peine de refermer la porte derrière elle.

— Diane Alliger, ai-je murmuré. La seconde et actuelle épouse de Roger. La belle-fille de Simon et d’Alexandra. Vit à Millennia Oaks.

J’ai suivi Cabracan, qui a contourné la maison par le sud. Nous sommes passés devant deux portes surmontées de caméras, dont aucune ne fonctionnait pour l’instant, puis arrêtés à la troisième, elle aussi surveillée par vidéo. C’était, ai-je supposé, l’entrée de service. Un minable privé n’était pas digne de passer par la grande porte. Non que j’en veuille aux propriétaires de penser ça.

Nous étions au début d’un grand couloir. Il y avait un digicode incrusté dans le mur à côté de la porte.

Ses voyants, deux bleus et un jaune, signifiaient qu’il était déconnecté. À ma droite, j’entendais des femmes bavarder en espagnol, tandis que des casseroles et des poêles s’entrechoquaient de l’autre côté d’une porte entrouverte. On apercevait au bout un étroit escalier métallique en colimaçon.

Une fois au deuxième étage, nous avons longé un couloir haut de plafond. Il y faisait étonnamment frais, bien qu’aucun ventilateur ou climatiseur ne soit visible. La seule lumière provenait des grandes fenêtres au bout du couloir, ouvertes mais barrées par des moustiquaires. La moquette n’était pas aussi épaisse qu’autrefois, et les murs pas aussi blancs qu’ils auraient dû l’être. Quelques toiles bien encadrées de maîtres français et flamands décoraient le couloir. Je n’aurais pas su dire si c’étaient ou non des originaux.

Cabracan a désigné la deuxième porte sur la gauche. Les portes, devrais-je plutôt dire, puisqu’il fallait ouvrir une moustiquaire pour atteindre le battant.

C’était la première fois que je voyais ce genre de dispositif à l’intérieur d’une maison.

— Missieur Alliger est là, a annoncé Cabracan. Frappez.

Il a tourné les talons et s’est éclipsé.

J’ai ouvert la moustiquaire et cogné une fois à la porte intérieure. Une voix masculine haut perchée a répondu :

— Entrez !

Simon Alliger. Il était debout derrière un immense bureau d’ébène dans une immense pièce meublée d’immenses fauteuils en cuir noir et de sofas. Le mur ouest, dans son dos, était percé de plusieurs grandes fenêtres ouvertes, elles aussi munies de moustiquaires.

La lumière qu’elles procuraient égayait une pièce qui, sinon, aurait été envahie par une obscurité pesante.

Les tableaux accrochés aux murs vert sombre et argent représentaient pour la plupart des scènes de chasse ou de conquête de l’Ouest. Les têtes empaillées d’un buffle africain, d’un rhinocéros, d’un grizzly, d’un jaguar, d’un léopard et d’un lion me regardaient. Elles auraient eu besoin d’être époussetées. Le long d’un mur, trônait une vitrine contenant de nombreuses armes à feu. Cet homme était donc un Nemrod, un vaillant chasseur devant l’Éternel.

Des étagères remplies de livres couraient sur deux murs. J’étais assez près de celui de droite pour lire les titres. J’ai remarqué la présence d’un ouvrage de Rush Limbaugh et de deux d’Ann Rand. Il y avait quelques biographies : Jim Fisk, John Jacob Astor, Richard Nixon, Ronald Reagan, Edward Teach et Sir Henry Morgan. Mais la plupart étaient des exemplaires reliés cuir de romans de Dickens et autres classiques du XIXe siècle. J’aurais parié qu’aucun d’eux n’avait jamais été ouvert.

Sur le bureau à la gauche d’Alliger, une photo encadrée était tournée de façon que je puisse la voir :

Simon en jeune et mince capitaine de marine. À sa droite, une autre photographie montrait un jeune homme et une jeune femme en tenue de chasse.

Tous deux portaient des fusils, et on apercevait derrière eux une clairière avec des bois dans le lointain.

D’après les informations de Mimi, il devait s’agir des parents de Simon.

Le reste du mobilier était comparable à celui de n’importe quel bureau : téléphones, modems, un fax, deux ordinateurs, etc.

— Corbo ? a interrogé d’une voix criarde l’homme derrière le bureau.

Je me suis avancé.

— Lui-même.

Il a désigné le gros fauteuil en cuir face à lui.

— Prenez place.

L’Homme, avec un H majuscule, portait une chemise et un short blancs, comme s’il prévoyait d’aller ensuite jouer au tennis. Il n’avait pas vraiment l’air d’un sportif, et pourtant il avait remporté des coupes en tennis et en natation au lycée puis à l’université.

Simon Alliger, âgé de soixante-six ans, mesurait un mètre soixante-dix. Il était très bronzé, ventripotent, affublé d’un double menton et aussi chauve qu’une boule de billard. Ses lunettes rondes sans cerclage abritaient des yeux bleu pâle. Il avait des cernes aussi noirs que s’ils étaient entachés du péché, peut-être le péché originel. Ça lui donnait aussi un petit air de raton laveur. À moins, vu le passé de la famille, qu’il ne s’agisse d’un masque de bandit. Sa grande bouche était bordée de lèvres fines. Il avait un nez mince et crochu comme le bec d’un faucon à queue rousse, mais pas la noblesse de cet oiseau de proie.

Il a observé mon visage contusionné sans faire la moindre remarque. Peut-être qu’il aimait mon allure.

J’avais l’air assez solide pour me sortir de son affaire, si elle se révélait périlleuse.

Il a tapoté sur le bureau avec ses doigts, toussé, puis dit :

— Monsieur Corbo, tout ceci est très difficile pour moi. Voire douloureux. (J’ai pris un air compatissant.) Mlle Bonfond m’a assuré que vous étiez l’essence même de la discrétion. Il s’agit de ma belle-fille.

Des voix stridentes se sont élevées de l’autre côté des fenêtres à moustiquaires. Il a bondi de sa chaise en disant :

— Qu’est-ce que… ?

Je lui ai emboîté le pas jusqu’à la fenêtre. En bas, se trouvaient une allée, puis une bande de gazon d’une dizaine de mètres qui aboutissait à un vaste jardin en contrebas bordé de trois côtés par des févriers et des pins. On apercevait un court de tennis sur la droite. Et sur la gauche, une très grande piscine en forme de cœur.

Les voix étaient celles de Diane Alliger et d’une femme que j’ai supposé être l’épouse de Simon, Alexandra. Elle portait une tenue de jardinage composée d’un chapeau à large bord marron clair, d’une robe en imprimé à fleurs qui lui arrivait aux chevilles et de gants blancs qui montaient jusqu’aux coudes.

Un panier plein de roses fraîchement cueillies était accroché à son bras droit. Elle tenait un gros sécateur dans la main gauche.

— Mon Dieu, a dit Simon. Elles remettent ça.

« Ça » étant une violente dispute. J’ai réussi à saisir dans le flot de paroles incompréhensibles que Diane reprochait à sa belle-mère de se mêler de la liste des invités pour une fête donnée à Millennia Oaks. Que Diane ne se soit pas contentée de passer un coup de fil mais qu’elle ait sauté dans sa voiture pour venir se confronter à Alexandra en disait long sur sa personnalité.

— Ne mettez plus jamais votre sale nez dans mes affaires ! hurlait-elle. J’en ai marre de vous ! Si jamais vous vous avisez de recommencer, c’est fini ! Votre trouillard de fils vous soutiendra peut-être, comme ce connard sans couilles le fait à chaque fois, mais je le ferai tellement chier qu’il m’obéira ! Vous ne le reverrez jamais, sauf si je lui en donne la permission ! Vous avez bien enregistré ça dans votre esprit tordu de fouteuse de merde ?

Simon a poussé un petit grognement.

Alexandra a dressé son sécateur comme si elle avait l’intention de le planter dans la poitrine de Diane.

Simon s’est écrié :

— Sandy, pour l’amour de Dieu !

— Allez-y ! a hurlé Diane. Allez-y, essayez ! Si vous faites ça, je vous le prends et je vous l’enfonce dans le cul !

Cette beauté n’avait pas la distinction d’une dame.

Mais c’est une chose finalement assez fréquente.

Diane a tourné les talons et traversé le jardin en écrasant les fleurs, repris les escaliers et disparu dans la maison. La porte a claqué derrière elle.

Le sale macho que je suis n’a pu s’empêcher de se demander si elle était aussi fougueuse au lit.

Simon a mis la main sur son front et poussé un autre grognement. Il n’avait rien d’un capitaine d’industrie aux nerfs d’acier, du roi secret de la ville, du maître suprême des terres de la région. Cela dit, les hommes font rarement preuve d’héroïsme dans leurs relations avec leurs épouses.

Alexandra est restée immobile un moment, les yeux fixés sur la maison. Elle était grosse, et pourtant son visage long et étroit ressemblait à celui d’un chameau arrogant.

Elle a jeté le sécateur par terre, lancé le panier de roses dans le jardin, arraché son chapeau et s’est mise à le piétiner. Après quoi, elle a levé le visage au ciel et poussé un hurlement.

Simon a maugréé :

— Mon Dieu ! Les domestiques ! Les domestiques !

Alexandra a tout à coup cessé de crier. Sa bouche était toujours grande ouverte, mais son visage avait pris une teinte bleuâtre. Elle a mis une main à sa gorge. J’entendais sa respiration sifflante. Ce qui ne m’a pas vraiment surpris. Mimi m’avait prévenu que Mme Alliger était asthmatique.

Simon a crié par la fenêtre :

— Où est ton inhalateur, Sandy ?

Quand bien même elle l’aurait entendu, elle n’était visiblement pas en mesure de répondre. Elle s’est jetée sur son panier. À côté des roses, bien en évidence, se trouvait un gros spray. Elle l’a attrapé, secoué, et s’est fait une pulvérisation dans la bouche.

Ça n’a pas eu l’air d’agir. Elle a jeté un regard désespéré à Simon, puis s’est précipitée vers la maison.

— Ne cours pas, Sandy ! a-t-il crié. Tu sais que ça ne fait qu’empirer les choses !

Elle a disparu de mon champ de vision. Une porte a claqué.

J’ai proposé :

— Souhaitez-vous que je revienne à un autre moment ?

Il s’est retourné.

— Quoi ? Oh non. Ça ira mieux dès qu’elle aura pris le reste de ses médicaments et qu’elle se sera étendue un moment dans sa chambre. Elle fait de l’asthme, elle a de la tension et un glaucome. Et elle a des remèdes différents pour chacune de ces maladies. Elle prend également des anorexigènes et elle boit du vin, bien que notre médecin le lui ait déconseillé, car ça annule l’effet des autres médicaments. Dans quelques minutes, elle sera rétablie.

Je m’attendais à ce qu’il aille rejoindre sa femme dans sa chambre pour la réconforter et la soutenir. Au lieu de ça, il a déclaré :

— Quelle salope, cette Diane ! Elle sait que Sandy fait une crise d’asthme à chaque fois qu’elle s’énerve !

Il a appuyé sur un bouton à sa gauche. Un pan du mur a glissé et révélé un cabinet à alcool. Sa main tremblait quand il s’est servi quelques centilitres de Wild Turkey. Il a vidé son verre avant de se souvenir des bonnes manières.

Il m’a offert à boire.

J’ai failli refuser, puis je me suis ravisé :

— Pourquoi pas ? Je prendrais volontiers un whisky.

Si je picolais avec lui, il m’en dirait sans doute plus que si nous restions sobres.

13

J’attendais d’Alliger qu’il soit maître de lui et des autres, comme le capitaine Achab avant que la grande baleine blanche lui arrache une jambe. J’avais au contraire devant moi un homme obligé de naviguer à vue dans les mers dorées de l’alcool, trois écoutes dans le vent, avant de pouvoir évoquer ses problèmes familiaux. Il était aussi verbeux qu’Ismaël, le narrateur de *Moby Dick*. Il parlait de tout et de n’importe quoi, sauf de la raison pour laquelle il m’avait embauché. J’ai fait preuve d’une patience d’ange, en apparence tout du moins, jusqu’à ce qu’il ne puisse plus repousser l’heure des révélations. Nous en étions à la moitié de notre deuxième dose de dix centilitres de whisky.

Son fils, m’expliqua-t-il, s’était rendu un an auparavant à Los Angeles pour régler des affaires et rendre visite à des amis. Huit jours après son départ, Roger avait téléphoné de Las Vegas, dans le Nevada.

Il venait d’épouser une femme du nom de Diane Rolanski.

— Il a refusé d’admettre qu’il avait agi sous l’emprise de l’alcool. Il a déclaré qu’il l’aimait sincèrement, et qu’il en serait de même pour nous. Je l’ai questionné sur elle. Son père était plombier à Pasadena. Il ne possédait même pas sa boutique, il était employé. Et polonais, en plus de ça ! Ne vous méprenez pas. Je n’ai aucun préjugé. Cependant…

— Quelle que soit la faiblesse du niveau social, chaque personne est unique, ai-je déclaré. Je le crois fermement, même si je reconnais ne pas être en mesure de le prouver scientifiquement.

Il m’a dévisagé un moment, puis a déclaré :

— Chaque personne est unique. Mais pour autant, tout le monde ne se vaut pas. (Après une longue gorgée de Wild Turkey, il a repris :) Passons. M. Rolanski est mort quand Diane avait treize ans. Sa mère et elle sont alors allées vivre à Los Angeles. Peu après que Diane eut terminé ses études secondaires, leur maison a brûlé. Mme Rolanski est morte dans l’incendie. Qui s’est produit en l’absence de Diane.

» Roger ignore le montant de la prime d’assurance que Diane a touchée à la mort de sa mère. Il prétend que cela n’a pas d’importance. Déclarant que nous sommes en Amérique ! Croyez-vous à une chose pareille ? Roger avait expliqué à Simon que Diane était la secrétaire d’un dirigeant de compagnie pétrolière, mais qu’elle suivait des cours du soir dans une école de commerce.

— Tout cela n’était pas de bon augure, a poursuivi Simon. J’ai cependant recommandé à ma femme de ne pas céder à l’hystérie. Je lui ai certifié que Roger reviendrait vite à la raison, et que j’arrangerais alors un divorce discret dans un autre État, et ce en dépit des frais à engager. Puis que je rappellerais notre fils à l’ordre. Ce genre de situations gênantes était désormais exclu. Que ce soit la dernière fois.

Alexandra n’avait pas supporté que Simon lui recommande de ne pas se laisser aller à l’hystérie.

Tout en jurant ses grands dieux n’avoir jamais perdu le contrôle d’elle-même, elle avait eu un accès de rage, puis une crise d’asthme.

Je n’étais pas vraiment étonné qu’il m’en dise autant sur sa femme. Mimi l’avait décrit comme un homme très sûr de lui, froid, voire collet monté. Mais la plupart du temps, les gens sont aussi instables que la météo. Sans compter qu’il avait besoin d’avouer à quelqu’un les souffrances qu’il endurait depuis si longtemps. Apparemment, et c’était triste, il n’avait aucun ami à qui se confier. Raconter ses malheurs à une personne qui ne faisait pas partie de ses

pairs et qui tiendrait sa langue le rassurait. Il devait cependant se désinhiber pour ça.

Ou peut-être était-ce l'effet du charme Corbo. Je dégageais quelque chose qui poussait les gens à éclore comme une fleur au soleil. Ou au choix, comme dit Mimi, à ouvrir en grand le robinet à confidences.

Roger avait raison sur un point, m'a appris Simon.

Diane était encore plus belle que Nessy, sa première femme. Mais, comme cette dernière, Diane était une salope de première catégorie.

— Diane ne possède pas la classe de Nessy. Elle est vulgaire, ostentatoire et n'a aucune retenue. Mais je dois reconnaître une chose. Malgré les apparences, Diane n'est pas une potiche. Les potiches sont des idiotes, des filles dotées d'une cervelle de moineau, n'est-ce pas ? Pas elle. Le problème, c'est qu'elle est beaucoup plus belliqueuse que Nessy. Belliqueuse et dangereuse, selon moi.

En mon for intérieur, je me suis pourtant fait la réflexion que ce n'était pas elle qui proférait des menaces avec un sécateur à la main.

J'ai déclaré :

— Ce n'est pas l'œil du cyclone.

— Vous avez raison. Cette femme est un cyclone à elle toute seule. De surcroît, elle essaie de monter Roger contre nous. Malgré ce que Diane a dit à Sandy, Roger ne prend pas le parti de sa mère à chacune de leurs disputes. Seule une reine des mensonges peut affirmer ça. Même si, ces derniers temps, Roger a tendance à capituler devant Diane. Je regrette d'avouer ça de mon propre fils, mais il est – je n'irais pas jusqu'à dire faible – en tout cas trop peu combatif par rapport à ce que je souhaiterais. Il a hérité ça de sa mère. On retrouve ce trait chez plusieurs Vongrister. J'ajouterais qu'en plus d'un triste penchant pour les belles femmes, il a tendance, même je déteste le dire, à… à consommer parfois des substances plus fortes que l'alcool.

— C'est l'époque qui veut ça, ai-je dit.

— Ce n’est pas une excuse. Pas pour un Alliger.

Contrairement aux deux fois précédentes, il ne s’est pas levé pour remplir nos verres vides.

— Soyez gentil, allez chercher la gouteille. Pardon, la bouteille.

Son visage et ses yeux étaient maintenant aussi rouges que le cou d’un dindon.

Je me suis approché du bar. Pendant que j’avais le dos tourné, il a réussi à s’extraire de son fauteuil et à s’approcher de la fenêtre. Le sol devait être sous ses pieds comme un pont de bateau dans une mer agitée.

— Venez ichi, a-t-il dit d’une voix pâteuse.

Je me suis exécuté et je lui ai tendu son verre.

Il parlait très lentement, et ce afin de contrôler son énonciation. Mais il perdait rapidement la bataille.

— Roger n’est pas mon seul chouci. Il y a auchi ma femme. Regardez-moi cha.

— Où est-elle ?

— Touchours… Toujours dans cha chambre, j’echpère. Je ne parlais pas d’elle. Je parrais de ches… ches russes. Ruches.

Plusieurs d’entre elles dépassaient de la cime des pins à l’ouest du jardin.

— Voija… Voijà la preufe de chon amour… De j’amour qu’eje me porte ! Chette chajope chait que je chuis ajergique au gard des agueilles. J’ai fait j’an dernier un choc ana… anaphylactique à cauche d’une biqûre. Ch’ai gonchlé… très fite. Je parje de mon gras. Mon bras. Sans inchechion d’agrénaline, che cherais mort. Ch’ai enchuite chris des antihichtaminiques, puis des tomchrimés de tortichone pendant chinq chemaines. La crochaine vois, che richque de bourir.

Il a agité la main qui tenait le verre et a renversé du whisky sur le tapis.

— Jes chleurs… Et jes… chévriers. Févriers. Cha aguire les agueilles. Vous chavez, ces petites garches jaunes et noires

avec jeur gard… dard. Cha pourrait me cuer. Che n’oche même pas dechendre dans mon propre chardin… jardin.

— Pourquoi ne vous en débarrassez-vous pas ?

— Les chleurs chont la jumière de cha vie, j’une des cheules choses qui la pouchent enchore à fivre… qu’elle dit. Elle refuche de ch’en chéparer. Et je ne fais pas echpliquer à un chribunal que che n’ai pas le gourage d’impocher ma cholonté à mon épouche… Roger est choumis à cha femme… Moi pas. Quant à mettre le cheu à ches abominables inchectes… insectes… Je l’entends hurler d’ichi.

Il s’est ensuite mis à parler encore plus lentement, mais de manière beaucoup plus compréhensible.

— Mère agore Roger pour la chimple raison c’est chon petit-fils, mais en fait, elle n’a que peu de rechpect pour lui. Elle chait qu’il est… enfin… je vais être horriblement direct : pitoyable. Vraiment pitoyable. Elle chait aussi que Rosemary – notre fille – est encore pire.

Il a vidé son verre, s’est tourné, a titubé jusqu’au fauteuil derrière son bureau et s’y est affalé. Une minute plus tard, la tête posée sur la table, il ronflait.

J’avais été très mauvais. Je ne savais toujours pas ce qu’il voulait que je fasse, même si j’avais la certitude que cela concernait sa belle-fille. Mimi allait être furieuse contre moi, et je ne pourrais pas lui en vouloir. L’alcool peut constituer un outil efficace pour un détective privé, à condition de l’employer intelligemment. Mais si lui-même se saoule, ça devient une histoire d’arroseur arrosé.

Que faire, maintenant ? J’avais tout intérêt à ne pas être là quand il se réveillerait. Il risquait de se sentir honteux et humilié. J’ai arraché une page au bloc posé sur le bureau, j’y ai rédigé un bref message et je l’ai laissé devant lui.

Avant de quitter les lieux, il fallait que je me déleste d’un peu de whisky. J’ai entrouvert la porte au milieu du mur sud. Comme je l’espérais, elle donnait sur des toilettes. Qui étaient très vastes, avec beaucoup de marbre. Les robinets

étaient plaqués or et le papier hygiénique pourpre décoré de grands A noirs en monogramme. A pour Alliger, sans aucun doute. En revanche, le papier peint se décollait dans un coin au niveau du plafond.

Tandis que je recréais les chutes du Niagara dans la cuvette, j'ai regardé autour de moi. Il y avait deux petites masses sombres dans un coin, par terre sur ma gauche. C'étaient les seules traces de saleté sur un sol carrelé blanc sinon impeccable. Après avoir remonté ma braguette et m'être lavé les mains, je me suis approché, tout en me répétant que la propreté de cet endroit n'était pas mon problème. Je me haïssais de céder à ma pulsion.

Mon père dit que je suis comme ma mère, que je voudrais nettoyer la terre entière. C'est ce qui m'a poussé à devenir policier, puis détective privé. Mais je n'arriverai jamais à débarrasser le monde de sa crasse, c'est-à-dire de ses criminels.

En me penchant, je me suis rendu compte qu'il s'agissait de deux abeilles mortes, autrement dit, Apis mellifera. Munies des dards que Simon craignait tant.

Comment s'étaient-elles introduites dans le bureau ?

Les fenêtres étaient équipées de moustiquaires, de même que la porte d'entrée. Quant à celle des toilettes, elle ne s'ouvrait que pour laisser passer quelqu'un.

J'ai pris une abeille entre le pouce et l'index et je l'ai observée avec attention. Son corps velu d'un centimètre de long n'était pas aplati. Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle n'avait pas succombé à un coup de tapette. Mais cela m'aurait étonné que Simon l'ait tuée. Dans ce cas, il s'en serait débarrassé sur-le-champ. Un domestique, lui, l'aurait jetée dans les toilettes. Je les ai mises toutes deux dans l'un des morceaux de pâte à modeler que je garde dans la poche de ma veste. Qui contenait encore l'œil en plastique de la Mystérieuse Étrangère ainsi que sa coquille.

Après avoir bu un grand verre d'eau, j'ai quitté la maison de la manière dont j'étais entré. Je n'étais pas

complètement sobre, mais pas ivre non plus. Je flottais quelque part entre les deux, tout en restant maître de moi.

J'étais tenté d'aller faire un tour à la cuisine pour bavarder avec les domestiques. Mis à part Dieu, c'étaient les personnes les mieux renseignées sur les habitants de l'étage. Mais il régnait dans cet endroit une telle agitation que j'ai préféré de ne pas interrompre leur travail. En rejoignant la façade de la maison, j'ai constaté que la Ferrari de Diane avait disparu. J'ai appelé Mimi sur mon téléphone portable, et elle m'a écouté sans m'interrompre. Puis elle a gloussé :

— Ce vieux Simon s'est pris une cuite. Bien, bien. Je savais qu'il buvait un peu de vin de temps à autre, rien de plus. Peut-être est-ce l'effet de ton charme. Tu dégages des ondes qui délient les langues. Des ondes insaisissables. (Elle s'est tue, puis a ajouté :) Peut-être que ce n'est pas toi. Peut-être que Glinna jette des sorts pour t'aider.

Nouvelle surprise. Je ne lui avais jamais dit que Glinna était un mage, ou tout du moins, qu'elle prétendait l'être. Mais j'aurais pu me douter que Mimi le savait.

— Viens faire un pow-wow au bureau, a-t-elle conclu.

Au moment où je reculais pour quitter le garage, j'ai aperçu dans mon rétroviseur une Cord blanche de 1935, une superbe pièce de collection, qui remontait l'allée en direction du manoir. Une main actionnait la poire d'avertisseur placée à l'extérieur de la vitre du conducteur. Je n'en ai tenu compte qu'au troisième coup de klaxon. J'ai arrêté ma voiture.

La portière basse s'est ouverte. La dame qui est sortie de la voiture était habillée comme une jeune femme délurée des années vingt. Bandeau bleu ciel autour de ses cheveux courts et noirs, collier rouge sombre étincelant, robe azur et rouge sombre, sans doute très chère, s'arrêtant au-dessus du genou, bas noirs et sandales bleu pâle avec des talons de taille moyenne. La dame en question, qui mesurait un mètre soixante-cinq, avait des bras et des jambes maigres.

Il ne pouvait s’agir que de Faith Alliger, la grand-mère de quatre-vingt-douze ans.

Elle m’a fait signe. J’ai reculé ma Ciera et stoppé à quelques mètres de la Cord, puis je suis descendu pour m’approcher d’elle. Malgré ses nombreuses rides, son visage délicat laissait deviner combien elle était belle autrefois. Mais ça, je le savais déjà grâce à la photo sur le bureau de son fils. Ses cheveux étaient teints, bien entendu.

Elle s’est approchée tout près de moi, m’a dévisagé de ses yeux bleu délavé, a reniflé, puis a pris un air méprisant et reculé. Sa voix, certes fêlée, n’en était pas moins assurée.

— Jeune homme, vous avez bu.

J’ai fait une petite courbette.

— Si je ne m’abuse, je m’adresse à Faith Alliger, la matrone de ce majestueux manoir.

Elle a souri.

— La matrone… On ne m’a jamais appelée comme ça. En ma présence, tout du moins. Qui êtes-vous ?

— « Demanda la chenille à Alice. » Je m’appelle Thomas Gresham Corbo.

— Gresham ? Comme le célèbre économiste, conseiller de cette chère reine Bess ? Ou est-ce une coïncidence ?

— Vous avez deviné juste. « L’argent sale engendre l’argent propre. »

Elle a hoché la tête. On aurait dit un oiseau essayant de deviner si j’étais un chat ou un étrange mais inoffensif animal.

— Je sais qui vous êtes et ce que vous faites ici, a-t-elle déclaré. Mon fils et son épouse ne m’ont pas parlé de vous, mais j’ai mes sources.

« Une autre Mimi Bonfond », ai-je pensé.

Après un bref silence, elle a repris :

— À propos de détectives privés, ce dont nous n’étions pas en train de parler, j’ai connu Raymond Chandler. Pas au sens biblique. Je connaissais aussi Georges Simenon, le père

de la série de l’inspecteur Maigret. Qui a un jour essayé de me mettre dans son lit. Nous n’étions plus dans notre première jeunesse, mais ça n’a pas eu l’air de le gêner.

Tout ce que j’ai pu me dire était : « Une fois de plus, je peux réviser mon jugement sur les Alliger. » J’avais pourtant l’étrange conviction que, malgré notre différence d’âge et de classe sociale, nous étions étrangement attirés l’un par l’autre. Glinna aurait dit que nous avions été amants dans une vie antérieure.

Elle a posé sa main sur mon bras et m’a annoncé :

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je suis si sincère avec vous. Je l’ignore. Vous dégagez quelque chose. Ce qui n’est pas le cas des gens que je fréquente désormais, maintenant que mes vieux amis sont décédés. Qu’en pensez-vous ?

— Je pense que vous vous moquez de moi. Cependant, je peux dire en toute sincérité que vous me plaisez beaucoup. J’ignore pourquoi. Je n’ai nulle intention de quitter ma femme pour vous.

J’ai souri. Elle a ri.

— Simon et Alexandra veulent que vous apportiez la preuve que leur belle-fille a un passé honteux.

— Je ne peux rien vous dire à ce sujet.

— Jeune homme, à moins que vous n’ayez un rendez-vous urgent, faites-moi le plaisir de me suivre dans mes appartements. Je souhaite simplement bavarder un moment avec vous. Acceptez de consoler une vieille dame, même si vous avez le droit de douter que je sois une dame. Vous n’avez pas idée de combien je me sens seule et de ce que je m’ennuie. J’aimerais mieux vous connaître. Vous restez libre de partir quand bon vous semble. Dans cette hypothèse, je ne serai que très légèrement blessée.

J’ai souri puis déclaré :

— J’ai rendez-vous avec ma patronne. Néanmoins, j’accepte de vous accompagner. Montrez-moi le chemin.

Elle a attrapé son sac sur le siège de la Cord, puis s’est dirigée vers la maison à une allure preste pour son âge. Son dos était droit, et non courbé en forme de point d’interrogation comme tant de vieilles femmes aux os ramollis. Elle s’est arrêtée devant la porte et a attendu que je la lui ouvre.

Je me suis acquitté de cette galanterie en haussant les sourcils.

— J’ai toujours pensé que les hommes faisaient de meilleurs portiers que les femmes, a-t-elle expliqué. Et je n’ai jamais cru à l’égalité des sexes. Les femmes sont supérieures, si l’on excepte la bêtise qu’elles mettent à choisir leurs compagnons. Vous êtes d’accord ?

— Je refuse de parler de religion, ai-je répondu en refermant la porte.

Je venais donc de monter d’un cran dans l’échelle sociale. Tout à coup, j’étais digne de franchir la grande porte. Toujours plus haut, Tom Guenille ! Horatio Alger aurait été fier de moi.

Nous avons traversé un grand hall dont le sol était composé d’une mosaïque en marbre, en direction de l’immense salon où la famille n’avait pas l’air de venir souvent. Le sol était en parquet ciré, les meubles de style Louis XIV, un Louis en tout cas. Je ne m’y connais guère.

Le plafond était très haut, et un balcon orné d’une rampe sculptée dominait le mur ouest. En dessous, près du mur nord, trônait une monumentale cheminée en marbre blanc. Elle était surmontée d’une grande peinture à l’huile qui représentait un homme d’âge moyen aux cheveux noirs avec une longue barbe élégante, un nez de faucon et une bouche pincée. Sous ses yeux, on distinguait ses cernes, le trait héréditaire de la famille.

— Le vieux Fritz, notre ancêtre, a annoncé Faith. Il est mort en comptant son argent. Une fin tout à fait digne de lui.

J’ai cru percevoir un petit sifflement très loin. Alexandra était-elle encore en train de faire une crise d’asthme ?

Nous nous sommes dirigés vers un escalier qui ressemblait à celui où Rhett Butler avait porté Scarlett O’Hara pour leur seule nuit de passion sexuelle, puis nous l’avons contourné pour rejoindre une cage d’ascenseur en verre gravé à l’eau-forte.

Lequel ascenseur nous a conduits au dernier étage, à savoir le troisième. Faith Alliger m’a ensuite entraîné vers une porte de l’autre côté du couloir, puis fait signe de la lui ouvrir.

14

Le salon était encombré de meubles, de photos et de tableaux. Mes pieds ont été happés par un tapis d'Orient comme s'il s'agissait de sables mouvants.

Au-dessus de nos têtes, plusieurs anciens ventilateurs à grosses pales tournaient paresseusement. Il faisait bon dans la pièce, mais ce n'était pas la chaufferie dont je craignais que la dame ait besoin pour faire circuler son vieux sang.

— Vous pouvez retirer votre veste, m'a-t-elle offert.

Elle s'est dirigée vers un coin occupé par deux divans confortables et un fauteuil, dans lequel elle s'est assise. Devant nous, se trouvait une grande table basse en teck où reposaient plusieurs photos en noir et blanc encadrées. J'ai attrapé la plus proche de moi.

Je ne m'attendais vraiment pas à y découvrir le visage du jeune Ernest Hemingway, l'auteur de *Pour qui sonne le glas* ainsi que de nombreuses autres œuvres de fiction.

Encore plus surprenante était la dédicace manuscrite : « À Faith, un esprit libre, avec *la grande passion**, Ernie. »

Sur une autre photo, on voyait deux hommes debout de chaque côté d'une belle jeune femme, avec chacun un bras passé autour de ses épaules.

— C'est moi. J'étais la quintessence de la jeune Américaine délurée dans le Paris de la fin des années vingt. Coiffure à la garçonne, bandeau de perles dans les cheveux, jupe courte, chaussettes roulées à hauteur des genoux, chaussures à talons hauts. Les deux hommes sont Joan Mirô

et mon amant, Avram Gessner. Il y a un Mirô sur ce mur (qu'elle a désigné) et un Avram sur celui-là.

Mirô était l'un des plus grands peintres de l'art abstrait et de la fantaisie surréaliste. Mais qui était Avram Gessner ?

En me dirigeant vers le mur opposé, je suis passé près de tables ornées de lampes avec des abat-jour à franges, d'un gramophone à manivelle muni d'un gros pavillon, et d'une chaise Art déco en jade et en ivoire au profil aérodynamique. Le tableau de Gessner, plutôt grand, était suspendu au-dessus d'une commode espagnole sculptée.

Cette pièce, qui rassemblait différents styles et époques, était un temple dédié aux souvenirs de Faith.

Les souvenirs servent à nous réconforter, et non nous assombrir, ce que Faith avait parfaitement compris.

Chaque relique entretenait une flamme dans son cerveau vieux de quatre-vingt-douze ans.

Le tableau de Gessner était d'inspiration surréaliste. Un trait allant de gauche à droite dessiné à un angle de quarante-cinq degrés séparait le ciel de la surface d'un océan. Le ciel était d'un bleu bien plus intense que les fonds marins. Un seul être vivant, affublé d'une queue de poisson, d'organes génitaux masculins et de seins de femme, nageait dans le ciel.

Il y avait au-dessus de lui une paire de poumons humains. Et, flottant dans la mer, un cerveau dont les nerfs pendaient comme les filaments d'une méduse.

Un immense œil observait le nageur depuis le fond de l'océan. C'était celui d'un monstre enfoui dans les algues, prêt à le dévorer.

Le spectateur de cet art cubiste et surréaliste était censé contempler le tableau jusqu'à s'y perdre. En théorie, cela revenait à traverser un mur afin de passer dans un autre univers. Je me suis exécuté. Tout du moins, j'ai essayé. Au bout d'à peu près une minute, je sentais l'eau de mer – ou était-ce l'air liquide du ciel ? – sur moi. Je sentais la pression du contrecourant et j'entendais le bruit sourd du nageur qui

agitait les bras dans l'eau, ainsi que le lointain mais fort rugissement de l'énorme monstre des abysses.

J'éprouvais le désespoir du nageur perdu, à bout de souffle, son intelligence réduite à une lueur, qui luttait de toutes ses forces pour récupérer ses poumons et son cerveau, créatures indépendantes flottant de plus en plus loin de lui.

Je suis revenu sans remords dans un monde que je connaissais mieux. J'ai expliqué à Faith ce que j'avais ressenti pendant que je me trouvais « à l'intérieur » du travail de Gessner. Elle a eu l'air contente.

— Vous avez sans aucun doute beaucoup d'imagination.

— En effet, même si certains me trouvent étrange. Par exemple, quand j'étais enfant, un jour que je me promenais dans la forêt de chênes près de la maison de mes parents, j'ai vraiment *vu* Pocacahontas, l'illusionniste des mythes indiens de Peoria. Il ressemblait à Bugs Bunny. Ce jour-là, j'étais éveillé, même si plusieurs fois au cours de mon enfance, je lui ai parlé en rêve.

» Mais pour être honnête, je préfère des tableaux comme *Œdipe et le sphinx* d'Ingres, ou les paysages marins de Winslow Homer et l'art du Grand Ouest de Frederick Remington. Des œuvres figuratives et réalistes. Les tableaux de Picasso et de Mirô ne trouvent pas vraiment d'écho en moi. Pourtant, et ce grâce aux cours d'esthétique de mon père quand j'étais jeune, je ne me sens pas désorienté par l'art contemporain. Et j'adore le surréalisme et l'absurde en littérature, comme le dadaïsme de Henry Miller dans *Tropique du Capricorne*.

— Que votre cœur de classe moyenne soit pardonné, a-t-elle décrété. Au moins, vous êtes franc. Il y a tellement d'hypocrites en matière artistique, savez-vous. Mais assez parlé de ça. Souhaitez-vous un thé ?

— Avec plaisir.

Je m'attendais à ce qu'elle appelle un domestique.

Au lieu de ça, elle a ouvert son petit sac orné de minuscules dessins de poissons argentés et en a sorti une fine flasque en argent. Selon ses instructions, je me suis approché d'un imposant buffet en acajou décoré de gargouilles et de démons qui lançaient des regards mauvais ou poussaient des cris silencieux. J'y ai pris deux verres à pied en cristal de roche superbement taillé et je les ai posés sur la table devant elle.

Tout en versant le contenu de la flasque, elle m'a expliqué :

— Je les ai achetés à Istanbul. L'escroc qui me les a vendus m'a assuré qu'ils avaient été façonnés pour Harun al-Rashid. Vous connaissez ?

Qu'est-ce que c'était que toutes ces questions ? Je ne postulais pas à un doctorat ! J'avais l'impression d'être passé à la question par mon père sur un cours qu'il avait récemment donné à l'intention d'une seule personne : moi. L'espace d'un instant, je suis retombé en enfance, obligé de répondre à un interrogatoire sur un livre qu'il m'avait fait lire, alors que je mourais d'envie d'aller jouer avec mes camarades.

— Bien sûr, ai-je répondu. C'était le calife de l'Empire islamique à l'époque où ce dernier s'étendait de l'Espagne à l'Inde. Il gouvernait depuis Bagdad, au VIIIe siècle après J.C., je crois. C'est aussi un personnage majeur des *Mille et une nuits*.

Elle a souri en me tendant un verre qui contenait cinq centilitres de liquide.

— Décèlerais-je en vous un certain agacement ?

— Je ne suis pas l'*Encyclopaedia Britannica*.

— Vous ne lui ressemblez pas du tout. En tout cas, ce marchand mentait sans doute sur le fait qu'ils ont appartenu à al-Rashid.

Elle a levé son verre. Qui tremblait à peine dans sa main.

— À ta santé, Salaam ! Et mort aux chiens infidèles !

J'ai levé le mien.

— Mort à ceux qui préfèrent la fidélité à la lettre plutôt qu'à l'esprit !

Le « thé » était en réalité un scotch pur double malt. J'ai bu quelques petites gorgées, puis j'ai reposé mon verre.

— Excellent. Mais j'ai suffisamment bu aujourd'hui pour plusieurs mois.

Je constituais un auditoire attentif, ce qu'elle n'avait apparemment pas eu depuis longtemps. Elle ne voulait pas me laisser partir. Ça ne me posait pas de problème. J'ai appris qu'elle était née et avait grandi à Peoria, qu'elle était sortie diplômée de Vassar en 1924, puis partie pour Paris, bien que son père, un riche banquier et président de plusieurs sociétés, n'aimât guère l'idée de la savoir sans chaperon dans ce « cloaque de Grenouilles iniques ».

— J'écrivais une fois par semaine à mes parents une longue lettre où j'évoquais les lieux de culture et leur expliquais à quel point mon français s'améliorait. Je leur racontais tout ce que j'apprenais sur la culture, l'histoire et l'art. Je ne mentais pas. Ce que je leur cachais, c'est que je vivais dans le quartier de La Ruche près de Montparnasse, et que les gens que je fréquentais chaque jour étaient des écrivains et des artistes si dégénérés qu'ils les auraient considérés comme au-delà du seuil de rédemption. Je ne leur disais pas non plus avec quelle rapidité et avec quelle facilité je m'étais débarrassée de mes habitudes issues d'une petite ville luthérienne du Midwest américain, comme un serpent se débarrasse de sa mue. Je semblais faite pour la vie de bohème : chambres sordides pleines de cafards, de poussière, corps et sous-vêtements sales, pots de chambre, pas d'eau courante. La contrepartie, c'étaient des idées radicales, des expériences artistiques osées, et des conversations fougueuses et passionnantes à la terrasse des cafés et dans les restaurants bon marché. La plupart de ces hommes et de ces femmes ont plus tard été reconnus comme des grands.

» Mes parents ne sont jamais venus me voir : ils étaient très occupés et mes visites en été et à Noël leur suffisaient.

Elle est restée silencieuse un moment, tandis qu'elle revivait mentalement ces jours et ces nuits animés, excitants et parfois dangereux du Paris post-Première Guerre mondiale. Je l'enviais.

Elle ne s'est pas départie de son silence pendant un long moment, puis a repris :

— J'avais des amants. Ça allait d'une énorme et affreuse brute de facteur mais il faisait l'amour comme un dieu ! – à certains dont les œuvres sont aujourd'hui accrochées au Louvre, ainsi que dans les musées et les collections privées partout entre New York et Tokyo. J'ai eu deux fois la blennorragie, trois fois des morpions, et une fois la syphilis. Il n'y avait pas d'antibiotiques à l'époque, vous savez, et on ne guérissait pas si facilement. En réalité, on pouvait mourir, devenir fou, voire les deux, à cause de la syphilis. Ça m'a fait peur. À partir de ce moment-là, je suis devenue plus sélective dans le choix de mes amants. Tout du moins, j'ai essayé.

Elle a fait une pause, puis m'a demandé :

— Je vous choque ou je vous gêne, peut-être ?

J'ai fait signe que non.

— C'est bien ce qui me semblait. Je continue. J'ai rencontré Avram, un Juif de nationalité russe. Il parlait français avec un accent yiddish. Après la révolution de 1917, il n'a pas tardé à comprendre que l'antisémitisme était loin d'être mort en Russie, et que la censure en matière de littérature et d'art n'était pas du tout de l'ordre du passé là-bas.

» Je suis tombée profondément amoureuse de lui et je lui suis restée fidèle, ce qui n'était pas simple à l'époque. Je crois que s'il avait vécu plus longtemps, il serait devenu célèbre. Nous avons eu trois années de bonheur – une fois que je l'ai convaincu de réduire sa consommation d'ail. Puis… il est mort de la typhoïde.

» J’ai été très triste. Je me suis mise à boire beaucoup d’absinthe et à fumer nettement plus de haschisch qu’avant. J’ai perdu tout intérêt pour le sexe.

» Finalement, j’ai décidé de rentrer. J’épouserais un homme du pays, un de ceux qui fréquentait le country club et le yacht club, évidemment, et je comblerais mes parents. Je voulais me fondre dans ce mode de vie. L’idée me paraissait même séduisante. C’est dire à quel point j’étais déprimée, seule et nostalgique à l’époque !

— Je ne pense pas que vous ayez fait un bon caméléon, ai-je avancé.

— Eh bien, vous vous trompez. Je me suis en réalité convaincue que j’étais heureuse et que j’appartenais vraiment à la bourgeoisie inculte, comme l’a appelée Mencken. Je n’étais bien sûr pas aussi franche qu’aujourd’hui. Je suis maintenant une femme très vieille et très riche. Je n’ai pas à prétendre être ce que je ne suis pas. Pourtant, même mon comportement relativement modéré et inoffensif dérange ma famille. Tous les Alliger sont nés avec un piquet complètement gelé allant de l’anus au cerveau. Ils font en sorte de s’accommoder de ma présence comme ils le peuvent.

Elle a gloussé. J’ai demandé :

— Que vous est-il arrivé après votre retour de Paris ?

— J’ai fréquenté beaucoup d’hommes de mon milieu, bien entendu, puisque c’est ce qu’on attendait de moi. Je jouais au bridge, au tennis et au golf. Je suis devenue experte en ball-trap et en chasse au canard. Je participais à beaucoup de ventes de charité, je levais des fonds, j’étais très active sur le plan civique. Peoria, vous le savez, a toujours eu le sens de la communauté. Toutes proportions gardées, nous avons plus de citoyens actifs par habitant que, par exemple, New York ou Chicago. Ils pullulent.

» Puis j’ai rencontré Simon Alliger, qui m’a appris à piloter un avion. Cela m’a amusée. C’était un beau et impétueux jeune homme, un sportif, un athlète, diplômé de Harvard en

économie. Toutes ces choses qui impressionnaient la génération de ses parents et la sienne. Il n’y connaissait strictement rien en littérature, en art, en science ou en histoire, mais cela n’avait aucune importance dans son milieu. Quand il était saturé de whisky de contrebande, il pouvait même se montrer brillant. Cela durait une demi-heure.

— Mais vous l’avez quand même épousé ?

— Pas tout de suite. Les autres avaient beau le considérer comme la proie idéale, un poisson de taille record, je n’arrivais pas à me résoudre à accepter sa demande en mariage. Et puis…

J’ai attendu. Elle a froncé les sourcils. Il était évident qu’elle n’aimait pas cet épisode de sa vie.

— D’abord, ma mère est morte d’un cancer. Elle a été enterrée le 22 octobre 1929, une semaine avant le Mardi Noir, le jour où la Bourse a plongé, le début de la Grande Dépression. Les banques ont fermé, les usines ont fait faillite, les files d’attente à la soupe populaire se sont vite allongées.

» La banque de mon père a été emportée dans le tourbillon, et sa fortune réduite à néant. Il n’a pas eu le courage d’affronter la disgrâce, la pauvreté et une possible peine de prison pour usage illégal des fonds de la banque. Il s’est apparemment dit qu’il n’y avait qu’une issue à tout cela. La suite a été reconstituée par la police. Il a pris un ascenseur jusqu’au dixième étage du Peoria Life Building, à l’époque le bâtiment le plus élevé de la ville. Apparemment, il avait l’intention de sauter dans le vide ou de se tirer une balle dans la tête.

» Il était penché à la fenêtre, le pistolet armé dans la main, indécis. Puis son cœur a décidé à sa place. Il s’est arrêté de battre. L’arme, qui s’est échappée de sa main sans vie, a fait une chute de dix étages jusqu’au trottoir. L’impact a déclenché le coup de feu. La balle a traversé

selon un angle ascendant le cerveau d’un agent de change ami de Père.

Elle est restée silencieuse pendant quelques secondes, puis a éclaté de rire.

— L’agent de change avait eu l’intention de sauter du Peoria Life Building. Il avait laissé un mot dans son bureau pour expliquer qu’il était ruiné et qu’il allait être accusé d’avoir fait un usage impropre des fonds de ses clients, même s’il n’avait pas l’intention de les escroquer. Comme tant d’autres, il avait acheté des actions à risque, et le crash l’avait ruiné, de même que ses investisseurs.

» D’après les témoins, juste avant que l’arme heurte le trottoir, l’homme avait fait halte devant l’entrée de l’immeuble, était resté immobile un moment, puis avait fait demi-tour. Il avait dû changer d’avis quant à son suicide et retournait à son bureau récupérer le mot avant que quelqu’un le découvre. Mais c’était trop tard. Le destin avait déjà décidé de son sort.

— Et voilà pour le libre arbitre, ai-je dit. L’univers n’est pas fair-play. L’individu ne maîtrise pas toujours sa destinée.

Elle a repris :

— Jusque-là, j’étais riche, et tout d’un coup, je suis devenue très pauvre. Les prudents Alliger s’étaient quant à eux retirés du marché boursier avant que les choses tournent au vinaigre. Même si leurs nombreuses affaires ont souffert, ils ont évité le pire. J’ai donc épousé Simon, et Simon Junior est né quelques années plus tard. Je me suis ensuite rendu compte que je n’étais rien de moins qu’une prostituée, à ce détail près que j’étais une prostituée riche et respectable.

» Je n’ai jamais été amoureuse de Simon, cependant j’étais attachée à lui, j’avais mes livres, ma musique, et je peignais, même si je n’ai guère de talent en ce domaine. De tous les gens que je fréquentais, Bobbie Gerichter, ma cousine, était la seule qui me ressemblait. Elle a toujours été merveilleusement drôle.

Elle s’est tue puis a annoncé d’une voix brisée :

— Bobbie est morte il y a trois ans. Depuis, je me sens très seule.

— Je suis désolé, ai-je dit. Sincèrement.

— Je n’ai pas le droit de me plaindre.

J’ai annoncé :

— J’ai vu la photo de votre mari et vous en costume de chasse. Il y a un détail qui m’intrigue à votre sujet. Une amie (je pensais à Mimi) m’a appris que votre mari et vous aviez dû tuer des gens pour échapper à une embuscade, une sorte de tentative d’enlèvement. C’était sur la route près de la Duck Inn, après une partie de chasse. Je crois savoir que les journaux en ont beaucoup parlé.

Elle a haussé les épaules et répondu :

— Je ne suis pas fière de cette histoire et je n’aime pas y repenser. Mais c’était nécessaire. Un homme et une femme, de pauvres gens, pauvres à cause de la Dépression, ont voulu me kidnapper afin d’exiger une rançon de Simon. C’étaient de vrais amateurs, nous l’avons su après la fusillade, même si ça n’aurait pas changé grand-chose. Ils étaient armés de fusils et de revolvers. Nous avions quant à nous des carabines, bien sûr, mais aussi les pistolets que Simon tenait à garder dans la voiture en cas de danger. (Elle a grimacé.) Leur véhicule a obligé le nôtre à quitter la route. Ils sont arrivés vers nous avec leurs fusils. Nous avons tiré les premiers. L’homme a succombé à mes coups de feu au lieu de succomber à toute une vie de misère, si vous voyez ce que je veux dire. De même pour Simon en ce qui concerne la femme.

— C’est une façon de voir les choses. Merci. Je chassais autrefois mais finalement, j’ai été pris de compassion pour les animaux, et j’ai arrêté.

— Je comprends très bien. J’ai cessé de chasser après cet… incident, même si j’ai continué à faire du ball-trap jusqu’à ces dix dernières années.

Pour la première fois, j’ai regardé ma montre et dit :

— Cet entretien a été extraordinairement agréable et instructif. Mais je dois partir. J’aimerais toutefois beaucoup vous revoir.

Elle a souri.

— Téléphonez-moi vite. Je suis sûre que nous pourrons avoir un autre *tête-à-tête**. Maintenant, je vais faire une petite sieste. Excusez-moi si je n’appelle pas un domestique pour vous raccompagner.

— Bien sûr. Je suis détective privé. Je peux retrouver mon chemin dans n’importe quel labyrinthe.

Elle s’est levée, a traversé la pièce d’un pas incertain – elle accusait le coup des cinq centilitres de scotch sec – et a disparu derrière une porte. Avant que celle-ci se referme, j’ai aperçu l’angle d’un grand lit à baldaquin et un immense placard bourré de matériel hi-fi et vidéo. Elle ne dédaignait donc pas la technologie moderne. Faith ne vivait pas autant dans le passé qu’on aurait pu le croire.

Au moment où je suis sorti sous le porche d’entrée, j’ai été frappé de plein fouet par la chaleur. Qui a encore empiré quand je me suis avancé en plein soleil.

Avant que j’atteigne le garage, j’ai entendu quelqu’un crier mon nom. Je me suis retourné et j’ai levé la tête.

Simon Alliger était penché par la fenêtre du deuxième étage. Il hurlait :

— Corbo ! Remontez ici !

15

Je me suis dirigé vers l’entrée de service. Simon m’a demandé d’attendre Juan. Quelques instants plus tard, le Maya est sorti par la porte principale au petit trot.

Au moment où il arrivait à ma hauteur, il m’a fait signe de le suivre. Je me suis avancé sans me presser vers l’entrée de service. Il a dû ralentir le pas.

— Je ne suis pas un chien, ai-je expliqué. Je n’accours pas quand le maître me siffle.

Il a souri, exhibant de grosses dents blanches parfaitement rectangulaires. Je l’ai suivi à l’intérieur de la maison, puis dans l’escalier jusqu’au deuxième étage.

Il a ouvert la moustiquaire et frappé à la porte du bureau. Le maître a tonitrué :

— Entrez !

Je me suis avancé d’un pas nonchalant et j’ai pris place dans le fauteuil face au bureau. Sans attendre que Simon me propose de m’asseoir.

Une grande cafetière et une tasse de café à moitié pleine étaient posées sur le bureau. Comme beaucoup de gens, il croyait à tort qu’une bonne dose de caféine le ferait dessaouler plus rapidement. Le soleil de l’après-midi entrait par la fenêtre placée dans son dos, ce qui l’éclairait à contre-jour et m’aveuglait à moitié.

J’ai déplacé le fauteuil pour éviter d’être ébloui. Il m’a lancé un regard sévère avec ses yeux rouges.

— On m’a dit que vous veniez de discuter avec ma mère.

— Selon son désir.

Il a grogné. Je n’ai pas tremblé.

— Écoutez, Corbo. Vous devez comprendre que ma mère est vieille et un peu, comment dirais-je, sénile, bien qu’elle ait toujours été… excentrique.

Elle aime choquer les gens pour…

— *Épater le bourgeois**, ai-je dit.

— Quoi ?

— Déranger les philistins. Choquer la classe moyenne.

— Exactement. Mais ne tenez pas compte de tout ce qu’elle a pu vous dire. Elle raconte les histoires les plus bizarres aux gens – à toute personne qui veut bien l’écouter en fait, y compris des étrangers – uniquement pour nous mettre dans l’embarras. Je ne sais pas pourquoi. Nous l’avons toujours traitée comme une reine. Je suppose qu’elle essayait de savoir ce que vous faisiez là. J’espère que…

— Elle sait déjà que je suis un détective privé que vous avez embauché, mais elle ignore pour quelle raison. Personne ne l’apprendra, sauf si vous m’en donnez l’autorisation.

Il s’est rassis dans son fauteuil.

— Très bien. (C’était clair qu’il n’allait pas m’offrir de café.) Revenons à nos moutons, a-t-il déclaré d’une voix forte.

La raison pour laquelle il m’avait fait ses confidences lors de notre premier entretien avait disparu. Il était maintenant le patron, et moi un ouvrier déguisé en homme d’affaires.

— Mère a-t-elle dit quelque chose à propos de Diane ?

— Rien qui puisse nous inquiéter.

Un sourire de chauve-souris s’est glissé sur ses lèvres.

— Vous avez assisté à une scène entre mon épouse et Diane. Or il me semble bien vous avoir dit quelque chose à propos de leurs relations.

— Pas grand-chose. Je vous suggère donc de tout reprendre depuis le début.

Il s’est penché, les avant-bras sur le bureau, et a joint les mains en signe de prière. Tout en me parlant, il me

dévisageait, même si d’après moi, il aurait mieux fait de regarder n’importe où ailleurs. Son regard fixe était le regard menaçant que le chef d’une bande de babouins lance à un singe de rang inférieur. Si je détournais les yeux, je reconnaîtrais implicitement qu’il était le roi des culs rouges.

Et alors ? Je refusais d’entrer dans son petit manège. Mais le fixer allait être pénible, d’autant que je devais regarder en direction d’une lumière vive. J’ai donc déplacé une nouvelle fois mon fauteuil sur la droite. Ce qui l’a obligé à faire pivoter le sien vers moi. Évidemment, la lumière du soleil provenant de la fenêtre voisine était désormais en plein sur mon visage. J’ai mis les mains en visière.

Tout en murmurant quelques paroles sèches, il s’est levé et a tiré le store derrière lui.

J’ai lancé :

— Merci.

Et j’ai remis mon fauteuil à sa place. Par la suite, j’ai essentiellement observé le plafond ou le bureau.

De temps à autre, juste pour lui montrer que je pouvais le faire, je le regardais dans les yeux. Ses cernes noirs avaient l’air de s’assombrir un peu plus à chaque fois. Son visage ressemblait de plus en plus à celui d’un raton laveur.

— Très bien, a-t-il répété. Je déteste mêler des étrangers à mes affaires de famille. Mais la situation est à ce point… Bref, votre mission sera de récolter le maximum d’informations sur le passé de Diane. En fait… ma femme et moi sommes tombés des nues quand Roger a téléphoné de Las Vegas pour nous annoncer qu’il venait de se marier. Mais je vous ai déjà raconté cela, n’est-ce pas ?

— Vous m’en avez touché quelques mots. Cela ne suffit pas. (J’ignorais s’il ne se rappelait vraiment rien ou s’il me testait pour découvrir à quel point j’avais bu, moi aussi.) Cependant, je crois comprendre que vous ne seriez pas mécontent si je découvrais des choses déplaisantes qui

vous permettent de pousser votre fils au divorce. Suis-je trop franc pour vous ?

Il a pris une bouffée d'air, qu'il a gardée dans ses poumons, puis lentement expirée.

— Non, vous n'êtes pas trop franc. Mais que les choses soient bien claires. Je veux la vérité, et uniquement la vérité.

— Vous n'obtiendrez rien d'autre de moi.

— Roger ignore tout de cette enquête. Nous ne lui avons rien dit. Il est trop entiché d'elle, aveuglé sur sa véritable nature, celle d'une fille de classe inférieure… Une… je n'irais pas jusqu'à dire une traînée, pas encore. Soyons honnête. Pour l'instant, il faut se contenter de ce que nous savons. Après avoir lu ça, vous pourrez agir à votre guise.

Il a ouvert le tiroir central de son bureau et y a pris une grande enveloppe en kraft, qu'il m'a tendue.

— Voilà. Le rapport de AAA Abendale Investigations sur Diane.

J'étais surpris, mais je n'ai rien dit. J'ai sorti le dossier qui se trouvait dans l'enveloppe. Il avait été élaboré par Lorna Mordoy, une détective de l'agence de Chicago. Date : exactement trois mois après le mariage de Diane et de Roger Alliger. Simon n'avait pas attendu longtemps avant de lâcher ses chiens.

J'ai pris le temps de lire le dossier en entier. Dans ses grandes lignes, il confirmait ce que Diane avait révélé aux Alliger à propos de son passé, c'est-à-dire pas grand-chose. Elle était née le 24 mai 1956 à Pasadena, en Californie. Son acte de naissance était joint au rapport.

Je me suis aussitôt fait la remarque – l'influence de Glinna – que Diane était Gémeaux, le signe astrologique des jumeaux.

Son père s'appelait William R. Rolanski. Sa mère, Myrna Groat Rolanski. Il était né en 1936 aux environs du Sourcil des Singes, dans le comté de Ballard, Kentucky. Acte de

naissance joint. Était mort d’une crise cardiaque en 1970 à Pasadena, en Californie.

Acte de décès joint.

J’avais un jour traqué un escroc à l’assurance jusqu’à Monplaisir, hameau situé non loin du village fantôme nommé le Sourcil des Singes. C’était la seule fois où j’avais entendu parler de cet endroit. L’hypothèse la plus plausible à propos de ce nom était que, un jour, un commis-voyageur passant par là avait trouvé que le hameau perché sur une crête couverte de buissons ressemblait à un sourcil de singe.

Le comté de Ballard, très peu peuplé, se trouve dans l’ouest du Kentucky, sur l’autre rive de l’Ohio River par rapport à Metropolis, Illinois. Cette Metropolis n’est pas celle où Clark Kent travaillait comme journaliste. Pourtant, le quotidien local s’appelle le *Daily Planet*, et on peut y admirer une immense statue de Superman.

Myrna n’avait pas d’acte de naissance. Le contrat de mariage établi dans le comté de Ballard et daté du 1er avril 1956 lui donnait environ dix-huit ans.

Les révérends Heber et Angela Boomall de l’église pentecôtiste de la descente des colombes avaient présidé la cérémonie. Ce que les Rolanski avaient fait entre 1956 et 1960, Mordoy l’ignorait. En 1960, ils étaient arrivés à Pasadena, où ils avaient loué une petite maison. En 1970, un mois après la mort de M. Rolanski, Myrna avait acheté une petite maison sur la 17e Rue Ouest, quartier populaire de Los Angeles. L’argent provenait de la police d’assurances de M. Rolanski.

L’acte de décès de Myrna Rolanski établissait qu’elle était morte asphyxiée dans l’incendie de sa maison de la 17e Rue le 20 août 1975. Il y avait également de nombreux autres renseignements sur les parents de Diane, tels des titres de propriété, des certificats de travail, extraits d’archives publiques, etc. Le dossier comprenait aussi le rapport des pompiers et des enquêteurs d’assurances. Ils étaient

d’accord sur le fait que l’incendie avait été provoqué par un court-circuit dans l’installation électrique vieille de quarante ans.

Diane avait dix-neuf ans à la mort de sa mère.

Grâce aux économies de Myrna et à la prime de l’assurance, elle s’était retrouvée à la tête de cinquante-deux mille dollars après impôts. Après avoir acheté une BMW décapotable d’occasion de 1970 pour dix mille dollars et loué un petit appartement à Westwood, elle était entrée à UCLA en septembre. Ses bulletins semestriels des deux premières années étaient joints, de même que l’acte de vente de la voiture, le certificat d’immatriculation, le bail de l’appartement et ses notes aux examens. Elle avait de bons résultats, des B le plus souvent, avec toutefois une majorité de C dans les matières scientifiques.

En plus de la voiture, elle s’était offert des vêtements de luxe et des bijoux. Était jointe une liste détaillée de ses courses dans une boutique de Wilshire Boulevard.

En découvrant ça, j’ai relevé la tête et dit :

— Une BMW à dix mille dollars, douze mille dollars de lingerie et de robes, et vingt-cinq mille dollars pour un collier en diamants et émeraudes, une broche en or et un bracelet !

Il a fait la grimace.

— Cette fille n’a aucune notion de la valeur des choses.

— Elle a eu la folie des grandeurs. Mais je crois comprendre que, jusque-là, elle n’avait jamais eu beaucoup d’argent.

— Ce n’est pas une excuse. Ses goûts dispendieux et extravagants nous exaspèrent, Sandy et moi. Ils font également grimper Roger aux murs, mais… (Il a retroussé la lèvre.) Il est trop lâche pour l’affronter. Les seules fois où il se plaint de la voir jeter l’argent par les fenêtres, c’est avec nous. Jamais à elle directement.

J’ai murmuré :

— Dominé par sa femme, comme vous dites.

— Quoi ?

— Je faisais une remarque, c’est tout. (Je me suis tu, puis j’ai ajouté :) L’or et les bijoux sont bien entendu de bons investissements.

Son visage est devenu tout rouge, puis il a rugi :

— Pas si vous êtes assez stupide pour ne pas les assurer !

— Ah bon ?

— L’espèce de sale petite idiote ! Que s’est-il passé, selon vous ? Exactement ce qui devait arriver ! En son absence, les bijoux ont été volés dans son appartement ! Qui, lui non plus, n’était pas assuré ! Le cambriolage a sans doute été commis par une ordure d’étudiant radical ou un Noir ! (Il a frappé du poing sur le bureau.) Ensuite, elle a eu un accident avec sa BMW, qu’elle n’était pas en droit d’acheter, même d’occasion. Lisez ça !

En résumé, la compagnie d’assurances avait refusé de lui payer une voiture neuve, et Diane avait été arrêtée pour conduite en état d’ivresse. Le temps qu’un avocat la sorte de cette mauvaise passe, elle était ruinée.

J’ai émis une réserve :

— Malgré tout, elle allait à l’université. Et elle ne se droguait pas. Tout du moins, c’est ce qu’indique le rapport de police.

— Elle n’a jamais terminé ses études.

Le compte rendu de ses faits et gestes comprenait un blanc entre le 10 août 1977 et la soirée du 9 septembre 1995. Mordoy n’avait rien trouvé concernant toute cette période.

Ce soir-là, Diane avait rencontré Roger Alliger chez un producteur de cinéma habitant les collines de Hollywood. Le producteur, Cosmo Leraseur, n’avait produit que des séries B, essentiellement des films de plage, de campus ou de jungle remplis de filles en bikini, d’hommes musclés, d’extraterrestres et de clichés. Son plus gros succès financier s’intitulait *Les femmes serpents de l’Atlantis contre l’homme aux pectoraux*.

La détective de Chicago, Lorna Mordoy, avait interrogé Leraseur une seule fois pendant vingt minutes. Il lui avait déclaré qu'un de ses amis, dont il ne se rappelait pas le nom, était venu à sa fête accompagné de Roger Alliger. Leraseur ne connaissait pas Alliger et se souvenait à peine de lui.

Il se souvenait mieux de Diane, même s'il n'avait pas retenu son nom de famille. Quelqu'un lui aurait glissé qu'elle avait interprété des petits rôles dans plusieurs films. Mordoy avait téléphoné à Simon depuis Los Angeles pour lui demander de s'enquérir du nom de l'ami ayant emmené Roger à cette fête, car c'était lui qui l'aurait présenté à Diane. Simon avait incidemment questionné son fils à ce sujet.

Roger avait répondu avoir rencontré le type dans un bar. Il s'appelait Rupert Quelque-chose.

Lorna Mordoy avait interrogé le pasteur ayant marié Roger et Diane à 4 h 35 du matin à Las Vegas.

Encouragés par un billet de cent dollars, le révérend George Boocherneff et sa femme avaient reconnu que l'haleine du couple empestait l'alcool et que l'élocution des deux jeunes mariés était quelque peu ralentie. À part les conclusions, le rapport de Mordoy se terminait là-dessus.

J'ai demandé :

— Quelles explications Diane fournit-elle sur cette période dont on ignore tout ?

Simon a froncé les sourcils puis répondu :

— Je ne le lui ai pas demandé, bien entendu. Vous êtes certainement assez intelligent pour comprendre pourquoi. Dans ce cas, elle se serait doutée que j'enquêtais sur elle.

— Dans mon esprit, rien ne va jamais de soi, ai-je rétorqué. (Pour autant, ses insinuations à propos de mes capacités intellectuelles ne m'agaçaient pas. J'avais eu des clients encore plus malpolis.) Bien sûr, mais votre fils a tout de même dû lui poser des questions sur son passé ?

— J'ai un jour essayé de l'interroger à ce propos.

D’un ton très détaché, pour éviter qu’il se doute de quelque chose et en parle à Diane. Il m’a répondu qu’il savait uniquement ce qu’elle lui avait dit, qu’elle avait fait des petits boulots de-ci de-là et souvent changé d’adresse. Ensuite, elle fait la rencontre de Roger à une fête donnée par un producteur de cinéma. Cela ne signifie-t-il pas qu’elle puisse avoir été call-girl ? Ou une prostituée que connaissait ce Rupert ?

— Si elle racolait sur le trottoir, elle aurait un casier chez les flics. Or, Mordoy a vérifié ce point. Elle n’a pas directement eu accès au dossier, mais elle aura sans doute soudoyé un policier pour qu’il vérifie à sa place… En fait, pour le moment, vous n’avez aucune preuve.

Il a poussé un grognement, puis repris :

— Exact. Objectivement, il n’y a aucune preuve. Mais si elle n’était pas prostituée, de quoi a-t-elle vécu après avoir disparu de la circulation ?

— Elle a pu habiter un moment dans un autre État. Si vous souhaitez étendre l’enquête à…

— Ça serait terriblement coûteux ! Non, nous nous limiterons à la Californie. À la région de Los Angeles, je veux dire.

À l’époque où je travaillais dans la police de cette ville, je jouais au poker avec des tricheurs. Ce type avait des atouts dans sa manche. Il savait quelque chose qu’il ne m’avait pas encore révélé. Quand je l’ai vu sourire d’un air suffisant, j’ai su que j’avais raison. Il a rouvert le tiroir central de son bureau et en a sorti deux photocopies sur papier de 21 sur 29,7 cm, qu’il a fait glisser sur le bureau avant d’annoncer d’un ton triomphant :

— Lisez ça !

La première photocopie était celle d’une enveloppe de 9 sur 16 cm. Elle avait été postée quatorze jours auparavant de Hollywood Station, en Californie. Sans adresse d’expéditeur.

La seconde feuille était la copie d’une lettre rédigée à la main, avec une écriture en pattes de mouches et des lignes serrées. Pendant que Simon Alliger continuait à sourire d’un air entendu, je l’ai lue.

16

La lettre ne comportait ni date ni adresse.

Cher Diane,

Ou Minnie Bit ou Clito Brooks ? Sa dépend de si tu voua la vie en rose ! Ha ! ha ! Pas vré ? C'été le bon vieu tant. Je me suis jamé autan mare que dans Autant en emporte la vampe et Touffe tout flammes.

C'été tordant j'ai jamé ri comme ça de ma vie. Bref moua putain je eu un de ses bol ! Sid y lé riche et pas méchent. Y me met pas de coup quan y boua ou kil es en colaire sauf avec sa groce saucice et ça je dit panon ! Ha ! Ha ! Sa famé est une vré chieuse allé veut pas baisé allé veu pas kil lui bouffe la chate et allé taille pas dé pipe et le laisse pas l'anculer alors lui et moua on le fait. Tu me conné tu se que je fé tout ça maime si en fet, je préfaire juste baiser. Et Sid ce un vachemant meyeur plan que lé radin de kul seré d'ordure de producteur de ciné. Je men tire pas malle pour une fille de ce trou du kul du monde d'Os-à-Ronger Est, Indianna. Des meulle de fouain aux pieu d'Hollywood tu dire. Moua aussi.

Je rancontré ton ancien agen Irving Bitkison on oubli pas un nom parail ein ? Il aviailli et il tramble me il es quand maime pas assez vieu pour pas voulouar matirer encore dans son pieu maime si son kœure décone. Il ma demendé ce que tu devien et j'ai di que je savé pas où t'été.

Merci de mécrire maime si tu di que tu devré pas pasce que ce riské. Merci aussi de demendé coment se passé l'operassion. Je croua que je peu dire que je vé bien mintenan. Je devré plu avouar den merde. Dan ta lètre on

voua ton supere keum vrémen coul. Ta vrémen bon kœure maime si tou le mond croua que té une salope. Je técrirai plus apar si tu mécrit une autre lètre. T'ai casé mintenan et tu veu pas qu'on connaise ton pacé. Ce normale je ferai come toua à ta place.

Tou plain de bisoux

WEENA

J'ai levé la tête vers lui. Il arborait toujours son sourire suffisant.

— Puis-je vous demander où vous avez trouvé ça ? ai-je lancé.

Il s'est rassis dans son fauteuil en fronçant les sourcils.

— Non.

— Il faut que je le sache. Autrement, comment puis-je vérifier l'authenticité de cette lettre ? Sans compter que cela pourrait également me fournir une piste…

Son visage est devenu tout rouge. Il s'est penché vers moi.

— Qu'entendez-vous par authenticité ? Seriez-vous en train de suggérer… ?

— Je ne suggère rien à votre sujet, monsieur ! ai-je aussitôt protesté. Mais comment puis-je utiliser cette lettre si je ne sais pas d'où elle vient ni de quelle manière vous vous l'êtes procurée ? J'ai besoin de pistes, et je ne peux pas en laisser une de côté pour la simple raison que cela risque d'entacher l'image de quelqu'un.

Je me suis rassis avec l'air d'une personne qui parle d'expérience et n'admettra aucune ineptie.

— D'entacher l'image de quelqu'un ? a-t-il répété.

Il s'est mordillé la lèvre inférieure pendant une minute. Puis il m'a étonné en faisant un sourire.

— Vous êtes perspicace, Corbo. Très bien. Mais ce que nous avons fait était complètement justifié, étant donné les circonstances. La semaine dernière, mon épouse et moi sommes allés chez mon fils en son absence. Nous sommes

entrés avec une clé que Roger nous avait donnée il y a quelque temps, ainsi que l’autorisation de nous rendre chez lui n’importe quand.

— Excusez-moi, monsieur. Diane savait-elle ce que vous faisiez ?

— Non. Pourquoi ?

— Le sait-elle maintenant ?

— Non. Roger non plus.

— D’un point de vue légal, il n’y a pas effraction. Mais si Diane se rend compte de votre visite, elle peut très bien vous faire un procès pour violation de la vie privée, recel et je ne sais quoi encore.

Il a tressailli. Il pensait à la publicité et au scandale.

— Il n’y a aucune raison que ce genre de chose se produise.

Il a repris son récit. Sa femme et lui avaient fouillé les tiroirs et les dossiers dans le bureau de Diane. Ils n’y avaient rien trouvé de compromettant, mis à part quelques factures de vêtements hors de prix.

— Elle n’a aucune notion de la valeur des choses, a-t-il répété. Elle gaspille l’argent de Roger.

Même si je n’ai rien répondu, je pensais au yacht dudit Roger.

— Puis nous sommes entrés dans la chambre de Diane. Ils ne dorment pas ensemble, car elle a un sommeil trop agité et qu’elle n’aime pas avoir quelqu’un dans son lit. Bref, nous avons trouvé cette lettre à l’intérieur de euh… d’une culotte au bas d’une pile de sous-vêtements dans un tiroir de la commode. Nous l’avons photocopiée sur la machine de Roger, qui se trouve dans son bureau, et nous avons remis l’original à sa place.

Nous sommes tous deux restés silencieux pendant une minute. Il était adossé à son fauteuil pivotant, ses mains à nouveau en signe de prière, les yeux fixés au plafond. Peut-être y projetait-il un film mental, Diane en disgrâce, bannie

de Peoria, son fils Roger réintégré au sein de la famille et libéré de la cocaïne, de l'adultère et des filles irascibles.

Il s'est brusquement penché en avant.

— Que pensez-vous de cette lettre, Corbo ? De toute évidence, elle contient la piste dont vous avez besoin, non ?

— Elle sous-entend que la personne qui l'a écrite, cette Weena dont nous ignorons le nom de famille, était actrice, peut-être dans le cinéma érotique, voire le porno. Mais elle a très bien pu se contenter de jouer dans des films minables vaguement érotiques genre années 50, où la nudité n'est jamais totale…

— C'est-à-dire ?

— Des films où les femmes portent des bikinis ou le minimum de sous-vêtements. On voit juste des flashs de seins nus et des plans prolongés de fesses.

Sa lèvre supérieure a fait la moue, puis il a ajouté :

— J'ignorais ce genre de choses. Cette lettre dit également que Diane a joué dans ce genre de films. Cela prouve qu'elle était une traînée. Ce qu'elle est toujours, exactement comme Weena, son amie intime. Roger accepte beaucoup de choses venant d'elle, mais si elle est vraiment comme cette Weena…

— Apparemment, Diane a au moins deux noms de scène, ai-je dit. Clito Brooks, passe encore. Mais Minnie Bit ! Tout de même !

Il a eu l'air étonné. Puis il a compris le jeu de mots.

Il s'est écrié :

— Pour l'amour du ciel ! Pourtant, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Ce film, *Touffe tout flammes*. Qu'est-ce qu'une touffe ?

— Dans ce contexte, il s'agit de poils pubiens, d'une perruque pour pubis de femme. Elles existent en châtain, en roux et en blond. Les prostituées et les amateurs les utilisent parfois. Vu le titre des films, on peut penser qu'il s'agit de véritables pornos. Mais un titre n'est pas une

preuve. Il va vous falloir davantage que cette lettre pour disposer d’une arme efficace contre votre belle-fille.

— Je le sais, Corbo ! Mais vous suffit-elle pour retracer sa carrière d’actrice porno à Hollywood ?

— Sans doute. Vous avez touché le gros lot avec cette lettre. Le nom de l’agent et les titres des films devraient suffire. Je n’aurai peut-être même pas besoin de me rendre à Los Angeles. Je peux demander à un détective privé qui habite là-bas de se charger de l’enquête. Il est cher, mais si je ne suis pas obligé de prendre l’avion, de dormir dans un motel et de louer une voiture, vous économiserez de l’argent.

— Bien sûr ! Quand pouvez-vous commencer ?

— Dans l’heure. En revanche, je vais avoir besoin de votre autorisation écrite pour mener cette enquête. Et d’un chèque du montant approximatif de mes dépenses. Ainsi que d’une avance basée sur l’estimation des services totaux de l’agence. Comme vous le savez, Mme Bonfond, ma patronne, exige toutes ces formalités.

Il n’avait pas l’air ravi, mais il a répondu :

— Tout sera fait comme elle le souhaite. En contrepartie, je demande que vous me fassiez des rapports quotidiens. Que vouliez-vous dire à propos de l’authenticité de cette lettre ?

J’ai haussé les épaules et je me suis levé.

— Un paranoïaque est une personne qui ne croit pas aux coïncidences. Qui croit que tout est lié, comme dans une toile d’araignée cosmique. Les détectives privés ne sont pas paranoïaques, mais ils doivent procéder comme si tel était le cas.

— Je n’aime pas l’idée que vous ayez cru, même l’espace d’un instant, que Sandy et moi avions fabriqué une fausse lettre et une fausse enveloppe. C’est ce que vous avez pensé, n’est-ce pas ?

— Pendant deux secondes, ai-je admis en souriant. Mais ni vous ni elle ne vous y connaissez assez pour imiter une

telle lettre. Excusez du peu. (Puis j’ai ajouté :) Pourquoi n’avez-vous pas demandé à AAA Abendale de reprendre leur enquête quand vous avez trouvé cette correspondance ?

— Je suppose que ce n’est pas la faute de cette Mordoy si elle n’a pas découvert que Diane était une actrice. Mais ceux qui travaillent pour moi se doivent d’être infaillibles. Sinon, c’est la porte !

Il m’a tendu une copie du dossier. J’ai dit :

— Merci.

Et je me suis dirigé vers la porte. Au moment où j’ouvrais le premier battant, je lui ai jeté un ultime coup d’œil. Il était debout à la fenêtre et contemplait… quoi ? Qui sait à quoi pense vraiment quelqu’un ?

J’ai regardé ma montre. 15 h 11. Glinna ne rentrerait pas avant 6 heures et des poussières. Je ferais mon rapport à Mimi par téléphone sur le chemin de la maison, je lui expliquerais pourquoi je ne l’avais pas rappelée tout de suite et pourquoi je n’étais pas passé au bureau. J’étais sûr qu’elle accepterait d’embaucher Garry Det, le détective de Pasadena, pour mener l’enquête du côté de Los Angeles.

Le temps que je réfléchisse à tout ça, j’avais longé la façade sud du manoir et j’atteignais ma voiture restée dans l’allée. La Cord de Faith Alliger avait été déplacée. Juste avant de monter en voiture, j’ai entendu le grondement d’un moteur et un crissement de freins. Je me suis retourné. Diane Alliger sortait de sa Ferrari décapotable vermeil flambant neuve. La capote était baissée, mais la conductrice n’était pas pour autant décoiffée.

Elle portait désormais des escarpins noirs ouverts à talons hauts, des bas noirs et une robe fourreau noire très courte avec un décolleté plongeant. Très seyante. Je doutais que Simon et Alexandra apprécient. De toute façon, ils n’appréciaient rien chez elle.

Cela ne faisait aucun doute que Diane était encore furieuse. Ou alors, il s’agissait d’une nouvelle crise.

Elle s’est précipitée vers le porche comme si elle avait l’intention d’enfoncer la porte fermée. Juan Cabracan, le Maya, est apparu. Il a levé la main pour lui faire signe de s’arrêter, et lui a dit quelque chose.

Elle a lancé d’une voix forte :

— Poussez-vous, Juan, si vous voulez vous éviter un coup de poing !

Il a souri puis fait un geste suppliant. Je n’entendais toujours pas ce qu’il disait. Au lieu de remonter dans ma voiture et de m’occuper de mes affaires, je me suis rapproché des marches et je les ai observés depuis l’angle de la maison. En fait, cette scène, comme tout ce qui se passait dans cette famille, faisait partie de mes affaires. Les détectives privés disposent du droit divin de tout savoir.

J’entendais maintenant Cabracan dire d’une voix implorante :

— Siou plaît, midame Alliker, missieur Alliker, il a dit non. Midame Alliker, elle est encore malade… Vous pouvez pas entrer. Vous divez… rester dihors jusqu’à ce que missieur Alliker, il dise que vous pouvez rivenir… Il dit que vous avez fait rendre sa femme malade…

— Êtes-vous en train de me dire que je suis bannie de cette maison ? s’est écriée Diane.

Cabracan a hoché la tête, reculé et fermé la porte.

La serrure a cliqueté.

Diane a pivoté sur ses talons et m’a aperçu.

— Qui êtes-vous et qu’est-ce que vous fabriquez ici ? Vous espionnez les gens ?

— Je serais en ville que je vous entendrais tout pareil.

Elle a eu l’air encore plus furieuse, puis a brusquement éclaté de rire.

— Parfois, je suis une vraie harpie ! Mais seulement quand j’ai une bonne raison. Désolée de vous avoir agressé ainsi. Mais…

J’aurais aimé engager la conversation, histoire de la faire parler et d’en apprendre davantage sur elle, notamment des

choses que le très partial Simon Alliger ne me dirait jamais. Mais pour cela, il fallait que je lui révèle mon nom. Ce qui pouvait l'amener à découvrir qui j'étais et ce que je faisais là.

J'ai donc déclaré :

— Je m'en vais. Je croyais voler au secours d'une dame en détresse et tout ce qui s'ensuit, mais finalement, je pense que la personne en détresse était cet homme.

J'ai fait mine de m'éloigner.

— Je ne sais pas, a-t-elle dit. Rien ne va plus.

J'ai fait halte et je me suis retourné. Elle ne me regardait pas. Ses lèvres bougeaient en silence. Ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait.

Une fois de plus, j'ai repris le chemin de ma voiture mais une fois de plus, je me suis arrêté et retourné.

Une camionnette Dodge bleue de 1983 rouillée et cabossée a surgi des bois et pris l'allée en courbe avant de stopper derrière la voiture de Diane. S'en échappait le dernier tube à la mode, *L'explosion des bulles bleues d'orgone*. Sans doute par *Les Grands Cafardeux*. Les deux occupants de la camionnette nous ont dévisagés, Diane et moi, puis sont sortis du véhicule.

Mimi Bonfond m'avait décrit Rosemary Alliger, la sœur de Roger, qui était âgée de dix-neuf ans. La minuscule et squelettique bonne femme ne pouvait être qu'elle. Son visage aurait été joli s'il n'avait été réduit à de la peau tendue sur son crâne. Ses yeux bleu pâle étaient exorbités au-dessus de cernes noirs en demi-lunes. Ses cheveux noisette mal coiffés, retenus par un bandeau rouge, lui arrivaient aux fesses.

Elle portait une robe de grand-mère à carreaux marron et blancs et à manches longues. Les manches étaient sans doute destinées à cacher des traces de piqûres. Ses pieds maigres étaient enfermés dans des sandales marron.

Cette fille, ai-je pensé, allait mourir d'ici le soir si elle n'avalait pas un milk-shake et un hamburger.

Le type avait quitté le siège du conducteur et s’était adossé à la portière fermée. Un bandeau noir retenait ses longs cheveux blond sale. Il portait une chemise noire à manches longues, une vieille ceinture en cuir, un Jean presque blanc déchiré aux genoux, comme le veut la mode, et des bottes de cow-boy en cuir brut éraflé. Une cigarette allumée pendait au coin de ses lèvres fines.

Lui aussi était très maigre, mais en revanche, il mesurait plus d’un mètre quatre-vingt-cinq. Il avait des yeux marron terne. Une boucle en forme de marteau pendait de sa grande oreille droite. Ses minces épaules étaient voûtées. Sa poitrine, enfoncée. Sa peau, rêche et aussi rouge que si on l’avait passée au papier de verre. Une mince moustache courait le long de sa lèvre supérieure retroussée en une moue méprisante.

C’était Burt Kornick, originaire de Jefferson Park, une banlieue de Chicago. Beaucoup de gens bien sont nés là-bas, mais Kornick n’en faisait pas partie.

17

Diane Alliger faisait maintenant face aux nouveaux venus. Rosemary Alliger s’est arrêtée au milieu des marches et a dévisagé sa belle-sœur.

Puis elle a dit d’une voix flûtée de petite fille :

— Bonjour Diane.

Diane a eu un sourire crispé.

— Tu arrives au bon moment pour apprendre que moi non plus, je n’ai pas le droit d’entrer, Rosemary !

Nous sommes dans la même galère, et elle sombre à toute vitesse ! Trop tard pour écoper !

— Qu’est-ce qui se passe ? a demandé Rosemary.

Mère et toi… ?

— Ton père, aussi. J’ai dit à Alexandra qu’elle devait cesser de s’interposer entre Roger et moi et de mettre le nez dans nos affaires. Et…

— Et elle a eu une crise d’asthme, j’imagine.

— Comme à chaque fois, non ? Ton père m’accuse d’être responsable de ses crises, mais qui est-ce qui les déclenche, la plupart du temps ? Lui ! Il n’en a rien à foutre d’elle, il la déteste, et elle le déteste ! Sinon, pourquoi elle élèverait ces abeilles qui sont un vrai danger pour ton père ?

Diane a regardé en direction de la camionnette derrière Rosemary. Kornick lui a fait un signe. Auquel elle n’a pas répondu.

— Je suppose que tu viens encore réclamer de l’argent ? a-t-elle lancé à Rosemary. N’espère rien ! Ils m’ont dit que ta présence n’était pas souhaitable dans cette maison tant que

tu ne te seras pas débarrassée de ce sac à merde ! (Elle a désigné Kornick.) Et encore, ce n’est pas sûr. Il faudra aussi que tu fasses une cure, et…

Rosemary est devenue très froide.

— Je n’apprécie pas la manière dont tu parles de Burt. Juste parce qu’il n’est pas riche…

— Regarde-le, regarde comment il te traite. C’est une saloperie de limace rampante ! Il est gluant ! Il t’a rendue accro, et maintenant, il te garde dans la dépendance ! Il n’y a que ton argent qui l’intéresse ! Celui de tes parents, je devrais dire. J’ai rencontré des vers parasites comme lui dans le temps. Beaucoup trop !

— Tais-toi ! a hurlé Rosemary. Je l’aime et il m’aime ! Pour qui tu te prends ? Toi aussi, tu ne t’intéresses à Roger que pour son argent ! C’est ce que mère et père disent, et ils ont…

Elle s’est interrompue. Le manque de logique de son raisonnement avait dû la frapper.

Diane a souri et dit :

— Ce saligaud m’a fait des avances. Il a même essayé de sauter la femme de Cabracan ! Il baiserait un serpent, à condition qu’on lui tienne la tête.

Je n’avais pas entendu ce dicton populaire depuis bien longtemps. Où avait-elle été cherchée ça ?

— Je ne te laisserai pas l’insulter ! a crié Rosemary.

Elle s’est avancée sur le porche, le visage et les poings crispés, et s’est arrêtée tout près de Diane. Elle a alors dû incliner la tête en arrière pour la regarder dans les yeux.

La porte et la moustiquaire se sont ouvertes. Simon Alliger est apparu dans l’embrasure en tenant la moustiquaire dans une main. Son visage était rouge.

Il tremblait.

Il a hurlé :

— Pour l’amour de Dieu ! Vous vous donnez en spectacle ! Vous déshonorez cette maison ! Allez-vous-en de

chez moi, tous ! Je ne veux plus vous revoir avant que je vous y autorise !

Il a marqué une pause, puis ajouté :

— Compris ?

Et il a claqué la porte.

Rosemary s’est écriée :

— Père !

Kornick a lancé d’une voix aiguë :

— Viens, Rosie ! Ça sert à rien. Ton vieux est archi en rogne contre nous !

Rosemary a pivoté vers moi. Elle a lancé :

— Vous avez une raison d’être ici ? Non ? Alors, cassez-vous !

J’ai fait demi-tour et je me suis éloigné. Mais une fois de plus, je suis reparti en sens inverse. J’avais entendu une voiture remonter l’allée. Il s’agissait d’une Lamborghini blanche, basse et décapotable. Qui s’est arrêtée juste derrière la camionnette. Un homme de taille moyenne, trapu, blond, vêtu d’une chemise blanche, d’une cravate rouge vif et d’un costume gris est sorti de la voiture. Je lui attribuai une petite trentaine d’années. Il avait un beau visage, quoique inexpressif. Le long nez pointu et les croissants noirs sous les yeux donnaient à Roger Alliger le même air de raton laveur que son père.

Semaine portes ouvertes au manoir. Tout le monde était là. La baraque pétait les plombs ! Du soap opéra en prime-time !

Roger a contourné la camionnette en direction du perron. Et, les sourcils froncés, il a demandé d’une voix forte, grave et autoritaire :

— Que se passe-t-il, Diane ? Pourquoi m’as-tu appelé ?

— Ton père m’interdit d’entrer dans la maison. Il dit que je les dérange ! Que j’ai mis ta mère en colère trop souvent, que c’est moi qui déclenche ses crises d’asthme. Tu sais que c’est des conneries ! Tout stimule son asthme. Je voulais

juste que cette vieille bique cesse de mettre le nez dans nos affaires. Si tu es vraiment un homme, va le lui dire !

À croire que tout à coup, Roger s'était mué en statue de bois. Il a demandé d'une voix beaucoup plus soumise :

— Et comment je vais arranger ça, maintenant ?

— Non, Roger, a-t-elle répliqué d'un ton méprisant. Quand tu essaies d'arranger les choses, ça ne fait que les aggraver ! Ce n'est pas ça. Je voulais juste que tu viennes, histoire de faire au moins semblant de me soutenir. Mais maintenant, ton père ne me laisse même plus entrer !

Elle a désigné Rosemary du doigt.

— Elle non plus n'a pas le droit d'entrer.

Kornick a lancé :

— En quoi ça change ? Allez viens, Rosie, on se tire. Tes parents veulent plus de nous. Pense plus à ça.

Rosemary s'est tournée vers lui.

— On ne peut pas ! On a besoin d'argent ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On n'a pas besoin d'eux. Allez, viens !

J'ai chassé une abeille qui bourdonnait près de mon visage. Simon avait vraiment intérêt à rester dans la maison. Une seconde plus tard, les portes se sont rouvertes. Son visage furieux est apparu.

— Rentrez tous chez vous ! Je ne plaisante pas ! Pendant ce temps, je réfléchirai aux modifications de mon testament ! Disparaissez ! Tous !

— Sinon, vous appelez la police ? a jeté Kornick. Ça sera le grand soir ! Quelle publicité !

Il a ricané, expulsé une bouffée de cigarette, et ricané de nouveau. Cependant, il est remonté dans la camionnette.

— Père ! a imploré Rosemary, les mains tendues. On a besoin d'argent !

— N'as-tu donc aucune honte ? a lancé Simon. Me supplier devant tous ces gens ? Viens ici !

Il a sorti son portefeuille, y a prélevé un billet, l'a roulé en boule et l'a lancé à Rosemary. Elle l'a ramassé par terre et a

couru à la camionnette.

— Va acheter de la drogue ! a hurlé Simon. Va te shooter ! Va planer ! Mon Dieu, Rosemary !

Sa voix s’est brisée. Rosemary s’est tournée, le visage crispé.

— J’y peux rien ! a-t-elle lancé d’une voix criarde.

T’y peux rien ! Personne y peut rien !

Elle est montée dans la camionnette. Le moteur a ronronné, le véhicule a reculé jusqu’à ce que son parechocs arrière touche le pare-chocs avant de la voiture de Roger, s’est avancé jusqu’à celle de Diane, a reculé, de nouveau avancé, Kornick manœuvrant le volant à droite et à gauche, puis la camionnette a pris de la vitesse dans un crissement de pneus.

Je me suis éloigné, honteux pour eux et moi, qui avais assisté à tant de haine et d’humiliation.

J’ai entendu Diane hurler :

— Alors, Roger, tu pars avec moi ou tu restes là pour baiser le cul de ton père ?

— Il n’entrera pas aujourd’hui ! a hurlé Simon. Et vous, Diane, Diane *Rolanski*, vous présenterez vos excuses et ferez serment de ne plus nous importuner, ou cette porte vous sera fermée à jamais !

J’en avais assez vu. Je suis parti sans regarder dans mon rétroviseur ce que décidait Roger.

De retour sur Grand View Drive, je me suis mis à rouler en direction du nord. La route grimpait et s’incurvait le long de la crête des falaises de l’ouest, qui dominent la rivière. Avant que j’aie le temps d’aller très loin, mon portable a sonné. La voix de Simon Alliger a retenti à mes oreilles.

— Corbo ! Vous avez assisté à cette scène sur le perron ! J’en suis désolé, vraiment désolé ! C’était dégradant. Mais même dans les meilleures familles…

Bref, vous gardez tout cela pour vous ! Je ne tolérerais pas que cela se sache !

J’ai répondu :

— Ne vous inquiétez pas, je suis un professionnel.

— Je sais. Mais… (il avait l'air d'être sur le point de pleurer) où sont passés la tendresse, l'amour et l'affection de mes enfants ? Et le respect ? Qu'est-il arrivé à ma femme, à mes enfants ? Les choses changent, les gens changent, et rien ne va plus !

Je n'avais pas été embauché comme conseiller psychologique. Il était autant responsable de la situation que les autres. Mais il n'accepterait jamais que je le lui dise.

— Le flux est l'essence du temps, ai-je décrété.

— Que diable cela veut-il dire ?

Il était à nouveau en colère. Parfait. Je le préférais comme ça. S'il se mettait à sangloter, je risquais de m'apitoyer sur son sort.

— Cela signifie… (je me suis interrompu. Puis j'ai ajouté :) je suis content que vous appeliez. Ça me fait penser que j'avais quelque chose à vous demander. Revenez-vous d'un voyage d'affaires ou bien de vacances ?

— Pourquoi ?

Je lui ai expliqué que j'avais trouvé des abeilles mortes dans ses toilettes. Il n'a rien dit. Peut-être le choc le laissait-il sans voix.

— C'est pour cela que je vous demande si vous revenez de voyage. Selon moi, les abeilles sont mortes de faim. C'est la seule hypothèse valable.

Il a répondu d'une voix aussi immatérielle que celle d'un fantôme :

— Je suis revenu hier d'un voyage d'affaires à New York. J'ai passé sept jours là-bas. Mais je ne me suis pas rendu à ces toilettes depuis mon retour. Autrement dit, depuis plus d'une semaine.

— Peut-être que les abeilles se sont introduites toutes seules dans la pièce.

— Personne n'était supposé entrer dans mon bureau. Pas même Juan. Il a fait le ménage juste avant mon départ. Je l'ai vu. J'y travaillais pendant ce temps.

Sa voix s’est raffermie.

— Mon Dieu, Corbo ! Cela signifie-t-il… ?

— Peut-être.

— Mais pourquoi ? Et qui ?

— Peu importe. Pour le moment, en tout cas. Fermez-vous votre bureau à clé quand vous n’y êtes pas ?

— Quoi ? Oh oui. Sauf quand, ce qui arrive assez souvent, je quitte la pièce, mais pas la maison et que j’ai l’intention d’y retourner rapidement. Dans ce cas, je ne verrouille pas.

— À part vous, qui a les clés de cette pièce ?

— Personne. Pas même ma femme.

— La portez-vous toujours sur vous ?

— Toujours.

— Quand vous allez au lit, où mettez-vous la clé ?

J’ai quitté la grand-route pour un îlot d’herbe bordé de bitume. Je me suis arrêté près d’une pancarte en bois accrochée à des poteaux, un jalon historique, et j’ai coupé le moteur. J’avais vu la Ferrari de Diane, suivie de la voiture blanche de Roger, surgir sur la route derrière moi. Apparemment, ils n’avaient pas quitté la maison tout de suite. En revanche, ils roulaient maintenant très vite, bien au-delà de la vitesse autorisée à cet endroit.

— Je mets la clé dans le tiroir de ma table de nuit.

— Vous dites que vous avez toujours la clé sur vous. Mais est-ce vraiment le cas ? Je veux dire, si vous allez à une soirée ou en voyage, vous l’emportez ?

Il y a eu un silence. Puis il a dit :

— En réalité, il m’arrive de la laisser. Mais jamais volontairement. Parfois, je l’oublie. Mais lors de ce dernier voyage, je l’avais sur moi.

Je ne lui ai pas rappelé qu’il est facile d’emprunter une clé, de faire faire une empreinte, puis un double.

Il y avait sans doute déjà pensé.

Les deux voitures sont passées en trombe près de mon îlot. Je doutais que Diane ou Roger m’aient vu.

Ils avaient l’air furieux et préoccupés, les yeux fixés sur la route.

Alliger a dit :

— Je n’arrive tout simplement pas à croire que quelqu’un essaie de me tuer. Et pourtant…

— Soyez prudent, c’est tout. N’accusez personne. Ce serait une erreur, et ça mettrait le coupable – si tant est qu’il y en ait un – sur ses gardes. Il est également possible qu’il y ait une explication à la présence des abeilles. C’est juste que nous n’en avons pas trouvé.

— Écoutez, Corbo, a-t-il dit d’une voix désormais coléreuse et grave. La première chose que je vais faire, c’est écrire un rapport là-dessus et le donner à mon avocat, Jack Crotal, pour le mettre dans la confidence. S’il devait m’arriver quelque chose, il transmettrait la lettre cachetée à Mimi Bonfond. Elle pourra ainsi mener une enquête discrète, et…

— Non monsieur, elle serait obligée de la donner à la police. Elle n’aurait pas le choix. Je sais que vous voulez éviter tout scandale et ce qui s’ensuit, mais dans certaines circonstances…

Il a aboyé :

— C’est ce que je veux, et c’est comme ça que ça se passera !

J’ai haussé les épaules. Peu importe ce qu’il voulait, ça se passerait comme je l’avais dit. Si son avocat apprenait ce que contenait la lettre, il lui dirait la même chose.

— Je veux que vous continuiez l’enquête, a ordonné Alliger. Je pense que c’est Diane qui a mis ces abeilles là. Elle joue gros, car si je disparaissais…

Il s’est interrompu. Apparemment, il ne voyait pas ce que le fait de le soustraire au monde des vivants procurerait à Diane. Mais j’étais certain qu’il trouverait des motivations rationnelles qui le satisferaient.

Bien entendu, il pouvait aussi avoir raison.

— Contentez-vous de rester sur vos gardes, monsieur. Si vous accusez Diane, ou n’importe qui d’autre, vous risquez de vous retrouver avec un procès sur le dos. Et en aucun cas, les journaux ne pourront étouffer cette affaire. Il vous faut des preuves. Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, vous êtes dans la merde. Vous allez faire parler de vous. Vous n’avez aucun moyen d’éviter ça.

— Oh que si, j’en ai ! a-t-il répondu sèchement. Et si la personne qui prévoyait de me tuer meurt, mais que tout le monde croit à un accident ?

Il a raccroché en me laissant perplexe sur le sens de ces paroles. Peut-être était-il juste en train de relâcher la pression. Je m’attendais à ce qu’il me rappelle sur-le-champ. Pour me dire d’oublier ce que je venais d’entendre, pour m’expliquer qu’il avait parlé sous le coup de la colère. Puis qu’il me demande de continuer mon enquête. Qu’il ferait ce que je lui avais suggéré.

Se tenir tranquille.

Mais il n’a pas rappelé.

18

Vers l’extrémité nord de Grand View Drive, se trouve un panneau en bois. Qui comporte quelques dates ainsi que les différents noms attribués à Peoria depuis 1673. Il est placé au bord d’une falaise qui, à cet endroit, domine de cent mètres l’Illinois River et sa vallée. J’ai garé ma voiture pour admirer la vue, vraiment spectaculaire. Par temps clair, on voit à quarante kilomètres vers le nord, par-delà la large lanière de la rivière que les Indiens de Peoria nommaient Pimiteoui : « La terre des bêtes grasses ».

« Peoria » est un mot indien dont la signification la plus probable serait « dinde ». Beaucoup de gens du coin pensent que c’est tout à fait approprié, mais il y a des cyniques partout. Ces mêmes personnes considèrent que l’un des noms donné par les colons français, « Pissville », est très bien vu.

Ces cyniques adorent le mythe indien péorien sur Pocatas, le Grand Lièvre Blanc, le prototype de Bugs Bunny. Ce mythe raconte que dans les premiers jours ayant suivi la création du monde, l’esprit illusionniste aux longues oreilles a inventé le maïs. Et qu’après qu’il eut mangé son tout premier épi, quelques grains non digérés présents dans ses déjections ont pris racine pour donner naissance aux premiers êtres humains.

Il existe une autre légende indienne censée avoir eu lieu au bord de la saillie où je me trouvais. Elle a des points communs avec plusieurs légendes similaires, mais diffère sur certains aspects importants. Mon père prétend que ces

différences s’expliquent par le « péorianisme » de l’air local. Peu importe ce que cela signifie, voilà de quoi il s’agit.

Une vierge du nom de Mishiwapo se morfondait car son amoureux, Kwasim, n’était pas rentré d’un raid contre les lointains Iroquois. Elle a patienté longtemps, puis entendu dire qu’il avait été tué. Après avoir fait un discours d’adieu approprié au Grand Esprit, elle s’est jetée de la falaise à quelques mètres de l’endroit où je me trouvais.

Au lieu de trouver la mort, elle a été retenue par les branches d’un arbre qui poussait presque à la verticale depuis une crevasse du rocher environ quinze mètres plus bas. Les branches ont cassé, mais celles d’un autre arbre ont atténué sa chute.

Absolument pas découragée par cette mésaventure, la vierge blessée et ensanglantée a escaladé la falaise.

Après s’être reposée un moment, elle a de nouveau sauté, mais d’un autre endroit. Cette fois, elle a rebondi sur une saillie de la roche invisible depuis le sommet et a dégringolé jusqu’à un buisson, qui s’est brisé. Elle a ensuite dévalé la falaise sur quinze mètres avant d’être retenue par les branches d’un petit arbre.

Elle avait beau être en sang, meurtrie dans son corps et dans son âme, elle est encore remontée. Et quelques minutes plus tard, ayant trouvé un endroit qui lui promettait une chute sans obstacle, elle s’est de nouveau jetée dans le vide.

Cette fois, un gros ours brun était en train de se promener sur un étroit sentier trente mètres plus bas.

Au lieu d’atterrir sur la pierre dure du sentier et par conséquent d’en finir avec la vie, la vierge s’est réceptionnée sur le dos relativement moelleux du très gros ours. Qui lui, est mort. La vierge, elle, a juste eu le souffle coupé un moment, perdu à jamais quelques dents, souffert de quelques côtes cassées, d’un nez en miettes, et de blessures en plusieurs endroits. Pas du genre à se

décourager pour si peu, elle a regagné le sommet de la falaise.

Tandis qu'elle se hissait par-dessus bord en poussant force grognements et gémissements, elle est tombée nez à nez avec son prétendant, présumé mort. Il rentrait annoncer son évasion et présenter au village une iroquoise profondément amoureuse de lui, qui avait abandonné sa tribu pour fuir en sa compagnie.

La légende ne raconte pas ce que Mishiwapo a répondu quand Kwasim lui a annoncé la nouvelle. Mais ce qu'elle raconte, en revanche, c'est que Mishiwapo a poussé Kwasim et sa femme du haut de la falaise, les envoyant à une mort certaine, puis qu'elle est rentrée chez elle pour épouser le tailleur de silex local, Qu'un Œil.

J'ai entendu pour la première fois cette histoire de la bouche de mon père lorsque j'avais neuf ans. Déjà à cette époque, il m'avait expliqué qu'elle était différente de toutes les autres légendes indiennes similaires. « Il y a quelque chose d'unique chez les Péoriens. Mais je n'ai pas encore réussi à mettre le doigt dessus. »

Quand je suis rentré à Peoria après avoir vécu à Los Angeles, il a de nouveau évoqué cette conviction.

Et m'a déclaré : « Tu es un détective, autrement dit un limier humain. Pourquoi n'essayerais-tu pas de flairer l'essence de cette différence ? De fournir à ton pauvre et vieux père des réponses aux questions qu'il se pose ? »

J'avais tenté de le satisfaire, sans succès jusqu'à présent.

Cela dit, aujourd'hui, le plus gros employeur de la région est le Caterpillar Tractor, le Géant Jaune, le plus gros fabricant mondial d'engins de terrassement.

Le centre médical St-Francis, le second employeur.

Les gangs débiles mais dangereux de jeunes dealeurs arrivent en troisième position.

Plusieurs milliers des citoyens de cette région métropolitaine qui compte deux cent cinquante mille habitants croient à la magie et à la sorcellerie. Au moins

trente-cinq pour cent pensent que l'Atlantide a existé, que la terre est plate ou l'a été, que les étoiles sont des petites lumières suspendues à un ciel rigide, que les serpents parlent, que le soleil et la lune ont arrêté de tourner autour de la terre pour permettre à Josué et ses Juifs de remporter une bataille et que les extraterrestres vont venir nous sauver. En revanche, ici comme ailleurs, presque personne ne croit que, dans leur ensemble, les politiciens sont honnêtes.

Pourtant Peoria a de nombreuses raisons d'être fière, notamment de son esprit civique inégalé. Je suis loin d'être gêné quand je déclare en être originaire.

Sans oublier la célèbre question : « Est-ce que ça va marcher à Peoria ? »

Le Président Nixon se la posait à voix haute tandis que sa bande et lui conspiraient à niquer le peuple américain. La ville était un modèle de conservatisme, la ville de monsieur-tout-le-monde. Si ce que disait ou faisait Nixon était approuvé par une majorité de Péoriens, le pays suivrait.

Mais le « Est-ce que ça va marcher à Peoria ? » était une question déjà célèbre au milieu du XIXe siècle. Même à cette époque, les gens du spectacle savaient que les Péoriens constituaient un public redoutable. Si on réussissait là-bas, on réussirait partout ailleurs.

En réalité, les Péoriens étaient et sont, en gros, comme partout ailleurs. C'est regrettable ou c'est formidable, selon que l'on est pessimiste ou optimiste.

*

Pendant que je rentrais à la maison, je réfléchissais aux Alliger.

Les leçons de géométrie et le bon sens nous apprennent que les lignes parallèles ne se croisent jamais.

Pourtant, il existe un système géométrique inventé par un mathématicien allemand du nom de Riemann où les

parallèles finissent par se rencontrer. Les membres de la famille Alliger roulaient sur ce genre de rails, construit par la volonté inébranlable de chacun.

Et ça allait faire un sacré carambolage quand leurs locomotives lancées à pleine vitesse, tous sifflets en action, clochettes carillonnantes, se heurteraient de plein fouet à l'embranchement Riemann.

Mais pour l'instant, il fallait penser au présent et non au futur. La lettre adressée à Diane par la fameuse Weena était une bonne nouvelle pour Simon, une mauvaise pour Diane. Dans le même temps, il fallait se pencher sur l'énigme des abeilles retrouvées mortes dans les toilettes du bureau de Simon. Toute personne ayant eu accès à cette pièce aurait pu y placer des insectes vivants le jour où Simon devait rentrer de voyage d'affaires. Mais il était resté absent si longtemps que les abeilles étaient mortes.

D'un autre côté (pourquoi y a-t-il toujours un autre côté ?) quelqu'un aurait pu mettre des abeilles mortes dans les toilettes uniquement pour lui faire peur.

Ça ne servait pas à grand-chose, mais j'avais déjà vu des actes encore plus absurdes.

Juste après m'être engagé sur Prospect Road en direction du nord, j'ai appelé Mimi Bonfond et je lui ai raconté ce qui s'était passé au manoir. Elle m'a écouté de bout en bout sans m'interrompre. Puis elle a dit :

— Dès que possible, tu faxes la lettre accompagnée d'un rapport à Garry Det chez lui à Pasadena. Il peut commencer l'enquête tout de suite. S'il ne découvre rien d'intéressant, il sera toujours temps que tu te rendes en personne à Los Angeles.

— Je vais m'arrêter à l'agence pour te faire un rapport de visu.

— Je suis en ville. Mais passe quand même à l'agence, rédige ton rapport, faxe-le à Det avec la lettre, appelle-le pour le briefer et laisse-moi des photocopies. Au revoir.

Une demi-heure plus tard, je garais ma voiture sur le parking de mon immeuble. À cette heure, Glinna aurait normalement dû être à l'appartement. Mais ce soir-là, elle dînait chez une consœur mage, puis se rendait à une assemblée de sorcières en sa compagnie. Elle ne rentrerait qu'après minuit.

J'ai appelé le répondeur à mon bureau de l'Antique Center en ville. Aucun message de client potentiel.

Je pouvais m'estimer heureux que Mimi m'emploie, autrement, j'aurais été au chômage technique. Non que cela me dérange quand j'ai de l'argent sur mon compte. Mais ce n'était pas le cas, malgré les onze mille dollars cachés dans un livre creux de ma chambre. Je n'avais encore rien déclaré au fisc et à l'État de l'Illinois, et je n'étais pas sûr de le faire. Cependant, ma conscience, qu'elle soit bonne ou mauvaise, selon la façon dont on voit les choses, me pousse toujours vers le droit chemin. Et elle me tourmentait.

Tout du moins, elle me titillait.

Je me tenais près d'une porte-fenêtre de mon appartement et j'observais le parking. J'ai vu Sheridan Bathard arriver au volant de son pick-up, se garer, descendre de voiture et marcher à grands pas vers l'entrée de l'immeuble. Au bout de son poing de gorille se balançait un pack de douze bières. J'ai pris une gorgée de thé glacé et j'ai attendu l'explosion verbale.

Une minute plus tard, j'ai entendu ses pas lourds, puis le cliquetis de la clé dans la serrure. Le bouton de porte tournait dans le vide. Bathard a hurlé :

— Mais… ? Bordel de merde !

Suivi de bruits d'une porte qu'on secoue. Il sentait la clé pivoter, donc il déverrouillait la serrure. Nouveaux bruits et nouveaux jurons. Suivis d'un grand boum quand il a lâché le pack de bières pour pousser à deux mains sur la porte. Autre bordée d'injures.

Nouveaux bruits d'une porte qu'on pousse. Voyant que ça ne servait à rien, il a repris l'escalier. J'ai pressé mon front

contre la porte-fenêtre pour regarder dehors. J’ai aperçu le bout de son casque jaune de sécurité et le dessus de son épaule alors qu’il se dirigeait vers l’autre porte du rez-de-chaussée. Comme je m’en doutais, il est revenu avec la gardienne, Selinda Sinoque. Comme d’habitude, la pauvre femme était saoule. Il la tenait par le coude gauche pour l’empêcher de tomber. Mais pas de trébucher. Je l’ai entendu râler sur elle quand ils sont passés au pied de mon appartement puis, une minute plus tard, quand ils ont monté l’escalier.

La grosse voix de Bathard et le bafouillage de Sinoque sont montés à mes oreilles. Finalement, il a mugi :

— Espèce de bonne à rien de gnôlarde ! Des seins sur un verrat, ça serait plus utile que toi !

Mais ce n’était rien à côté de ce qu’il a hurlé quelques instants plus tard. Apparemment, Selinda avait perdu connaissance. J’ai entendu une canette s’ouvrir, puis un bruit de liquide quand il l’a aspergée de bière fraîche dans l’espoir de la réveiller. Visiblement, ça n’a pas marché. Je l’ai entendu boire le reste de la bière. La canette a tinté en cognant contre le mur.

Pendant une minute, il n’y a pas eu le moindre bruit, à part celui d’une respiration lourde. J’ai bondi quand il s’est mis à tambouriner à ma porte.

— Corbo, connard ! Espèce de chiffe molle ! Viens te battre comme un homme ! Je sais que t’es là ! J’ai vu ta caisse dans le parking ! Je sais pas ce que t’as fait à ma porte, mais c’est toi qui l’as cassée ! Je sais aussi que t’as bousillé ma chaîne ! Allez, sors et viens te battre, lopette !

Je n’ai pas répondu. Il a recommencé à frapper du poing contre la porte et à me lancer de nouveaux défis tout aussi galvaudés. Pour finir, il s’est tu. J’ai entendu ses bottes dans l’escalier. J’ai jeté un coup d’œil par la porte-fenêtre. Il était redescendu sur le parking et ouvrait une longue caisse à outils à l’arrière de son pick-up. Il en a sorti une hache à

manche court, a violemment refermé le couvercle de la caisse et s’est dirigé à grands pas vers l’immeuble.

Il a levé la tête et m’a aperçu avant que je puisse me reculer. Il a alors agité la hache et m’a crié quelque chose que je n’ai pas entendu à cause du bruit de la circulation. J’ai appelé police-secours, rapidement donné mon nom et mon adresse et décrit la situation :

« Dépêchez-vous ! Ce Bathard veut me tuer ! Il est armé d’une grosse hache ! » L’instant suivant, il beuglait derrière ma porte.

— C’est ta dernière chance, enfoiré ! Viens avouer tes conneries, espèce de mauviette sans couilles ! Sinon, je défonce ta porte à coup de hache ! Et quand je t’aurai tailladé la tête, tu seras encore plus moche qu’avant !

J’ai lancé d’une voix forte :

— Si tu entres, je te fais sauter la tête avec ma carabine !

Ce n’était pas une mauvaise idée, sauf que je n’avais aucune intention de le faire à moins d’y être vraiment obligé.

— Les mains en l’air, Corbo, j’arrive !

Il avait vu trop de films de John Wayne.

Le premier coup de hache s’est abattu quelques secondes plus tard. Il n’allait pas mettre longtemps à détruire la fine porte en papier mâché dont notre radin de propriétaire nous avait équipés. Je me suis avancé vers la porte-fenêtre, je l’ai ouverte et je suis sorti sur le petit balcon. L’air chaud m’a enveloppé.

De toute façon, je transpirais déjà. Je n’étais pas aussi calme et serein que je l’aurais pensé.

J’ai refermé la porte-fenêtre, j’ai escaladé la balustrade en fer grillagé, je suis resté suspendu à la force des poignets pendant une seconde, puis j’ai sauté sur la chaussée. J’ai plié les genoux pour éviter de me faire mal en atteignant le ciment, et j’ai roulé-boulé.

Puis je me suis relevé.

À cet instant, les deux vitres de la porte-fenêtre au-dessus de moi ont volé en éclats. Des fragments de verre étincelant et pointu sont tombés en pluie.

Bathard est apparu sur le balcon. Il agitait la hache dans ma direction.

— Espèce de dégonflé ! Dans une minute, je descends te transformer en petit bois ! Mais avant, je vais bousiller ton appart. Tu remontes pour m'en empêcher ?

Son visage était aussi rouge et gonflé que le cul d'une femelle babouin en chaleur.

C'est seulement à ce moment-là que je me suis rendu compte que la situation avait tourné à mon désavantage. Et s'il déchirait mes livres dans le salon ?

Pas ça ! Mon édition du *Tropique du Capricorne* de Henry Miller illustré par Grand-Mère Moses ! *Le mystérieux étranger*, édition originale ! La première édition d'*Irène Iddlesleigh* signée par Amanda Ros !

Sans oublier les coûteux ordinateurs et toutes les disquettes avec leurs fichiers, ainsi que les imprimantes !

Et le livre creux contenant les onze mille dollars !

Et… Et…

J'ai de nouveau jeté un coup d'œil en direction de Willow Knolls Road. Aucun gyrophare n'apparaissait ni à l'est ni à l'ouest. Pas la moindre sirène.

Puis j'ai entendu un bruit sourd, celui d'un objet dur qui heurte de la chair, suivi d'un horrible grognement. J'ai levé la tête juste avant que cent vingt kilos de graisse, de muscles et d'os s'écrasent sur moi.

Dans la nanoseconde avant le grand trou noir, j'ai vu Selinda Sinoque qui me regardait. Dans ses mains, un cylindre argenté, l'émetteur de tachyons de Glinna.

J'ai entendu la hache de Bathard percuter le ciment, car il l'avait lâchée au moment où Selinda lui avait donné un coup de cylindre sur la nuque. Je me souviens également, tout du moins je le crois, du hurlement assourdi d'une sirène.

Les événements du reste de la journée ont été flous et plutôt lointains. Je me suis réveillé brièvement dans la salle des urgences de l'hôpital. J'ai vu dans le mur une niche avec la statuette de Mathieu, le saint patron des comptables.

Trou noir. Puis quelqu'un, Glinna je pense, demande : « Où est le docteur ? » Trou noir. Puis le visage du médecin – je crois que c'en était un – penché sur moi, essuyant la mayonnaise de son épaisse moustache noire, exhalant une haleine aillée.

Ce visage se mêle – quand, ça je l'ignore – à un autre, qui devient la face de Neandertal barbu de Sheridan Bathard. Puis il se dissipe et revient sous les traits démoniaques du chauffeur qui avait failli me percuter avec sa camionnette devant la Duck Inn pendant l'orage.

Ensuite, je suis couché sur un lit d'hôpital. Près de moi, Glinna psalmodie tout bas un charme de guérison. Mon père et sa compagne, Sylvia Jolibrin, me regardent d'un air grave. Plus tard, la grosse tête de citrouille de Mimi se détourne au moment où son fauteuil roulant pivote. Puis quelqu'un me tient la main.

À un moment, je me suis rendu compte qu'on me faisait des radios, même si ce n'est qu'un flash. Et tout à coup, quelqu'un dit : « Il va s'en sortir. » Et c'était le cas. En partie, tout du moins. J'ai repris mes esprits, si tant est que ça signifie quelque chose.

Puis ça a été le tour des flics, et les questions sur ce qui s'était passé. J'en ai appris davantage que si j'avais été un citoyen ordinaire. Mes indics m'ont raconté que Bathard avait été arrêté et inculpé pour divers délits, y compris résistance aux forces de l'ordre et agression envers des policiers, mais qu'il était libéré sous caution. Plus tard, il porterait plainte contre moi pour dégradation de son domicile avec intention de nuire et provocation. Il porterait également plainte contre Sinoque pour attaque sans sommation et tentative d'homicide volontaire.

Le très redouté cabinet d’avocats de Mimi – Sprenger, Kramer, Hammer et Burnam – portait plainte contre Bathard et le propriétaire, Lemigrateur.

Son cabinet d’avocats, avait-on découvert, était l’extrêmement redouté Crotal, Redast, Upasian, Billard et Hempen. Par leur intermédiaire, Lemigrateur portait plainte contre Bathard et moi pour détérioration de l’immeuble. Il demandait deux cent cinquante mille dollars pour les travaux, et autant pour dédommagement moral, tension nerveuse et atteinte psychologique. Sinoque ne portait plainte contre personne, car elle avait été terrassée par une attaque juste après mon départ en ambulance. Cependant, son neveu de Chicago (dont j’ai appris pour la première fois l’existence, avant de découvrir qu’il était sous le coup d’une inculpation pour détournement de fonds) portait plainte en son nom contre Lemigrateur, Bathard et moi.

Tout cela se produirait quelques jours après ma sortie de l’hôpital. En attendant, je souffrais d’une commotion cérébrale, mais mon crâne n’était pas fracturé.

Et par miracle, mes côtes et ma colonne vertébrale n’étaient ni fêlées ni cassées.

En tout cas, l’hôpital avait découvert que mon assurance maladie m’offrait au moins trois jours dans leurs services, et les médecins qu’elle réglerait chacune de leurs visites. Tout le monde était donc ravi, sauf mes proches et moi.

Lors de mon deuxième jour d’hospitalisation, Mimi Bonfond m’a appelé. Après s’être enquise de mon état de santé, elle a annoncé : « Je sais qu’autrefois, tu chassais le canard du côté de La Crête des Barges. Tu pourrais être intéressé par un article du *Pekin Times* d’aujourd’hui. Le *Journal Star* n’en a pas encore parlé. Tu te souviens du papier à propos du grand incendie à La Crête des Barges, de l’arrestation des frères Mobard ainsi que d’une femme du nom de Milly Jane qui vivait avec eux, et de leurs ridicules et contradictoires versions sur l’attaque qu’ils auraient subi ? De ce pauvre type avec une tortue hargneuse accrochée à

la bite ? Ça s’est passé le jour où tu as travaillé pour cette mystérieuse cliente, en dépit de mes conseils.

— Bien sûr que je me souviens de l’article. »

Je me demandais si ce coup de fil était le fruit du hasard. Je soupçonnais Mimi d’avoir fait le lien entre les différents événements nocturnes de La Crête des Barges.

— Eh bien, les deux types étaient à la prison du comté de Mason, et la femme à l’hôpital pour une pneumonie. Finalement, elle est morte hier de complications. Un journaliste du *Pekin Times* se trouvait par hasard à l’hôpital à ce moment-là, et il a discuté avec le médecin de garde. Ce dernier lui a rapporté les dernières paroles de la mourante, qui étaient si étonnantes qu’il les a enregistrées.

« Oh non ! » ai-je pensé. Milly Jane aurait-elle fait une confession sur son lit de mort et donné mon nom en avouant ce que j’avais fait ? Si tel était le cas, je risquais de gros ennuis.

— Très bien. Et quelles étaient ses dernières paroles ?

— « J’ai vu la lumière dans le marais. Elle souriait. Et tous les crapauds-buffles ont chanté des hosannas verts. » Je n’y comprends rien, pourtant ça n’a pas l’air complètement dépourvu de sens.

J’y voyais davantage de sens que Mimi. Autrefois, même si c’était dur à croire, la terriblement obèse et moralement dégénérée Milly Jane avait été une petite fille. Il se pouvait même qu’elle ait été jolie, mince, heureuse et innocente. Peut-être, il s’agit là d’une hypothèse, se promenait-elle dans les marais qui bordent la rivière. Et l’espace de quelques instants, elle avait eu une vision, vécu une expérience mystique.

Notre-Dame-des-Marais lui était apparue dans sa lumière glorieuse et lui avait souri. Et les grenouilles avaient bel et bien chanté comme un chœur d’anges.

Ces images m’ont fait froid dans le dos et ont pulsé le sang en direction de ma tête.

Mais peut-être avais-je trop d’imagination.

Pourtant, j’avais envie de croire que mon scénario s’était bel et bien produit.

Cela dit, c’était triste. La vision, la lumière, le sourire, le chant divin des grenouilles n’avaient pas hissé l’enfant Milly Jane jusqu’à un monde de spiritualité.

Face à de telles images et de tels chants, d’autres devenaient des saints. Milly Jane… quoi que tu aies été… quoi que tu sois devenue… je prie pour toi.

— Tu es toujours là ? a demandé la voix de Mimi.

— Quoi ? Oui, oui. Désolé, je réfléchissais.

— Ce n’est pas tout, Tom. La nuit où elle est morte, Almond et Deak Mobard se sont évadés de prison. Apparemment, quelqu’un leur avait fait passer un .45 automatique. Qui et comment, on ne le sait pas encore. Les frères ont volé une voiture et se sont évanouis dans le secteur de La Crête des Barges. Deux heures plus tard, les adjoints au shérif du comté de Mason ont retrouvé Almond. (Elle a fait une pause, puis ajouté :) Il avait été abattu d’une balle dans la nuque. Deak n’a pas réapparu. Pas étonnant que tu t’intéresses de si près à cet endroit, Tom. Il s’y passe toujours des choses inhabituelles et *outrées**.

Bien plus que tu ne le crois, Mimi. Mais peut-être au contraire, le savais-tu trop bien.

19

Aujourd’hui, c’était du genre : « Vais-je-avoir-cinq-minutes-pour-aller-aux-toilettes ? » Le colis express de Garry Det en provenance de Pasadena est arrivé à 9 heures. Il contenait les quatre cassettes vidéo qu’il m’avait promises au téléphone la veille au matin.

Après avoir appelé Mimi Bonfond pour la prévenir que j’avais réceptionné le colis, j’ai rapidement visionné les films. En premier, *Autant en emporte la vampe*.

Puis *Touffe tout flammes*. Ensuite, *Surfeurs contre amazones en appétit*. J’ai regardé beaucoup de passages en accéléré, car je ne m’intéressais qu’à ceux où apparaissait Diane Rolanski, alias Clito Brooks. Mais j’ai passé à vitesse normale la quatrième cassette, *Les courtisanes de Troie* : Diane, sous le pseudonyme de Minnie Bit, figurait dans presque chaque scène.

Je n’avais aucun doute sur le fait que Bit et Brooks n’étaient qu’une seule et même personne. Les nombreux gros plans sur son visage – bien plus rares que ceux sur son corps – le prouvaient. Les trois premiers films relevaient du cinéma érotique. Autrement dit, on n’y voyait pas d’organes sexuels, malgré de nombreuses simulations de triple pénétration. Mais *Les courtisanes de Troie* n’étaient pas du même acabit.

Pourtant, il s’agissait d’une production de luxe pour un film porno.

Grâce à mes coups de téléphone dans la région de Los Angeles, j’avais appris par Garry Det que, de temps en

temps, de minables producteurs de porno demandaient un scénario à un écrivain un peu cultivé et un peu imaginatif, peu importe son sexe, et qu'ils respectaient son texte. Plus ou moins, en tout cas.

— Ce Woods Debeurk, célèbre dans le monde entier pour sa collection de films pornos, qui m'a procuré une copie des cassettes, m'a appris que les gens ayant produit ce film avaient eu l'idée de s'inspirer d'un écrivain grec du nom de Lucien de Samosate. Tu connais ?

— Oui. Mon père possédait un livre de lui illustré dans sa bibliothèque. Lucien a vécu entre 120 et 180 après J.C. En réalité, c'était un Syrien qui écrivait en grec.

— Toujours aussi pédant, a jeté Det.

Les courtisanes de Troie démarrait juste après que la cité était tombée aux mains des Grecs au bout d'un siège de dix ans. Le roi Agamemnon, le chef des Grecs, faisait alors brûler le temple dédié à Aphrodite, la déesse de l'Amour. Ce geste impie rendait la déesse furieuse. Puis, quand Agamemnon décrétait que les prêtresses du temple deviendraient esclaves des chefs grecs, la fureur de la déesse se muait en rage.

La prêtresse en chef, Clitorpatia (interprétée par Diane), lançait alors un défi à Agamemnon. Si les prêtresses triomphaient des chefs grecs au cours d'une joute sexuelle, elles obtiendraient leur liberté ainsi qu'un navire affrété pour la destination de leur choix. Les femmes gagnaient, bien évidemment. Mais l'ignoble Agamemnon trahissait sa parole. Couché sur le dos, haletant, vidé à la suite d'efforts héroïques, il ordonnait à ses hommes d'assassiner les prêtresses.

Fort heureusement, les soldats épuisés ne réussissaient pas à se relever.

Sans rencontrer de résistance, les prostituées du temple s'enfuyaient sur une galère. Suivaient de nombreuses aventures, essentiellement sexuelles. La plus marquante étant celle du méchant sorcier isolé sur une île qui

transformait les femmes en arbres, tout en leur laissant le visage, les seins et le vagin. Quand un équipage de marins naufragés en rut se mettait à copuler avec les mi-femmes mi-arbres, ils découvraient qu'ils ne pouvaient plus dégager leur pénis, même après qu'il avait dégonflé. Les muscles du vagin des prêtresses étaient trop contractés.

J'ai appris quelque chose. Les cheveux bronze de Diane n'étaient pas teints. Je me suis aussi souvenu de ce que j'avais déjà remarqué en regardant d'autres films pornos. Pendant les dix premières minutes, le sexe et ces belles femelles nues m'excitaient. Ensuite, ça m'ennuyait et ça me dégoûtait.

Je me sentais triste pour Diane. Elle était peut-être tellement fauchée et désespérée qu'il ne lui restait que cette solution pour subvenir à ses besoins. Mais il me semblait qu'elle aurait pu trouver un autre boulot.

Cela dit, je la jugeais sans connaître les circonstances qui l'avaient conduite à exercer cet affreux métier, si tant est que ça soit un métier.

Qu'en était-il de Glinna, mon unique amour ? Elle avait financé ses études en vendant son urine à des hommes pour qu'ils la boivent. Les psychologues n'expliquaient toujours pas l'origine de leur perversion. Puis Glinna avait été touchée par la grâce. Elle s'était alors, selon son expression, régénérée et purifiée dans son corps et dans son esprit.

Cependant, pour ce que nous en savions, Diane avait elle aussi renoncé à son ex-mode de vie et au péché. Elle était maintenant sur ce que certains nomment le droit chemin.

D'ailleurs, qui étais-je pour juger les autres ? Regardez-moi. Quel genre de métier exerçais-je ? Certains diraient qu'il était servile, et à cet instant, j'étais d'accord avec eux. Si j'envoyais les cassettes au beau-père de Diane, ce qui allait se produire, je détruisais la vie de cette fille, je la couvrais d'opprobre et tout le reste. Je me sentais sale. D'un autre côté, elle avait choisi sa voie, et elle devait en

supporter les conséquences. Elle avait agi de son plein gré. Elle n’était pas une machine.

J’ai haussé les épaules. Étape suivante. Moi aussi, j’avais des soucis. Simon Alliger était furieux de la publicité faite à mon altercation avec Bathard. Le Journal Star en avait parlé, de même que les chaînes de télévision locales. Même si les journalistes ignoraient tout de mes contacts avec les Alliger, un Simon fou de rage avait téléphoné à Mimi pour faire un scandale. Pas du genre à accepter des reproches injustifiés, Mimi avait pris ma défense et lui avait conseillé de se calmer. Il avait alors menacé de lui retirer l’affaire pour la confier à une autre agence.

Mimi ne pouvait que lui répondre que c’était son droit. Elle l’avait donc salué avant de raccrocher.

Pour le moment, Simon n’avait pas résilié son contrat, mais Mimi craignait de devoir lui procurer un autre détective.

Ce qui ne m’arrangeait pas. Outre que j’avais réellement besoin de cet argent, j’étais très intéressé par l’affaire. Je voulais la suivre jusqu’au bout. Je voulais la *mener* à bout. J’étais démangé par une furieuse envie de mieux connaître ses protagonistes. Bien que certains de mes commentaires laissent supposer que je n’aime pas les gens, c’est une fausse impression.

Le plus souvent, je les aime – ces pauvres hères –, et ceux que je hais me fascinent. Dans nombre de cas, je ne peux pas vraiment faire la connaissance des personnages en présence. J’avais aussi traité beaucoup d’affaires qui se terminaient de façon abrupte, juste au moment où j’étais en train de creuser sous la surface des événements et des personnes.

Pour l’instant, je connaissais un peu Simon, mais de manière assez superficielle. Les autres constituaient toujours une énigme pour moi car mes contacts avec eux, bien qu’intenses, avaient été trop brefs. Je voulais en apprendre bien davantage sur eux, même si je ne saurais

jamais tout. L’âme humaine est le puits le plus insondable qui soit en ce bas-monde.

Après avoir rembobiné la dernière cassette, j’ai entrepris de relire les rapports que Det m’avait faxés la veille au soir. Le téléphone a sonné. J’ai décroché.

— Tom, a dit Mimi, comment tu t’en sors ?

— Je viens de regarder le dernier film. Je te les apporte dans un quart d’heure. Notre client va être ravi.

— Je m’en doutais. J’ai lu les rapports que Det m’a faxés hier soir. Cette Mordoy a quelques explications à nous fournir. Soit elle est très négligente, soit il se passe quelque chose de bizarre…

— Je comptais l’appeler aujourd’hui.

— Inutile. On se contentera de montrer à notre client ce que Mordoy aurait dû faire. Il peut aller l’engueuler s’il le souhaite. Ce n’est pas notre problème. Au fait Tom, Selinda Sinoque est morte hier soir. Elle n’est jamais sortie du coma.

C’était un choc mineur. Je ne ressentais pas vraiment de chagrin, juste la tristesse globale qui envahit les gens quand quelqu’un de leur connaissance meurt, mais qu’ils n’éprouvaient pas vraiment d’affection à son égard. Le tout teinté du regret grisâtre et peu profond – comment décrire ça autrement ? – que la vie n’ait jamais été douce avec elle, et qu’elle l’ait amenée à boire. Jusque très récemment, j’avais cru que cette femme n’était qu’une alcoolique ignare, trouillarde et vulgaire. Autant pour mon intuition.

Qu’elle ait frappé Bathard avec l’émetteur de tachyons, et ce malgré sa peur, pour me venir en aide était la preuve de son courage viscéral. Quant à ses impropriétés de langage – œsophage pour soffite, arthuriser pour autoriser… – elles n’étaient que le pur produit de son humour.

J’avais découvert ça quelques jours avant l’incident avec Bathard. Nous avions discuté un petit moment.

J’ignore comment nous en étions venus à parler du système judiciaire américain, que nous considérions tous

deux comme inepte. Mais pendant la conversation, je ne cessais de reculer car les relents de vin importé d'Albanie, le Old Red Star, me faisaient monter les larmes aux yeux.

Puis elle a déclaré :

— Les tribunaux sont aussi lents que la procession du soleil dans la coïncidence des constellations.

— Quoi ? Vous voulez parler de… ?

Elle a fait un petit sourire, et son œil rougi a pétillé.

— Je ne parlais pas d'un défilé de divinités vénérant l'astre suprême. Vous devez savoir ce que ça veut dire.

— Il s'agit de la précession des équinoxes, un phénomène astronomique au cycle d'une durée de vingt-six mille ans.

— Exact. L'équinoxe verbale a lieu vers le 21 mars. L'équinoxe ottomane vers le 22 septembre.

C'est seulement à cet instant que j'ai compris que depuis des années, elle se moquait de moi en employant des mots en dépit du bon sens. Tout en me trouvant ridicule, j'ai souri et dit :

— En effet. Les équinoxes verbale et ottomane, que certains appellent équinoxe vernale et équinoxe automnale.

— Je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant, a-t-elle expliqué. Autrefois… mais ça n'a plus d'importance. Ne vous en faites pas. Je ne vais pas vous raconter ma vie.

Maintenant, je le regrettais.

Deux secondes après que Mimi eut raccroché, le téléphone a sonné. J'ai attrapé le combiné. La voix tonitruante de Bathard a annoncé :

— Salut Corbo ! Mon avocat m'a dit de ne pas te parler, mais qu'est-ce qu'ils savent de la vie, ces empaffés ? On peut régler ça sans tribunal, d'homme à homme. Je te retrouve à La Dernière Bataille et on joue ça aux poings. Le gagnant remporte le tout.

Qu'est-ce que… ?

— Tu es malade ! Tu irais en prison. Ne m'appelle plus, sinon je demande qu'on suspende ta liberté conditionnelle !

J’ai raccroché. Je me suis remis à lire le rapport de Det, mais le téléphone a encore sonné. Mimi a dit :

— Je suis désolé, Tom. Mais je viens de recevoir un coup de fil de Simon Alliger. Sa belle-fille l’a appelé pour l’engueuler. Elle lui en a fait voir de toutes les couleurs, c’est le moins qu’on puisse dire. Il en avait la voix tremblante. Même dans le téléphone, je sentais qu’il se consumait de rage. Il n’a pas eu besoin de me dire que sa femme faisait une nouvelle crise d’asthme. J’entendais ses râles et sa respiration sifflante en arrière-fond. Pourtant, je ne pense pas qu’ils étaient dans la même pièce.

— Allez, Mimi, explique-toi. Pourquoi Diane lui est-elle tombée dessus à bras raccourcis ?

— Elle a appris qu’ils avaient fait une copie de la lettre de Weena. Elle a annoncé qu’elle allait les traîner en justice. Les accuser d’être entrés illégalement dans sa maison, d’avoir violé sa vie privée en fouillant dans ses affaires, d’avoir dupliqué sa correspondance personnelle sans l’avertir ni lui demander la permission. Elle a juré que leurs bassesses et leur rancune seraient exposées sur la place publique. Et cetera. Je crois qu’elle essayait juste de les impressionner pour qu’ils mettent fin à l’enquête. Mais…

— Comment a-t-elle su à propos de cette lettre ?

Mimi a gloussé, puis repris :

— La colère et la haine font faire aux gens plus de choses stupides que n’importe quel autre sentiment. Écoute bien ça, Tom. Tu ne vas pas le croire, et pourtant il s’agit de la vérité.

— Je m’incline : tu es la reine du suspense. Maintenant, raconte !

— Alexandra a craché le morceau à Diane !

Je suis resté silencieux pendant quelques secondes.

Puis je me suis ressaisi. J’ai demandé :

— Pourquoi ?

— Je suppose qu’elle n’a pas résisté à l’envie de crier victoire. Il fallait qu’elle annonce à Diane qu’elle était

condamnée, que les Alliger seraient bientôt débarrassés d'elle, que Roger allait apprendre quelle traînée était sa femme. Elle n'avait pas réfléchi, bien entendu, mais réfléchir n'a jamais été le fort d'Alexandra. C'est le moins qu'on puisse dire.

— Rien ne brûle en enfer, si ce n'est la volonté inébranlable.

— Exact. Extrait du *Germanica Theologica*, un ouvrage médiéval allemand.

Je n'avais jamais réussi à faire une citation dont elle ne connaisse pas l'origine. Tout voir, tout écouter, tout savoir. Ça, c'est Mimi Bonfond.

— Simon était furieux, bien entendu. Il a surgi dans la chambre de sa femme et l'a agonie d'injures, sans aucun doute. Je suis sûre que c'est lui qui a déclenché sa crise d'asthme. Puis il m'a appelée pour me demander comment sortir de ce pétrin. Je lui ai dit que Diane avait sans doute tout avoué à Roger. Personne ne sait ce qui va se passer maintenant. Mais d'après Simon, les cassettes suffiront à monter Roger contre Diane. Il veut les voir dès que possible. Tu as intérêt à les lui amener *illico presto*. Emporte aussi une copie du rapport de Det.

— Je n'ai pas eu le temps de dupliquer les cassettes.

— Det a des copies, il pourra nous les envoyer. Vas-y tout de suite.

J'ai mis une demi-heure pour atteindre le manoir.

J'avais dû me raser en vitesse avec un rasoir électrique, m'habiller (pas le temps de prendre une douche) et faire des copies du rapport. À 15 h 11, je m'engageais dans la courbe de l'allée Alliger et découvrais la maison. Ainsi que trois véhicules de police, celui du coroner, une ambulance et les voitures de Roger et de Diane. Le flic qui s'est approché avant que je descende de voiture était Cassius Belli. J'avais de la chance. Cassius était l'un des informateurs de Mimi, de surcroît bien payé. J'ai quand même dû justifier de ma présence avant qu'il m'explique ce qui se passait.

— Mme Alliger est morte il y a environ vingt minutes. J’en aurais informé votre patronne si j’avais su qu’elle traitait avec eux.

— Quelle Mme Alliger est-elle décédée ?

— Mme Simon Alliger. Alexandra.

20

Âgée de soixante-cinq ans, Mme Alliger avait une surcharge pondérale de dix-huit kilos. Elle était très nerveuse, souffrait de migraine, d'aigreur d'estomac, de diarrhée, d'insomnie, de fréquents rhumes de cerveau et bronchites, d'hypertension et de tachycardie.

C'était un miracle qu'elle ne soit pas déjà morte.

— Surtout, a déclaré Mimi, quand on connaît son médecin de famille.

Trois jours après le décès d'Alexandra Alliger, nous étions dans le bureau de ma chef, occupés à discuter de l'affaire.

Le docteur s'appelait Winley Cubitt. Âgé de soixante-sept ans, dûment diplômé, c'était un homme qui savait parler à ses patients et qui, chose merveilleuse, se déplaçait à domicile. (À condition d'être riche.) Le docteur Cubitt venait d'essuyer deux procès pour faute professionnelle et en subissait actuellement un troisième. Même si ses primes d'assurance devaient être monstrueuses, il refusait de cesser son activité.

C'était l'homme qui avait prescrit en même temps à Alexandra des anorexigènes, des somnifères, des tranquillisants, de la digitaline pour le cœur (ça fait baisser la tension), du Propanolol pour l'hypertension et l'angine de poitrine, de l'Épinéphrine pour l'asthme, et un IMAO pour la tachycardie (c'est-à-dire un cœur qui bat trop vite ou trop lentement). Alexandra prenait aussi du Rinutan pour soigner un gros rhume, autre drogue qu'un médecin compétent lui

aurait interdit de mélanger avec le reste de ses médicaments.

Son ophtalmologue, qui n’avait rien d’un charlatan, lui avait donné des gouttes contenant un bêtabloquant pour son glaucome. Ce qui ne pose aucun problème si on ne prend que ça. Mais quand l’ophtalmo lui avait demandé quel traitement elle suivait, Alexandra avait omis de mentionner ses différentes prescriptions.

Elle n’aurait pas dû boire de vin ce matin-là, d’autant qu’elle n’avait pas pris son petit déjeuner.

Certains de ses médicaments agissaient à retardement.

Or dans certains cas, l’alcool peut dissoudre les enveloppes extérieures et relâcher d’un coup leur contenu.

Elle avait été découverte par Maria Cabracan, qui était entrée dans la chambre pour reprendre le plateau du petit déjeuner. Intact. Alexandra était couchée face contre terre, le bras droit tendu en direction de la porte.

Le coroner avait révélé qu’elle avait un taux d’alcoolémie de 1,4 (le taux maximum autorisé en Illinois est de 0,8). Son sang contenait aussi de l’Avlocardyl, de l’Épinéphrine, du Stérimar et du Déroxat en doses deux fois trop élevées.

Le coupable, Cubitt, pouvait s’estimer heureux.

Simon Alliger refusait de le poursuivre en justice.

— Tu ne trouves pas ça bizarre ? m’a demandé Mimi. Simon n’est pas du genre à cracher sur une rentrée d’argent et là, il est sûr de son coup. Old Whiskey Jack (elle faisait référence à John Crotal, le chef du cabinet Crotal, Redast, Upasian, Billard et Hempen, parfois surnommés les cinq mousquetaires) lui a conseillé de demander vingt-cinq millions et d’espérer en gagner un. Mais Simon refuse de porter plainte.

— Très bizarre. Bien entendu, c’est peut-être sa haine de la publicité qui le retient.

— Peut-être, mais peut-être pas. Écoute ça et réfléchis. Il y a quelque chose d’encore plus bizarre. La bouteille de vin d’Alexandra – elle buvait directement au goulot – se trouvait

dans la corbeille à papier. Vide. Avec sa capsule en plastique. Il n’y a pas de bouchon en liège sur ce genre de bouteille. Alexandra achetait un vin très bon marché, ce qui, sachant à quel point elle était radine, ne me surprend pas.

» Or, Maria Cabracan, la bonne, a beau être une paysanne maya quasiment illettrée, elle n’est pas stupide. Elle a déclaré à la police que c’était la première fois que Mme Alliger mettait quelque chose à la poubelle. D’habitude, elle laissait toujours les bouteilles, les capsules, les kleenex et vêtements sales, les journaux, les lettres froissées, les épingles à cheveux et autres objets traîner sur les meubles ou par terre.

» L’inspecteur-sergent Lemalin, tu le connais, a envoyé la bouteille vide au labo pour analyse. Elle ne contenait presque que de l’eau du robinet. Quelqu’un avait pris le temps de rincer soigneusement l’intérieur pour effacer d’éventuels restes de drogue. Il subsistait cependant de très légères traces des médicaments que je viens de mentionner, mais elles auraient pu provenir de postillons émis par Mme Alliger en buvant.

» Si quelqu’un a mis des médicaments dans le vin, il aura été assez intelligent pour porter des gants en latex et ne pas masquer les empreintes déjà présentes sur la bouteille. Car il n’y avait dessus que celles de Mme Alliger. Ce qui laisse penser qu’une personne a mis des médicaments dans le vin avant d’effacer toutes les preuves. Cela dit, Alexandra prenait de toute façon des produits contre-indiqués et buvait du vin, bien que ça lui soit déconseillé.

— Les flics soupçonnent Simon ?

J’ai posé cette question car, lorsque l’on ne connaît pas l’assassin, le suspect est généralement l’époux.

Mais quel aurait été le mobile de Simon ? Sans compter que je n’avais aucune envie que, dans l’hypothèse où il deviendrait suspect numéro un, les flics prennent l’affaire en main. Cela dit, il était si riche, si puissant et si renommé que

les preuves devraient être écrasantes pour que le procureur ordonne son arrestation.

— Bien sûr qu’ils le soupçonnent. Mais il n’est pas le seul à avoir eu une bonne raison de la tuer, ainsi que la possibilité de dissoudre des médicaments à effet retard dans le vin. Plusieurs suspects potentiels se trouvaient à la maison ce matin-là. Diane Alliger, pour commencer. Rosemary, la sœur de Roger, ensuite. Et qui sait combien d’autres suspects on découvrirait si la police commençait une véritable enquête ? Ce dont je doute. Et pourtant, on ne sait jamais.

— Diane ? Rosemary ? Mais Simon leur avait interdit d’entrer dans la maison !

— Tu oublies qu’elle appartient à sa mère. C’est elle qui détient l’autorité suprême, et elle les a autorisées à entrer. Ça a dû mettre Simon hors de lui, mais il n’y pouvait rien. Diane, ainsi que Roger, étaient à la maison entre 7 et 10 heures du soir la veille de la mort de Mme Alliger. Diane s’y trouvait le lendemain matin entre 8 heures et 9 h 30. À chaque fois, elle rendait ostensiblement visite à Faith.

» Diane a très bien pu arriver un peu avant de monter voir Faith dans ses appartements. Faith, Diane et Roger déclarent que le sujet de leur conversation ne regarde pas la police, et Faith et Diane ont dit la même chose à propos de leur entretien du matin.

» Rosemary a elle aussi rendu visite à Faith la veille au soir ainsi que le lendemain matin, le jour de la mort d’Alexandra. Le sujet de leur conversation n’est pas établi. Comme Diane, elle a pu arriver plus tôt ou partir plus tard qu’elle ne l’a déclaré à la police. Le système de sécurité, y compris les caméras de vidéosurveillance, était coupé la veille au soir. L’alarme est restée débranchée jusqu’à 10 heures. Puis Juan Cabracan, d’après les ordres de Simon, l’a activée. L’heure est confirmée par le moniteur de l’agence.

— Très bien, ai-je dit. Diane et Rosemary auraient donc pu se glisser dans la chambre d'Alexandra ce soir-là et vider le contenu de ses gélules à effet retard contre le rhume et l'obésité, ainsi que d'autres substances prohibées dans la bouteille de vin. Elles en avaient la possibilité. Simon, lui, en a eu bien d'autres. Il hait – il haïssait – sa femme depuis des années. Pourquoi aurait-il soudain décidé de la tuer ?

— C'est aux flics de le découvrir. Mais tu sais comme moi qu'un individu peut être sur le point de commettre un meurtre sans passer à l'action pendant des années, voire jamais. Puis un événement se produit, une goutte d'eau qui fait déborder le vase, et il brise le cercle d'interdits qu'il a formé autour de lui.

— Du point de vue de la police, qui a de très bonnes raisons de supprimer Alexandra ?

— Diane. Sans oublier Rosemary.

— Tu penses que ces femmes pourraient être complices ? Ce que l'une ne peut pas faire, l'autre le peut.

— Qu'elles soient de mèche ? C'est possible. Mais étudions d'abord le cas de Diane. À l'heure qu'il est, Simon a dû montrer les cassettes à Roger, sauf s'il attend la fin des funérailles et la lecture du testament d'Alexandra. Cependant, si Simon a vraiment fait ça, que s'est-il passé ensuite ? Tu l'ignores, moi aussi. Tout est calme sur le front Alliger, du moins en apparence.

» Quant à l'hypothèse que Rosemary soit l'assassin, il est évident qu'elle a un excellent mobile. Si elle ne quitte pas son ordure d'amant, ce Burt Kornick, elle sera rayée du testament. Mais si ses parents meurent avant d'avoir le temps de modifier leur testament – bien que ça soit peut-être déjà fait – elle pourrait hériter d'une fortune. Je suis sûr que les abeilles mortes dans les toilettes de Simon sont la preuve d'une tentative de meurtre avortée, et je n'ai aucun moyen de le prouver. Pour l'instant, tout du moins. En tout cas, Alexandra est morte. La police ne croit peut-être pas qu'elle a été assassinée. Moi, si.

— Moi aussi, a déclaré Mimi.

— Selon moi, Rosemary ne fera rien toute seule. Je doute qu'elle ait la volonté de prendre un bain ou un repas sans l'accord de Kornick. Mais s'il la pousse à l'acte, elle est capable de n'importe quoi.

— Diane a pu tenter d'assassiner Simon, et elle peut recommencer. En attendant, elle a de bonnes chances que la mort d'Alexandra passe pour un accident, comme celle de Simon, si le piège avait marché. Dans l'hypothèse où Simon n'aurait pas encore montré les cassettes à Roger et qu'il attendrait la fin des funérailles, Diane pourrait tenter d'assassiner rapidement son beau-père. Rosemary a elle aussi une bonne raison de précipiter la mort de son père. Le testament.

— D'accord, a lancé Mimi. Mais la police ne sait pas tout. Elle ignore l'histoire des abeilles mortes et notre enquête sur Diane, car… tu sais très bien pourquoi.

J'ai acquiescé. Malgré l'insistance de Mimi auprès de Simon pour qu'il raconte tout au chef de la police, il avait refusé. Il avait insisté pour régler seul ses problèmes de famille et éviter ainsi toute publicité. Mimi respectait le désir de son client. Pour l'instant, tout du moins.

Voilà quelle était la situation au moment où je quittai l'agence. De retour chez moi, je me suis installé à mon bureau et j'ai relu pour la troisième fois le rapport de Det en écoutant des CD de Mozart.

J'espérais découvrir dans cette huître la perle de la révélation. Alors qu'en réalité, je n'étais même pas certain d'avoir une huître en main.

Il y avait une chose dont j'étais *sûr*. Lorna Mordoy avait menti dans son rapport à Simon Alliger. Par omission certes, mais ça n'en était pas moins des mensonges. Sur les certificats de détention de chien, par exemple. L'un des moyens de retrouver la trace d'un individu est de vérifier dans un comté ou une ville les certificats de possession d'animaux familiers et les carnets de vaccination. Si la

personne possède un certificat ou qu’elle a conduit l’animal chez le vétérinaire, son adresse et la date d’achat du certificat peuvent être établies. Mordoy avait mentionné dans son rapport avoir vérifié les certificats. Mais Garry Det, d’après mes ordres, avait découvert que Diane Rolanski figurait dans les fichiers officiels comme propriétaire d’une femelle chien de berger pendant les trois années qui avaient précédé sa rencontre avec Roger Alliger.

Plusieurs mois auparavant, elle avait emmené le chien chez un vétérinaire de Pacific Palisades pour le faire piquer. Autrement dit, le tuer. L’animal était vieux et souffrait de problèmes cardiaques ainsi que de troubles mentaux.

Det avait retrouvé plusieurs adresses par le biais du certificat, la dernière en date étant celle d’un certain Joe Galazzo. L’enquête menée aux deux premiers endroits n’avait pas révélé grand-chose sur Diane, sinon que les propriétaires la considéraient comme une locataire paisible qui payait son loyer en temps et en heure. Quand Det avait appelé Galazzo pour lui demander l’autorisation de venir le questionner, il avait appris que ce dernier était mort. Mais la personne qui l’avait renseigné, Orbert Dakor, le neveu de Galazzo et son unique héritier, avait très envie de parler de Diane. Il était évident que cet homme la détestait. Il avait déclaré que la fille, une vraie salope, était sur le point d’épouser son oncle âgé pour sa fortune, qui s’élevait à plusieurs millions de dollars.

Mais – et à ce moment-là, le neveu avait eu un rire de hyène pendant près d’une minute – son oncle était mort deux jours avant le mariage. Il avait été victime d’une attaque alors qu’il besognait la chercheuse d’or.

Cependant, avant de quitter la maison, elle avait ouvert le coffre du vieil homme et volé le liquide, les actions et les bijoux. Dakor ne pouvait pas le prouver.

Tout ce qu’il savait, c’est que le contenu, estimé à trois cent mille dollars, avait disparu. Malheureusement, il ne pouvait signaler le cambriolage à la police.

Il n’a pas dit pourquoi, mais Det avait eu l’impression que les flics auraient pu s’intéresser à certains objets que contenait le coffre.

— Sans doute, m’avait-il dit au téléphone, quelque chose dont Dakor n’a pas parlé. Par exemple des livres de comptes prouvant que Galazzo et lui étaient impliqués dans des activités illégales. Diane a dû les emporter comme garantie. Mais Dakor déclare ne pas savoir où elle est. Il espère aussi, dit-il, que cette pute est morte du sida. Tout ça est écrit dans le rapport.

— J’aime bien que les choses soient claires, ai-je dit. Mais pour moi, le véritable escroc est cette Mordoy qui a interrogé Dakor. Il n’y a pas un mot là-dessus dans son rapport.

— En effet. Et alors ? Qu’est-ce qui va se passer ? Elle va perdre sa licence ?

— Le client ne veut rien entreprendre contre elle pour l’instant.

— Ah ouais ? En tout cas, moi j’ai une petite idée de la manière dont Mordoy a reçu Dakor quand il lui a fait des avances. Il dit qu’elle aurait pu figurer sans problème sur la page centrale de *Playboy*. Mais elle l’a plaqué au sol, puis lui a balancé un coup de pied dans les couilles. Il la déteste autant que la fille Alliger. Cette Mordoy doit être un sacré numéro. Une vraie dure.

— Une pourrie, ça c’est sûr, ai-je commenté. Quel intérêt avait-elle à mentir ?

— Le chantage. Auprès de qui ? De Diane, bien sûr.

— Possible.

Il y avait encore autre chose dont Mordoy n’avait pas rendu compte correctement. Elle signalait dans son rapport avoir recherché des gens qui se souvenaient des Rolanski. Déclarait avoir enquêté dans les quartiers de Pasadena et de Los Angeles où avaient vécu les parents de Diane, et n’avoir trouvé personne se souvenant d’eux. Tous leurs anciens voisins étaient morts ou avaient déménagé pour

une adresse inconnue. C’est en tout cas ce que prétendait Mordoy.

Mais Det, qui avait enquêté à sa suite, avait découvert à Pasadena une vieille femme ayant habité la maison jouxtant celle des Rolanski. (Encore une chose que Mordoy avait omis de mentionner.) Elle se souvenait des parents et de la fille, même si ce n’était pas très clair dans sa tête.

— Elle perd la mémoire, m’avait expliqué Det. En fait, j’ai eu de la chance. À une semaine près, elle partait en maison de retraite. La voisine se rappelait que la fille avait donné du fil à retordre à ses parents. Des histoires de drogue. Rien d’inhabituel en Californie de nos jours, ni même à l’époque. Elle aurait fugué un moment. Apparemment, elle s’était enfuie à l’est avec un Noir de son âge, dont la vieille femme avait oublié le nom. La police ne l’avait pas retrouvée, mais un soir, Diane était réapparue sans le type. Les voisins n’avaient jamais su où elle était allée. En son absence, M. Rolanski était mort et sa femme avait fait une dépression nerveuse. Qui n’avait pas duré. Mme Rolanski était finalement rentrée chez elle après un séjour à l’hôpital, et elle s’y trouvait au retour de Diane. Peu après, Mme Rolanski avait vendu la maison et déménagé à Los Angeles avec sa fille. La rumeur avait circulé que Diane était enceinte, mais qu’elle s’était fait avorter à Los Angeles.

— La dernière chose dont les voisins se souviennent au sujet des Rolanski, c’est qu’une dame est venue plusieurs années plus tard poser des questions sur la fille. Ce qui était drôle, c’est qu’elle a déclaré venir du Kentucky et a demandé des renseignements sur Angela. Pas Diane. Angela.

— Ah ! me suis-je exclamé, tout à coup excité, même si je ne savais pas trop pourquoi. Comment s’appelait cette femme ?

— Angela, elle aussi. Elle prétendait qu’Angela était sa fille, et qu’elle avait récemment appris qu’elle avait vécu

avec les Rolanski. Moi, je ne comprends rien à cette histoire. Ça t’évoque quelque chose ?

— Pas pour le moment. Quel était le nom de famille de cette femme ?

— Mon informatrice m’a d’abord dit que c’était Boomer, quelque chose comme ça. Elle n’était pas sûre. Puis, pendant qu’on parlait d’autre chose, ça lui est revenu. Boomall.

Boomall ! Le certificat de mariage des Rolanski ! Myrna Groat avait épousé William R. Rolanski. Groat ? Il fallait absolument que je vérifie quelque chose ! Juste après mon coup de fil avec Det.

Il a continué son rapport. Irving Bitkinson, le vieux producteur dont parlait Weena dans sa lettre à Diane, était mort cinq jours avant que Det commence son enquête. Il n’avait apparemment pas de famille.

Det avait essayé d’obtenir des informations à la Screen Actor’s Guild au sujet de Weena et de Diane, mais on lui avait répondu que ce genre de choses était confidentiel. Qu’il devait passer par l’agent de Diane, s’il le connaissait. Ce qui n’était pas le cas.

Cependant, Det n’avait pas eu besoin de la Screen Actor’s Guild ni de l’agent. Ayant entendu parler par un ami policier de Woods Debeurk, le multimillionnaire qui possédait la plus grande collection de pornographie au monde après le Vatican, Det lui avait rendu visite. Il n’avait eu aucun problème à obtenir une copie des cassettes. Weena figurait dans le générique de deux d’entre eux sous le nom de Godwina Cushaw. Ce qui, en fait, était son vrai nom. Elle avait apparemment disparu de la circulation. Det s’était démené pour la retrouver, sans succès.

Après avoir relu deux fois le rapport, j’ai réfléchi pendant au moins une heure. Puis j’ai fait ce que je n’aurais pas dû faire, mais les hommes Bélier sont impulsifs. Tout du moins, c’est ce que disent les astrologues, même si je ne peux pas

prétexter cela, dans la mesure où je ne crois pas à l'astrologie.

D'abord, j'ai fixé à mon téléphone un appareil qui modifie le son de la voix (acheté dans un catalogue accessible au grand public) et je l'ai réglé de façon à avoir une voix de ténor avec un petit accent irlandais.

J'ai trouvé le numéro de téléphone de l'agence de Mordoy dans son rapport à Simon et je l'ai composé.

Bien entendu, je me suis servi de la fonction permettant de masquer mon numéro, au cas où elle aurait un mouchard. Elle pourrait toujours découvrir ensuite mes coordonnées, ça m'était égal. Je voulais juste mettre fin à ce qui me démangeait le cerveau depuis une heure. Ensuite, le feu de l'enfer brûlerait comme il lui plairait.

La standardiste de AAA Abendale Investigations à Chicago m'a demandé mon nom et la raison de mon appel. Ce que je lui ai répondu n'était pas la vérité.

Au bout de dix secondes, une voix a annoncé :

— Lorna Mordoy, j'écoute.

Pendant une seconde, je suis resté en suspension dans le vide sidéral, sans lumière, sans air, sans pression pour empêcher mon corps d'exploser. Jackpot !

J'aurais dû raccrocher tout de suite, mais il me fallait quelques secondes supplémentaires pour confirmer ce que je pensais.

— Je vous appelle de Los Angeles pour le compte de Vandeleur, Stapelton et Mortimer Investigations, Incorporated, au 3 Turpey Street. Je suis John Clayton, l'un de leurs détectives. Madame Mordoy, nous avons des raisons de croire…

Sa voix, qui avait jusqu'à présent été chaude et sensuelle, est devenue aussi aiguë et âpre qu'un cri de faucon.

— C'est ça, minable ! Et moi, je suis le Chien des Baskerville ! T'appelles de Grimpen Mire, peut-être ? Qui

t’es, espèce de crétin ! Qu’est-ce que tu veux ? Vandeleur, Stapelton et Mortimer mon cul !

J’ai raccroché. Une fois de plus – comment est-ce que je me débrouillais ? – j’avais été trahi. Le pédant, moi en l’occurrence, n’était pas si doué que ça ou alors, il n’avait vraiment pas de bol. Qui aurait pensé que cette Mordoy connaissait aussi bien l’aventure de Sherlock Holmes intitulée *Le chien des Baskerville* de Conan Doyle ? Combien de gens savaient que John Clayton était le chauffeur de taxi et qu’il habitait au 3 Turpey Street à Londres ? Que Vandeleur et Stapelton étaient les pseudonymes de Jack, le méchant fils de Rodger Baskerville ? Ou que Mortimer, un collectionneur de crânes, figurait également dans l’histoire ?

Ma contrariété s’est vite envolée. J’étais trop heureux pour me laisser abattre, trop enchanté de ma découverte. La dernière fois que j’avais entendu cette voix, c’était au cimetière du lac de Pékin pendant un violent orage. Ses derniers mots avaient été :

« Je vous appellerai demain pour savoir ce qui s’est passé. » Comme je m’y attendais, elle n’avait jamais rappelé.

C’est à ce moment-là que je me suis souvenu de ce que je comptais faire après ma conversation avec Garry Det. Je me suis aussitôt attelé à la tâche. Grâce à l’ère de l’informatique, j’ai eu la réponse à ma question une demi-heure plus tard. Mais j’étais déçu. Le certificat de mariage de Deak Mobard statuait que la mariée (sa première femme, sans doute) s’appelait Mary Eldins. Ce n’était pas du tout ce que j’espérais.

21

Pourquoi avais-je téléphoné à Lorna Mordoy ?

Il y avait beaucoup de nœuds sur le lien qui reliait Diane Alliger à Lorna Mordoy. Je ne les avais pas remarqués tout de suite. J'ignorais même l'existence de ce lien. Mais brusquement, depuis le centre obscur de mon cerveau, s'est élevée une chose qui m'a tendu ce fil en disant : « Prends ça, espèce d'idiot ! » Et qui m'a laissé défaire les nœuds tout seul.

Le premier, si l'on peut dire, était le récent coup de peinture blanche sur la façade du manoir Alliger.

Depuis un petit moment, quelque chose creusait à ce sujet un tunnel en direction de la lumière dans la mine de charbon de mon cerveau. Mais je ne savais pas quoi.

Le second était la remarque de Mimi Bonfond sur le fait qu'Alexandra Alliger était une radine de première, un vrai cul serré. J'en avais conclu – pas tout de suite – qu'elle avait certainement embauché des ouvriers au noir, moins chers que des ouvriers déclarés.

Le troisième était le souvenir du bleu de travail couvert de peinture suspendu dans la remise des Mobard. Sans oublier la casquette d'Almond Mobard tachée de blanc. C'était évident qu'il avait travaillé, au moins à temps partiel, comme peintre au noir.

Un dernier nœud, essentiel, était le point névralgique de l'embrouille. Il s'agissait du fait que Mordoy ait omis de mentionner dans son rapport des trouvailles très significatives sur Diane Rolanski.

Voilà comment je voyais la situation. Mordoy avait fait chanter Diane à propos de choses que cette dernière avait faites à Los Angeles. Et que Mordoy avait découvertes en enquêtant sur elle pour le compte de Simon Alliger.

Puis Almond Mobard, embauché par un entrepreneur peu scrupuleux, était allé travailler au manoir Alliger. Il y avait aperçu quelqu'un qu'il ne s'attendait pas à voir là. Diane Rolanski. Sans doute Diane ne l'avait-elle pas vu. Almond avait parlé d'elle à son frère, Deak, et à la femme qu'ils se partageaient, Milly Jane Foushee. Les Mobard avaient menacé Diane de révéler certaines choses à son mari et à ses beaux-parents. Ils connaissaient sa situation de famille et disposaient de tout ce qu'il leur fallait pour monter un chantage. Ils lui avaient sans doute téléphoné.

Diane avait réagi à leur requête, mais pas comme ils s'y attendaient. Elle avait été voir celle qui la faisait déjà chanter, Lorna Mordoy, pour lui demander de l'aide.

— Vous devez me protéger. C'est aussi dans votre intérêt.

Et Mordoy s'était exécutée.

J'étais maintenant certain que Mordoy avait prévu d'assassiner les frères Mobard dans le cimetière de Pékin. Elle m'avait embauché pour la couvrir en espérant que je tuerais Almond et Deak quand ils s'attaqueraient à elle. (Elle était sûre de ça, puisqu'elle avait décidé de les provoquer s'ils n'agissaient pas d'eux-mêmes.) Elle comptait ensuite m'abattre en faisant croire que j'avais tué les deux autres, mais qu'ils m'avaient mortellement blessé.

Quel était donc le lien entre Diane et les Mobard ?

Elle était née et avait grandi dans la région de Los Angeles. N'avait jamais mis les pieds dans l'Illinois avant son mariage.

Quant aux Mobard, d'après ce que j'en savais, ils n'avaient jamais quitté le Midwest.

Sans compter que la copie du certificat de mariage de Deak Mobard ne m'avait pas du tout aidé.

Ce mystère devrait rester sur un circuit d’attente pendant un moment.

Quand Mordoy avait lu l’article sur les Mobard dans le journal de Peoria (Diane le lui avait envoyé, cela ne faisait pas l’ombre d’un doute), elle avait pris la mesure de la situation. Elle savait que je n’avais rien dit et que, de toute façon, j’ignorais son identité.

Cependant, l’un des Mobard pouvait cracher le morceau et livrer ses complices en échange de l’impunité ou d’une peine allégée. De plus, sauf s’ils mouraient, les Mobard recommenceraient à faire chanter Diane.

Mordoy n’avait pas tardé à réagir. Elle s’était débrouillée pour leur passer une arme. Les Mobard s’étaient évadés. Elle les avait alors suivis, s’était arrangée pour coincer Almond et avait essayé de tuer Deak. Mais ce dernier s’était enfui.

Après m’être demandé un moment ce que je devais faire, j’ai décidé de téléphoner à Mert Plateburn, un détective de Chicago que mon agence avait employé à plusieurs reprises. Je lui révélerais ce qu’il avait besoin de savoir sur Mordoy, puis je lui demanderais d’enquêter sur elle, voire de la prendre en filature.

Mais ça coûterait de l’argent, et je ne pouvais espérer aborder cette question avec Simon avant la fin des funérailles. Et encore, rien n’était gagné. J’ai entrepris de faire défiler les faits comme à la parade, et je les ai passés en revue.

Le père de Diane, William Rolanski, était né non loin du Sourcil des Singes, dans le comté de Ballard, au Kentucky. Il y avait épousé Myrna Groat. Myrna avait beau ne pas posséder de certificat de naissance, apparemment en tout cas, elle était sans doute de la région.

Les frontières nord et ouest du comté de Ballard se matérialisent par l’Ohio River. De l’autre côté, c’est l’Illinois. Le comté de Ballard, faiblement peuplé, est le centre de plusieurs réserves de la vie sauvage. Le Sourcil des Singes

est désormais une ville fantôme, et les centres de population les plus proches sont les hameaux de Monplaisir et de Bandanna.

L’Ohio River encercle la moitié du comté de Ballard. Or, à chaque fois qu’une grosse rivière traverse des régions faiblement peuplées mais très boisées, il y a des péniches et des cabanes au bord de l’eau, où vivent les braconniers. Ces gens se déplacent souvent le long de la même rivière. Cependant, ils la quittent parfois pendant un moment. Or, les Mobard étaient des braconniers et des rats de rivière.

William Rolanski et Myrna Groat auraient-ils eux aussi vécu dans ce genre d’endroit ? Avaient-ils pu décider un jour de renoncer à cette vie et de tout recommencer à zéro loin de leur terre et de leur rivière natales ? Avaient-ils, alors qu’ils étaient encore jeunes, décrotté leurs bottes et traversé le pays jusqu’à l’État doré de Californie ?

Qui pourrait donc me parler de leurs parents, de leur famille et de leur enfance ? Les révérends Heber et Angela Boomall avaient présidé la cérémonie de mariage. Mais étaient-ils encore en vie ? Et dans cette hypothèse, comment les retrouver ?

Il n’y avait qu’un moyen de le savoir. Je devais me rendre dans la région du Sourcil des Singes, maintenant déserte, et y mener une enquête. Cependant, il était possible que tous les gens ayant connu les Rolanski soient morts. Et quand bien même il resterait quelqu’un, il y avait toutes les chances que cette personne n’accepte pas de me parler, à moi un étranger, à coup sûr un flic. Les citoyens du comté de Ballard risquaient d’être aussi claniques et inaccessibles que les habitants de La Crête des Barges.

J’avais donc décidé d’appeler Andy Murchmassey de Louisville, dans le Kentucky, et de l’envoyer flairer la piste Boomall du côté du comté de Ballard. S’il retrouvait les Boomall, j’irais moi-même les interroger.

Mais ça aussi, ça coûterait cher, et je refusais d’y consacrer mon propre argent. Je devrais donc attendre de

pouvoir parler à Simon.

Entre-temps, j’ai songé à téléphoner à Faith Alliger pour, comme on dit, consolider nos liens d’amitié.

Mais j’ai eu l’impression qu’il valait mieux attendre la lecture du testament, même si je doutais que Faith soit bouleversée. Je me contenterais donc de lui envoyer un mot.

J’ai tendu la main vers le téléphone pour appeler Mimi. Au moment où je l’attrapais, il a sonné. J’ai sursauté, puis décroché.

— Allô ?

Une mine antipersonnelle, la voix de Mimi, a explosé à mon oreille :

— Tom ! Mauvaises nouvelles !

— L’agence a fait faillite ?

— Toujours le mot pour rire ! Non, Tom, pas encore, mais dans la mesure où Simon ne nous payera pas, c’est un risque.

— Que signifie « Simon ne nous payera pas » ? Pourquoi ne nous payerait-il pas ?

— Parce qu’il est mort, Tom. D’après ce que je sais, il fuyait une abeille quand il a fait une chute dans les escaliers depuis le deuxième étage. Il s’est brisé le cou.

22

Un front froid avait surgi dans la nuit. À 10 heures du matin, le ciel était clair, et le vent d'ouest agréablement frais. Mais à 3 heures de l'après-midi, ce trouble-fête de soleil nous rappelait que l'été n'était pas encore fini.

J'étais dans ma voiture, garée presque au sommet d'une colline dans le cimetière de Springdale. Fondé en 1854, c'était le deuxième de l'Illinois par sa taille, et le plus vieux champ d'os de la région encore en activité. La partie où je me trouvais était mal entretenue et envahie par les mauvaises herbes. On aurait dit un décor pour film d'horreur. Pourtant, les plus riches de nos ex-concitoyens y étaient enterrés.

À quelques mètres de ma voiture se trouvait la tombe de ma quadruple arrière-grand-mère. Elle avait été la fille d'Isaac Dripps, l'un de mes rares ancêtres ayant goûté à la célébrité, si l'on peut dire. En 1833, Isaac Dripps avait inventé le chasse-pierres pour locomotives à vapeur.

Assis au volant de ma voiture, j'observais dans mes jumelles le sommet de la colline vers la droite. Lequel se trouvait à environ deux cents mètres. Mes puissantes lentilles Bausch & Lomb me permettaient de suivre en détail la petite cérémonie d'enterrement des Alliger.

Deux employés du cimetière, deux chauffeurs de limousine, deux croque-morts, le pasteur, l'avocat de la famille et quatre proches. Sans oublier, bien sûr, les cercueils des deux défunts.

Ils se tenaient juste à côté de la tombe Alliger, un mausolée en granit gris d'un étage et demi de haut.

Au-dessus de son entrée, désormais murée à cause des vandales et des pilleurs, figuraient les noms gravés au burin des membres de la famille, flanqués de deux anciennes croix égyptiennes surmontées d'une boucle.

Des petits crétins avaient dessiné d'énormes graffiti sur le flanc du tombeau. Les employés du cimetière avaient en vain essayé de nettoyer la peinture noire.

Sous les noms de code du gang, on pouvait lire des inscriptions à la bombe faites par quelques crétins ayant atteint le grade supérieur des crétins :

JAMAIS AUSSI ROUGE NE BRILLE LA ROSE !
QU'À L'ENDROIT
OÙ UN VIEUX SCHNOCK REPOSE

Et en dessous :

LAISSONS LE BON VIEUX TEMPS
S'ÉCOULER DOUCEMENT

Les très hautes herbes qui entouraient le tombeau Alliger avaient été fauchées la veille. On distinguait maintenant la sépulture en granit du père de Simon.

Il avait été enterré à l'extérieur, car le caveau était plein. Près de sa tombe, sur des tréteaux surplombant les tombes ouvertes, reposaient les cercueils moyennement luxueux d'Alexandra Alliger et de son mari Simon.

Simon avait été tué par une ou plusieurs abeilles, ce qui n'était pas considéré comme un crime.

La police avait reconstitué les événements ayant conduit à sa mort. Mais bien entendu, il ne s'agissait que de suppositions.

Cela s'était produit à 9 heures du soir, deux jours après la mort d'Alexandra. Simon venait de finir de travailler à son

bureau situé au deuxième étage. Il avait demandé par l'interphone à Juan Cabracan de lui faire couler un bain. Il devait regagner ses appartements quelques minutes plus tard. Mais après avoir verrouillé la porte de son bureau, il avait croisé une ou plusieurs abeilles. Elles se trouvaient sans doute entre la porte fermée et lui.

Il avait dû courir aussi vite qu'un homme d'une soixantaine d'années, gros, en mauvaise santé, avec des jambes courtes le pouvait. La panique avait sans doute injecté suffisamment d'adrénaline dans son sang pour le propulser sur un ou deux mètres au-dessus de l'escalier placé au bout du couloir. Il avait peut-être tenté de se rattraper à la rampe, sans succès. Il avait donc plongé dans les escaliers, et sa nuque avait heurté le bord d'une marche juste au-dessus du premier étage. Sous le choc, une vertèbre s'était rompue et les nerfs avaient été sectionnés.

Les policiers avaient découvert deux abeilles vivantes dans le couloir du deuxième étage et quatre au bas des escaliers. Ils avaient établi qui se trouvait dans la maison ce jour-là et où les personnes déclaraient être au moment du drame. L'informateur de Mimi lui avait appris que Diane et Rosemary Alliger s'étaient toute deux rendues dans le jardin afin de couper des fleurs pour l'enterrement d'Alexandra. Mais à des moments différents.

Mimi m'avait confié que l'une ou l'autre aurait très bien pu capturer des abeilles pour les relâcher ensuite dans le couloir. Il y avait dans la maison deux petits aspirateurs avec lesquels Cabracan, sur les ordres de Simon, chassait de temps en temps les abeilles sur les fleurs pour ensuite les noyer.

Mes jumelles étaient braquées sur le visage de Diane.

Son voile noir ne dissimulait pas la tristesse qu'elle affichait. Soit elle était bonne actrice, soit je l'avais mal jugée, et elle avait une réelle affection pour ses beaux-parents. Dans tous les cas, elle était très belle.

Non que j’aie trouvé très appropriés son étroit chemisier jaune vif décolleté ainsi que sa mini-jupe noire. Pas à un enterrement. Mais son mauvais goût ne m’empêchait pas d’admirer ses jambes.

Rosemary avait la même expression que d’habitude : hagarde et renfrognée. Elle portait une micro-jupe. De très mauvais goût. Non seulement cela témoignait d’un manque de respect pour les morts, mais aussi d’une grave absence de sens esthétique. Ses jambes étaient maigres, irrégulières et ses genoux noueux.

Faith Alliger avait l’air plus songeuse que triste.

Roger était assis près de sa grand-mère. Son visage était aussi expressif qu’un couvercle de poubelle.

Peut-être était-il sous le choc. Pas seulement à cause de la mort brutale de ses parents, même si cela pouvait être une raison. Il avait peut-être également lu mon rapport et visionné les cassettes vidéo. Dans tous les cas, il n’en avait pas parlé à Diane. J’étais prêt à le parier : elle n’avait pas du tout l’air inquiète.

Le visage rouge de « Whiskey » Jack Crotal, le fidèle avocat de la famille, luisait au soleil. Il était debout derrière la chaise de Faith, une main effleurant son épaule.

Je venais de poser mes jumelles quand j’ai aperçu un éclair au point le plus élevé de la colline, en direction du nord. J’ai dirigé mes jumelles vers l’endroit d’où provenait la lumière et je les ai promenées de haut en bas et de droite à gauche. Après avoir repéré le flash, je n’ai plus bougé et j’ai réglé les lentilles.

J’ai tout de suite reconnu l’homme qui, accroupi entre deux buissons, surveillait lui aussi les funérailles aux jumelles. Je distinguais parfaitement la devise sur sa casquette et les excroissances de chair autour de sa bouche.

Il s’agissait de Deak Mobard.

23

Pourquoi Deak Mobard épiait-il Diane ? Était-il simplement en train de vérifier quelque chose avant de recommencer son chantage ? Ou allait-il tenter une action violente contre elle ? J’ai mis de côté mes spéculations en apercevant près de lui une silhouette monstrueuse en partie cachée par un vieux cyprès tombé à terre. J’ai réglé mes lentilles. La silhouette est devenue un homme portant un vieux feutre bleu d’où dépassaient des cheveux bruns et gras qui tombaient jusqu’à ses larges épaules. Il avait une grosse moustache à la Fu Manchu et une barbe de quelques jours sur son menton proéminent. Ses sourcils très épais se rejoignaient au-dessus de ses petits yeux. Juste sous son œil gauche, se trouvait une cicatrice irrégulière.

Ses pommettes étaient saillantes. La nature, un accident ou un poing lui avait aplati le nez. Une seconde cicatrice irrégulière formait un cratère au coin droit de ses grosses lèvres.

Je ne voyais pas la partie inférieure de son corps.

Mais je ne doutais pas qu’il soit armé.

Les cercueils descendaient en terre. Dans une minute environ, les membres de la famille rentreraient chez eux. J’ai mis le contact et fait lentement avancer ma voiture, espérant que Deak et son Frankenstein seraient trop absorbés par la cérémonie pour me voir.

De toute façon, j’allais me rapprocher d’eux, mais pas trop près, puis observer ce qui allait se passer.

Plus haut, la route bifurquait en s’incurvant vers le sud-est sur une vingtaine de mètres. Puis elle prenait plein sud et bifurquait à nouveau près du tombeau Alliger. Je m’arrêterais à l’endroit où je pouvais filer vers le sud. Et j’attendrais. Si Deak se mettait à suivre Diane, je le prendrais en filature, mais de loin. S’il se dirigeait vers le nord, donc vers moi, je mettrais ma voiture à l’abri sur la route qui partait en direction de l’est.

En atteignant la fourche, j’ai aperçu un pick-up Dodge vieux et sale quitter l’herbe et s’engager sur la route. Il a pris vers le sud. Le pote de Deak était au volant. Je ne voyais pas Deak. Puis sa casquette a surgi à l’arrière du camion. Il était couché.

J’ai jeté un coup d’œil au bas de la route, où le chauffeur aidait Faith Alliger à monter dans la limousine. L’autre voiture était devant, et son chauffeur refermait la portière arrière droite.

Tout à coup, je me suis raidi. En me demandant :

« Qu’est-ce qui va se passer ? »

Le pick-up avait gagné de la vitesse. Il roulait tellement vite qu’il se renverserait si son conducteur essayait de prendre la route de l’ouest. Même s’il freinait très fort, il y avait toutes les chances qu’il quitte la chaussée.

Je ne savais pas ce que mijotaient Deak et son King-Kong d’acolyte, mais il fallait que je les suive.

J’ai reculé, puis enclenché la marche avant et je me suis engagé en direction du sud.

Le pick-up a quand même pris vers l’ouest. Ses freins ont crissé et la cabine a tangué. Il a failli quitter la route et escalader en trombe le monticule de terre.

Auquel cas, il aurait plongé dans la tombe Alliger.

Mais le conducteur a réussi à maintenir son véhicule sur la route. Tous les participants aux funérailles regardaient maintenant le camion foncer vers eux.

J’ai jeté un coup d’œil à la seconde limousine et j’ai aperçu par une vitre un visage blanc troué d’une bouche

béante en forme de grand O noir.

Nouveau crissement de freins. Deak s’est mis à genoux, une main agrippée au rebord, l’autre tenant un revolver. Mon cœur, qui battait déjà à toute allure, me donnait désormais l’impression de s’enrouler sur lui-même. J’étais persuadé que Deak allait tirer sur Diane. Mais il avait beau se trouver tout près de sa cible, il allait trop vite et sautait trop pour avoir de réelles chances de l’atteindre.

Il a quand même pointé l’arme vers le ciel et fait feu à deux reprises. En accélérant, le camion a pris en direction de l’est puis du nord. Deak voulait lancer un avertissement à Diane. J’en étais sûr, même si j’ignorais quel message il lui transmettait. Tout ce que je savais, c’est que Deak devait être sacrément aux abois pour la menacer devant autant de témoins.

Bien entendu, Diane et moi étions les seuls à savoir qui il menaçait.

Deak était aussi énervé et irréfléchi que d’habitude.

Il aurait pu se douter que les chauffeurs des limousines allaient appeler la police sur leur téléphone de voiture. Si les flics se dépêchaient, ils pouvaient bloquer les deux entrées du cimetière.

J’ai dépassé les deux limousines, maintenant à l’arrêt, sans regarder ses occupants. Le pick-up filait vers le nord et avait doublé le chêne mort géant près duquel je m’étais garé. Je me suis laissé distancer jusqu’à ne plus apercevoir le véhicule que de temps à autre. La seule sortie publique était celle de Prospect Drive. Dès que j’en ai eu la possibilité, j’ai pris un autre chemin pour atteindre la grille avant Deak. Ma voiture était à l’écart de la route, bien cachée, quand le pick-up a surgi. Je l’ai suivi jusqu’au monument aux morts par la route 150. Vers l’est, peu après le bas de la colline, le McClugage Bridge traversait l’Illinois River. Je ne savais pas quelle direction prendrait le pick-up sur l’autre rive, mais j’avais bon espoir que ce soit le sud.

J’ai fait une description du pick-up dans le micro de mon mini-magnétophone. Je ne voyais pas son numéro d’immatriculation, car il était masqué par de la boue sèche.

Le pick-up a bel et bien traversé Peoria Est, Pékin, puis, comme la première fois où j’avais suivi Deak, pris Manito Road vers le sud. Il se dirigeait de toute évidence vers La Crête des Barges.

Je suis resté loin derrière. N’ayant rien d’autre à faire que de le suivre, j’ai téléphoné chez moi et laissé un message à Glinna pour la prévenir que je risquais d’être en retard au dîner. Et que si je n’étais pas rentré à 6 heures, elle ne m’attende pas pour manger.

Puis j’ai appelé mon bureau afin d’interroger mon répondeur. Il n’y avait qu’un message d’Andy Murchmassey, le détective du Kentucky que j’avais embauché pour enquêter sur les Rolanski et les Boomall dans le comté de Ballard. Il avait eu moins de difficultés qu’il s’y attendait à obtenir des renseignements.

Cependant, peu de gens se rappelaient les Rolanski, et n’avaient de toute façon que de très vagues souvenirs. Personne ne les avait revus après leur départ pour la Californie. Ce qui signifiait qu’ils ne savaient même pas que le couple avait eu un enfant.

Andy avait malgré tout découvert que les Boomall avaient pris leur retraite en Floride. Je lui avais demandé de continuer son enquête jusqu’à ce qu’il les localise, puis de m’appeler. Il fallait croire qu’il avait réussi. Plein d’espoir, je lui ai téléphoné. Il a décroché tout de suite.

Et a dit :

— Tom, tu as de la chance. J’ai appris l’existence d’un annuaire national des pasteurs retraités de l’église pentecôtiste, celle des Boomall. Le révérend est mort il y a dix ans. Mais Angela étant elle aussi pasteur, elle y figurait. Elle vit dans une maison de retraite près de Deerfield Beach, en Floride. Qui s’appelle *Les Jardins de la Gloire*, je te jure que c’est la vérité. J’ai eu le directeur au téléphone. J’ai dû

lui raconter mon enquête avant qu'il accepte de me parler de Mme Boomall. Il ne m'a pas dit grand-chose. Il est exclu d'interroger cette dame au téléphone. Elle considère cet objet comme un instrument du diable. Si on veut s'entretenir avec elle, il faut lui rendre visite. (Il s'est interrompu, puis a repris :) Le directeur m'a laissé entendre qu'Angela Boomall n'était pas toujours là. Il voulait dire qu'elle… perd parfois la tête. Veux-tu que j'aille lui parler, ou tu préfères t'en charger ?

— Je m'en occupe. Donne-moi juste les informations dont j'ai besoin.

— OK. Mais le directeur a ajouté que si je voulais obtenir quelque chose d'elle, j'avais intérêt à me dépêcher. Il m'a annoncé ça avec tact, mais j'ai compris qu'elle perdait la boule à la vitesse grand V.

J'ai noté les renseignements dont j'avais besoin, je l'ai remercié, lui ai dit d'envoyer sa facture à ABISS et je l'ai salué.

J'étais à un kilomètre et demi derrière le pick-up quand il a rattrapé la grande route menant à La Crête des Barges. Mais une fois dans le hameau, il n'a pas pris le chemin des bois. Après avoir roulé un quart d'heure sur des routes de campagne retirées, il a ralenti près d'un champ de trèfle. Je me suis avancé sur le bas-côté sans freiner, de manière à éviter que la lumière de mes phares attire leur attention. J'avais beau être à un kilomètre d'eux, je les apercevais sans peine grâce au relief presque plat. Quand ma voiture a presque atteint le sommet d'une petite côte, j'ai freiné.

Ainsi, mes proies ne pourraient pas voir les halos de lumière rouge.

Ma voiture était juste à bonne hauteur de la côte pour que je puisse surveiller le pick-up. Qui s'était arrêté près de la barrière du champ. Deak est sorti du véhicule et a soulevé une barre. Un moment plus tard, le pick-up a franchi la barrière. Il a roulé sur un sentier boueux qui longeait le

champ en direction de la rivière. Puis il a tourné vers la gauche et disparu dans les bois.

Le champ, la barrière, la barre et les bois me rappelaient quelque chose. Il m'a fallu une minute pour reconnaître l'endroit. J'étais souvent passé par là à l'époque où je chassais. Et la dernière fois, c'était de nuit, quand je fonçais vers la ville de Mason après avoir échappé aux Mobard. De l'autre côté des bois, coulait la rivière. C'était à cette hauteur que, en 1866, la chaudière du Minnimoussa avait explosé et que sa cargaison de boules et de queues de billard avait été projetée en l'air, de même que son capitaine. Et c'était sur cette rive que l'unique survivant avait été gravement blessé par l'une des boules.

J'ai attendu cinq minutes. Aucune voiture n'est passée. Je me suis lentement avancé vers la barrière, j'ai stoppé, je suis sorti de ma voiture et j'ai posé la barre par terre. Une minute plus tard, je faisais avancer mon véhicule dans les traces boueuses du pickup. Une fois à la lisière des bois, j'ai stoppé ma voiture face à la route. Je voulais qu'elle soit dans le bon sens, car je risquais de devoir quitter cet endroit rapidement. J'ai baissé la vitre, coupé le moteur et tendu l'oreille tout en regardant dans mon rétroviseur.

J'ai entendu le chant rauque d'un geai bleu, le cri aigu d'un faucon à queue rousse qui décrivait des cercles au-dessus du champ et un appel assourdi, le bref et décroissant « cuiouuuu » d'un héron vert au bord de la rivière. Mais je ne voyais que le faucon ainsi qu'une lointaine volée de corbeaux, certainement sur un mauvais coup.

Cinq minutes ont passé. Je suis sorti de ma voiture, j'ai déverrouillé le coffre et j'ai attrapé mon six-coups Smith & Wesson .44 Magnum. Je lui ai ajouté un canon de vingt centimètres de façon à étendre sa portée et je l'ai mis dans ma poche droite. Une boîte de munitions est allée dans mon autre poche. J'ai glissé mes clés de voiture dans ma poche de chemise et ma cravate dans la poche arrière droite de

mon pantalon. Elle pourrait m’être utile. Je n’ai pas fermé ma voiture à clé.

Le chemin était juste assez large pour le pick-up.

Je m’y suis engagé à pied. Mes chaussures et le bas de mon pantalon ont vite été tachés de boue. Des chênes, sycomores, noyers, saules et noyers blancs se pressaient autour de moi. Contrairement au champ, éblouissant à cause du soleil, les bois étaient si sombres qu’ils en paraissaient lugubres. Il y régnait un étrange silence. On n’entendait même pas le cri d’un écureuil.

Hors des bois, il faisait vingt-cinq degrés. À l’intérieur, cinq degrés de moins. Il y avait peu de vent à ma hauteur, mais les feuilles bruissaient près des cimes.

Au bout d’un moment, j’ai senti davantage d’air, l’atmosphère s’est réchauffée, la lumière est devenue plus vive. Quand j’ai atteint le bout du sentier, je me suis tapi sur la gauche dans les buissons. Accroupi derrière un arbre, j’ai observé la rivière, qui se trouvait à moins de vingt mètres. À ma droite, la rive s’incurvait pour former une sorte de baie. Le courant y était ralenti, et des herbes des marais ainsi que des roseaux y prospéraient. Sur ma gauche, mais toujours à l’intérieur de la baie, il y avait une plage de sable et de terre. Non loin, juchée sur une petite pente, trônait une cabane composée de deux pièces avec un toit en métal rouillé. À sa droite, il y avait un petit ponton en bois. Y était arrimée une vieille péniche abandonnée d’environ cinq mètres de long. C’est à ça qu’aurait ressemblé l’Arche de Noé s’il avait picolé en la construisant. Pourtant, elle avait sans doute servi un jour.

Le pick-up était garé près du ponton. Il n’y avait pas âme qui vive. Un chien endormi, un gros bâtard sale, était enchaîné à un piquet près de la cabane. La brise venait heureusement de l’ouest, mais je devais à tout prix éviter de faire du bruit.

C’était une bonne cachette pour Deak. Les bois et le champ appartenaient à un fermier qui ne s’était jamais, à

ma connaissance, intéressé à cette partie de sa terre. Il ignorait sans doute jusqu'à l'existence de la cabane et de la péniche. Ça n'avait aucune importance. Deak était dans les parages. Il pouvait répondre à bon nombre de mes questions. Mais il fallait d'abord que je l'attrape. Et pour ça, j'allais devoir me coltiner son copain, la brute hirsute.

Tout à coup, Deak est sorti de la cabine du bateau et s'est avancé sur le pont. Sa ceinture était lestée d'un côté par un étui contenant un grand couteau de chasse et de l'autre, par un holster avec un gros revolver. Il a porté à ses lèvres une bouteille dont je doutais qu'elle contienne de l'eau, et a bu à grandes goulées.

J'ai sorti mon arme de ma poche de veste et j'ai jeté un coup d'œil de l'autre côté du tronc pour chercher le gros type.

À cet instant, le monstre – ou quelqu'un d'autre – m'a tiré dessus. La balle a ricoché sur le tronc de l'arbre et sifflé à mes oreilles. J'ai vu le feu de bouche par la fenêtre de la cabane.

Je me suis laissé tomber sur le côté gauche dans la terre humide, j'ai roulé jusqu'à un buisson, puis je me suis mis à quatre pattes et j'ai détalé dans les bois.

Deak et le monstre criaient, le chien aboyait. Deux coups de feu ont retenti.

Pendant ce temps, je filais dans la forêt en zigzaguant entre les buissons et en trébuchant sur les arbres couchés à terre. Le revolver toujours à la main. J'ai entendu derrière moi de nouveaux cris et un aboiement aussi fort que celui du chien des Baskerville.

Une fois sur le sentier, j'ai pu courir plus vite. Un bref regard par-dessus mon épaule m'a appris qu'ils étaient tous les trois sur mes talons, l'immense chien bondissant loin en tête, Deak derrière, et le gros juste après. Deak avait son revolver. L'autre type, une carabine. Il m'avait tiré dessus avec un revolver, mais avait pris sa carabine pour me chasser. Bonne idée.

Pour lui.

Je me suis arrêté, j’ai pivoté, mis un genou à terre et visé le chien. Mon projectile l’a atteint, m’a-t-il semblé, au poitrail. En tout cas, ça l’a stoppé net. Deak a brusquement quitté le sentier pour disparaître dans les bois. Le monstre s’est jeté sur le sol et a mis la carabine contre son épaule, les coudes par terre, pour viser.

J’ai tiré au jugé dans sa direction et roulé à l’écart du sentier.

Deak a fait feu à deux reprises. Ses balles ne sont pas passées près de moi. Autant que je pouvais en juger.

Je me suis relevé et, courbé en deux, j’ai détalé encore plus loin dans les bois. Quand je me suis caché derrière un arbre pour jeter un coup d’œil, j’ai aperçu le haut du corps du monstre. Il était toujours à terre, mais ne tenait plus sa carabine.

La voix de Deak, aiguë, forte et chevrotante, s’est élevée :

— Eider ! Eider ! Ça va ?

Il était possible qu’Eider fasse le mort. Pour le savoir, je lui ai tiré dans les côtes. Je n’espérais pas le toucher, mais son corps a tressauté sous l’impact.

— Enculé ! a rugi Deak. Je vais te tuer ! Tu butes Almond, et maintenant, t’as descendu Eider ! Je vais te faire exploser la tête !

Il ignorait qui avait assassiné son frère. Je ne voyais aucune raison de le mettre dans la confidence.

Les coups de feu et les cris avaient fait taire toute vie sauvage. J’ai quitté les lieux le plus discrètement possible et j’ai pris vers le sud-ouest en direction de la rivière. J’étais sûr que Deak rejoindrait l’orée des bois près de la route. Il pensait que je m’échapperais de ce côté. Et il allait sans aucun doute s’arranger pour rendre ma voiture inutilisable. À moins qu’il préfère ne pas quitter la protection des arbres. Dans tous les cas, en découvrant que je n’étais pas là, il

croirait que j’étais retourné à la cabane ou à la péniche pour lui tendre un piège.

J’ai décidé d’attendre un peu. Au cas où Deak reviendrait chercher la carabine… Je me suis crispé.

Il était là. Mais il se méfiait. Il a jeté un coup d’œil depuis un arbre de l’autre côté du sentier, puis a disparu. Il voulait me faire croire qu’il venait récupérer la carabine d’Eider. Mais peut-être était-il parti à la cabane ou à la péniche chercher la sienne.

Je ne savais pas où il était. Cela dit, ça ne me posait aucun problème d’attendre deux minutes. Qui m’ont semblées longues. Après quoi, j’ai quitté le sentier en rampant sur le ventre. Deux arbres plus tard, je me suis prudemment relevé et, plié en deux, j’ai couru sur plusieurs mètres avant de me réfugier derrière un gros chêne. De là, je me suis avancé prudemment jusqu’à la lisière des bois en me rapprochant à nouveau de la rivière. J’étais maintenant à vingt mètres au sud de la cabane.

J’ai attendu et observé. Les oiseaux se sont remis à chanter. Un écureuil tout proche protestait d’un air furieux contre un congénère ou contre un oiseau. À moins que ce soit contre Deak Mobard, ce que je ne souhaitais pas.

Au bout d’un quart d’heure, un remorqueur lesté de dix barges est lentement passé devant ma cachette.

Les barges chargées de charbon formaient une procession de quatre cents mètres de long. Elles ont fini par s’éloigner. À ce moment, j’ai vu Deak sortir des bois en courant, bondir du ponton sur la péniche puis dans la cabine. Je regrettais de ne pas être à l’intérieur pour l’attendre. Mais y aller plus tôt, c’était prendre le risque de tomber sur lui.

Les yeux fixés sur le bateau, je me suis rapidement avancé entre les buissons et les arbres. Je ne voyais pas Deak. Il n’y avait pas de lucarne à l’arrière de la cabine. S’il voulait savoir si quelqu’un approchait par l’arrière, il devrait passer la tête par l’autre lucarne, la fenêtre à tribord ou le

côté droit de la cabine. J’ai retiré mes chaussures et mes chaussettes, je les ai cachées dans un fourré et j’ai retroussé le bas de mon pantalon. Puis j’ai couru à la rivière jusqu’à avoir de l’eau aux genoux. Je me suis avancé en direction du bateau dans un angle mort. J’étais soulagé que son constructeur ait eu la paresse de placer une ouverture à l’arrière.

Je savais que si je devais tuer Deak pour sauver ma peau, je le ferais. Cependant, j’espérais me contenter de le réduire à ma merci et lui poser LA question. Autrement dit, quel était le lien entre Diane et lui ?

Mais une fois que j’aurais ma réponse, qu’allais-je faire ? Je ne pouvais le livrer à la police sans finir moi-même en prison. Mais je ne pouvais pas non plus prendre le risque qu’il m’échappe de nouveau. Surtout qu’il tenterait de me tuer dès qu’il en aurait l’occasion.

Logiquement, il n’y avait qu’une seule solution. Sauf que je me pensais incapable d’exécuter quelqu’un.

« N’anticipe pas trop », me suis-je dit. Trop tard.

J’étais déjà en train d’anticiper. Et dès que j’aurais pris ma décision, je ne pourrais plus reculer.

J’étais maintenant accroupi à l’arrière de l’embarcation, les fesses et les jambes trempées. J’ai mis le revolver dans la poche de ma veste, tendu les mains et agrippé la petite rambarde en bois. J’étais toujours à moitié accroupi, les genoux pliés, les pieds nus s’enfonçant dans la vase qui tapissait le lit de la rivière.

Mes yeux étaient juste en dessous du niveau du pont.

D’un coup de reins, j’allais aborder ce navire comme un pirate de la mer des Caraïbes.

J’ai jailli comme une flèche.

Le visage de Deak était à cinq centimètres du mien.

L’espace d’un instant, j’ai vu sa main levée qui tenait un revolver par le canon. Puis, en poussant un cri, il m’a frappé au poignet gauche avec le bout du canon. Il visait peut-être ma main. Dans ce cas, il avait raté son coup.

Au même moment, j’ai passé le bras droit derrière sa nuque. Par réflexe, sans aucun doute.

Je suis parti en arrière en l’entraînant avec moi.

Son revolver est tombé sur le pont au moment où il passait par-dessus la rambarde. J’ai heurté l’eau sur le dos. Deak était sur moi, son visage plaqué au mien.

Ses longues excroissances de chair battaient contre ma bouche. Mais j’étais tellement surpris par cette rencontre et la douleur dans mon bras gauche que je n’ai pas éprouvé la répulsion que j’aurais eue en d’autres circonstances.

Deak m’a enfoncé dans l’eau jusqu’à ce que mon dos touche le fond vaseux. Je l’ai alors lâché, ne pouvant de toute façon plus me servir de mon bras gauche.

D’autant que le tenir contre moi lui permettrait juste de me donner un coup de couteau. De fait, quand je suis remonté à la surface, j’ai vu la lame juste à temps pour détourner la tête.

Pas suffisamment. Elle a fendu ma joue droite.

Je suis tombé à la renverse et j’ai donné un coup de pied dans l’eau avec la jambe droite. J’ai dû atteindre son entrejambe avec mon talon. Il a poussé un cri de douleur, mais ça ne l’a pas arrêté. Il s’est approché de moi, le couteau juste au-dessus de la surface.

J’ai fait demi-tour et, mû par l’énergie du désespoir, je me suis précipité vers la rive. Plus le niveau de l’eau baissait, plus j’allais vite. Au moment où j’atteignais la surface, j’ai ressenti une nouvelle douleur fulgurante. Au bas du dos, cette fois.

Mais le couteau n’était pas entré très loin. Pour ce que je pouvais en juger. En tout cas, la blessure ne m’a pas empêché de courir à toutes jambes le long du rivage ni de chercher mon Smith & Wesson dans la poche de ma veste. Quand je l’ai eu en main, je me suis arrêté et j’ai fait volte-face. Deak était rapide et costaud pour un homme de son âge. Il m’a foncé dans le ventre tête baissée et m’a mis par

terre. Puis il a plongé sur moi, m’a arraché mon revolver et tordu la main.

J’essayais de reprendre mon souffle. J’ai quand même donné un coup de poing et replié à moitié les jambes sous Deak, réussissant à me dégager partiellement. Il avait maintenant mon revolver, mais j’avais son couteau, qui était tombé quand il s’était emparé de mon arme. Je le tenais de la main droite – j’ignore encore comment j’avais réussi à l’attraper. Je lui ai tailladé le poignet. Il a glapi et lâché le revolver. Mais il s’est remis debout et a envoyé l’arme valser d’un coup de pied, puis s’est penché pour me tordre à nouveau le poignet.

J’ai lâché le couteau. Avant qu’il puisse réagir, je m’étais relevé. J’avais retrouvé mon souffle, même si mon bras gauche pendait inutilement et me faisait si mal que j’en aurais hurlé. Pas le temps. Pas si je voulais vivre.

Deak cherchait le revolver. J’ai couru vers lui et je l’ai frappé avec mon bras valide. Il a titubé et s’est effondré dans la rivière. J’ai cherché le pistolet. Où était-il passé ?

Deak pensait qu’il était dans l’eau. Il tâtait le fond près du bord. L’arme avait beau être dans la rivière, je ne la voyais pas. En revanche, j’ai vu le couteau. Je me suis jeté dessus. Deak avait dû renoncer à ses recherches. Si j’avais le couteau, il était foutu. C’est en tout cas ce qu’il avait dû se dire.

Encore une fois, il a été trop rapide. Il m’a donné un mauvais coup par derrière. J’ai chancelé et tenté de rester sur mes deux jambes, sans succès. Je me suis aussitôt retourné et j’ai voulu me relever. Mais j’ai hésité. J’avais senti sous ma main droite quelque chose de rond. Presque enfoui dans la terre, mais dépassant juste assez du mélange humide de sable et de terre pour que je devine sa forme.

J’étais presque certain de savoir ce que c’était. J’ai creusé avec les doigts de ma main droite et attrapé l’objet.

Lequel, même couvert de boue, était sans doute possible dur et sphérique.

Entre-temps, je m’étais retourné et mis debout.

Deak avait le couteau. Il souriait.

Il m’a annoncé :

— Je vais te découper en petits morceaux, connard !

Il était à quatre mètres de moi. Il n’essayait pas de s’approcher. Persuadé que je constituais désormais une proie sans défense, il n’était pas pressé. De plus, comme moi, il était très essoufflé. Il comptait reprendre sa respiration, puis s’avancer vers moi et me dépecer avec une grande détermination et un grand plaisir.

J’ai armé mon bras droit comme je l’avais fait tant de fois quand j’étais lanceur de l’équipe de base-ball de mon lycée, puis de mon université.

Mon bras gauche, invalide et douloureux, me handicapait. Et ma prise sur la boule couverte de boue n’était pas des meilleures. Mais je n’avais pas le temps de la nettoyer. L’objet est néanmoins parti avec une certaine vélocité, à un angle bien étudié.

Deak a écarquillé les yeux. Sa bouche s’est ouverte.

Il a voulu plonger, mais n’a pas réussi à éviter le projectile.

La boule de billard l’a atteint au milieu du front. Il s’est écroulé et n’a plus bougé.

Cette boule m’attendait depuis 1866, depuis le jour où l’explosion du Minnimoussa l’avait propulsée sur le rivage. Elle était restée enfouie la plupart du temps.

Cependant, la pluie l’avait érodée, mais aussi déterrée à de nombreuses reprises pour exposer son ivoire à l’air et aux intempéries. Puis enterrée à nouveau.

Depuis près de cent trente ans, elle attendait pour me sauver la vie.

24

Deak Mobard était couché sur le dos, les yeux écarquillés, sa bouche entourée d’excroissances ouverte, du sang coulant de son nez sur ses lèvres et son menton. Son pouls avait disparu avec son âme, en admettant qu’il en ait eu une.

La boule de billard en ivoire avec laquelle je l’avais frappé pourrissait. Sa surface était piquée. De gros morceaux s’étaient détachés sous l’impact. Pourtant, mon lancer était loin de faire partie de mes plus réussis. Rien à voir avec l’époque où je jouais dans l’équipe du lycée de Richwoods, puis celle d’UCLA.

Le record du monde de vitesse de lancer est de cent soixante-sept kilomètres heure. Il a été réalisé par Bob Feller, des Cleveland Indians, dans les années 40.

Quand ma boule de billard avait percuté l’arête du nez de Deak, elle devait aller à une vitesse comprise entre cent vingt et cent trente kilomètres heure. Elle avait dû briser de nombreux vaisseaux sanguins et peut-être même expédier des bouts d’os dans son cerveau.

J’ai rangé le Smith & Wesson dans la poche de ma veste et je suis resté près de son cadavre le temps de reprendre mon souffle. Pendant ce temps, avec mon bras valide, j’ai tâté mes blessures à la joue et aux reins. Elles saignaient toutes les deux beaucoup. J’ai quitté la rive et je suis reparti à travers bois en direction de ma voiture. Le chien et le copain de Deak, Eider, avaient l’air morts. Quelques

mouches tournaient déjà autour d’eux, et d’autres arrivaient. Le malheur des uns fait le bonheur des autres.

De retour à ma voiture, j’ai ouvert le coffre pour y prendre ma trousse de première urgence. Malgré ma douleur au poignet et mon bras gauche invalide, j’ai réussi à me bander la joue. Puis, après avoir retiré ma veste et remonté ma chemise et mon maillot de corps, je me suis mis un pansement sur les reins. Pas simple.

J’ai perdu encore plus de sang.

J’ai sorti un tissu et une attelle de la trousse d’urgence. J’avais beau avoir très mal et être très maladroit, j’ai fixé une attelle puis une écharpe à mon bras gauche. Pour la douleur, j’ai pris trois aspirines que j’ai avalées avec un soda qui se trouvait dans la glacière par terre dans ma voiture derrière les sièges avant.

Muni de plusieurs autres instruments pris dans ma trousse, je suis retourné auprès du cadavre d’Eider et de la carcasse du chien. Ça n’a pas été facile de récupérer les balles avec une seule main. Au bout d’une dizaine de minutes, à l’aide de pinces et d’un pic à glace, j’avais extrait les deux projectiles. Je les ai mis dans un bandage, puis dans ma poche. Inutile de chercher la balle qui avait ricoché au sommet du crâne d’Eider et s’était perdue dans les bois.

Je suis retourné près de Deak. Les mouches entraient et sortaient déjà par sa bouche. Je n’avais pas du tout envie de me séparer de la boule en ivoire, un souvenir historique, mais je l’ai quand même lancée dans la rivière. De même que le couteau de Deak. En ce qui concernait mes traces de pas dans la boue et dans les bois, elles étaient trop nombreuses pour que je puisse les dissimuler. Je jetterais mes chaussures, en espérant que la pluie effacerait les traces de mes pieds nus.

Il n’y avait non plus rien à faire pour masquer les traces de mes pneus dans le champ. C’était très improbable que la police fasse un jour le lien entre mon véhicule et elles. Malgré tout, il faudrait que je me débarrasse de mes pneus

et que j’en achète des neufs, ou bien que je les fasse rechaper, même si ça devait me coûter cher.

J’ai repris la route de Peoria en conduisant d’une seule main et en rêvant à une piqûre de Dolosal au poignet. Le temps des regrets était venu. J’avais espéré obtenir de Deak des réponses à certaines questions déconcertantes. Espéré qu’elles me fourniraient une prise sur Mordoy afin qu’elle cesse de faire chanter Diane et renonce à vouloir me tuer. Maintenant, les seules à connaître les réponses à ces questions étaient Mordoy et Diane Alliger, et je doutais qu’elles parlent. Il restait cependant une chance que Mme Angela Boomall, qui résidait maintenant aux Jardins de la Gloire, en Floride, puisse me renseigner.

Mais j’avais avant tout besoin de soins médicaux.

Or, je ne voulais pas aller à l’hôpital, où les médecins feraient un rapport à la police sur ce qui ne pouvait être que des blessures au couteau. Il y avait cependant un toubib de ma connaissance qui, en échange d’une certaine somme d’argent, me soignerait sans rien dire.

C’était le vieux docteur Schiessei, le médecin qui habitait au Motel de l’Arbre Tépé. Cet alcoolique avait depuis longtemps perdu le droit d’exercer, sa réputation, sa femme, son chien, sa maison et presque tout son argent. Mais quand il était sobre, c’était un chirurgien compétent. Il soignait les putes du motel et, si la rumeur était exacte, les criminels blessés fuyant la justice.

Je me suis donc rendu à l’Arbre Tépé. J’ai eu de la chance. Le vieux doc n’était qu’à moitié bourré. Il m’a recousu à la joue et aux reins sans me faire souffrir plus que je pouvais m’y attendre, et m’a mis des pansements neufs. Puis il a réajusté l’attelle et l’écharpe.

Mais il m’a conseillé de passer une radio du poignet.

Il était si noir et gonflé qu’il pouvait être cassé.

Je l’ai payé et je suis reparti au volant de ma voiture en roulant tout doucement et avec prudence, car les calmants du doc m’embrumaient le cerveau. À l’hôpital, j’ai déclaré

que j’étais tombé, que je m’étais foulé ou cassé le poignet et que j’avais mis l’écharpe et l’attelle tout seul. J’ai bien entendu été obligé de mentir sur mon « accident » et je n’ai pas évoqué les autres blessures, même si l’interne et l’infirmière ont dû s’interroger à propos de mon pansement à la joue.

La radio a révélé que l’os du poignet n’était pas brisé.

Seuls les muscles et les vaisseaux sanguins étaient abîmés.

De retour à la maison, je me suis écroulé sur le lit.

Je ne pouvais bien entendu pas cacher mes blessures à Glinna. Elle était tellement inquiète qu’elle a enfreint LA règle en me demandant ce qui s’était passé.

Je lui ai répondu, comme d’habitude, qu’il valait mieux qu’elle ne le sache pas.

Glinna m’a soigné, mais elle ne prononçait que le minimum de mots et elle était aussi froide que possible sans se transformer en glaçon. Il m’arrivait parfois de me dire que je serais mieux en prison.

Les jours ont passé. Les médias n’ont parlé ni de Deak ni d’Eider. À moins que la police du comté de Mason ait verrouillé toute information – mais dans quel but ? – les cadavres n’avaient pas été retrouvés.

Glinna commençait à se réchauffer, et Mimi Bonfond m’avait appelé pour me révéler le contenu du testament des parents Alliger. Elle en connaissait les grandes lignes, même si rien n’était encore officiel.

— En résumé, m’a-t-elle annoncé, Alexandra lègue la moitié de ses biens à Simon et le reste à Roger, s’il divorce de Diane. Rosemary obtient un dollar. Simon donne un dollar à Rosemary et le reste à Roger s’il divorce de Diane, mis à part certaines sommes destinées à des œuvres de bienfaisance, des clubs de tir et des universités. (Elle s’est interrompue, puis a repris :) Les parents suggèrent tous les deux que Roger cède à sa femme une grosse somme en échange de son silence. Cependant, si Roger refuse de se

soumettre à cette condition, il perd tous ses droits à l'héritage, à l'exception d'un dollar. S'il ne vire pas Diane de son lit et de sa maison, l'argent va à des œuvres de bienfaisance.

— C'est légal ?

— Oui, sauf si un juge en décide autrement.

— Qu'est-ce que Roger va faire ?

— Les Romains s'en remettaient aux lions. De nos jours, on s'en remet aux avocats. Diane n'a pas attendu que son mari conteste le testament. Elle a embauché des ninjas légaux, le cabinet Hansel et Panet, pour la défendre. Rosemary elle aussi dénonce le testament. Elle a pris pour avocat John « Attaque au Flanc » Orcus, un vrai démon. Les Alliger ont échappé à la publicité pendant plus d'un siècle et demi, mais cette fois, ils ne vont pas couper au feu d'artifice.

Le quatrième jour, j'avais suffisamment récupéré pour reprendre joyeusement, bien que doucement, le travail. Sauf que je n'avais pas de travail. De plus, j'étais quelque peu nerveux et instable. Je savais que Mordoy allait tenter des choses qui n'étaient pas destinées à me plaire. La seule question, c'était où et quand elle allait me tomber dessus.

À 9 heures du matin, Faith a téléphoné.

Sa voix paraissait raisonnablement forte pour une dame de quatre-vingt-douze ans dont le fils et la belle-fille viennent de mourir. Après s'être enquis mutuellement de notre santé, elle m'a exposé la raison de son appel :

— J'ai téléphoné à Bonfond et je lui ai dit que je souhaitais que son agence poursuive l'enquête sur Diane. Mais je veux que ce soit vous qui vous en chargiez. Elle m'a répondu qu'elle était d'accord. Je lui ai donc annoncé que j'allais vous contacter. Pouvez-vous me rejoindre Chez Stéphanie à l'heure du déjeuner ? Nous pourrons discuter tranquillement.

Chez Stéphanie était un restaurant huppé qui servait principalement de la cuisine française. Le décor et le service

n’avaient rien de prétentieux, et la nourriture y était excellente. Je suis apparu avec mon meilleur costume et ma plus belle cravate. Faith Alliger portait une robe légère en imprimé fleuri qui lui arrivait aux chevilles. La dentelle qui partait de son cou cachait la maigreur de sa poitrine. Elle avait devant elle un grand verre à pied rempli de vin. Elle a observé ma joue, désormais recouverte d’un simple pansement, puis l’écharpe, mais n’a fait aucun commentaire.

— Une mauvaise chute, ai-je déclaré.

Je me suis assis, j’ai refusé un verre de vin et commandé un café.

Quand la serveuse s’est éloignée, j’ai demandé :

— Auriez-vous l’obligeance de me dire pourquoi vous souhaitez continuer l’enquête ? Je…

— Thomas, j’ai lu vos rapports et ceux de Mordoy sur Diane, et je sais ce que contiennent ces cassettes, même si je n’ai aucune raison de les regarder. Je veux poursuivre l’enquête jusqu’à ce que les zones d’ombres dans la vie de Diane soient éclaircies, qu’il n’y ait plus la moindre ambiguïté à son sujet. Car j’ai le sentiment, sans savoir pourquoi, qu’il y a dans son passé quelque chose de capital, voire de criminel. Je veux en être sûre.

» Simon et Sandy haïssaient Diane. Moi, je l’ai toujours bien aimée. J’ai tout spécialement apprécié la manière dont elle leur a tenu tête.

— J’aurais tendance à sympathiser avec Diane, ai-je déclaré. Quand je travaille sur une affaire, je cherche à être objectif, mais ça ne marche pas toujours. Cela dit…

— Cela dit ?

— Je refuse de me prononcer en faveur des uns ou des autres. Les faits sont loin d’être tous établis. Cependant, laissez-moi vous poser une question franche. M’embauchez-vous avec les mêmes motivations que Simon ?

— Pas tout à fait. Je me moque de ce qu’elle faisait avant de rencontrer Roger. Sauf si elle a commis des abus sur des

enfants ou des meurtres. Ou, disons, si elle est bigame. Mais je veux savoir. Pour moi. Et pour Roger.

— Que pense-t-il du testament ?

Elle a haussé les sourcils.

— Vous en connaissez le contenu ?

— L'essentiel. Ainsi que les récents développements, les recours déposés par Rosemary et Diane.

— Mimi Bonfond ! a soupiré Faith. Cette femme sait ce qui se passe dans cette ville avant même que les événements se produisent.

Elle a ouvert son sac, en a sorti un billet d'un dollar et me l'a tendu.

— Donnez-moi un reçu. Ça officialise notre accord, n'est-ce pas ?

— Exact. Vous devenez ma cliente. Tout ce que vous me confierez à partir de maintenant est confidentiel. Mais qu'est-ce que Roger pense du testament ?

— Nous en avons discuté ensemble. Il est toujours amoureux de Diane. Mais ce garçon… même si je n'aime pas dire ça… est trop faible de caractère. Il adore l'argent et déteste le bruit et l'agitation. J'ai aussi entendu dire – peu importe par qui – qu'il prend des drogues dures. Mais il a lu les rapports et vu les cassettes. Lui-même n'a toujours pas pris sa décision au sujet de Diane.

» J'ai également parlé à Diane. Elle sait que je suis quelque peu acquise à sa cause. Je lui ai même demandé de nous révéler tout son passé. Je lui ai expliqué que ça nous épargnerait beaucoup de temps, d'argent et de souffrance. Mais elle a répété de manière insistante qu'elle n'avait plus rien à cacher. Roger, m'a-t-elle affirmé, sait tout sur elle. Elle lui a donné trois jours pour prendre sa décision. Si, passé ce délai, il ne l'accepte toujours pas telle qu'elle est, elle sera contrainte de le quitter à jamais.

— Eh bien, nous savons maintenant qui va gagner beaucoup d'argent. Les avocats. Mais si vous voulez que je continue à enquêter sur Diane avec l'espoir qu'elle finisse

par sentir la rose et que Roger n’ait par conséquent plus le moindre doute sur elle, je ne peux rien vous garantir.

— Faites ce que vous avez à faire. Sinon…

Elle s’est tue si longtemps que j’ai fini par dire :

— Quoi ?

— Oh, je ne sais pas. (Puis elle s’est redressée.) Si, je sais ! Peut-être que je suis trop méfiante. Mais il s’est passé quelque chose il y a deux nuits… ce n’est peut-être rien. Malgré tout…

— Dites-moi de quoi il s’agit.

— Je me suis réveillée en pleine nuit. Ce n’est pas inhabituel, j’ai souvent des insomnies. Mais là, c’était en sursaut. Mon cœur battait la chamade. J’avais l’impression que quelqu’un était entré dans ma chambre.

» Le réveil de ma table de nuit indiquait 1 h 17. Puis j’ai entendu un bruit, un tout petit bruit, comme si quelqu’un refermait une porte dans la pièce voisine. Vous la connaissez, c’est celle où nous avons discuté. Mais si la porte s’était ouverte, j’aurais dû apercevoir pendant quelques instants de la lumière en provenance du couloir.

» J’ai attendu environ une minute avant de me lever et d’aller voir. Toutes les armes à feu se trouvent dans le bureau de Simon, j’ai donc attrapé le tisonnier de la cheminée de ma chambre. Ce qu’une frêle vieille dame pouvait bien faire avec ça, je l’ignore. Mais ça m’a rassurée. Puis j’ai allumé la lampe de ma chambre. Tout semblait normal. Je suis allée dans le salon et j’ai allumé la lumière. Tout avait l’air d’être à la même place que lorsque j’étais partie me coucher. La porte du couloir était fermée à clé. Je l’ai ouverte.

» C’est là que j’ai compris qu’il y avait quelque chose d’anormal. Les lumières du couloir étaient éteintes. J’ai longé le mur à tâtons en cherchant l’interrupteur principal. J’ai pensé que toutes les ampoules avaient peut-être explosé, même si c’était largement improbable. Il y en a six, voyez-vous. L’interrupteur était en position éteinte.

» Quelqu’un a la clé de mes appartements, ai-je pensé, il est entré, il a cherché quelque chose, puis il est reparti. Mais tout cela pouvait très bien être le fruit de mon imagination. Peut-être aussi le bruit qui m’a réveillée s’est-il produit dehors.

Je lui ai demandé :

— Qui d’autre que vous a la clé de vos appartements ?

— Simon et Sandy en avaient chacun une. J’ignore où elles se trouvent maintenant.

— N’importe quelle personne voulant un double de votre clé aurait pu se la procurer. Qui était dans la maison cette nuit-là ?

Elle a réfléchi un moment, puis répondu :

— Les domestiques, les Cabracan et le cuisinier étaient dans leurs quartiers au-dessus du garage. Diane était dans les appartements de Sandy. Elle a quitté le domicile conjugal et habite là en attendant, soit de trouver un appartement correct, soit que Roger la reprenne selon ses conditions.

J’ignorais cela. Mimi ne savait donc pas tout.

J’ai questionné :

— Qui d’autre était là ?

— Rosemary. Elle s’est disputée avec ce salopard de Kornick et a emménagé à la maison. Elle dit qu’elle n’a nulle part où aller. Je ne vais tout de même pas laisser ma petite-fille dormir dehors.

— Je peux remettre en service les caméras de vidéosurveillance de l’entrée. Elles avaient été coupées car votre fils et votre belle-fille trouvaient que leur fonctionnement coûtait trop cher. Je me charge de les faire rebrancher. Les lampes et les films à ultraviolet vont aussi être remis en état de marche. Si quelqu’un éteint les lumières du couloir, elles pourront quand même filmer l’intrus. Et vous devriez faire changer les serrures de vos appartements.

» Maintenant, j’ai besoin de votre autorisation pour prendre un avion à destination de la Floride afin d’interroger une dame qui pourrait m’apprendre des choses sur Diane. Ce sera peut-être de l’argent jeté par les fenêtres, mais je crois vraiment que c’est une étape nécessaire à l’enquête.

— Tout ce que vous voulez. J’ai confiance en vous. Voilà la clé de ma maison.

25

Le révérend Mme Angela Boomall avait beau radoter, elle ne disait pas n’importe quoi. Un peu plus tôt, elle avait les idées claires. Mais depuis dix minutes, son esprit vagabondait. Peut-être volait-il vers les portes du paradis. Je n’avais qu’une chose à faire : attendre qu’il redescende sur terre.

Mme Boomall, un aide-soignant du nom de Jim Sutos et moi étions assis dans le minuscule salon de son minuscule appartement, au sixième étage des Jardins de la Gloire. Sutos était censé nous surveiller.

Mais sa tête dodelinait et il ronflait déjà. Je n’étais pas étonné. Il ne faisait pas l’ombre d’un doute qu’il prenait des tranquillisants ou des stupéfiants.

La maison de retraite, face à la mer, occupait les six derniers étages d’un bâtiment qui en comptait dix. Si ce dernier avait un jour été entouré d’un jardin et de fleurs, toute la verdure avait désormais disparu.

L’immeuble ne me semblait pas très vieux pour être condamné. Pourtant, il allait être démoli pour laisser place à une résidence de vingt étages avec un centre commercial. La plupart de ses habitants avaient déjà été déplacés. Les autres devaient partir dans les quatre semaines à venir.

Mme Boomall était assise dans un rocking-chair que son grand-père avait fabriqué. Elle portait un long peignoir fané, une fine chemise de nuit encore plus longue et des pantoufles bleu délavé. Sur son crâne, de grandes plaques brillaient parmi ses cheveux épars, blancs et raides. Ses

yeux protégés par des lunettes à grosse monture en corne étaient du même bleu délavé que ses pantoufles. La vieillesse avait affiné et affûté son grand nez. Elle avait près du coin gauche de la bouche un énorme grain de beauté qui ressemblait vaguement à un cafard sans pattes et sans antennes.

Son fauteuil était tourné vers une grande baie vitrée donnant sur l'océan Atlantique. De l'autre côté de la mer, il y avait l'Afrique, même si ce n'était pas à cela qu'elle pensait. J'ignorais à quoi elle songeait, mais ce n'était pas à notre univers. À cet instant, en tout cas.

Son mari le révérend Heber Boomall, pasteur de l'église pentecôtiste de la descente des colombes, était mort d'une crise cardiaque dans cette même pièce dix ans plus tôt. Une grande photographie de lui accrochée au mur montrait un homme austère, rasé de près, avec un visage sévère et une cicatrice sur la joue droite. Qui correspondait presque à la mienne.

Je savais par sa veuve qu'il avait reçu un coup de couteau lors d'une bagarre dans une taverne à l'époque où il vivait dans le péché, avant qu'il voie la Lumière et accepte le Seigneur comme son Sauveur.

Les Boomall avaient pu s'offrir cette maison de retraite relativement onéreuse car ils avaient hérité du riche frère d'Angela, qui s'était mis à croire en Jésus sur son lit de mort.

— Juste à temps, m'avait-elle expliqué. À une minute près, mon frère partait directement pour l'Enfer et ses tourments éternels. Heber a passé la nuit à lutter en lui citant les Écritures et en lui dépeignant l'enfer de la damnation et les joies de la vie éternelle au Paradis. Juste avant l'aube, mon frère a déclaré qu'il était maintenant persuadé que Jésus était mort pour ses péchés, qu'il en était soulagé, et que lorsqu'il se rendrait à la terre de la désolation, il se coucherait avec le lion, l'agneau et l'espoir que l'agneau et lui se relèvent, même si je ne comprends pas ce qu'il voulait dire par là. Il n'avait pas sitôt déclaré ça

que son âme s’est envolée vers son Créateur. Que le Seigneur soit loué, Lui qui pardonne tout.

Mon collègue de Louisville, Murchmassey, avait découvert que les Boomall s’étaient déplacés dans le Midwest et le sud-ouest du pays pendant vingt ans comme revivalistes. Il m’avait transmis cette information par téléphone pendant que je volais en direction de la Floride.

— J’ai appris ça en retournant dans le comté de Ballard. J’ai retrouvé la vieille cousine de Mme Boomall, qui entretenait avec elle une correspondance pendant qu’elle était sur les routes. Elle m’a appris que les Boomall vivaient dans une caravane et plantaient une tente pour leurs réunions revivalistes.

» Cependant, ils ont fait halte à San Bernardino, en Californie, pendant plusieurs années. Sans doute à cause de cette enfant, Angela. Elle a apparemment surgi dans leur vie pour ensuite disparaître de manière tout aussi brutale. La cousine n’a jamais su d’où venait Angela ni ce qu’elle était devenue.

» C’était peut-être une orpheline fugueuse qu’ils avaient recueillie, mais ce ne sont pas les orphelinats qui te donneront des informations.

Mme Boomall m’avait confirmé une bonne partie des renseignements obtenus par Murchmassey. Je ne lui avais cependant pas encore parlé d’Angela, car j’espérais qu’elle y viendrait d’elle-même. Pourtant, j’étais maintenant décidé à aborder le sujet dès que la vieille dame retrouverait sa lucidité. Si jamais elle la retrouvait.

— … Cet Ovomaltin était le plus grand escroc de tous les temps, a repris Mme Boomall. Il nous traitait de tous les noms d’oiseaux, nous autres honnêtes pasteurs respectueux de Dieu. Rendez-vous compte ! Pendant ses sermons, il vendait du sel dont il jurait devant le Seigneur qu’il provenait du corps de la femme de Loth ! Puis… (Elle a cessé de parler, et ses yeux ont eu l’air de se poser sur moi. Elle a questionné :) Que me demandiez-vous ?

— Rien d’important. Je voulais juste vous poser des questions sur Angela.

— Angela ? Mais *je suis* Angela !

— L’enfant. Votre fille.

Mme Boomall a souri et repris :

— On l’a appelée Angela à cause de ma mère et de moi. C’était un cadeau du Seigneur. Heber et moi l’avions prié nuit et jour de nous donner un enfant, et nous essayions de toutes nos forces d’en concevoir un. Heber était un homme très viril, surtout après les réunions, quand les tentes débordaient du jus du Saint-Esprit. Mais sa semence était pauvre. Le Seigneur nous a refusé cet enfant. Peut-être à cause du passé de pécheur de Heber.

— Comment cette enfant est-elle arrivée dans vos vies ? ai-je demandé.

— C’était à Quartzsite, en Arizona, où vivaient des gens très pieux, mais pas suffisamment pour nous entretenir. Je ne sais pas comment elle a fait pour nous retrouver, cette enfant, si loin, si loin de chez elle, avec sa sainte mère décédée, son père cruel qui s’était mis en ménage avec une horrible femme, sans personne pour la protéger de cet homme libidineux et impie. Elle est arrivée par une chaude soirée, si chaude que même Satan en aurait souffert. La pauvre petite, si maigre, si affamée, en haillons. Je lui ai demandé comment elle avait bien pu nous trouver, et…

— Mme Boomall !

— La Grande Pute de Babylone, la Femme Écarlate, le dragon à neuf têtes du Jugement dernier ! Prenez garde, génération de vermine, ferments de l’horrible et insoutenable vilenie !

J’ai poussé un soupir de frustration. Mais elle m’a étonné en quittant tout à coup ses nuages pour demander :

— Et… que disais-je ?

— L’enfant Angela. Votre mari et vous l’avez appelée Angela. Mais était-ce son véritable nom ?

— Angela ? Oui, c’était son véritable nom. Heber et moi l’avions baptisée ainsi, ça devenait donc son véritable nom.

J’avais du mal à dissimuler mon impatience. Je m’efforçais pourtant de parler d’une voix douce, comme si j’étais très détaché.

— Je voulais dire… quel était son nom avant qu’elle se prénomme Angela ?

— Ah, c’est de ça que vous parliez. Arly est venue à nous comme si le Seigneur Dieu lui-même nous l’avait envoyée, elle a fait notre joie et notre bonheur, c’était l’enfant que nous ne pouvions avoir…

26

— Arly ! me suis-je écrié.

Elle ne m’a pas entendu. Je ne pense pas non plus qu’elle m’ait vu. Elle a souri et, tremblante, s’est levée, a ouvert grands les bras, son regard fixé sur un point très loin à l’est.

— Enfin ! a-t-elle hurlé. Enfin ! La gloire ! La gloire ! Je vois l’agneau dans toute sa gloire ! Ô Seigneur Jésus, je te vois ! Je vois la lumière et les cent quarante-quatre mille qui portent le nom de l’agneau et de Dieu le Père sur leur front ! Emmène-moi, emmène-moi !

J’étais bien obligé de me tourner vers l’est. Je n’ai vu que l’océan, le soleil de 10 heures du matin et les oiseaux blancs qui tournoyaient et plongeaient. Mais elle était si convaincante que j’ai senti quelque chose, comme une présence. Ma peau s’est glacée. Mes cheveux se sont dressés sur ma tête.

Puis elle a crié :

— Je viens ! Je viens ! Ô mon Dieu, je viens !

L’aide-soignant a ouvert les yeux et bondi de sa chaise :

— Qu’est-ce que… Qu’est-ce que…

Mme Boomall est retombée dans son fauteuil, qui s’est balancé plusieurs fois, puis n’a plus bougé, comme la dame qui s’y trouvait.

Sa mort était dramatique, comme seuls Dieu ou un romancier auraient pu la concevoir. Pourtant, elle n’était pas encore morte. Mme Boomall avait eu une attaque, une attaque paralysante. Je suis sûr qu’elle aurait préféré mourir, comme n’importe quelle personne saine d’esprit,

mais ce n’était pas encore son tour. J’espérais qu’elle voyait encore la gloire qu’elle avait entraperçue, et que cette image ne la quitterait plus jusqu’à ce que la vraie mort l’emporte.

Pendant ce temps, j’essayais de me souvenir où j’avais entendu le prénom d’Arly. J’avais l’impression que je n’aurais pas dû avoir de mal à m’en souvenir. Pourtant, je ne parvenais pas à le retrouver dans les fonds insondables – j’adore cette expression – de mon inconscient.

À cet instant, j’étais dans l’avion reliant Fort Lauderdale à Chicago. En classe économique, à récolter les miettes, bien entendu. Mes clients, même les plus riches, même les plus amicaux, ne m’offrent jamais des billets de première classe.

Cependant, on pouvait se servir de son téléphone en vol si ce n’était pas pour des raisons personnelles.

J’ai appelé Mert Plateburn, le détective de Chicago, afin de savoir ce que donnait la filature de Mordoy.

Il ne m’a même pas dit bonjour.

— Mauvaises nouvelles, a-t-il annoncé. Mordoy a disparu !

J’ai rétorqué :

— Qu’est-ce que tu veux dire par disparu ? (Puis j’ai ajouté :) Excuse-moi, Mert. C’était une question stupide, un pur réflexe. Raconte-moi ce qui s’est passé.

Plateburn et deux de ses meilleurs détectives avaient suivi Mordoy pendant trois jours. C’était relativement facile, puisqu’elle faisait partie d’une équipe qui surveillait un manoir d’Evanston pour un cas de fraude à l’assurance. Plateburn était sûr qu’elle ne se doutait pas qu’elle était prise en filature.

— Et ce matin, elle a disparu, purement et simplement ! D’après ce que je sais, ça n’est pas lié à l’affaire sur laquelle elle travaillait. Voilà ce qui s’est passé.

» Ce matin, à 7 heures, au lieu d’aller relever le type en faction à Evanston, Mordoy s’est rendue en voiture jusqu’à une rue à l’ouest de Michigan Avenue, près du centre de

Chicago. Puis elle est entrée dans l'Hôtel du Nid de Vautours, un vieux bâtiment avec un café donnant sur le trottoir au rez-de-chaussée. Elle a trouvé une place de parking sur Cedar, ce qui était une chance, elle a tourné le coin à pied, traversé la rue jusqu'à l'hôtel, elle est entrée dans le hall, si on peut appeler ça un hall…

— Je connais l'endroit, l'ai-je interrompu. La plupart des clients y résident de manière permanente. Certains pensent que c'est un repaire pour prostitués, hommes ou femmes, et pour escrocs à la petite semaine, mais ce n'est sans doute pas vrai. En tout cas, le propriétaire dirige ça d'une main de maître.

J'ai essayé d'y entrer un jour pour suivre une femme de Peoria dont le riche mari pensait, à raison, qu'elle le trompait. J'ai proposé deux cents dollars au réceptionniste pour avoir le nom de l'homme qu'elle allait retrouver, ainsi que son numéro de chambre. Mais le videur m'a mis à la porte.

— Ça a bien changé, m'a répondu Plateburn. Bref, Mordoy n'est pas ressortie de l'hôtel pendant les quatre heures suivantes. Je me suis dit que sa voiture devait être couverte de PV. Ce qu'elle faisait à l'hôtel devait valoir le coup de récolter autant d'amendes. Puis j'ai eu un doute à propos de la voiture. Comme je ne pouvais pas quitter mon poste, j'ai appelé l'agence et fait venir un détective qui se trouvait dans le quartier pour jeter un coup d'œil. Le véhicule était parti depuis belle lurette !

Il s'est interrompu. J'ai demandé :

— Elle est sortie par la porte de derrière ?

— Non. Apparemment, elle s'est glissée par une fenêtre du rez-de-chaussée. J'aurais juré qu'elle ne m'avait pas remarqué, mais je me trompais. Ou alors, quelqu'un l'a avertie. Bref, j'ai tambouriné à la porte vitrée, agité une liasse devant le nez du réceptionniste, et j'ai pu entrer. Le type devait être différent de celui que tu as vu, ou alors, il a

fini par comprendre qu’il ratait trop d’occasions en cette terre d’abondance.

Peut-être aussi que tu ne lui as pas offert assez de pépettes.

» J’ai donné une grosse liasse à lui et au videur. Il m’a indiqué la chambre qu’occupait le couple auquel Mordoy avait plus d’une fois rendu visite. Il a accepté que je monte jeter un œil, puisqu’ils étaient partis trois heures plus tôt. Tu me connais, j’étais quelque peu furieux. Je lui ai demandé de me les décrire. Bon sang de bonsoir ! Je les avais vus sortir, chacun chargé d’une grosse valise, mais je n’avais rien remarqué de spécial. Un Noir, inscrit sous le pseudonyme de Lemangelo Elcid, et une Blanche, Artemis Lalunaire, tu imagines les surnoms ! Dans les trente-cinq ans, nés au milieu des années 60, mais habillés comme des hippies. Nés trop tard pour vivre dans un univers qu’ils n’ont jamais vraiment connu. Je suis en train de faire faire une enquête sur leur passé au moment où je te parle. Tu sais, Tom, je ne savais rien de tout ça quand ils ont franchi la porte. Je ne connaissais pas leur lien avec Mordoy. Comment aurais-je pu savoir ?

— Exact. Tu n’y es pour rien. Continue.

— Je suis monté au second étage. Les odeurs de désinfectant, de savon, d’eau, de fluides vaginaux, de sperme, de tabac, de toilettes sales et de corps non lavés se sont faites plus âcres. J’avais l’impression que j’allais vomir mon hot-dog et ma bière.

— Mert, l’ai-je coupé. Je sais que tu écris un roman sur un privé. Mais je ne suis pas un éditeur susceptible d’accepter ton manuscrit.

Il a ri :

— Ouais, excuse-moi. Je me suis laissé emporter. Tu vois le tableau. Bref, la chambre était vide. Par où était passée Mordoy ? Le réceptionniste s’est affolé parce qu’il savait qu’elle n’était pas sortie par l’entrée, et que l’alarme de la porte de derrière était branchée. Je lui ai répondu que ça

n’avait pas d’importance. Je savais déjà qu’elle avait pris la poudre d’escampette.

» On s’est renseignés auprès de son agence. Ils nous ont appris qu’elle avait démissionné le matin même, dit qu’elle viendrait chercher son chèque plus tard – ce dont je doute fort – et qu’elle était partie sans laisser d’adresse. On a été voir chez elle. Même chose.

» Elle a laissé ses meubles et la plupart de ses effets personnels. Partie sans laisser d’adresse. Elle devait être drôlement pressée. Pourtant, j’ai vérifié auprès de la police, ils n’ont pas de mandat de recherche contre elle.

Qu’allait donc faire Mordoy, maintenant ? Elle n’était pas femme à abandonner facilement la partie, et elle était dangereuse. Comme un buffle d’Afrique dans les hautes herbes. Elle chassait le chasseur. Si elle n’était pas encore à Peoria, elle s’y rendait.

J’ai remercié Plateburn et lui ai dit que, pour le moment, il avait terminé son boulot. Qu’il m’envoie la facture. Mais que je risquais d’avoir rapidement besoin de lui. Puis j’ai appelé Faith Alliger et je lui ai raconté ce que j’avais appris sur Mme Boomall. Ce n’était, ai-je admis, pas grand-chose. Mais ça m’avait fourni une piste large comme un boulevard.

Je lui ai ensuite demandé si elle avait à nouveau remarqué quelque chose de suspect. Par exemple, la disparition d’un objet chez elle, son portefeuille, quelque chose prouvant le passage d’un intrus. Elle m’a répondu n’avoir rien remarqué d’anormal.

Je lui ai annoncé que le détective que j’avais embauché pour vérifier les films des caméras de vidéosurveillance avait rendu un rapport disant qu’ils ne contenaient rien d’inhabituel.

— Restez sur vos gardes. On ne sait jamais. Entre-temps, est-il arrivé quelque chose que je devrais savoir ? Par exemple…

— Oh oui ! s’est-elle exclamée. (Elle avait l’air en colère.) Ce salopard de Kornick… Il a battu Rosemary.

— Ah bon ? Est-elle gravement blessée ?

— Elle est à la maison. Je veux dire, ici chez moi. Elle a un œil au beurre noir et une joue tuméfiée, mais elle n'est pas obligée de garder la chambre. Elle dit qu'ils se sont disputés à propos de l'argent, mais je pense qu'elle ment. La police le recherche.

— Ne baissez pas la garde, ai-je conseillé. Au revoir, madame Alliger.

Je l'ai entendue reposer le combiné. J'ai voulu raccrocher à mon tour. À cet instant, il y a eu un déclic, non dans le téléphone, mais dans mon cerveau.

Je me souvenais de l'endroit où j'avais entendu le prénom d'Arly.

— Arly ! me suis-je écrié.

Les quelques personnes qui se trouvaient sur le trottoir devant la Mocha Joe's Beanery m'ont jeté des regards surpris.

Diane Alliger, de dos, un sac de courses dans les bras, quittait la brûlerie de café en direction de l'ouest.

En m'entendant, elle s'est raidie et a ralenti, même si c'était à peine perceptible. Puis, sans tourner la tête, elle a repris son pas vif. Ses talons hauts claquaient sur le trottoir en ciment.

J'ai crié, encore plus fort :

— Arly ! Je veux vous parler !

Ses épaules se sont de nouveau raidies, mais elle a continué son chemin sans changer de rythme. Je me suis lancé à sa poursuite et je l'ai attrapée par le coude au moment où elle tournait pour entrer dans un magasin. Elle a fait volte-face et m'a lancé :

— Comment osez-vous ?

Je ne pense pas qu'elle se souvenait de ma voix.

Elle ne l'avait entendue qu'une fois, brièvement, dans un moment riche en émotion. Mais quand j'ai soulevé mes lunettes de soleil, j'ai vu à son expression qu'elle reconnaissait mon visage. J'étais l'homme présent le jour où

Simon Alliger lui avait interdit, ainsi qu'à plusieurs autres personnes, d'entrer chez lui. Ce n'était pas très vieux, même si ça me semblait très loin.

— Il faut que nous parlions, Arly, ai-je annoncé.

J'ai lâché son coude.

Elle a ouvert la bouche comme pour démentir son nom, voire menacer d'appeler les flics. Mais quelque chose dans mon attitude, ou peut-être le sentiment de l'inévitable, l'a stoppée.

— Il y a un Maid-Rite par là, a-t-elle déclaré. Ils passent de la musique fort. Nous pourrons discuter sans qu'on nous entende.

Côte à côte, en silence, nous avons traversé la place en direction du restaurant. Le soleil de 11 heures avait beau chauffer peu à peu la ville, Diane paraissait sereine et fraîche dans sa longue robe d'été imprimée. Je l'avais prise en filature au manoir Alliger le matin et suivie jusqu'à ce quartier commerçant.

Quand le moment m'avait paru approprié, j'avais attaqué.

Maintenant, on verrait bien ce qui allait se passer.

Je n'avais pas vraiment de quoi bluffer, mais le peu que je savais pouvait suffire.

Nous nous sommes assis à une petite table à l'écart.

Diane a retiré ses lunettes de soleil. J'ai admiré ses magnifiques yeux bleus en pensant : « On se croirait au paradis. » Mais un vieux proverbe dit que Satan a les yeux bleus. Et que l'un de ces yeux se trouve juste sous sa queue.

Elle se taisait. C'était à moi de donner le ton de la conversation. En espérant qu'il y en ait une.

— Savez-vous qui je suis ? lui ai-je demandé.

Elle a hoché la tête puis, comme si elle venait de se rappeler que ses lunettes noires lui permettaient de cacher ses yeux, les a remises.

— Vous êtes Thomas Gresham Corbo, un détective privé que mon beau-père avait engagé afin d'enquêter sur moi.

Je pensais : « Dieu qu'elle est belle. » Sans le soupçon de début de ride dans le cou (qu'elle était jeune, aussi !), elle aurait été parfaite. Cela dit, on pouvait aussi deviner certains sillons en train de se creuser au coin de son nez et de sa bouche. Elle avait également les yeux légèrement trop rapprochés.

— Vous n'en savez pas autant que vous le pensez sur moi, ai-je déclaré. En revanche, je sais sur vous beaucoup de choses que votre mari et sa grand-mère ignorent. Je n'ai pas l'intention de m'en servir contre vous. Je ne suis pas votre ennemi, même si j'ai d'abord été embauché par Simon Alliger. N'oubliez pas ça : je ne suis pas votre ennemi. Je ne suis pas un maître chanteur. Mais il y a certains détails… Bref, j'ai besoin de connaître la vérité.

— Vous m'avez appelée Arly. Pourquoi ? Qui suis-je, selon vous ?

Bien joué. J'avais beau avoir certains soupçons et avoir élaboré certaines hypothèses, je ne disposais pas d'assez de certitudes pour la confondre. J'avais échafaudé une théorie sur qui et où elle était avant Pasadena. Mais cette théorie était loin d'être parfaite. Il n'y avait que Diane, d'après ce que je savais, qui pouvait combler les blancs entre mes suppositions et les faits. Il fallait donc que je trouve le moyen de lui tirer les vers du nez.

J'ai décidé de naviguer au jugé et de jouer la carte de la franchise, tout du moins de faire semblant. De la convaincre que j'en savais beaucoup plus qu'en réalité. C'était un jeu dangereux, mais ça pouvait marcher.

J'ai déclaré :

— Je ne pense pas que William R. Rolanski et Myrna Groat Rolanski soient vos parents biologiques.

J'ai marqué une pause. Son visage n'exprimait rien.

Cependant, elle a légèrement pâli.

— Vous êtes la fille d’un certain Deak Mobard. Qui a un frère se prénommant Almond. Jusqu’à ces derniers temps, ils vivaient tous deux à La Crête des Barges.

Elle n’a pas flanché, et elle n’a pas blêmi davantage.

— Votre mère était Mary Groat.

Elle a ri. J’ignore pourquoi, car en elle-même, elle devait être paralysée. Pourtant, son rire paraissait chaleureux et insouciant, pas du tout forcé. Je me suis souvenu qu’elle était actrice.

— Quand votre mère est morte, vous avez fugué, peut-être parce que votre père vous violait ou essayait de vous violer. Bref, vous vous êtes rendue en Californie, où vivait votre tante, la sœur de votre mère. D’abord, cependant, vous avez été adoptée par un couple du nom de Boomall.

Elle a jeté :

— Quelles preuves avez-vous de ces affirmations ridicules ? Où allez-vous chercher tous ces noms ?

Je ne voyais aucune raison de lui avouer que j’avais récemment suivi ce que je ne peux appeler qu’une intuition. Si tant est que l’intuition existe. Je ne m’attendais pas vraiment à trouver l’acte de mariage du hors-la-loi Deak Mobard dans les archives publiques de l’Illinois. Son mariage avec Milly Jane Foushee ne pouvait en effet pas y figurer, puisqu’elle avait épousé en même temps Deak et son frère, ce qui était illégal.

Mais mes recherches informatiques avaient tout de suite abouti à Deak. Et je n’avais eu aucun problème à obtenir une copie de son premier acte de mariage.

Le prénom de la mariée était Mary. Nom de famille : Eldins.

J’avais espéré que ce serait Groat. Raté. En général, mes intuitions se révèlent justes. Cette fois, c’était un flop.

Cependant, j’ai eu une intuition à propos de mon intuition. J’ai décidé de creuser plus loin. J’ai donc jeté le nom de Mary Eldins en pâture dans la jungle spectrale du système informatique. Eurêka ! La Mary Eldins que je

cherchais avait épousé un Job Eldins lors d’un premier mariage. À Mound City, en Illinois.

La petite commune, connue pour ses monticules indiens, se trouvait sur l’Ohio River. Qu’il suffisait de traverser à la nage pour rejoindre le comté de Ballard, dans le Kentucky.

Quand j’ai découvert ça, j’ai failli aboyer comme une meute de chiens sur la trace d’un renard.

Le nom de jeune fille de Mme Mary Eldins était Mary Groat !

J’ai continué mes recherches, mais je n’ai rien trouvé prouvant que Mary Groat était Myrna Groat, la femme de William Rolanski. En revanche, j’étais sûr que cette Mary était la sœur de Myrna.

Je m’attendais à ce que Diane Alliger s’effondre quand je lui jetterais à la figure que sa véritable mère était Mary Groat, la deuxième femme de Deak Mobard. Mais ça ne l’a pas troublée. Pas ouvertement, en tout cas.

J’ai donc sorti mes gros fusils et je me suis préparé à un tir de barrage fourni.

J’ai lâché :

— Lorna Mordoy !

Elle a cligné des yeux, elle a flanché, elle a pâli davantage. Mais rien de tout ça n’a duré plus de trois secondes. Elle a de nouveau ri, puis demandé :

— Qui ça ?

Même une écorce de noix de coco n’est pas aussi dure.

J’étais vaincu. Sauf si je tentais un coup de bluff encore plus risqué. Ce dont je n’avais pas envie. Je pouvais être à cent lieues de la vérité. D’un autre côté, quelque chose travaillait en moi : un rapport en provenance de mon cerveau, un message que je n’avais pas encore entièrement décodé, me disait qu’il pouvait y avoir un lien. Je me suis donc préparé à envoyer la cavalerie.

— Vous savez qui c’est, ai-je rétorqué.

— À vous de me le dire.

La serveuse est venue prendre notre commande, un grand Coca Light pour Diane et une tasse de café noir comme l'enfer pour moi. Uniquement pour lui montrer que je n'avais pas froid aux yeux. Ça n'a pas eu l'air de l'impressionner.

Quand la serveuse a été partie, je me suis penché vers Diane. Son parfum délicat avait de légères fragrances de tigresse en embuscade – il faudrait que j'en offre un flacon à Glinna. J'ai déclaré :

— Écoutez-moi bien. Ensuite, vous comprendrez que j'ai vraiment découvert beaucoup de choses sur ce sac de nœuds. Je vais vous donner deux noms, sachant que celui de la femme n'est pas son nom de naissance. (Je me suis interrompu, puis j'ai repris :) Le couple vit désormais à Chicago. Mais à une époque, il habitait la Californie. Lui s'appelle Lemangelo Elcid. Son prénom se prononce Le-man-je-lo, mais je sais qu'autrefois, c'était Le-*mon*-jel-lo[5]. Sa compagne se nomme Artemis Lalunaire. Artemis était la déesse grecque de la lune, des animaux sauvages et de la chasse.

Je me suis interrompu un instant pour la regarder dans les yeux. Elle bataillait ferme pour garder le contrôle d'elle-même.

J'ai repris :

— Diane est l'équivalent romain d'Artemis en Grèce. Compris ? Cette Artemis de Chicago s'est un jour appelée Diane !

Elle tremblait. Son visage a paru se décomposer.

Mais si cette femme avait été une armée, elle aurait été pratiquement invincible. Elle n'a pas tardé à se ressaisir et a riposté :

— Vous êtes cinglé ! Vous me prenez vraiment pour une gourde ! Lancer des noms comme ça ne signifie rien pour moi ! Qu'est-ce que vous espérez que je fasse ? Que je me confesse ? Que je confesse quoi ? (Elle s'est levée, pas doucement, et m'a regardé de haut :) Ne m'importunez

plus, espèce de minable, ou vous aurez des nouvelles de mes avocats !

Je n’ai pas quitté mon siège.

— Vous ne pourriez pas souffrir la publicité que cela engendrerait. Et vous ne souhaitez en aucun cas que la police s’intéresse à cette histoire. Rasseyez-vous, Diane. Nous allons tout élucider, tout mettre au clair. Cette Mordoy est très dangereuse. Laissez-moi vous dire…

Mais elle a pris son sac et elle est partie.

Bien que la commande ne soit pas encore arrivée, j’ai posé l’argent de nos consommations et un pourboire sur la table, puis je l’ai suivie. À mi-chemin de l’endroit où était garée sa voiture, je l’ai rattrapée.

J’ai déclaré :

— J’ai parlé à Angela Boomall il y a quelques jours, le révérend Mme Boomall !

Elle ne s’est pas arrêtée, même si elle a ouvert la bouche. Peut-être était-ce par réflexe, un désir instinctif de demander des nouvelles de cette dame. Mais elle a résolument clos les lèvres et ne les a pas desserrées en démarrant.

J’ai rejoint ma propre voiture. Inutile de l’ennuyer davantage pour l’instant. Pour moi, elle était comme un homard. Je m’étais procuré une casserole, je l’avais remplie d’eau et j’avais allumé le feu dessous.

Puis j’avais mis le homard dans l’eau. Elle allait désormais s’ébouillanter d’angoisse et de peur. Quand elle serait assez tendre, je pourrais la dévorer.

Entre-temps, j’avais intérêt à trouver un moyen de confirmer mes soupçons. Et ça n’allait pas être simple.

J’ai téléphoné à Faith Alliger. Elle a décroché au bout de trois sonneries.

— Tom Corbo, me suis-je annoncé. Si vous avez le temps de me parler une minute, pourriez-vous me dire si la police a retrouvé Kornick ?

— Tom, ils n’ont rien fait pour le rechercher. Cette idiote de Rosemary leur a déclaré qu’elle ne voulait pas porter plainte. Mais il n’a toujours pas osé se montrer ici.

— Madame Alliger…

— Je vous en prie, appelez-moi Faith.

— OK, Faith. Voilà la situation. Je ne suis pas en train de me mêler de vos affaires, mais j’ai besoin de savoir quelque chose à propos de votre testament. En gros, à qui reviennent l’argent et la maison si jamais, que Dieu me pardonne, vous veniez à disparaître ?

— C’est encore cet éventuel intrus de l’autre nuit qui vous préoccupe ? Il s’agissait peut-être simplement de l’imagination d’une très vieille femme.

— Peut-être, mais je ne peux pas me contenter de ça. Car j’ai d’autres raisons.

— La mort de Simon et de Sandy ? Vous pensez que…

— Je dois envisager l’hypothèse qu’ils aient été assassinés.

Je n’ai pas obtenu la réaction à laquelle je m’attendais.

— Vous pensez vraiment que ce soit possible ? Comme c’est excitant ! Cela donnerait du sel à ma vie si ennuyeuse ! Si seulement Bobbie était là pour partager ça… elle dirait tant de choses drôles à ce sujet… ah oui, mon testament. La maison et la majeure partie des actions et autres participations à des sociétés reviennent à Roger et à ses héritiers. Je laisse quatre millions à diverses œuvres de bienfaisance, dix à la Bradley University, et je lègue des sommes moindres à plusieurs personnes.

— Rosemary ?

— Elle a droit à un million. À condition qu’elle apporte la preuve qu’elle n’est plus droguée au moment de ma mort et qu’elle se soit débarrassée de ce Kornick, ou de tout autre déchet parasitaire qu’elle aura trouvé, et qu’elle reprenne ses études à plein temps. L’argent est placé chez un fidéicommis et lui sera distribué selon ses besoins, laissés à la libre appréciation de la personne. Si elle interrompt ses

études ou qu’elle s’acoquine de nouveau avec des drogués ou des délinquants, l’argent va à des œuvres de bienfaisance. Elle perd tout.

— Je suppose que sur son testament, Roger lègue la plus grosse part de sa fortune à Diane ? Ou bien l’a-t-il modifié depuis leur séparation ?

— Il lui léguait en effet la plus grande partie de sa fortune. Mais la situation, comme vous le savez, a changé. Je ne pense pas qu’il ait déjà modifié son testament. Quant au mien… Roger hérite de presque tout mon argent, comme je vous ai dit. Mais ce que je ne vous ai pas dit… (Elle s’est tue pendant une dizaine de secondes, puis a poursuivi à voix basse :) j’aurais dû vous avouer que j’ai également posé mes conditions vis-à-vis de Roger. Ça ne me plaît pas du tout, mais je ne vais pas le laisser gaspiller ce que des générations d’Alliger ont amassé par leur travail, quand bien même je n’approuve pas toutes leurs méthodes. (Elle s’est à nouveau interrompue. J’ai attendu. Puis elle a repris :) L’argent qu’il héritera de moi est chez un fidéicommis. Les sommes seront payées à tempérament, même si elles sont beaucoup plus généreuses que pour Rosemary. Cependant, lui aussi devra prouver pendant cinq ans qu’il est désintoxiqué.

Tout en parlant avec Faith Alliger, j’avais atteint mon immeuble. Une fois chez moi, j’ai appelé Mert Plateburn depuis mon téléphone fixe.

Il m’a annoncé :

— Personne ne sait où est Mordoy. On ne peut pas demander à la police de la rechercher, puisqu’elle n’a commis aucun crime. À moins que… ?

— J’aimerais pouvoir te dire oui. Elcid et Lalunaire ?

— Ils pourraient tout aussi bien être sur la lune. Mais tu m’as demandé de faire des recherches sur eux. Autant que je sache, ils n’ont pas de famille, et personne au Nid de Vautours n’admet les connaître, encore moins être leur ami. Ils n’ont jamais eu de permis de conduire de l’Illinois. Pas

sous ces noms-là, en tout cas. Il n’y a pas d’acte de naissance dans l’Illinois à leurs noms, ils ne payent pas d’impôts, n’ont pas de compte bancaire, pas de casier judiciaire, de permis de détention d’arme ou d’employeur sous ces noms. Tu veux que j’enquête ?

— Uniquement dans la région de L.A., y compris Pasadena, surtout Pasadena. Tout ce que tu peux trouver sur informatique.

— Tu as une raison de t’intéresser à cette région ?

— Je t’en dirai plus quand ça prendra tournure. Appelle-moi si tu trouves quelque chose.

Après avoir raccroché, je me suis assis pour réfléchir. Glinna était absente pendant une semaine, et cela me soulageait. Elle assistait à une convention internationale de mages à Los Angeles. J’étais en danger. Ce qui aurait été aussi son cas, si elle avait été là.

Elcid et Lalunaire étaient mêlés au chantage exercé contre Diane. Mais s’ils étaient interpellés ou qu’ils essayaient de rouler pour eux, ils devenaient un danger pour Mordoy. Par conséquent, elle les avait eux aussi mis en fuite, sans doute en leur faisant croire qu’ils étaient sur le point d’être identifiés comme complices dans le meurtre des Alliger. Mais où les avait-elle cachés ? Six pieds sous terre ?

Quoi qu’il se soit vraiment passé, j’étais convaincu que cette Mordoy allait tenter de m’éliminer. Très vite. Depuis un petit moment déjà, j’avais envie de la retirer du circuit, mais le seul moyen était de la tuer.

Or, je ne pouvais pas faire ça. Sauf en cas de légitime défense. Et si j’allais raconter aux autorités ce qu’elle avait fait afin qu’ils l’arrêtent, j’irais moi aussi en prison.

Peut-être était-ce la seule solution. Quelles que soient les conséquences, je devais les affronter comme un homme.

Non, je ne pouvais pas faire ça.

Mais je m’en voulais.

Cela dit, en optimiste invétéré, j’espérais quand même que tout serait bien qui finirait bien.

27

Le téléphone a sonné. Je me suis réveillé si vite que je devais flotter juste en dessous de la surface du sommeil. Depuis quelques nuits, la bête qui tricotait la camisole effilochée servant à me protéger prenait trop souvent des pauses café. Mes rêves étaient inquiétants, et pourtant je ne parvenais pas à les décrire à mon réveil. J'avais l'impression que, pour la plupart, c'était une belle mixture de métaphores.

Je me suis appuyé sur un coude et j'ai observé les chiffres sur l'écran lumineux du téléphone. Il était 23 h 32. L'appel provenait du bureau de Simon Alliger. Les poils de mon cou se sont hérissés. C'était un mort qui me téléphonait.

J'ai décroché :

— Corbo, j'écoute.

La voix était forte et aiguë :

— Monsieur Corbo ! C'est Rosemary ! Rosemary Alliger ! J'ai besoin de vous parler ! Tout de suite ! Pouvez-vous venir ? Je couperai l'alarme et je vous ferai passer par la grande porte !

J'ai attendu deux battements de cœur, puis j'ai demandé :

— Ça dépend de la raison pour laquelle vous voulez que je vienne. De quoi souhaitez-vous me parler ?

Elle a attendu trois battements, puis a répondu :

— De ce qui se passe ! De tout ce qui se passe ! J'ai gardé le silence jusque-là ! Je n'aurais pas dû, mais je ne

pouvais pas faire autrement ! J’avais peur, si peur ! Et tellement honte !

— C’est très intrigant. Mais ça ne me dit pas ce qui vous inquiète. (Il y a eu un silence de quelques secondes avant que je demande :) De qui avez-vous peur ?

— Je ne veux pas vous l’expliquer au téléphone. Cette ligne est peut-être sur écoute.

— Qui ferait ça ?

— Je ne peux pas le dire ! Je ne peux vraiment pas !

— Dans ce cas, je ne viens pas. J’ignore ce que vous manigancez.

— Mais c’est vrai ! S’il vous plaît, venez ! Croyez-moi, une fois que vous serez ici, vous comprendrez !

— Votre grand-mère va-t-elle bien ?

— Hein ? Oui, bien sûr !

— Est-elle mêlée à ça ? Je veux dire… Est-elle en danger ?

— C’est possible. Allez-vous… ?

— Qui d’autre se trouve dans la maison ?

— Hein ? Qu’est-ce que ça peut faire ?

— Je dois savoir.

— Eh bien, Grand-mère est dans sa chambre, et Diane dans la sienne, autant que je sache. C’est tout. S’il vous plaît, arrêtez de me poser des questions ! Venez ! Je vous en prie ! Si seulement je pouvais vous dire pourquoi… mais c’est impossible ! Pas au téléphone ! C’est trop dangereux ! Si vous ne venez pas maintenant, je devrai quitter cette pièce et essayer de vous rappeler d’une autre ! Mais je ne suis pas sûre…

— Pas sûre de ce que Burt Kornick pourrait vous faire ?

Elle a retenu son souffle, puis murmuré :

— Je ne sais pas comment… Oui, j’ai peur de lui. Mais pas seulement de lui. Maintenant… Vous venez, ou pas ? Oh, je suis désolée, j’ai oublié de vous dire où j’étais. Je suis… Je…

— Stop ! ai-je crié. Ne le dites pas ! Je sais exactement où vous êtes. Êtes-vous armée ?

— Oui. J’ai un pistolet que j’ai pris dans l’armurerie de Père.

— Restez où vous êtes jusqu’à mon prochain appel. Je serai là dans un quart d’heure, voire moins, et je vous rappellerai à ce moment-là. Pour l’amour du ciel, ne tirez sur personne à moins d’être absolument sûre d’être en danger.

J’ai raccroché. Puis j’ai laissé un message à Mimi Bonfond sur le répondeur de l’agence Folklo. Je lui ai dit quelle heure il était, expliqué que je partais voir Rosemary Alliger, qui paraissait très inquiète mais restait vague sur la raison de son appel. Si quelque chose m’arrivait ce soir, Mimi creuserait le pourquoi et le comment jusqu’à obtenir des réponses.

Rosemary était peut-être réellement effrayée. À moins que Lorna Mordoy se serve d’elle pour m’attirer au manoir. Je ne pouvais pas demander de renfort à l’agence si je voulais que mon rôle dans cette affaire reste secret. Pour la même raison, je ne pouvais pas appeler la police, d’autant que je ne savais même pas si j’aurais besoin d’elle cette nuit-là.

Je me suis habillé en vitesse, mais j’ai pris le temps d’enfiler un holster à l’épaule avec un .32 muni d’un canon de dix centimètres, et un holster à la cheville avec un .22 au canon de huit centimètres. S’il devait y avoir un échange de coups de feu, ce dont je doutais, ce serait de très près. J’ai mis des chargeurs supplémentaires pour le .32 dans la poche de ma veste.

J’ai également glissé un pic à glace dans le mince étui de l’autre côté du holster à la cheville. Pour finir, j’ai emporté une petite lampe de poche ainsi qu’un kit de pointes et autres outils de serrurier.

Je portais des chaussettes bleu foncé et des chaussures de sport, un pantalon bleu foncé, une chemise et une veste de la même couleur, pas de cravate. J’avais mis une veste uniquement pour cacher le holster et le pistolet. Les

morceaux d’œil en plastique de Mordoy se trouvaient, bien entendu, toujours dans ma poche.

Une fois au salon, je n’ai pas allumé la lumière. Je suis resté près des portes-fenêtres un moment pour surveiller les voitures dans le parking, auquel la lune presque pleine donnait un éclat argenté. Il n’y avait aucun véhicule suspect.

Moins d’une minute plus tard, je roulais vers le manoir Alliger. Mais je n’ai pas pris le même itinéraire que d’habitude. Je suis parti en direction de l’est sur Mémorial War Drive et, juste avant d’atteindre le McClugage Bridge, j’ai quitté la route pour rattraper le chemin rejoignant Grand View Drive. Ma voiture a traversé un lieu-dit qui s’appelle le Creux du Diable, puis s’est engagée sur la route raide et sinueuse qui monte à l’assaut de la crête. À ma droite, bien plus bas, l’Illinois River miroitait au clair de lune. Il y avait des arbres et des maisons sur ma gauche.

J’ai abordé l’allée des Alliger côté sud, et je suis entré par l’endroit d’où je sortais d’habitude. Je n’avais pas vu de voiture le long de la grand-route, ni de type faisant le guet ou cherchant à me tendre une embuscade. Juste avant de m’engager dans l’allée, j’ai éteint mes phares. Le clair de lune filtrait entre les grosses branches des arbres au-dessus du chemin, ce qui affadissait l’obscurité. J’y voyais assez pour rouler au pas : je ne voulais pas que quelqu’un posté dans la maison ou les bois puisse savoir que j’arrivais. Même si je me sentais un peu bête de prendre tant de précautions, je préfère être ridicule que mort.

Il était 23 h 51 quand j’ai pris l’allée.

Des taches sombres et lumineuses s’étalaient sur le goudron devant moi avant de glisser sur mon parebrise. J’avais coupé la climatisation et baissé la vitre de mon côté. Il faisait bon, mais sans veste, je n’aurais pas transpiré.

Quand j’ai atteint le virage de l’allée et que j’ai pu apercevoir la maison tout entière, j’ai stoppé. Il y avait des bois à ma gauche et à ma droite. Les garages surmontés du

quartier des domestiques se trouvaient sur la gauche, à l'ouest. J'allais laisser ma voiture dans le virage pendant que je me rendrais à pied à la maison. Toutes les fenêtres du manoir étaient plongées dans l'obscurité. Mais le bureau de Simon donnant sur l'arrière, je ne pouvais savoir s'il était éclairé.

J'ai composé le numéro du bureau. Au bout d'une sonnerie, on a décroché.

— Allô ? a fait Rosemary.

— Corbo, ai-je annoncé, même si ma voix devait suffire à m'identifier. Je serai à la porte d'entrée dans une minute.

J'ai raccroché, je suis tranquillement sorti de ma voiture et j'ai refermé la portière sans la claquer. Je m'étais assuré que les lumières de l'habitacle ne s'allumeraient pas quand j'ouvrirais la portière. Les clés de la voiture étaient dans ma poche de chemise.

Dix secondes après mon coup de fil, une lampe s'est éclairée dans le salon, ce qui a illuminé une partie du perron.

Même en courant à toute vitesse, Rosemary n'avait pu atteindre la porte en si peu de temps.

J'ai compris que le complice, tapi près de la porte dans l'obscurité, nous avait écoutés avec un téléphone portable. Mais que cette personne était trop nerveuse ou trop impatiente pour attendre Rosemary. Ou, plus plausible, qu'elle était trop shootée pour se servir de son intelligence. Si tant est qu'elle possédât ce genre de chose.

En attendant, j'avais quitté la route pour les bois sur ma gauche. J'avançais aussi vite et aussi discrètement que possible en direction de l'arrière des garages, distant de seulement quinze ou vingt mètres.

Je n'avais pas parcouru cinq mètres dans les bois que deux phares ont éclairé la voûte formée par les arbres.

Puis une voiture a surgi à toute allure et s'est arrêtée en crissant des pneus juste derrière la mienne. Une autre paire de phares a balayé le virage en sens inverse. La seconde

voiture s’est arrêtée. Mon véhicule était coincé entre elles deux. Si je n’avais pas décampé tout de suite, j’aurais été pris au piège.

Je n’avais pas vu les deux voitures attendre sur la route. Mais eux ne m’avaient pas vu non plus, car je n’avais pas pris le même chemin que d’habitude. Le temps qu’ils changent leurs plans, ce qui n’avait pas traîné, je n’étais plus là.

Une fois à l’abri des garages, j’ai pris le temps de les observer. Je me suis accroupi et j’ai passé la tête dans l’angle. Les phares s’étaient éteints et les occupants des voitures étaient descendus sur la route.

Ils parlaient à voix basse, ne voulant pas réveiller les domestiques dans leurs quartiers au-dessus des garages. Les lumières du salon et du perron avaient elles aussi été éteintes. La lune éclairait suffisamment pour me permettre de voir deux silhouettes descendre les marches du perron. La petite, vêtue d’une chemise noire et d’un pantalon, était Rosemary. J’ai pu apercevoir son œil au beurre noir et sa joue tuméfiée. L’autre, grand et maigre, marchait en traînant les pieds. Il portait une chemise blanche et un pantalon de couleur claire. Facile à repérer dans la nuit.

Kornick, évidemment. J’étais sûr d’être tombé juste en pensant que le complice était stoned. Sinon, il aurait porté des vêtements sombres. Le métal du revolver qu’il tenait à la main brillait au clair de lune.

Rosemary n’avait pas l’air armée, mais cela ne signifiait rien.

Il y avait trois personnes près des deux voitures.

Toutes trois vêtues de vêtements noirs et de chapeaux ou de casquettes sombres. L’une d’elles a allumé une lampe de poche et sondé l’obscurité avec le faisceau.

Mais elle ne l’a pas pointé sur le coin du garage où je me trouvais. Puis une voix de femme a jeté quelque chose d’un ton sec et autoritaire, et la lampe s’est éteinte.

Kornick et Rosemary avaient rejoint le groupe. Il y a eu quelques brefs palabres. La silhouette que je pensais être Mordoy avait l'air de faire l'essentiel de la conversation. Selon moi, elle était assez maligne pour avoir deviné ce qu'ils devaient faire. Autrement dit, lever le camp au plus vite. J'étais caché. S'ils se lançaient à ma recherche, cela se terminerait par une fusillade. Les domestiques et Faith Alliger appelleraient la police, ce que Mordoy ne souhaitait pas plus que moi. Elle avait compris que jusqu'à présent, je m'étais tu car, moi non plus, je ne voulais pas mêler les flics à ça. Mais si elle allait trop loin, je n'aurais pas le choix. Et c'en serait fini d'elle et de ses acolytes.

Sauf s'ils m'attrapaient d'abord, mais j'étais sûr qu'ils ne perdraient pas leur temps à me chercher. En revanche, je risquais de les retrouver sur Grand View Drive ou chez moi. Couper ma ligne de vie était la première tâche inscrite sur leur tout nouveau planning.

J'ai quitté les garages et je me suis avancé dans leur direction à travers bois. Ils allaient bientôt partir. Or, il fallait que j'identifie les deux individus qui étaient sortis de la voiture garée derrière la mienne. Je pensais savoir qui c'était, mais je devais m'en assurer.

La femme qui me paraissait être Mordoy a marché jusqu'à la voiture qui s'était arrêtée devant la mienne et s'est installée sur le siège du conducteur. Contrairement à moi, elle n'a pas coupé les lumières de l'habitacle en ouvrant la portière. Je l'ai vue nettement, même si sa casquette à grande visière masquait ses traits. Lorna Mordoy, sans doute possible.

Kornick est monté dans la voiture à la place du mort. Mordoy a mis le contact et pris l'allée en marche arrière. Elle n'a allumé les phares qu'après le virage.

Les deux autres, qui devaient être Elcid et Lalunaire, étaient en train de rendre ma voiture impraticable pour un petit moment. Elcid a ouvert le capot, arraché le delco et l'a jeté dans les bois. Lalunaire a crevé deux de mes pneus.

Entre-temps, Rosemary était retournée sous le porche, d'où elle observait les autres. Je me suis dit qu'elle devait être paniquée, les os douloureux à cause du manque. Elle n'allait pas tarder à foncer sur sa cachette de crack ou de toute autre drogue à laquelle elle se shootait.

Après en avoir fini avec ma voiture, les deux autres ont ouvert les portières de leur véhicule. Les lumières de l'habitacle se sont allumées.

Elcid s'est installé sur le siège du conducteur. La dame qui s'est assise à côté de lui a retiré sa casquette.

J'ai pris une bouffée d'air. Je m'attendais à ce que l'homme, un mulâtre barbu à la peau sombre, soit Lemangelo Elcid. Mais je ne m'attendais pas à voir le visage d'une femme que je croyais être en train de dormir au manoir. Ce visage superbe était entouré de cheveux bronze coupés au carré. C'était, sans ambiguïté possible, Diane Alliger.

Quelque chose a explosé en moi. J'étais furieux. J'avais beau l'avoir fortement soupçonnée du meurtre des parents de Roger, je n'arrivais pas à la croire coupable. Pas vraiment. Non seulement parce qu'elle était belle, même si la beauté n'a rien à voir avec la bonté, mais surtout parce qu'elle était courageuse et ambitieuse, qu'elle avait eu une vie dure et qu'elle avait lutté seule contre tous.

Je l'avais admirée. Peu importe les fautes mineures qu'elle avait pu commettre. Et maintenant, elle me trahissait. Moi ! C'est pour ça que j'ai pris les choses tellement à cœur, que j'ai perdu toute patience, et en même temps, tout mon bon sens.

C'est pour ça qu'au moment où Elcid mettait le contact, j'ai jailli des bois et je me suis rué sur sa vitre ouverte, que j'ai attrapé sa barbe dans ma main gauche et que je lui ai agité la tête dans tous les sens avant d'abattre mon poing sur sa tempe.

J'ai lâché sa barbe. La douleur s'élançait par vagues depuis mon poignet gauche jusqu'à mon épaule, et ma main

droite me faisait encore plus mal. Il s’est affalé sur Diane. Elle a hurlé. J’ai couru à l’avant de la voiture.

Juste au moment où j’arrivais à hauteur de l’aile droite, la lumière s’est à nouveau allumée sous le porche. J’avais beau avoir perdu la tête, j’ai eu la présence d’esprit de m’arrêter. La personne sous le porche pouvait être armée et dangereuse. Ou bien c’était Faith, que je devais faire rentrer dans la maison.

La femme en pyjama qui a surgi sur le perron était Diane Alliger.

La fausse Diane !

28

J’étais sous le choc et légèrement désorienté.

Qu’est-ce que c’était que… ? Je m’attendais à quelque chose d’incroyable. Mais à quoi ?

La surprise m’a ralenti si brièvement qu’un observateur ne s’en serait pas rendu compte. J’ai contourné la voiture par l’avant, comme j’en avais eu l’intention.

La vitre était baissée. J’ai ouvert la portière avec la main gauche. Ce qui m’a fait mal dans tout le bras.

Malgré ça, j’ai attrapé la fille par les cheveux avec la main gauche et je l’ai à moitié tirée hors de la voiture. J’aurais été moins méchant si les deux Diane ne s’étaient pas ressemblé à ce point. J’étais vraiment en colère, car j’avais l’impression d’être un crétin fini, un imbécile pur jus. Je n’aurais pas dû. Mais c’était le cas.

Elle a cessé de crier quand je lui ai donné un coup de poing à la mâchoire. Puis je l’ai relâchée, et elle est tombée sans connaissance sur le chemin goudronné.

Le coup que je lui avais donné, même s’il n’était pas aussi violent que celui d’Elcid, n’a pas arrangé ma main. Mais je n’avais pas le temps de sautiller sur place de douleur.

Je me suis tourné vers le perron. Rosemary et la fausse Diane s’y trouvaient toujours. Les yeux et la bouche de Rosemary étaient grands ouverts, et elle se tenait la gorge de la main droite. Diane, la fausse, s’était reprise bien plus rapidement. Elle a demandé d’une voix forte :

— Qu’est-ce qui se passe ?

Puis, comme si elle se rendait brusquement compte qu'elle risquait de ne pas aimer la réponse, elle a tourné les talons, repoussé Rosemary et couru dans la maison. Je l'ai vue par la vitre verrouiller la porte.

Les lumières du perron et du salon se sont éteintes.

Je doutais qu'elle appelle la police. Pas pour l'instant, en tout cas.

Rosemary s'était retenue au mur de la maison. Elle a plongé la main gauche dans le sac suspendu à son épaule et en a sorti une clé. Puis elle a attrapé un petit revolver avec un canon de cinq centimètres. Elle a ouvert la moustiquaire, déverrouillé la porte, l'a poussée et elle est rentrée. Tenir le revolver d'une main et la clé de l'autre nécessitait une certaine dextérité.

Néanmoins, elle a réussi à refermer la porte derrière elle.

Il était évident qu'elle allait se lancer à la poursuite de la fausse Diane dans la maison. Je ne savais plus quoi faire. Cette Diane était en très grand danger. Si je comprenais bien la situation, je m'étais trompé en la croyant coupable de meurtre. Elle avait besoin de moi, maintenant. Mais je ne voulais pas que les deux individus que j'avais assommés reprennent connaissance et me surprennent par-derrière.

D'une main, j'ai rapidement examiné Lalunaire, alias Diane Groat Rolanski, la vraie. Elle ne portait pas d'arme. J'ai attrapé son sac, qui avait l'air assez lourd pour contenir un pistolet, et je l'ai lancé dans les bois. Puis j'ai tiré Elcid sur la route avec mon bras valide, qui n'était pas si valide que ça. En le fouillant, j'ai découvert un couteau à fermoir avec une lame de quinze centimètres ainsi qu'un Luger .45 automatique. J'ai mis les deux armes dans les poches de ma veste et j'ai couru jusqu'au perron. En chemin, j'ai plongé la main dans ma poche et j'en ai sorti la clé de la maison Alliger.

Au moment où je montais les marches du perron plongé dans l'obscurité, de vives lumières ont éclairé le flanc gauche du manoir. Je me suis retourné. Une voiture avait

pris l’allée et s’était arrêtée derrière celle d’Elcid. J’avais beau ne pas voir ses occupants, j’étais certain que Mordoy et Kornick étaient de retour.

Mordoy, ai-je supposé, avait attendu Elcid et Lalunaire sur Grand View Drive. Et maintenant, elle venait voir ce qui les retenait.

J’ai déverrouillé la porte, je suis entré et je l’ai refermée derrière moi. Les lampes étaient éteintes, mais le clair de lune illuminait les meubles et les objets. J’ai tâté le mur près de la porte, à la recherche de l’interrupteur. J’ai entendu un bruit derrière moi.

J’ai voulu faire volte-face. Et j’ai reçu un coup à la tempe.

À l’acte suivant, ma tête me faisait très mal, j’avais une lumière vive dans les yeux et je recommençais à accommoder. J’avais aussi une petite douleur au ventre. J’ai vu une table devant moi. J’ai compris que j’étais assis, les mains ligotées dans le dos et les jambes attachées aux pieds de la chaise. Ma bouche était remplie d’une matière douce, sans doute du coton, et bâillonnée – évidemment – avec du chatterton. J’ai aussi senti que mes cheveux étaient humides sur le côté gauche de ma tête et qu’un filet de sang chaud coulait le long de mon visage, sur mon cou et mon épaule.

Puis tout est devenu clair. J’étais dans la cuisine de la demeure Alliger. Les deux Diane étaient assises sur des chaises à ma gauche. J’ai tout de suite reconnu la fausse, car elle avait les mains attachées dans le dos et les lèvres recouvertes de chatterton. L’autre Diane, la vraie, tenait un revolver.

Sur la table devant moi : mes pistolets, le pic à glace, le Luger et le couteau que j’avais pris à Elcid.

Au bord de la table de l’autre côté, les deux parties d’un œil en plastique qui scintillait à la lumière. La personne m’ayant fouillée était tombée dessus dans la poche intérieure de ma veste. J’étais sûr que Mordoy avait ordonné de les mettre à un endroit où je pouvais les voir.

Kornick était adossé au mur près de la porte du couloir menant au salon. Un Browning Hi-Power 9 mm automatique était glissé sous la ceinture retenant son Jean usé. Il ricanait, bien entendu.

Rosemary était assise sur une chaise de cuisine de l'autre côté de la porte. Elle tenait un colt Detective Spécial .38. Je me suis douté qu'elle m'avait assommé avec la crosse. Elle avait l'air effrayé.

Elcid n'était pas là, sauf s'il se trouvait dans mon dos. Trois secondes plus tard, Mordoy a franchi la porte du couloir. Dans sa ceinture, se trouvait une arme que je n'avais pas vue depuis des années, un Hecker & Koch VP70Z 9 mm. Un parabellum avec un chargeur dix-huit coups. Sécurité mise. Son canon de douze centimètres signifiait qu'il n'était pas efficace sur les tirs longue portée. Mais je n'avais aucun doute sur le fait que Mordoy sache s'en servir.

Dès que ses complices l'ont vue, ils se sont mis sur leurs gardes, comme des chiens de chasse désireux de montrer à leur maîtresse à quel point ils sont intelligents.

Les lumières vives du plafond la faisaient paraître bien plus vieille que le jour où je l'avais rencontrée à la Duck Inn. Là-bas, on lui aurait donné une trentaine d'années. Les rides que je n'avais pas vues ajoutaient quinze ans au moins à son visage. Mais à cet instant, tout le monde avait l'air hagard et prématurément vieilli. Je devais moi-même avoir une tête effrayante, sans parler de ma blessure ensanglantée, de la douleur, de la pâleur due à l'hémorragie et de l'état de choc.

Cette fois, me suis-je dit, c'est différent. Je ne suis pas face à ces alcoolos et débiles profonds de Mobard.

Aucun espoir d'évasion. Je suis foutu. Mais cinq secondes plus tard, j'avais meilleur moral. D'une façon ou d'une autre, pensais-je, d'une façon ou d'une autre, je vais trouver un moyen de me sortir de ce terrible traquenard.

Mordoy a dû remarquer le changement qui s'était opéré en moi. Peut-être mes yeux ont-ils perdu leur résignation et se sont-ils mis à briller.

— N'y pensez pas, a-t-elle déclaré. En quittant cette pièce, vous regretterez de ne pas être mort.

Elle a sorti le Heckler & Koch de sa ceinture, a fait sauter la sécurité, et l'a posé au bord de la table.

Pointé sur moi.

— Je vais retirer ce bâillon, a-t-elle repris. Ne criez pas. De toute façon, ça ne servira à rien. La vieille dame dort et ne peut pas vous entendre, et on ne vous entendra pas non plus dans le quartier des domestiques. De toute façon, si vous essayez de hurler, je vous arrache les oreilles. Acquiescez pour signifier que vous vous tiendrez tranquille.

Je me suis exécuté, ce qui a réactivé la douleur dans ma tête. Elle a fait un signe de main à Kornick. Il s'est placé derrière moi et m'a arraché mon bâillon. Ça m'a fait mal, mais pas trop. Il a retiré la plus grosse partie du coton avec deux doigts. J'ai ouvert la bouche pour poser une question, mais Mordoy a parlé la première :

— Elcid est mort. (Elle souriait.) Votre coup à la tempe l'a tué.

Diane, la vraie Diane, alias Artemis Lalunaire, en a eu le souffle coupé et a pâli. Mais n'a rien dit.

— Je ne voulais pas le tuer. Mais je ne regrette rien. Sauf le dommage causé à mes articulations. J'avais l'impression qu'elles étaient enflées. En tout cas, elles me faisaient encore mal.

— Vous allez le regretter. Je vous le garantis. Vous m'avez roulée trop de fois. Cette fois, je vais m'arranger pour que vous le regrettiez.

J'ai toussé pendant un moment, expulsant des bouts de coton de ma bouche. Après avoir repris mon souffle, j'ai déclaré :

— OK, je m'en doute. Mais avant de faire ce que vous allez faire, que diriez-vous de répondre à quelques

questions ? Juste deux, les plus importantes ?

Elle a souri, puis déclaré :

— Pourquoi pas ? Mais, d'abord, c'est vous qui allez répondre à deux questions. Donnant donnant ?

— Donnant donnant. Cela dit, que penseriez-vous de retirer ce bâillon à Diane ? C'est très inconfortable.

— Laissez-la souffrir. Je commence. Qui me connaît, qui connaît mon rôle dans toute cette histoire ? Mis à part le fait que j'ai travaillé pour Simon Alliger, je veux dire.

— Moi, bien entendu. Vous, Kornick, le…

— Vous cherchez à gagner du temps. Vous savez que je ne parle pas de ces gens-là. Qui me connaît ? La grand-mère, votre patronne ? Qui d'autre ? La police ?

J'ignorais ce qu'elle savait. Sans doute me testait-elle pour voir si je disais la vérité. Je lui ai donc dit ce que je connaissais de la vérité. J'ai terminé en déclarant :

— Vous savez que je ne suis pas en position d'appeler les flics.

— Oui, ça j'ai compris. Comment avez-vous découvert le lien entre Mme Roger Alliger, née Arly Mobard, et Diane Rolanski, née à Pasadena, la vraie ?

— J'ai compris que la Diane Rolanski qui avait épousé Roger Alliger n'était pas la vraie, la fille de Myrna Groat et de William Rolanski. Peu après la mort de William Rolanski à Pasadena, ou peut-être avant, sa fille Diane s'est enfuie avec un homme. Je ne sais pas qui, peut-être Elcid. Il était originaire de Chicago. Diane et lui sont partis là-bas. Elle n'avait que quatorze ans à l'époque, à peine quatorze ans. (Je me suis interrompu pour demander :) Comment est-ce que je m'en tire ?

— Très bien, pour l'instant.

— Puis cette Diane, ai-je dit en inclinant la tête vers Mme Roger Alliger, a fait son apparition. Elle avait le même âge, elle aussi avait fugué, à ce détail près qu'elles étaient parties dans des directions différentes. La nouvelle venue ressemblait beaucoup Diane Rolanski. Quoi d'étonnant ?

Elles étaient cousines germaines. Sa mère – qui était déjà morte à l'époque – était Mary Groat, la sœur de Myrna Rolanski. Mary était la mère de la nouvelle venue, et Deak Mobard son père. Son véritable nom, je pense, était Arly Mobard.

Mordoy a ri, puis expliqué :

— Arly pour les intimes. Arlequin en réalité. À cause des arlequins, les canards du Maine, les plus beaux canards du monde. Deak a attribué des noms de canards à tous ses enfants : Eider, Halbran, Tadorne, et ainsi de suite.

J'ai hoché la tête, même si ce geste envoyait des pulsations douloureuses dans mon cerveau.

— En effet. Je crois aussi qu'Arly s'est appelée Angela, Angela Boomall. Mais uniquement pendant une période relativement brève, avant son arrivée à Los Angeles.

Mordoy a eu l'air surprise. Elle a dit :

— Vous êtes un sacré détective.

J'ai poursuivi :

— Ce que je ne sais pas, c'est comment Arly a fait croire à Mme Rolanski qu'elle était sa fille, et pour quelle raison. Bien entendu, déménager de Pasadena à Los Angeles leur a permis de réaliser la substitution.

— Vous n'êtes pas sans savoir que Myrna Groat a été victime de troubles mentaux ? Qu'elle a passé six mois dans un sanatorium pour dépression ? Et que Myrna Rolanski détestait sa fille parce qu'elle se droguait et se faisait sauter par tout ce qui portait culotte, y compris un Noir ?

— Ce que je ne savais pas, je l'ai deviné. Je pense qu'Arly Mobard a fait son apparition peu de temps après la fugue de Diane en compagnie d'un homme, peut-être Elcid. Mon détective sur place, Garry Det, n'a pas trouvé trace d'une déclaration de Mme Rolanski à la police ou de l'embauche d'un détective privé. Elle a tout simplement accepté Arly comme sa fille en remplacement de l'enfant qu'elle détestait. Au bout d'un moment – ça, je le devine – cette femme à moitié folle a cru qu'Arly était vraiment sa fille.

Mordoy a désigné Arly Mobard du pouce. Cette dernière a essayé de dire quelque chose à travers son bâillon.

— Une fois sa véritable mère morte à La Crête des Barges, a déclaré Mordoy, rien n'empêchait plus son père de la violer. Elle l'a repoussé deux fois. La seconde, elle lui a lacéré le visage avec un couteau et l'a assommé. Puis elle est partie en Californie retrouver sa tante, mais avant, elle a vécu un moment avec les Boomall, qui l'ont appelée Angela. Vous connaissez la suite.

— Non, ai-je dit. J'admets m'être trompé. J'avais pris Diane – Arly – pour l'assassin. Mais je n'en étais pas sûr. Maintenant je sais, même si c'est trop tard. Cela dit, comment avez-vous tué Simon et Alexandra Alliger ? Qui s'est finalement chargé du meurtre ? Et de quelle manière les uns et les autres allez-vous en tirer bénéfice ?

Elle a ri très fort et très longtemps en renversant la tête. Son faux œil brillait par intermittence. Kornick et Lalunaire (c'est-à-dire la vraie Diane Rolanski) riaient, eux aussi. Rosemary, en revanche, avait l'air malade.

Quand elle a cessé de rire, Mordoy a expliqué :

— Nous ne savons pas trop qui a tué Alexandra, même si Simon haïssait suffisamment son épouse pour s'en charger. Je crois qu'il l'a vraiment fait. En tout cas, ce n'est pas nous. Qui d'autre que lui aurait pu mettre dans la bouteille de vin toutes ces drogues, puis essayer de les faire disparaître en la rinçant ?

» Quant à Simon et les abeilles qu'il fuyait dans l'escalier… eh bien… C'est Rosemary qui les a lâchées. Elle ne les a évidemment pas capturées dans la propriété, où on aurait pu la voir. Nous les avons attrapées plus loin, puis elle les a introduites dans la maison à l'intérieur de son sac. Une tragédie grecque moderne. La fille tue son père. Non pas avec un couteau, mais avec des abeilles.

J'ai observé Rosemary, mais je n'ai pas pu deviner ce qui la faisait se crisper et pâlir. La culpabilité ? La honte ? La dent dure de la conscience ?

— Je veux juste avoir confirmation de certains points, ai-je demandé. Quand Arly a été victime d'un chantage de la part de son père, elle vous a demandé de lui venir en aide, n'est-ce pas ? Puis vous l'avez fait chanter, c'est ça ? Et vous avez obtenu de Rosemary et Kornick qu'ils vous aident ? Vous leur avez promis une grosse part de l'argent dont Diane, euh Arly, hériterait ? Pour cela, cependant, vous aviez aussi prévu d'éliminer Roger au bout d'un certain temps, afin que la police ne trouve pas étrange qu'il y ait autant de morts dans une même famille sur une si courte période.

» Laissez-moi deviner. Roger devait mourir d'une overdose. Mais ça, Diane, euh Arly, l'ignorait. Tout ce qu'elle savait, c'est que vous vous prépariez à recevoir, de même que Rosemary et sa merde de crapaud de petit ami, une belle somme d'argent.

— Exact.

— Ils ne sont pas très malins, ai-je commenté. Ils n'ont pas compris ce qui les attendait au bout d'un moment, dès que vous auriez une occasion de les mettre sur la touche, eux aussi ?

— Ils sont plutôt satisfaits de notre accord. Autre chose ?

— Deux choses. Comment avez-vous trouvé Diane Rolanski, la vraie, née à Pasadena, et Elcid ?

— Ils étaient impliqués dans une arnaque que j'ai découverte à Chicago. Elcid et Lalunaire s'en sont sortis sans être inculpés. Quand j'ai été embauchée par Simon Alliger pour enquêter sur Mme Roger Alliger, puis que les Mobard ont essayé de faire chanter Arly, je me suis fait la réflexion qu'Artemis Lalunaire ressemblait beaucoup à Arly, même si elles ne sont pas non plus des vraies jumelles. J'avais l'impression que Lalunaire pouvait être la cousine éloignée d'Arly. J'ai mené mon enquête et réussi à faire parler Lalunaire. Ça n'a pas été dur de l'obliger à collaborer. Elle était accro à la drogue et à l'alcool, et elle vivait sous

les ponts comme un clodo depuis qu’elle avait fugué avec Elcid.

— Encore une chose, ai-je demandé. Vos plans ont été mis à mal quand Arly a voulu tout arrêter. Je crois deviner qu’elle a raconté son passé à Roger, sans toutefois lui parler de votre chantage à son égard, du rôle de Rosemary, et du fait que son père était Deak Mobard, le braconnier, le rat de rivière, le criminel à la petite semaine. Elle ne pouvait se permettre de lui avouer qui était sa véritable famille et d’où elle venait.

— Exact, a répondu Mordoy.

— Et vous avez paniqué quand Arly vous a dit d’aller vous faire foutre. Mais voilà la situation. Elcid est mort. Vous allez devoir vous débarrasser de son corps. Vous allez me tuer, n’est-ce pas ? Il faudra également vous débarrasser de mon corps. La police va enquêter. Vous pouvez compter là-dessus. De plus, si vous tuez Arly, votre plan tombe à l’eau. Vous n’êtes pas assez stupide pour essayer de faire passer Diane pour Arly. Ça ne marchera jamais. Vous devez aussi savoir que Rosemary va cracher le morceau. C’est un canard boiteux.

— Je me suis occupée de tout, a rétorqué Mordoy. Déjà, Arly va voir ce que vous allez subir avant que je vous tue, et ça la fera tenir tranquille jusqu’à la fin de ses jours. La vieille dame mourra bientôt de sa belle mort. Je n’aurai pas besoin de l’aider. À moins que ça dure trop longtemps.

» Roger finira bien par faire une overdose, et Arly héritera. Rosemary, Kornick et Lalunaire seront ravis de vivre à Chicago ou ailleurs, du moment qu’ils pourront dépenser l’argent qu’ils vont récupérer.

Elle a souri et demandé :

— Votre curiosité est-elle satisfaite ?

— Pas tant que je serai en vie.

— Biennnn, a-t-elle prononcé lentement.

Les poils de mon cou se sont dressés une fois de plus.

Elle a fait un signe de tête à Kornick, qui se tenait toujours derrière moi. Il m’a attrapé par les cheveux et m’a tiré la tête en arrière. J’ai ressenti une douleur encore plus violente. Il m’a remis le coton dans la bouche, le chatterton sur les lèvres, et a lâché mes cheveux.

Mordoy a attrapé le globe en plastique et l’a observé à contre-jour.

— Vous aviez gardé ça afin de me le rendre, a-t-elle lancé. Vous pensiez que ce serait un moment dramatique, voire symbolique. Œil pour œil. Le bon privé jette au privé pourri son orbite artificiel sur la table : « Voilà ton œil en plastique, traîtresse ! Il y a davantage d’âme là-dedans que dans tout ton corps ! » Quelque chose dans ce genre, non ?

J’ai hoché la tête. Quelle importance ? Ça ne changerait rien à ce qui allait m’arriver, quoi qu’il m’arrive.

Elle a fait un geste à l’attention de Lalunaire. Cette dernière s’est levée, est passée sur ma gauche et a disparu de mon champ de vision. Un tiroir s’est ouvert en grinçant. Bruit d’argenterie. Un couteau ? Non.

C’est une cuillère à soupe que Lalunaire a posée sur la table.

Mon mal de tête n’était rien comparé à ce que j’ai ressenti quand Mordoy m’a énucléé l’œil gauche avec la cuillère et l’a arraché au nerf optique.

— Donnant donnant, a-t-elle annoncé.

Je me suis évanoui.

Quand je suis revenu à moi, j’avais toujours un bâillon sur la bouche et les mains dans le dos. Mais les cordes qui me reliaient à la chaise avaient été détachées. Kornick était en train de me soulever. La douleur avait beau être intolérable, j’allais devoir la supporter, à moins de m’évanouir de nouveau. Ce que j’aurais préféré. Les armes, le faux œil et le vrai avaient disparu. Je les ai vaguement aperçus dans un sac-poubelle en plastique blanc que tenait Lalunaire.

L’instant d’après, j’étais entre Kornick et Rosemary.

Ils me hissaient et me traînaient en même temps.

La porte du couloir était assez large pour que Kornick me tire par l’embrasure. Lalunaire attendait dans le couloir pour l’aider. Je me suis à moitié rendu compte qu’Arly n’était plus attachée à sa chaise, mais toujours bâillonnée. Rosemary est entrée la première dans l’immense salon. Elle sanglotait. Mordoy et Arly l’ont suivie. Puis elles se sont arrêtées toutes les deux.

La pièce était obscure, à l’exception de la lueur des spots de l’allée et du clair de lune qui entraient par les fenêtres. Mordoy a allumé sa lampe de poche et pointé le faisceau sur la porte d’entrée. Nous étions supposés la précéder.

J’avais fermé la paupière gauche pour empêcher l’air de toucher le nerf à l’intérieur du globe oculaire, mais ça ne diminuait en rien la douleur. Le flegme a empli ma gorge. Je sentais du vomi chaud prêt à s’évacuer par ma gorge et ma bouche.

J’allais rendre, étouffer et mourir, à moins qu’on m’enlève le coton que j’avais dans la bouche et le chatterton sur mes lèvres.

J’ai laissé mes jambes se dérober. C’était facile : elles ne demandaient que ça. Kornick a lancé un juron. Lalunaire a demandé :

— Il s’est évanoui ?

Ils m’ont étendu par terre dans une zone éclairée.

Mordoy a surgi de l’obscurité et s’est penchée sur moi.

Elle a déclaré :

— Soit il fait semblant pour gagner du temps, soit il est vraiment mort. Peu importe. Prenez-lui chacun une jambe.

Puis les lumières de la pièce se sont allumées.

Je ne voyais rien, sauf le plafond et une partie de la galerie du second étage. Quelqu’un était accroupi derrière la rampe. Cet inconnu pointait un fusil entre deux barreaux. Je distinguais mal, mais ça avait l’air d’un calibre 30-06. Je n’en étais pas sûr.

Le tireur n’a pas dit un mot. Le coup est parti.

Suivi d’un clic. Action fulgurante. Mordoy s’est affalée sur ma poitrine. Avant de sombrer dans le néant, j’ai senti le vomi remonter.

J’ai malgré tout entendu les coups de feu suivants.

Deux en tout. Un homme qui criait. Une femme qui criait. Puis j’ai perdu le contrôle de mes sens.

Quand je me suis réveillé, j’étais sur un brancard.

Le bâillon ne m’obstruait plus les lèvres, mais j’avais un goût âcre de vomi dans la bouche. J’ai vu des policiers en uniforme, dont deux de ma connaissance, debout près de moi dans le grand salon. Puis une voix familière a demandé aux ambulanciers de poser le brancard. Le visage ridé et sérieux de Faith est apparu au-dessus de moi.

Elle portait des lunettes à épaisse monture en écaille.

— Mon pauvre petit. (Elle s’est penchée pour m’embrasser le front. Puis elle s’est redressée.) Je suis peut-être vieille, mais je sais encore viser.

Je crois que les infirmiers m’avaient fait une piqûre d’analgésique. En m’évanouissant, j’ai quand même réussi à dire, peut-être à murmurer :

— Vous… c’est vous qui avez… tiré ?

— Oui, mon cher.

Ce n’est que le lendemain matin que j’ai à nouveau été capable de réfléchir. Avec difficulté, bien sûr à cause des sédatifs. Et de comprendre que le privé, le grand, le fort, l’intelligent, le type aux nerfs d’acier, avait été sauvé de la mort… des méchants… par, voyons les choses en face, ayons le courage de le reconnaître : une dame de quatre-vingt-douze ans.

29

Un mois plus tard, j’étais presque habitué à l’œil en plastique implanté dans mon globe oculaire. On m’avait recousu les muscles tout autour et posé une lentille du même bleu que mon œil restant. Peut-être que dans trente mille ans, bien après que mon cercueil et mon corps seraient redevenus poussière, l’érosion permettrait à une tribu nomade de retrouver cette sphère. Ces descendants d’une civilisation disparue décréteraient qu’il s’agissait de l’œil en deux parties depuis si longtemps disparu du dieu Silontempavu, et le vénéreraient comme une relique.

Ainsi, j’obtiendrais, après tant de milliers d’années d’une poussiéreuse obscurité, mon statut naturel et légitime de dieu. C’était une pensée bien agréable.

En attendant, mon sort était beaucoup plus enviable que ce que je méritais. Je ne sortais pas grandi de ce sac de nœuds, mais je n’étais ni en disgrâce ni en prison. Cependant, je n’étais pas tiré d’affaire, car l’attitude de Glinna à mon égard était toujours empreinte de reproches.

C’est seulement quand j’ai cessé de prendre des analgésiques que j’ai su ce qui avait mené Faith Alliger à la galerie au moment où Arly et moi étions conduits dehors. Un rêve très agité dans lequel je jouais un rôle majeur l’avait réveillée (elle ne m’a jamais avoué de quoi il s’agissait, mais a rougi en l’évoquant). Il lui a alors semblé entendre un bruit dans la pièce voisine. Elle est allée voir, mais n’a trouvé personne.

Pourtant, elle était tellement convaincue que quelqu'un rôdait qu'elle s'est avancée dans le couloir. Puis elle est descendue jusqu'au bureau de Simon pour prendre une carabine dans l'armurerie.

Elle s'est ainsi aperçue que les lumières étaient allumées, que la porte de l'armurerie était ouverte, et qu'il manquait un pistolet. Bien entendu, elle ne savait pas que Rosemary était passée par là pour s'armer avant de me téléphoner. Faith a pris un fusil et l'a chargé grâce à une boîte de munitions posée sur l'étagère du bas. Puis elle a appelé la police et, au lieu de retourner dans sa chambre comme le flic le lui avait conseillé, elle s'est avancée jusqu'à la galerie.

Peu après, Arly et moi étions traînés hors de la cuisine.

La vieille dame a bien vu qu'on nous avait faits prisonniers et que j'étais très mal en point. (Plus tard, elle dirait à la police qu'elle avait ordonné à nos ravisseurs de jeter leurs armes et de mettre les mains en l'air. Mais Faith n'avait raconté ce mensonge que pour se protéger. Pas folle, elle n'avait pas laissé la possibilité aux criminels de lui tirer dessus.) Elle a logé une balle dans le cerveau de Mordoy, ce qui l'a tuée sur le coup, et blessé Kornick à l'épaule. Il a lâché son arme et s'est enfui dans la voiture de Mordoy avec Rosemary et la vraie Diane Rolanski. Ils se sont retrouvés dans la petite route raide et sinueuse menant à Galena Road avec, à leurs trousses, deux véhicules de police, gyrophares allumés, sirènes en action.

Presque au bas de la route, la voiture a quitté la chaussée, dévalé la colline, fait trois tonneaux, heurté un arbre et pris feu. Ses occupants sont morts carbonisés.

Diane Alliger, née Arly Mobard, et Faith Alliger avaient aussitôt été emmenées à l'hôpital voisin pour être mises sous observation. Roger et son avocat, Jack Crotal, étaient arrivés à l'hôpital douze minutes plus tard. Crotal avait réussi à s'entretenir avec les dames avant que la police les

interroge, et leur avait expliqué quelle déclaration elles devaient faire.

Roger, avais-je appris plus tard, était aussi choqué qu'elles. Selon moi, c'était moins dû aux événements qu'à la drogue et à l'alcool. J'ai entendu dire qu'il continue à se piquer à l'héroïne et à sniffer de la coke.

Ce que Mordoy avait envisagé pour lui finirait par arriver. Et alors, Arly, la misérable enfant, le rat de rivière qui avait vécu dans une cabane au sol en terre battue et dans une péniche humide, deviendrait propriétaire de la fortune Alliger.

Dès que j'ai eu les idées claires, Jack Crotal m'a conseillé de prendre un avocat. J'ai obtempéré, choisissant John Garni de chez Lamia, Garm, Rusalka et Jones, un cabinet d'avocats considérés par beaucoup comme de terribles rapaces. Garm s'était arrangé pour que ma version coïncide avec celle de Diane. Pour la police, elle était la fille de M. et Mme William Rolanski, et ce qui était écrit dans les archives publiques était vrai.

J'ai déclaré à la police que j'avais été embauché par Faith Alliger pour enquêter sur Mordoy. Pourquoi cette dernière m'avait-elle attaqué ainsi que Diane ?

Parce que, et Diane a confirmé ma version des faits, Mordoy et ses complices avaient décidé de l'enlever et de la tuer. De cette manière, Rosemary aurait été en bonne position pour l'héritage. J'ai laissé entendre que Roger devait à son tour être assassiné au bout d'une période de temps décente. Ainsi, Rosemary se serait retrouvée à la tête de la fortune Alliger. Sauf que Mordoy ne voulait pas partager l'argent avec Lalunaire et Kornick. Ils devaient donc disparaître.

Moi aussi, car j'en savais trop sur elle. C'est pour ça que Rosemary m'avait téléphoné. La version de Diane, alias Arly, et la mienne – un mélange de vérité et de fiction – ont été entérinées par la police.

Voilà ce qui s’était vraiment passé : Arly s’était opposée à ce que l’on m’assassine. Mordoy, aux abois, en cavale, ne réfléchissant peut-être pas avec la même lucidité que d’habitude, avait menacé de la tuer si elle ne coopérait pas. Et m’avait arraché un œil pour montrer à Arly ce qui lui arriverait si elle la trahissait.

J’avais tué Elcid, et je l’ai avoué à la police. Mais pour les autorités, il était évident que j’avais agi par légitime défense. (Pas vraiment, en fait. Techniquement, ça ne s’était pas passé de cette manière. Mais qui allait contredire ma version des faits ? Et l’attaque n’est-elle pas la meilleure défense qui soit ?)

Pour marquer le début de ma nouvelle vie, puisque l’ancienne était liquidée (si l’on peut dire), j’ai décidé de déclarer aux impôts l’argent que j’avais repris aux Mobard à La Crête des Barges. C’était la seule chose honnête à faire. C’était aussi, d’une certaine façon, un moyen de racheter les actes contraires à la déontologie, sinon à la loi, que j’avais commis en tant que détective privé. Même si la perte de mon œil me lavait entièrement de mes péchés. Ce genre de réflexion peut paraître étrange à certaines personnes. Pas à moi. J’étais débarrassé de toute culpabilité et j’avais chèrement expié mes fautes avec le sacrifice de mon œil.

À partir de maintenant, ma vie serait strictement gouvernée par la logique et le bon sens. Je refuserais de me laisser aller des impulsions maladives qui me précipitaient dans une fange insondable. Je ne serais désormais plus conduit par l’appât du gain. J’avais retenu la leçon. J’avais échangé un œil contre la sagesse.

Il me restait cependant une chose à régler. Qui n’avait aucun rapport avec l’affaire Alliger, et pour laquelle j’aurais très bien pu en rester là. Sauf que Sheridan Bathard refusait de lâcher prise. Il m’avait téléphoné trois fois depuis ma sortie de l’hôpital. Son dernier coup de fil m’avait tiré d’un livre sur les légendes et les mythes indiens de Peoria. Au moment où le téléphone a sonné, j’étais en train de lire une

histoire où Pocatas l’illusionniste, le Grand Lièvre Blanc, était défié par un géant, Tête de Pierre, en un duel mortel.

— Tu vas pas t’en tirer comme ça, ducon ! a beuglé Bathard. Sauf si tu me présentes tes excuses, que tu reconnais que t’es un loquedu d’amateur de foie blanc de merde, et que tu t’agenouilles pour embrasser mon gros cul poilu en public !

Lors de ses deux premiers coups de fil, je lui avais rappelé que sa mise en liberté conditionnelle lui interdisait de me contacter. Mais je savais que je perdais mon temps à vouloir insuffler un peu de bon sens à l’intérieur de son cerveau. Autant essayer d’apprendre à un nourrisson à devenir propre.

— Espèce de bandocheur de corbeau !

Cet homme avait un côté délicieux et revigorant.

Je ne pense pas qu’à Peoria, quelqu’un d’autre que lui utilisait ce genre d’expressions surannées. Loquedu d’amateur de foie blanc de merde ? Bandocheur de corbeau ? Je finissais presque par l’apprécier.

— Très bien, ai-je répondu. J’en ai marre de tes débilités. Je ne suis toujours pas rétabli, j’ai perdu un œil et je n’ai pas récupéré l’usage de ma main gauche. Mais je suis capable de te bigorner jusqu’à plus soif et de te foutre une peignée, tout ça en enfilant des perles. (J’avais parlé de cette manière pour lui montrer que je n’étais pas le seul capable de pérorer avec des clichés.) Rendez-vous samedi soir, à 22 heures, à La Dernière Bataille. Arme : un couvercle de poubelle. Pas de poings, pas de coups de tête ni de coups de pied. Seulement un couvercle. Le premier qui tombe a perdu. Et il baise le cul sale du vainqueur. Rhino Bill fera office d’arbitre. Celui qui enfreint le règlement accepte toute punition décidée par l’arbitre. Il accepte aussi de quitter la ville dès que possible, de déménager à cent cinquante kilomètres au moins, et de ne jamais remettre les pieds à Peoria. Si l’un de nous n’est pas au rendez-vous ou qu’il déclare forfait, peu importe la raison, il a perdu. D’accord ?

Bathard est resté ahuri pendant un moment. Puis il a répété :

— Un couvercle de poubelle ? Quitter la ville et déménager à cent cinquante kilomètres au moins ? Euh… D’accord. Tiens-toi prêt à…

— Sois là, ai-je abrégé.

Sitôt après avoir raccroché, j’ai été saisi par le doute et l’angoisse. Comment allais-je expliquer à Glinna, dans l’hypothèse où je perdrais, que nous devions abandonner nos emplois et aller vivre ailleurs ?

Réponse : je partirais sans elle. Elle serait tellement furieuse qu’elle me jetterait un sort pour me transformer en crapaud ou en télévangéliste. Je ne lui en voudrais pas.

J’ai décroché mon téléphone pour appeler deux employés de La Dernière Bataille, un homme et une femme qui me devaient un service depuis l’époque où je fréquentais régulièrement le pub. Ils détestaient Bathard, et n’ont fait aucune difficulté pour m’aider.

Quatre jours plus tard, le samedi à 21 h 45, je me suis rendu en voiture à La Dernière Bataille. Glinna était à Chicago pour assister à un congrès de l’Alliance de la déesse de la section de l’Illinois. Je portais l’uniforme d’été des clients du pub : bottes de travail, Jean, grosse ceinture et T-shirt.

La taverne se situait près de la portion de Galena Road qui passe au pied des hautes falaises donnant sur la rive ouest de la rivière, non loin des limites nord de la ville. J’ai pris un chemin de terre qui s’avançait vers l’est en direction de la rivière. Après avoir traversé un bois, je suis arrivé sur un grand parking recouvert d’un mélange de sable et de terre. Ce soir-là, il était rempli de voitures. Plus haut, sur de gros rondins à la verticale, surplombant en partie la rivière, se trouvait un long bâtiment de plain-pied en cèdre rouge avec un toit très incliné. L’extérieur était éclairé par de grosses lampes autour desquelles voletaient des nuées

d’insectes. Un grand panneau blanc avec en lettres noires : LA DERNIÈRE BATAILLE était accroché au-dessus de l’entrée.

En pénétrant dans le bâtiment, j’ai été frappé par le niveau sonore des voix et de la musique country qui s’échappait du juke-box, l’épaisseur du nuage de fumée, l’odeur de tabac, de bière, de whisky, de sueur, de rots, de pets, de hamburger et d’oignon grillés, de frites, de relents de vomi et d’urine.

Au-dessus de l’entrée était accrochée une pancarte : ARMES, ENFANTS ET PURITAINS INTERDITS.

Des deux côtés du mur à hauteur des yeux, étaient accrochés deux panneaux identiques :

LISTE DES MOTS INTERDITS

Les termes suivants sont des insultes, des expressions politiquement incorrectes, des obscénités et des blasphèmes que la direction ne tolérera sous aucun prétexte :

Sous chaque avertissement, il y avait un grand espace blanc.

Je me suis avancé dans ce repaire de machos professionnels et amateurs, une taverne peut-être un peu différente de celles qui peuplent le reste du monde, même si la chambre de Commerce de Peoria ne le mentionne jamais. Mes yeux me piquaient et mes narines se rétractaient. Mais je me suis vite accoutumé.

Je distinguais vaguement à travers les volutes de fumée bleue le mur au fond de l’immense salle.

Quatre barmans se tenaient derrière le bar. L’un d’eux était celui que j’avais contacté : Sam « Zarbi Tonneau » Tomavil, un grand type à la peau très noire et aux cheveux frisés dont les parents avaient été cannibales. Ses dents étaient épointées et il portait parfois un os taillé dans le nez. Étant né et ayant grandi dans les hautes montagnes brumeuses de l’île principale de Nouvelle-Guinée, à dix mille

kilomètres à l’est de l’Afrique, il refusait farouchement d’être considéré comme un Afro-Américain.

Cela dit, Sam aimait raconter à ses clients qu’il se nommait Zarbitono (c’est pourquoi les clients l’avaient rebaptisé Zarbi Tonneau), et qu’il était natif de l’île du Pacifique sud appelée Kokovoko. Avant d’arriver à Peoria, expliquait-il, il avait été harponneur sur un bateau de pêche à la baleine.

Un client lui avait un jour déclaré :

— J’ai cherché Kokovoko dans un atlas, et je ne l’ai pas trouvé.

Et Zarbi Tonneau de rétorquer :

— Elle n’est pas sur une carte. Les lieux véritables n’y figurent jamais.

Cette réplique sortait tout droit de Moby Dick.

Derrière ce visage noir de cannibale aux dents aiguisées se cachait un érudit. Il aimait aussi faire des blagues et des mauvais coups, et haïssait Bathard.

Je me suis frayé un chemin en direction du bar à travers les tables rondes en bois, les clients assis dans leurs fauteuils et les crachoirs, le tout sur un sol recouvert de sciure de bois. En chemin, j’ai salué quelques *habitués**, des hommes et des femmes que je côtoyais avant mon mariage. Ils m’ont lancé des paroles d’encouragement. « Dézingue ce chieur de mes deux ! » était la plus modérée. Mais j’ai également dû supporter les quolibets sur le fait qu’une vieille dame m’avait sauvé la vie.

Les murs étaient pleins de tableaux, de gravures et d’affiches. Il y avait, bien entendu, la célèbre mais historiquement incorrecte publicité pour la bière Budweiser représentant La Dernière Bataille de Custer. Des photos de vieux films et des posters d’anciennes stars du western comme Tom Mix, Buck Jones et Ken Maynard. De vrais hommes, des géants, à la différence des minables au torse maigre leur ayant succédé, notamment Gene Autry le

mollasson, incapable de faire exploser un sac en papier ou bien de chanter.

Il y avait des agrandissements de John Wayne (un digne successeur de Tom Mix) en marshal américain Rooster Cogburn, de Clint Eastwood en Dirty Harry Callahan, de Janet Leigh nue jusqu'à la taille dans la scène de la douche de *Psychose* (en direct de la collection Alfred Hitchcock), le calendrier Marilyn Monroe, Betty Page et autres femelles dévêtues. Mais puisque nous étions à l'ère de la parité, on pouvait aussi admirer des posters de Burt Reynolds nu (un acteur de cinéma blanc), de Dennis Rodman (un joueur de basket noir) et d'une star blanche du porno extrêmement bien pourvue, mais maintenant décédée.

À l'horizontale au-dessus du bar, était accrochée une verge séchée de baleine bleue d'au moins trois mètres de long. Pas étonnant si Glinna détestait cet endroit.

J'ai commandé une bière. Pendant que je la sirotais, j'ai regardé autour de moi et repéré Rhino Bill, le propriétaire de la taverne. Puis j'ai aperçu Bathard, sa petite amie Cindi Wickling, deux de ses copains et leurs potiches de blondes décolorées aux cheveux bouffants assis à une table. Une serveuse leur apportait des demis de bière au piment, spécialité d'une microbrasserie locale. Elle m'apprendrait par la suite que Bathard et sa bande étaient arrivés à huit heures pétantes et n'avaient cessé de boire depuis, tout en se gavant de cacahuètes et du plat fétiche de la maison, des huîtres crues des montagnes (autrement dit, des testicules de taureau ou de sanglier).

La jeune blonde souple, svelte, fraîche mais bigleuse qui les servait était Deirdre Harmos. Elle faisait en général équipe avec Ruthie Caroulay, la fille d'une quarantaine d'années, has-been, vaguement blonde et déglinguée qui me devait un service. Elles portaient en tout et pour tout un T-shirt, un short et des sandales. Sur le devant de leur T-shirt était inscrit :

« Touche pas à la femme blanche » et sur le dos :

« Touchez pas au grisbi ».

Rhino Bill ne permettait pas que ses clients, hommes ou femmes, importunent ses serveuses.

Les clients :

— C’est toi, la femme blanche ?

Les serveuses, avec des sourires las :

— Et mon cul, c’est le Grisbi ?

J’ai attendu que Harmos lève la main et forme un O avec le pouce et l’index, puis que Zarbi Tonneau me fasse lui aussi un signal. J’ai tapé sur l’épaule de Rhino Bill en annonçant :

— Je suis prêt.

Il a demandé à Rouston Booster, le videur, d’arrêter le juke-box. Quelques secondes après que la musique se fut tue, Rhino Bill a tonitrué :

— Mesdames et messieurs ! Le combat aura lieu dans trois minutes ! Ceux qui veulent y assister, rendez-vous maintenant sur la promenade !

Les chaises ont grincé par terre, les bottes ont martelé le sol couvert de sciure, et un brouhaha s’est élevé. Je me suis avancé sur la promenade derrière Rhino Bill, qui était muni d’une baguette électrique destinée à diriger le bétail. Il s’en servait d’habitude pour punir les adversaires qui enfreignaient les règles ou refusaient d’arrêter de se battre quand il le voulait. Il était macho, certes, mais il craignait un procès qui lui fasse perdre sa licence. Il essayait donc de s’arranger pour qu’il n’y ait pas de blessé grave.

Une soixantaine de personnes s’étaient rassemblées sur la grande promenade derrière la taverne. Elles se sont écartées pour nous laisser passer. Bathard et moi étions chacun armé d’un vieux couvercle de poubelle.

Il titubait un peu et son visage était très rouge sous les projecteurs. Les premiers signes d’une grande détresse interne.

Quand Rhino Bill a fini d’édicter les règles du combat, il a agité sa baguette comme une matraque de policier et a

lancé :

— C’est parti ! Que le meilleur gagne !

Même dans la rumeur que produisait la foule, j’entendais le ventre de Bathard gargouiller. Malgré tout, il s’est avancé d’un air bravache et a frappé avec son couvercle à l’horizontale. Il y a eu un grand choc métallique. La douleur a remonté le long de mon bras, mais je n’ai pas lâché mon couvercle. Il a reculé, pris une profonde inspiration puis, rageur, s’est à nouveau avancé.

Mais tout à coup, il a lâché son couvercle, s’est plié en deux et attrapé le ventre à deux mains.

— Bordel de merde ! Je suis malade !

Puis il s’est mis à quatre pattes et a poussé un énorme grognement. Son pantalon s’est empli d’une matière à l’odeur la plus infecte que j’aie jamais eu l’occasion de respirer. Pourtant, j’avais déjà senti celle d’un cadavre en décomposition flottant dans un égout. Personne n’a douté du fait qu’il était vraiment malade. Mais personne n’est resté pour s’apitoyer sur son sort.

J’ai été déclaré vainqueur. Bathard a refusé d’embrasser mon cul nu. Mais il savait qu’il ne pouvait échapper à l’exil, et ce à au moins cent cinquante kilomètres. Ce qui lui posait un gros problème, puisque sa mise en liberté stipulait qu’il n’avait pas le droit de quitter la région.

Sur le chemin du retour, je souriais. Le goût d’huile de castor que Zarbi Tonneau avait mélangée à la bière avait été masqué par le piment fort. Et Deirdre Harmos s’était assurée que Bathard soit le seul à boire le breuvage trafiqué.

30

Deux semaines plus tard, à 21 h 48, le téléphone a sonné dans ma chambre. J’étais sûr qu’il s’agissait d’une mauvaise nouvelle, car le numéro qui s’est affiché sur l’écran lumineux était celui de la chambre de Faith Alliger. Elle était très affaiblie, et je lui avais récemment rendu visite à deux reprises. Je craignais de décrocher. Je me suis quand même exécuté.

Diane Alliger a dit d’une toute petite voix :

— Monsieur Corbo, elle vous réclame à nouveau. Cette fois… je ne peux que vous conseiller de vous dépêcher.

Glinna, qui se couchait toujours de bonne heure, dormait à poings fermés. Je me suis habillé, puis j’ai laissé sur ma table de nuit un mot à son intention.

Douze minutes plus tard, Juan Cabracan m’escortait jusqu’aux appartements de Faith. Roger et Diane Alliger m’ont accueilli, elle chaleureusement, lui froidement. Il a pris un fauteuil dans le salon pendant que Diane m’entraînait vers la chambre.

Les lumières étaient faibles, et deux grandes bougies aux flammes tremblotantes se consumaient sur une petite table à gauche du lit, près du mur nord.

À la tête du lit, se trouvait un grand portrait d’une jeune femme délurée du début des années 20, Bobbie Gerichter. La première fois que j’étais entré dans cette chambre, je m’attendais à y découvrir une photo de l’ancien amant de Faith, Avram Gessner, mort depuis longtemps. Mais au cours de nos conversations, il était devenu évident que dans la

mémoire de Faith, Avram s’était effacé au profit de Bobbie. Il faut dire que c’était un homme très sérieux tandis que Bobbie était très drôle. Sans compter qu’elle avait été la compagne de Faith depuis le jardin d’enfants.

Les fenêtres derrière le lit étaient ouvertes. Soufflait un petit vent léger, frais et agréable, débarrassé de l’humidité lourde des dernières semaines. Il n’y avait aucune odeur de médicament ou de mort imminente. Ni le classique matériel hospitalier : bouteille d’oxygène, perfusion, poche à urine, moniteurs et leurs bips incessants. Faith n’était reliée à rien. Elle avait décidé de mourir chez elle et de ne pas retarder sa fin de quelques semaines.

La vieille dame était couchée sur le dos dans son lit, deux grands oreillers sous la tête. Elle a ouvert les yeux quand Diane a annoncé :

— Faith, Tom Corbo est ici !

Elle a fait un pâle sourire et m’a tendu une main squelettique. Ses yeux étaient creux et cernés de noir.

J’ai pris sa main. Elle était très froide.

Elle a murmuré :

— Penchez-vous, Tom, je suis trop faible pour…

Je me suis exécuté. J’ai alors senti l’odeur de la mort, même si elle n’était pas très perceptible. Peut-être mon imagination me jouait-elle des tours.

Elle a dit très doucement :

— Tom, je vais vous résumer l’essence du monde comme elle m’est apparue, si toutefois cela vous intéresse.

J’ai dit :

— Vous savez que je suis bien plus qu’intéressé.

— Parfait. C’est essentiellement des sottises. Pourtant, peu importe ce que j’éprouve pour cette terre, j’y ai connu de bons moments, de grands moments. Je préfère être née plutôt que de ne jamais avoir existé, avoir vécu vieille plutôt qu’être morte jeune. Cependant…

Elle a gardé le silence pendant quelques secondes.

Je lui ai pressé doucement la main, espérant lui transmettre ainsi exactement ce que je ressentais pour elle.

J'aimais sincèrement cette vieille dame. Et j'étais sûr qu'elle m'aimait sincèrement. Cela n'avait rien de sexuel. Pourtant, si nous avions eu le même âge, ça l'aurait été, sans aucun doute.

Elle a déclamé :

— Ô vagabond et quêteur de sagesse, raconte-moi un conte merveilleux, un conte qui illuminera mon chemin dans les ténèbres que me prépare le Diviseur des Plaisirs. Un conte qui me surprenne totalement et m'emplisse de ravissement.

J'ignorais pourquoi elle parlait comme un personnage des Mille et une nuits, mais j'ai acquiescé. J'ai regardé par-dessus mon épaule. Roger n'était pas visible. En revanche, Diane se tenait dans l'embrasure de la porte. J'ai demandé :

— Il faudrait nous laisser en tête-à-tête, Diane.

Elle a tourné les talons et elle est partie. Puis je me suis penché à nouveau et j'ai dit doucement :

— Vous devez me promettre que vous ne raconterez cette histoire à personne, et que vous ne changerez pas vos dispositions vis-à-vis de l'un des personnages de cette histoire. Ce conte est tout ce qu'il y a de plus vrai.

Elle a murmuré :

— Je le promets.

J'ai donc commencé :

— Il était une fois une petite fille née dans une famille très pauvre qui vivait dans une cabane et parfois sur une péniche de rivière.

Puis je lui ai révélé le véritable nom de Diane, raconté où elle était née et comment elle était devenue Diane Rolanski. Je lui ai tout dit, y compris ma rencontre avec Mordoy, la fusillade du cimetière du lac, mon kidnapping par les Mobard, mon évasion, et comment j'avais tué Deak et son fils Eider. Je me suis tu, puis j'ai repris :

— Ce conte va-t-il éclairer votre chemin, Faith ?

Ses yeux sont restés grands ouverts et brillants tout le temps de mes révélations. Puis elle a dit très faiblement :

— Merci, Tom. C'était une merveilleuse histoire, une histoire de chevalier errant, ou de chevalier dans l'erreur, l'histoire d'une Cendrillon, aussi. Cependant, vous avez dû tendre toutes sortes de pièges, tromper beaucoup de gens et mentir à plusieurs reprises. Je ne doute pas que vos intentions étaient bonnes, mais l'enfer…

— Est pavé de bonnes inventions ! ai-je complété.

Elle a protesté :

— Oh ! Vous…

Puis elle s'est mise à rire si fort et si longtemps que Roger et Diane se sont approchés de la porte. Mais son rire s'est transformé en gargouillements quand les mucosités ont envahi sa gorge. Elle a poussé un long râle, et elle est morte.

Je savais que ce jeu de mots pouvait en faire s'étrangler plus d'un, mais je ne m'attendais pas à ce que ça la tue.

Diane et Roger se sont précipités dans la pièce.

Diane s'est mise à pleurer en regrettant de ne pas avoir assisté aux derniers instants de Faith. Roger m'a demandé ce que je lui avais dit. Je crois qu'il me soupçonnait d'avoir précipité sa mort. Mais il craignait trop un procès en diffamation pour m'accuser.

J'ai attendu l'arrivée des ambulanciers, j'ai déclaré à Diane que je me sentais aussi triste qu'elle, et je suis parti. Roger n'a pas hésité à me conseiller de me tenir à l'écart de sa famille en deuil. J'ai réprimé l'envie de lui dire qu'il était beaucoup plus étranger à sa propre famille que moi. Je suis rentré à 23 h 03, mais je ne me suis pas couché tout de suite. J'ai été retenu par le bazar que Glinna avait laissé dans le salon.

J'ai aperçu au passage un livre retourné sur le canapé, une sandale par terre près dudit canapé, et un mouchoir en papier froissé au pied de la porte-fenêtre.

Après avoir rangé le livre sur une étagère et ramassé la sandale, je me suis approché du mouchoir et je me suis penché. À ce moment, un carreau de la porte-fenêtre a volé en éclats. J'ai entendu une balle siffler juste au-dessus de ma tête, ricocher sur l'émetteur de tachyons, le renverser, heurter ensuite la statuette en bronze de la déesse-serpent Cretoise, la casser et rebondir sur la niche haut placée dans le mur. Une seconde vitre s'est brisée. La balle avait traversé la porte-fenêtre en sens inverse. Et, comme je l'ai compris après avoir appelé la police et attendu d'être sûr que mon assassin potentiel soit parti pour jeter un coup d'œil prudent par la fenêtre, le projectile avait ensuite pris une trajectoire descendante.

Là, couché sur le dos dans les buissons qui bordaient le parking, le clair de lune sur son visage, un fusil près de lui, se trouvait Sheridan Bathard. La balle qui aurait pu me tuer si je ne m'étais baissé à cet instant pour ramasser le mouchoir en papier, cette balle avait retraversé, suite à une série de ricochets, la fenêtre juste au bon angle pour atteindre Bathard au front, presque entre les deux yeux. Bien entendu, elle avait perdu entre-temps une bonne partie de sa force d'origine. Mais il lui en restait tout de même assez pour assommer le tireur.

Les flics sont arrivés, et je me suis mis au lit bien après minuit. Glinna a dormi tout du long. Je ne l'ai pas réveillée, car elle aurait été furieuse qu'on la sorte de son sommeil abyssal. Mais peut-être aurais-je dû.

Le lendemain matin, elle est entrée dans une rage folle quand je lui ai raconté ce qui s'était passé, et je me suis pris un savon pendant une heure. Mais je savais qu'elle finirait par se rendre compte que j'avais failli mourir. Elle s'est alors mise à pleurer, puis elle a ri, et ça a été fini.

Certains ne croient pas à cette histoire de balle qui ricoche, ni à ma chance. Je leur raconte alors ce qui est arrivé à mon grand-père paternel quand il habitait à Chicago. Il était à l'époque un clochard alcoolique qui vivait

sous un faux nom, car la police le recherchait pour escroquerie.

Un jour, alors qu'il marchait, saoul, sur les rails du tram, il a été percuté par un train venant du sud. Il aurait dû être gravement blessé ou tué. Au lieu de ça, le choc l'a soulevé dans l'air par-dessus les rails en provenance du nord. Le train qui venait de cette direction l'a attrapé au vol et renvoyé sur les autres rails. Un troisième train l'a pris au vol et réexpédié dans les airs. Il a finalement touché terre.

Il a eu quelques bleus et une jambe cassée. En tout et pour tout.

Cet incident l'a convaincu que Dieu veillait sur lui et qu'il avait réalisé un miracle pour le sauver. Il est devenu croyant, a cessé de boire, s'est livré à la police, a été acquitté lors de son procès, et a repris son métier d'avocat.

Ce conte merveilleux faisait briller les yeux de mes auditeurs – ceux qui me croyaient, en tout cas – et je suis sûr que ça les rendait meilleurs. Je ne voyais aucune raison pour leur raconter que mon grand-père s'était par la suite remis à boire et qu'il était redevenu clochard. C'était son choix. Personne ne l'avait forcé à prendre cette voie.

Récemment, alors que je buvais un café à Mocha Joe's en compagnie de mon père, je lui ai déclaré :

— J'ai beau avoir vécu de très mauvais moments et perdu un œil, je reste optimiste.

Il m'a lancé :

— Tu es un imbécile !

Je n'ai pas répliqué.

Puis – ai-je alors décelé un brin de mélancolie dans sa voix ? – il a ajouté :

— Mais un imbécile heureux.

J'ai souri. Plus besoin de mots.

Fin

[1] Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (*N.d.T.*)
[2] Mot à mot : marais sacrés (*N.d.T.*).
[3] Acteur de cinéma style jeune premier ayant commencé sa carrière dans les années 50 (*N.d T.*).
[4] Écrivain américain (1834-1899) ayant porté les *self-made-men* aux nues dans ses nombreux ouvrages (*N.d.T.*).
[5] Sorte de gelée au citron (*N.d.T.*).